This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

26. h. 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE,

STATISTIQUE

DES ROMANS.

—

TOME II.

Digitized by Google

conquêtes, non-seulement l'Ardialie demeure à Basta, son successeur; la Moldavie, à Jérémie Movila, et la Vallaquie, à Siméon, son frère; mais Georgeo, Bràïla, Turnu retombent pour jamais au pouvoir des Osmanlis; l'armée se débande, et les soldats se font routiers pour vivre; le pays est épuisé, les caisses sont vides, l'abattement succède à l'enthousiasme, la résignation au courage, et les Vallaques, las de guerres et d'impôts, ne demandent plus que le paix et du pain; la famille de Michel est proscrite; ses frères Étienne et Marcus sont obligés de se cacher; ses enfants sont restés en Ardialie, otages de l'empereur, et Petras'co, l'aîné, lui réclame vainement l'exécution de son traité avec son père. Le sultan a repris ses droits; les traités de 1460 et de 1529 sont renouvelés, le tribut doublé, et la Porte, en s'arrogeant définitivement le droit d'élection, leur enlève leur indépendance.

Cependant l'homme de son choix, Siméon Movila, ne pouvait tenir longtemps. Ses vengeances contre les partisans de Michel, les excès qu'il tolérait à la soldatesque, les contributions iniques dont il surchargeait les villes et les villages, aussi bien que les domaines du clergé et des nobles, ne tardent pas à lui faire des ennemis de ceux-là mêmes auxquels il devait sa place. Les trois frères Buzesco appellent aux armes les habitants du haut pays du Banat de Craïova, passent l'Olto à leur tête et arrivent à Bucuresci. Siméon avait déjà pris la fuite, et se retirait sur la Moldavie; ils courent à lui, l'atteignent près de Focçani, dans la vallée dite la Croix de l'Écuyère (*Crucea Comisöei*), le taillent en pièces et

Digitized by Google

le chassent du pays. Pendant ce temps, les Boïers tenaient conseil à Stànesci et délibéraient entre eux sur l'élection d'un nouveau prince. Ils étaient présidés par Basta. Trois candidats étaient sur les rangs, Mârcea, Pàstor et Radu S'erban; le premier, soutenu par Basta; le deuxième, par quelques Boïers, et le troisième, par la majorité de l'assemblée. « Par la » volonté de Dieu, dit le chroniqueur Greceano, ils » choisirent pour prince, d'une voix unanime, Georges » Radu S'erban, de la famille de Bassaraba, le conduisi- » rent en triomphe à Tûrguvici, et cet homme vertueux » devait sauver la patrie. » Le fait seul de son élection était une démonstration suffisante pour faire entendre à la Porte qu'elle n'en tenait pas encore le droit, et en continuant la politique de Michel, en restant fidèle à l'empereur, S'erban prouva qu'il était digne de prendre en main la direction des affaires. Éclairé, humain, économe, ses premiers soins sont de relever la confiance du peuple, d'inviter les fugitifs à rentrer et les routiers à s'asseoir, de les aider à se reconstruire des habitations que la guerre a ruinées, et de remplir le trésor sans obérer le cultivateur. Il voudrait par la paix conserver aux Vallaques ce que son prédécesseur leur a regagné par les armes, l'énergie et la dignité; et il a compris que de bonnes lois sont seules capables de le mener à son but. En conséquence, il s'occupe à reviser le code de Radu IV, cause de l'anarchie du dernier siècle, et que Michel avait déchiré de son épée, maintient toutes les donations de celui-ci à ses soldats, fait à ses Boïers d'honorables concessions de terres, partage avec eux

V. Radu XI, S'erban I. B. 1601-11.

La Vallaquie imite la France.

Digitized by Google

les scindrômes, devenus biens de l'État; fait enfin que tout Roman est propriétaire, règle les poids et mesures, et semble en cela avoir pris modèle sur la France; car si l'analogie n'est pas toujours dans la valeur, elle est souvent dans les noms; ainsi, la litra, le drame, le quantar, la vadra, la banit'a, ne semblent autres que nos litre, drachme, quintal, vedro, banne ou bannatte; et, pour porter des noms sclavons, la toise (Stîngène), et la perche (pràjine), n'en sont pas moins, à peu de chose près, égales aux nôtres; la première égale à 1^{m} 962; la seconde, à trois de la première, à notre petite perche de 18 pieds. On le voit donc, ce n'est pas d'aujourd'hui que date notre influence sur ces contrées; il y a longtemps qu'elles nous imitent, longtemps que, autant qu'elles le peuvent, elles marchent avec nous, longtemps qu'elle pleurent d'être si loin de la France.

S'erban ne faisait que de commencer ses améliorations, lorsque Siméon Movila et Jérémie, son frère, entrent tout à coup en Vallaquie, à la tête de troupes moldo-polonaises. Ainsi, surpris à l'improviste au milieu de ses occupations paisibles, et sans armée pour leur tenir tête, il passe les montagnes et va demander des secours à Basta. Celui-ci en réfère à l'empereur, et l'ordre lui étant venu de prêter main-forte au voïvode, ils repassent ensemble les montagnes avec une forte armée, et chassent l'ennemi. Pour en témoigner sa reconnaissance à Rodolphe, S'erban lui envoie des députés, qui renouvellent avec lui à Prague, le traité de Michel IV (21 décembre 1602), et il ne reste pas

Digitized by Google

longtemps en arrière avec Basta. Székéli, mécontent de l'abdication de Sigismond, ne cessait de disputer pour son compte l'Ardialie à l'empereur; maître d'une nombreuse armée de Szicles et de Turcs, il s'était fait proclamer prince, avait obtenu la sanction de la Porte et réduit Basta aux abois. C'est alors que, Basta ayant demandé à son tour des secours à S'erban, celui-ci lui envoie quinze cents hommes, sous le commandement des deux Serviens Wolfgang-Kis et Jean Csonka, qui malheureusement se font battre au village de Saint-Démètre, par un corps de trois mille six cents hommes, Turcs, Bulgares et Tartares. Székéli ayant profité de cette victoire pour venir mettre le siége devant Schelsburg, défendue par les Impériaux, Basta s'adresse de nouveau à S'erban. Mais le voïvode, menacé par Siméon Movila, est peu disposé cette fois à lui répondre. Croyant la cause de l'empereur perdue, il allait même, au contraire, signer, avec Székély, un traité secret, lorsque ses généraux Delhi Marco et Georges Ratz, instruits de ses intentions, soulèvent l'armée contre lui, le forcent à se déclarer pour l'empereur et à entrer en personne en Ardialie. La conduite de S'erban n'était nullement l'effet de la pusillanimité, elle lui était dictée par la sagesse. Faible entre tant de puissants ennemis, ce n'était pas à lui de s'allier au plus faible. Il ne pouvait pas sacrifier son pays à sa reconnaissance envers l'empereur ou Basta; d'ailleurs la cause de Székély était la meilleure, elle était celle de l'indépendance. En cédant donc à l'opinion, il ne prouva qu'une chose, c'est que l'instinct guerrier qui

Digitized by Google

avait animé les ducs de la première période, n'avait pas entièrement péri avec eux. Il ne peut en effet que s'user et non s'éteindre tout à coup, et la nuance n'est encore qu'insensible entre le dernier duc et le premier hospodar. Ainsi, Radu se laisse, comme Michel, entraîner par son courage, et oublie ce qu'il doit à son pays, pour ne songer qu'à ce qu'il se doit à lui-même. Néanmoins, il n'eut pas à s'en repentir. Malgré les menaces de Jérémie et de Siméon Movila, il passe en Ardialie, à la tête de six mille fantassins, de quatre mille chevaux et de quatre canons, opère sa jonction avec le général Ratz et les Szicles de Csik, entre Vulcanu et Ros'nou, et, profitant de la nuit qui tombe, marche droit à Székély, campé près de Cromstadt, dans la plaine de Burgenland, l'attaque à l'improviste, met en fuite les Tartares et les Turcs, et fait massacrer, par le Ragusain Aloïs Radibrati, les Hongrois et les Ardialiens, qui osent faire résistance. Székéli périt lui-même dans cette affaire. Il est tué d'un coup de mousquet par le général Ratz, et sa mort met fin au combat. En le voyant tomber, les Vallaques se jettent sur lui, lui tranchent la tête, la promènent au bout d'une pique dans la mêlée, avec des cris de victoire, et quand ils ont ainsi semé l'épouvante parmi les siens, qu'ils les voient en fuite, qu'ils sont restés maîtres du champ de bataille, ils courent la promener par les rues de la ville, en brisent les os, la remplissent de foin et vont planter cet exécrable trophée sur la tour du château de Vàcàras'.

Victoire de S'erban sur Székéli.

Si S'erban n'eût eu que les Hongrois pour enne-

Digitized by Google

mis, et s'il eût moins senti le besoin de la paix, il eût pu profiter de cette victoire, qui faisait trembler la race dominante, afin de réveiller chez la race conquise le sentiment de la liberté et l'appeler à l'union. Il en fût venu à bout d'autant plus facilement, que les Romans étaient alors comme aujourd'hui les plus nombreux dans cette province: mais il lui tarde de retourner en Vallaquie, pour y continuer ses améliorations. Il se contente donc d'envoyer à l'empereur cent vingt-cinq drapeaux pris aux ennemis et de recevoir en échange, avec le portrait de son suzerain suspendu à une chaîne d'or, un diplôme qui lui concède l'hérédité de la Vallaquie (1603). Ces présents donnés et reçus, il laisse deux mille hommes à Basta, et prend le chemin de sa principauté. Il n'y pouvait rentrer qu'en passant sur le corps des Tartares et des Turcs, que les intrigues de Jérémie ont ramenés sur ses pas, afin de venger leur défaite de Burgenland. Il en vient à bout cependant, et les chasse au delà du Danube. L'année suivante tandis qu'il assiste aux conférences de Cromstadt, auxquelles l'a invité Basta, Jérémie travaille en secret à le renverser. Il ourdit un complot, y fait entrer le métropolitain de Târguvicĭ, met en tête Étienne Prodic, fils naturel de Pierre Cercelu, pour lequel il a obtenu sans peine un firman de la Porte, leur donne des armes et de l'argent, et Prodic lève l'étendard de la révolte. Il en est bientôt puni. S'erban accourt, le bat, le fait prisonnier, et l'envoie à Basta, avec le nez et les oreilles de moins.

Conspiration de Prodic.

Cependant l'Ardialie est livrée à l'anarchie la plus

Digitized by Google

complète; la loi n'y est plus qu'un vain mot, et tous les liens administratifs y sont brisés. Accablés de la tyrannie des nobles et poursuivis dans leurs consciences par l'inquisition du comte de Belgiojoso, ancien jésuite et lieutenant de Basta, les soldats et les paysans se sont faits routiers, pillent les villages, incendient les châteaux et campent sur les grands chemins. Ils viennent de pénétrer en grand nombre dans le Banat de Craïova, et S'erban n'a pas eu peu de peine à les en chasser. Sur ces entrèfaites, le khan de Crimée, cédant aux instigations de Jérémie Movila, menace S'erban d'entrer en Vallaquie, s'il ne se décide à lui compter vingt mille ducats. Dans ce pressant danger, S'erban s'adresse à l'empereur, et le khan est invité à envoyer son délégué à Claud'emburg, pour arranger cette affaire avec les commissaires impériaux. Mais les choses n'en finissant pas, le khan passe le Seret avec quarante mille hommes; c'était le plus sûr moyen d'en hâter le dénoûment. En effet, il reste bientôt décidé que l'empereur abandonnera à Ahmed Ier le droit de nommer l'hospodar, et que le khan de Crimée concourra à cette nomination, en donnant la lance et la hache d'arme au candidat auquel la Porte aurait déjà donné l'étendard. Ce fait grave, dont heureusement la Russie ne saura jamais profiter; ce morcellement des droits suzerains de la Porte est précisément ce qui sauve S'erban, car il tient en main lance, hache d'arme, étendard, et pour les garder, il n'a qu'à compter au khan vingt mille ducats; ce qu'il fait. Moyennant quoi le khan lui garantit l'hospodarat contre

Le khan de Crimée concourt à la nomination du hospodar.

Digitized by Google

le mauvais vouloir même de la Porte. De cette manière, Jérémie voit s'évanouir l'espoir qu'il nourrissait depuis si longtemps de le déposséder d'un trône d'où il descendra peut-être, bientôt même, mais pour monter sur le sien.

Jusque-là Radu S'erban, qui ne doit rien à la Porte et moins encore à l'empereur, mais qui n'est pas fâché de prouver à ce dernier tout le tort de sa condescendance pour Ahmed, envoie le général Ratz en Ardialie avec ordre de la disputer et de l'enlever s'il se peut à Bocskay, parent de Sigismond Battory, auprès duquel s'est retiré son ennemi, Siméon Movila. Ratz d'abord battu, bat Bocskay à son tour à Udvarhely, où il met en émoi la diéte des Szicles ; à Medias', qu'il livre au pillage, et à Schelsburg, où il s'enferme. Cependant Bocskay est venu à bout de railler les mécontents, de ramener les routiers à la discipline et de chasser avec eux les Impériaux, les jésuites et leur chef, le comte Belgiojoso. Proclamé voïvode d'Ardialie au mois de juin 1605 et confirmé peu après par la Porte, il oblige S'erban à renouveler avec lui le traité de Michel avec Sigismond (5 août), exige le rappel en Vallaquie du général Ratz, réclame les canons pris sur Székéli, et promet en retour à S'erban de veiller sur les menées de Siméon Movila, d'intervenir auprès de la Porte pour lui assurer définitivement la principauté ; enfin, un refuge sur ses terres en cas de malheur (1604).

S'erban renouvelle avec Bocskay le traité de Sigismond.

Ce n'est pas sans peine que Ratz se décide à rendre Schelsburg ; partisan de Michel II, qui de garçon d'écurie l'avait fait général, il n'avait cessé de main-

Digitized by Google

tenir les droits de son maître sur l'Ardialie. L'année suivante Bocskay l'ayant fait prisonnier, le punit de ses prétentions en lui faisant trancher la tête.

M. Siméon Movila II. 1607-9.

A quelque temps de là, Siméon Movila ayant succédé en Moldavie à Jérémie son frère, appelle les Tartares à son aide, fond avec eux sur la Vallaquie, atteint, au bord du Téléajen, S'erban qui accourait à sa rencontre, et là pendant trois jours lui dispute la victoire et le trône. Il est supérieur en nombre, il ne le cède pas à S'erban en courage, mais il est vaincu. Le général Préda Buzesco ayant d'un coup de sa hache d'arme fendu le crâne au neveu du khan de Crimée, qui conduit les auxiliaires, les Tartares prennent la fuite, les Moldaves sont entraînés dans leur déroute, et Siméon n'échappe à une mort glorieuse que pour tomber quelques jours après dans un infâme guet-apens. Le khan de Crimée, afin de venger à la fois sa défaite et la mort de son neveu, envoie l'ordre de se saisir de sa personne, de l'attacher sur un cheval sauvage et de l'abandonner à l'instinct de l'animal. On ignore comment il s'en tira. Ce que l'on sait, c'est qu'il reparut bientôt sous le froc et le nom de Dosothée, que devenu métropolitain de Kieff, il y fonda la première académie ecclésiastique dont s'honore la Russie, qu'il occupa depuis le siége archiépiscopal de la Moldavie, et qu'enfin il est l'auteur du psautier en vers et en langue d'or qui parut pour la première fois en 1671. Constantin, son frère, lui avait succédé immédiatement.

M. Constantin Movila III. 1609-10.

Quant à S'erban, il n'a guère le temps de se repo-

Digitized by Google

ser de sa victoire. Le 25 décembre 1610 Gabriel Bathory, en faveur duquel avait abdiqué (1608) Sigismond Racocz, successeur de Bocskay, pénètre en Vallaquie à la tête de sept mille Heiducs, et le prenant ainsi au dépourvu, l'oblige à se retirer en Moldavie. Heureusement pour lui, Constantin Movila n'a pas hérité de la haine de ses frères; il en est bien accueilli, et peut en toute sûreté adresser de là ses doléances à l'empereur. Pendant ce temps Gabriel met le pays au pillage, fait de Tûrguvici, cette vieille ville de guerre si grave et si calme quand le canon n'y gronde pas, le centre de ses orgies, intrigue à la Porte pour obtenir l'investiture, et fait appuyer ses sollicitations par l'ambassadeur d'Angleterre. S'erban n'a pas de moins fortes recommandations que lui. La France et la Pologne s'intéressent à sa cause, et il l'eût emporté sur son rival, si, trop exigeant, l'ambassadeur de cette dernière puissance n'eût demandé pour son protégé ce que Gabriel briguait pour lui-même, l'investiture des deux provinces. La Porte ne peut que rester sourde à ces exigences. La hardiesse de Gabriel l'indigne autant que l'imprévoyance de S'erban.

V. Radu XII. 1610.

En conséquence elle essaye de leur donner une preuve de son impartialité. A cet effet, elle commence d'abord par honorer de l'investiture de la Vallaquie Radu XII, fils de Pierre Cercel, puis intime à Gabriel l'ordre d'évacuer immédiatement le pays, et pour l'y contraindre mande enfin au pascha de Temesvar qu'il ait à attaquer les villages des Heiducs. Gabriel était alors à Bucuresci. A la nouvelle qu'il reçoit de cette dé-

Digitized by Google

termination de la Porte, il lui envoie une lettre de sanglants reproches, dans laquelle il se plaint de ce qu'elle lui a préféré un obscur Vallaque, à lui du sang des Bathory. Mais cet obscur Vallaque s'avance, et Gabriel s'enfuit à son approche enmenant avec lui prisonnières la femme et les filles de S'erban. Cependant S'erban, qui a les yeux sur tout ce qui se passe, rentre tout à coup en Vallaquie à la tête de quelques troupes recrutées en Pologne et en Moldavie, marche d'abord contre Radu XII et le chasse; puis, grossissant son armée des *rouges* du pays, s'attache à la poursuite de Gabriel, débouche en Ardialie, et va se refaire à Cromstad, dont le juge des Saxons, Michel Weiss, lui a ouvert les portes. Le jour même Gabriel campait à quelque distance, près du village de Pétersdorf, dans un terrain semé de ronces et de nappes d'eau. Il avait avec lui douze mille chevaux et trois mille hommes de pied. Dès qu'il parut, S'erban sortit à sa rencontre avec toutes ses forces, sept mille cavaliers, quinze cents fantassins et trois canons. Avant de commencer l'attaque, Gabriel promet à ses troupes, en les haranguant, cent esclaves à qui lui apportera S'erban mort ou vif. Le centre vallaque, composé d'infanterie, est d'abord repoussé par les Szicles; mais S'erban le rallie, le renvoie au combat, fond lui-même sur la cavalerie ennemie, la taille en pièces, poursuit les fuyards jusqu'à une distance de deux lieues, et reste enfin maître du champ de bataille. Six mille prisonniers, cent vingt drapeaux, un bagage considérable, la délivrance de sa femme et de ses filles sont les fruits de sa victoire, et il eût fait

S'erban I défait Gabriel Bathory.

Digitized by Google

prisonnier Gabriel lui-même, si celui-ci, pour mieux assurer sa fuite, n'eût eu soin d'arracher son panache et de le jeter à terre (12 juillet 1611).

Pendant qu'il triomphait en Ardialie, Radu XII, rentré depuis quelque temps en Vallaquie à la tête d'une forte armée turque, se faisait reconnaître à Tûrguvici ; les forces de S'erban ne lui suffisent plus pour le renverser, et Constantin Movila n'est plus là pour lui prêter appui contre son rival. Jalouse de leur bonne intelligence, la Porte avait envoyé à Iassi deux capidji baschi avec ordre de l'étrangler et d'installer Étienne Toms'a à sa place. Movila s'était heureusement emparé des deux Musulmans, les avait fait passer en Pologne, et avait en même temps supplié Potowsky, son beau-frère, de lui amener de prompts secours. Potowsky était accouru; mais battu, fait prisonnier par Toms'a et envoyé à Constantinople, sa défaite avait décidé du sort de Movila; il s'était réfugié à Cracovie. La chaise hospodarale étant vacante, l'empereur la fait vainement demander pour S'erban. Comme il demande en même temps pour lui-même la cession définitive de l'ardialie, il n'obtient rien ; S'erban va rejoindre Movila, Radu XII reste en Vallaquie, et la Moldavie est donnée au vainqueur de Potowsky, à Étienne X-Toms'a II.

M. Étienne X-Toms'a II. 1610-15.

Ainsi c'est en 1610, dans la personne de Radu XII et d'Étienne Toms'a, que la Porte use directement pour la première fois du droit que l'Autriche vient de lui abandonner en 1604, de nommer les hospodars, et la perte de ce droit souverain n'est pas moins due à l'esprit turbulent et inquiet des deux premiers Movila qu'à

Les principautés perdent leur droit d'élection.

Digitized by Google

la faiblesse de l'empereur; ainsi, de ce jour, les chefs de ces deux provinces descendus au rang de pascha, voient toutes leurs actions soumises, sinon de droit, du moins de fait, au contrôle despotique des sultans; et si l'on entend encore le bruit des armes romanes au delà des Carpathes, ce n'est plus ordinairement que comme un faible cliquetis qui se confond et se perd au milieu des lances musulmanes. Car de cette époque date le désarmement des principautés. Il ne se fait que graduellement encore et commence par la destruction des Tûrguri qui hérissent le territoire; mais à l'avenir les Romans ne se lèveront plus en masse, ils ne seront plus un peuple de soldats; cinquante ans encore, et l'hospodar, tenu d'assister son suzerain, ne traînera plus à sa suite que quelques mille lances.

Anastase tué dans un festin par Toms'a.

Toms'a II, dit aussi Tomsevici parce qu'il était fils de Toms'a Ier, était fier et vindicatif à l'excès. Le fait suivant peut en donner une idée. Il avait fondé un monastère à Solea; il venait de le consacrer et terminait la cérémonie par un festin splendide auquel il avait invité Anastase VI, quarante-septième archevêque métropolitain de Moldavie. Anastase ayant manifesté, pendant le repas, son intention de consacrer prochainement son monastère de Dragomir, pour lequel il n'avait pas épargné l'argent, « A ta santé, très-saint Père, » lui dit Toms'a en le saluant et en vidant son verre; « maintenant fais ce que tu veux pour ton monastère, » mais sache qu'il ne sera jamais qu'une succursale du » mien. — Non! non! lui répond Anastase piqué au » vif, et que ta Grandeur se persuade bien que le

Digitized by Google

» temps va venir où son monastère de Solea ne sera » qu'un rat au prix de celui de Dragomir. » A ces mots, Toms'a n'en pouvant plus de rage, tire son poignard, se jette sur le prélat, le frappe de plusieurs coups, et laissant là ses convives, va s'enfermer dans Suciava. Cependant Anastase nage dans son sang, et toutes ses blessures sont mortelles. Il appelle auprès de lui le hatman Bàluça Varnavsky. « Fais moi conduire à Dra» gomir, lui dit-il, je veux le consacrer avant de mou» rir. » On l'y transporte, et la cérémonie terminée il expire n'ayant encore que trente-cinq ans et finissant sa vie aussi singulièrement qu'il l'avait commencée. En effet, encore enfant il avait été fait prisonnier avec une de ses sœurs par les Tartares. Vendus l'un et l'autre séparément, ils s'étaient retrouvés sans se reconnaître auprès du khan de Crimée, et celui-ci les avait unis. Ce ne fut qu'après avoir rempli les devoirs du mariage et dans leurs épanchements d'amour que, s'étant raconté leur histoire, ils se reconnurent. Épouvantés de l'inceste, ils allèrent supplier le khan de les laisser rentrer dans leur patrie pour y faire pénitence et y racheter leur crime par un repentir de toute leur vie. Le khan y consentit. Ils s'enfermèrent chacun dans un couvent, et c'est de là que par la protection du khan il était bientôt sorti pour occuper le siége archiépiscopal de la Moldavie.

Le hatman Bàluça (grain d'or), voulant venger sa mort, passe en Pologne, y demande des secours pour chasser l'assassin, rentre en Moldavie et attaque Toms'a près de la Jigin, sur le chemin de Iassi au Pruth.

Digitized by Google

Mais son indignation n'a pas le prix qu'elle mérite; il est vaincu et tué dans l'action; ses biens sont confisqués, et sa famille proscrite se retire en Ardialie.

Peu après Radu et Toms'a reçoivent l'ordre de la Porte d'enlever l'Ardialie à Gabriel Bathory, et de la remettre à Gabriel Bethlen. Ils obéissent. Le 23 octobre 1613 Bethlen est proclamé, et quatre jours après Bathory meurt assassiné par les nobles dont il a séduit les femmes et les filles. L'obéissance de ces deux princes aux ordres de la Porte est un nouveau coup porté aux droits des Romans. En travaillant pour elle, leurs princes ne songent pas qu'ils agissent contre leur intérêt propre; mais ils ne tardent pas à s'en apercevoir. Les conditions auxquelles l'Ardialie est cédée à Bethlen ne font que serrer plus étroitement le joug qui pèse sur eux et leur coupent l'herbe sous les pieds. « Elles leur enlèvent, ainsi qu'à la Pologne, le droit » d'acheter des châteaux dans cette province, et défen- » dent à Bethlen de leur donner asile. » Cette faute ne leur est pas seule commune. Ils méritent tous deux le reproche non moins grave de s'être présentés les premiers à la tête d'une foule de Grecs auxquels ils donnèrent leur confiance, et dont les exactions, moins insolentes, mais plus étudiées que celles des Turcs du siècle dernier, firent bientôt jeter les hauts cris. Dès la seconde année de son gouvernement, Radu en avait déjà senti les conséquences. Le peuple n'avait pas oublié le traité de Michel IV qui leur défendait l'admission aux emplois publics; en les voyant donc l'objet de la faveur de l'hospodar, bien placés

Les Grecs commencent à affluer dans les principautés.

Digitized by Google

partout, à la cour et dans les provinces, il en exprime son mécontentement, et le stolnic Berca de Màràcini s'emparant de cette disposition des esprits, forme, avec huit autres Boïers du district du Tele-Orman, une conjuration à l'effet de se débarrasser de sa personne, et de mettre à sa place le cámaras' Michel, son trésorier. Le complot fut découvert, et ceux qui y avaient pris part furent décapités; mais au lieu de calmer les esprits, cette mesure de rigueur ne fit que les aigrir, et Radu ne tarde pas à suivre Toms'a dans sa disgrâce.

Conjuration de Berca de Màràcini.

Sollicités par les Moldovallaques, la Pologne et l'empereur essayent de ressaisir leur influence sur les principautés. La première, poussée par les instances du vieux Constantin Movila, est décidée à soutenir les prétentions du jeune Bogdan VII, fils de Jérémie, et le second voudrait pouvoir donner la Vallaquie à S'erban Ier, la Moldavie à Petras'co, fils de Michel IV, et l'Ardialie à Homonnai. En conséquence, Samuel Coresky et Michel Coribut Viesnovsky prennent les armes et entreprennent de chasser Toms'a. En moins de six mois ils le battent quinze fois, mais il leur tient toujours tête. Cependant Bogdan VII est installé sous la tutelle de sa mère, Toms'a est rappelé à la fin de 1615, les deux frères Mihna, envoyés par la Porte, viennent disputer la chaise hospodarale à son successeur, et Radu XII, remplacé par Alexandre IV-Élias Ier, va rejoindre Toms'a au commencement de l'année suivante.

M. Bogdan VII. 1615-16.

V. Alexandre-Élias I. 1616-17.

Sur ces entrefaites Viesnovsky étant venu à mourir, les troupes qu'ils n'avait pas soldées depuis six mois

Digitized by Google

se débandent. Coresky s'efforce en vain de tenir la campagne avec cinq cents chevaux, et en vain aussi S'erban Ier fait-il une irruption en Vallaquie à la tête de quelques troupes de l'empereur ; ce dernier est repoussé et le premier est complétement battu par Iskender pascha, qui le fait prisonnier et l'envoie à Constantinople. Bogdan et sa mère avaient déjà pris la fuite. Ce que voyant, Iskender pascha, cédant aux insinuations de l'empereur, donne le hospodarat à Radu S'erban à condition qu'il l'aidera contre les Cosaques.

M. Radu S'erban I. B. 1616-18

Élias, que son origine et plus encore son entourage rendaient odieux aux indigènes, avait reçu du sultan l'ordre d'aller le rejoindre, lorsque éclata tout à coup contre lui et les siens un complot dont les chefs étaient le pacarnic Lupu et le grand-vornic Christea. Il donne l'ordre de les arrêter. Christea est saisi et décapité. Quant à Lupu, il se réfugie en Ardialie. Irrité de n'avoir pu mettre la main sur lui, Élias allait décharger sa colère sur toute la noblesse, lorsque d'un côté Iskender pascha le menace de le déposer et lui fait payer quarante mille ducats la tête de sa victime ; tandis que de l'autre Lupu, rentrant à la tête des réfugiés et des Ardialiens, l'oblige à aller chercher lui-même un refuge dans Rutschuk, entre dans Tûrgu-vici, massacre les Grecs qu'il y rencontre et donne ordre à son lieutenant Buzdugan de les exterminer par tous les districts. Il n'est que trop bien obéi. Les Vallaques renouvellent pour la seconde fois le massacre des Français par les Siciliens. Nous les avons vus se venger en un jour des spoliations des Osmanlis ; le tour

Conjuration du Pacarnic Lupu.

Les Grecs sont massacrés.

Digitized by Google

des Grecs est venu. En moins d'une semaine, ils ont tous disparu (1617). Justes représailles contre ces hommes orgueilleux qui s'en vont à l'étranger se faire les dominateurs et les exacteurs du peuple! Sanglante leçon dont les Phanariotes ne sauront profiter que pour en tirer une honteuse vengeance! Coup terrible qui coûte la mort à ceux qui en ont l'audace et donne le trône à Gabriel Movila, fils de Siméon; Lupu et Buzdugan sont empalés par Iskender pascha auquel Élias les a livrés; mais Élias lui-même est contraint de s'enfuir en Hongrie pour échapper à la vengeance de Boïers.

V. Gabriel Movila II. 1617-18. S'erban I. 1618-23.

L'année suivante, 1618, Gabriel et S'erban font échange de leur principauté, et le premier abandonne bientôt la sienne à Gaspard Quatiani Ier, duc de Naxos. Celui-ci ne la garde pas longtemps. Gabriel Bethlen, son ennemi, obtient facilement sa déposition en le dénoncant comme allié des Polonais, et c'est en vain qu'il les appelle à son secours; Iskender pascha marche contre eux et les défait à Çicöra (mamelle), 19 septembre 1620. En vain aussi les Polonais demandent-ils au musulman à capituler, Iskender rejette leurs conditions, les poursuit jusqu'au Dniester, les taille en pièces sur les bords du fleuve, leur tue dix mille hommes, et Gaspard qu'ils entraînent dans leur déroute est assassiné par un des siens. Alexandre Élias le remplace.

M. Gabriel Movila IV. 1618-19. M. Gaspard Quatiani I. 1619-21.

M. Alexandre-Élias I. 1621-22.

La guerre allait continuer entre la Pologne et la Porte; déjà les Osmanlis avaient jeté un pont sur le Danube et déjà même ils avaient opéré leur jonction à Tàtàreni avec Alexandre, lorsque Sigismond, pressé d'éviter le danger qui le menace, écrit à S'erban une

Digitized by Google

lettre affectueuse par laquelle il le prie de faire en son nom à la Porte des propositions d'accommodement. Grâce aux soins de l'hospodar de Vallaquie, la paix fut heureusement conclue peu après et signée le 6 octobre 1621. Elle semble avoir amené la déchéance d'Alexandre, car Étienne XI-Tomsa III vint le remplacer au commencement de 1622.

M. Étienne-Tomsa III. 1622-23.

M. Radu S'erban 1623-26.

Radu S'erban, se voyant menacé de destitution par Mustapha Khan Ier, sait prévenir sa disgrace. Il lui envoie en cadeau trente mille écus d'or, et regagnant ainsi sa faveur, se hâte d'en profiter en lui demandant pour soi le hospodarat de Moldavie et celui de la Vallaquie pour son fils Alexandre (1623). Doublement satisfait, il recommande son petit-fils à ses Boïers et se rend à son siége. La Moldavie était sans cesse menacée par les Polonais. Quoique vieux et souffrant de la goutte, il vient à bout de les mettre à la raison, et quand il a rétabli la sûreté sur les frontières, il s'occupe d'introduire chez les Moldaves les améliorations dont il a fait jouir les Vallaques. Il avait compris qu'unis par une même langue, une même foi, une même origine, les Moldovallaques n'étaient qu'une même famille sous deux noms distincts, que le Melcove et le Seret ne devaient pas, ne pouvaient pas servir entre eux de barrière, et qu'enfin il ne leur manquait plus que mêmes lois, mêmes poids et mesures pour n'être plus absolument qu'un même peuple et constituer un jour une même nation. A cet effet, il refond les lois de Radu IV et d'Étienne IV, et si son nouveau code, retouché peu après sous Basile le Loup, par le grand

V. Alexandre. V. B. 1623-28.

Digitized by Google

Logothète Eustratius, ne porta pas longtemps son nom, tout fait présumer néanmoins qu'il fut favorablement accueilli, et que tout bon soldat qu'il fût, c'est à cet œuvre de paix qu'il dut d'avoir été surnommé par les Moldaves Radu le grand, et par les Vallaques le grand S'erban.

Pendant ce temps son jeune fils Alexandre, heureusement aidé par de dignes ministres, se faisait aimer de la noblesse et du peuple pour l'impartialité de sa justice. Ce qui n'empêcha pas que son règne de cinq ans ne fut qu'une longue suite de révoltes et de malheurs. Peu faits à la vie paisible et au travail des champs, impatients de guerre et de pillage, les Mos'negi s'étaient séparés du peuple, le traitaient en ennemi et supportaient difficilement le frein qu'Alexandre imposait à leur indiscipline. Plusieurs d'entre eux étaient allés même jusqu'à s'insurger, et leurs détachements s'avançaient sur Bucuresci, en criant que des hommes comme eux ne pouvaient pas obéir à un enfant mineur.

Révolte des Mos'negi.

Pour étouffer ce germe de guerre civile, les Boïers marchent contre eux, les rencontrent à Mànesci et les dispersent ; ils se retirent sur les rives boisées du Lotru, et reparaissent bientôt, ayant à leur tête un certain Païsie, auquel ils veulent donner le hospodara t; mais ils sont défaits de nouveau, et la mort de leur chef met fin à leurs prétentions. Vieux soldats et n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils se font routiers, volent et pillent les Mos'neni, leurs frères, et leur nom de Lotri (habitants du Lotru) est resté depuis dans la langue d'Or, pour signifier voleurs, brigands.

Digitized by Google

En Moldavie, Radu S'erban venait de mourir. Alexandre fait venir son corps à Bucuresci, et le dépose dans le monastère qu'il y avait fondé et qui porte aujourd'hui son nom. Miron I-Movila V, qui lui succède, n'a pas la force de retenir les Tartares, qui se pressent sur le Dniester; ils passent le fleuve et inondent le pays jusqu'à l'Olto. Ils sont chargés de déposer Alexandre V et de réinstaller Alexandre Élias. Toujours haï et toujours chassé, celui-ci revient toujours et toujours est reçu, car les Vallaques ne sont plus unis et la Porte peut leur imposer qui bon lui semble.

M. Miron-Movila V. 1626-30.

V. Alexandre Élias I. 1628-30.

Gabriel Bethlen rêve un royaume de Dacie.

En Ardialie, Gabriel Bethlen, témoin de ce qui se passe dans ces provinces, de l'anarchie qui y règne, de la misère qui les désole, ne voit pas sans regret cette instabilité des hommes et des choses. La jalousie, la misère, la discorde qui ont fait des Romans un peuple de routiers, éveillent en lui une généreuse ambition. S'il pouvait se faire couronner roi de Dacie, il donnerait à tout une face nouvelle. Il en demande donc le titre au sultan, et il a tout ce qu'il faut pour le soutenir avec dignité; grand capitaine, habile diplomate, actif, entreprenant, audacieux, rien ne lui manque, pas même l'influence nécessaire auprès de la Porte. Malheureusement la mort vient le surprendre au milieu de ces grandes pensées, et tout reste après lui dans le même état.

Alexandre et Miron s'efforcent vainement de fixer le peuple; le peuple, qui n'a rien à lui, préfère le vagabondage à l'agriculture, et la sauvage liberté au joug de lois oppressives. En vain aussi Léon Toms'a, qui succède au premier, cherche-t-il à rétablir les affaires,

Léon-Toms'a IV. 1630-33.

Digitized by Google

et, touché de la misère publique, essaye-t-il de la soulager en faisant peser sur la noblesse une partie des impôts; cette classe privilégiée que nous avons vue naître à la mort de Mârcea, se régulariser sous Radu IV, s'enrichir, se fortifier, se multiplier par les largesses de Michel et de Serban, par l'affaiblissement gradué du souverain, ne souffre déjà plus aucune atteinte de ce qu'elle appelle son droit, se révolte contre l'humanité de cette mesure, et ce n'est pas la dernière fois qu'elle se montrera étrangère à tout sentiment généreux. Le jour va venir où en fait de patriotisme elle restera en arrière même de ces étrangers, dont elle est pourtant si jalouse. Et de même que Mihna I doit à cet illibéralisme, à cet orgueil de caste, d'avoir été jusqu'ici considéré comme un monstre, Mavrogeni, homme de tête et de cœur, ne laissera dans leurs souvenirs que celui d'un tyran. Que lui demande donc Tomsa en 1630, quand, au jour où nous sommes, il ne serait guère mieux compris; quand aujourd'hui même tout ami du peuple est un fou ou un traître; quand l'égoïsme est pour elle la première de toutes les vertus, et que la patrie, c'est elle, elle seule, rien qu'elle? Aussi, mal lui en prend d'oser se montrer humain. La noblesse murmure et crie : Aslan, Garganu, Cotsofanu, Barbu, Preda, Mitra s'insurgent et l'appellent aux armes. L'Aga Mathieu, capitaine du district de Romanat'i, se met à la tête des mécontents, et la guerre civile éclate au milieu de l'anarchie. Toms'a vient à bout des rebelles, et les oblige à passer les montagnes. Ils vont vendre leurs services à Bocskay, et battent

Égoïsme de la noblesse.

Elle s'insurge.

Digitized by Google

Anarchie.

avec lui les impériaux à Racovatz. Leur victoire donne de la prudence à Toms'a ; il les rappelle avec promesse d'amnistie complète ; mais ils se souviennent des ruses de Mârcea III et d'Alexandre II, et préfèrent attendre.

M. Alexandre. B. 1630. Alexandre-Élias. 1630-33. Moïse et Miron, Movila V et VI. 1633-34.

Alexandre V venait d'enlever la Moldavie à Moïse Movila, et, depuis cinq mois, il l'avait lui-même abandonnée à Alexandre IV-Élias. Assisté de Miron, son frère, Moïse n'avait pas tardé à la reprendre, et il en partageait avec lui le gouvernement, lorsque les émigrés de Vallaquie reparaissent les armes à la main. Battus de nouveau, la plupart d'entre eux sont faits prisonniers ; les bannis Adam et Préda sont décapités, l'armas' Prepus'or est empalé et l'aga Mathieu n'échappe au supplice que par la fuite. Il se sauve à Tismana, s'y tient caché pendant trois jours, passe en Ardialie, et n'en revient qu'en 1633, lorsque, pour terminer cette querelle, la Porte eut déposé Léon et donné l'investiture à Radu XII, fils d'Élias. Ses partisans l'attendent au district de Romanat'i ; il se rend au milieu d'eux, se fait proclamer, marche sur Bucuresci, et s'en rend maître le 20 septembre. Radu et ses partisans, Dudesco, Greceano et Catardji l'ont quitté à son approche, et sont allés demander des secours aux Movila. Comme ils en ont obtenu des hommes et de l'argent, ils rentrent en Vallaquie ; et Mathieu, qui ne comprend qu'alors le crime de porter les armes contre son pays, se dispose à les en punir, les laisse avancer jusqu'aux portes de Bucuresci, dans les plaines de Dudesci, et là, dans un combat de huit heures, leur fait payer cher leur audace et leur trahison. L'élite de

V. Radu-Élias II. 1633. Mathieu I, dit Bassaraba. 1633-54.

Mathieu bat les insurgés.

Digitized by Google

la noblesse indigène périt dans cette affaire ; Radu n'y perd que sa Cùciula, et Mathieu y gagne le siége hospodaral, dont il va recevoir l'investiture préalable à Nicopolis, des mains d'Abbas pascha. Afin de mieux faire connaître au sultan son caractère et ses intentions, il se rend peu après à Constantinople ; c'est le meilleur moyen de déjouer les intrigues des Grecs ; il y est reçu avec distinction. Le sultan le confirme en dépit des sourdes menées d'Alexandre Élias, et il rentre en Vallaquie aux acclamations du peuple accouru à sa rencontre jusqu'au Danube, et qui le conduit en triomphe jusqu'à Bucuresci. L'année suivante, Basile le Loup l'Allanais montait sur le trône de Moldavie.

Basile I, le Loup 1634-54.

Le premier soin de Mathieu est de se montrer reconnaissant envers S'erban son bienfaiteur et son beau-père (il avait épousé sa fille Marie). Il se hâte de faire venir de Vienne ses deux autres filles Anchise et Hélène, qui depuis la mort de leur père y vivent misérablement du travail de leurs mains ; fait épouser Hélène à son chambellan Constantin Cantacuzène, fixe une pension à Anchise qui, divorcée avec Petras'co, fils de Michel le Vaillant, ne veut pas se remarier et adopte Constantin, fils naturel de leur père. Par un de ses actes, en date du 6 janvier 1634, il se dit neveu de Radu S'erban Ier. Mais si cela eût été, il n'eût pu, sans violer les canons du rit oriental, devenir son gendre. Quoi qu'il en soit, il s'occupe du bonheur du peuple, le rétablit dans les villages, reconstruit les villes en ruines, relève les fortifications de Tûrguvici, révise le code de S'erban et le fait imprimer en roman (1652), dans l'imprimerie

Digitized by Google

qu'il vient de fonder (1634) au monastère de Govora, sous la direction du prieur Meletie, Macédonien.

Origine des Cantimir.

A cette époque (1635) régnait de l'autre côté du Dniester, sur une tribu de Nogaïs, le sage et vaillant Théodore Cantimir (1) (Khan-timir); il avait trois fils. L'un d'eux ayant tué un musulman par mégarde, la nouvelle de cet accident avait fait grand bruit à la Porte, et le sultan Murad n'avait pas su punir autrement la faute innocente de ce jeune homme qu'en envoyant à Cantimir un capidji baschi avec ordre secret de l'étrangler lui et ses enfants. Cantimir seul ne put éviter le supplice, car ni lui, ni ses fils ne s'y attendaient; mais en apprenant sa mort ces derniers se retirent en Moldavie, s'y établissent, et nous les verrons bientôt sur le siége hospodaral (1637). Cependant Mathieu continue ses améliorations. Il y était livré tout entier lorsqu'un marchand d'huîtres de Constantinople, Radu dit Stridia, essaye de le supplanter; il déjoue ses intrigues, et le paye de son audace et de sa maladresse en lui faisant couper le nez et les oreilles. D'un autre côté, Basile le Loup fait construire à Iassi l'église des Trois-Saints, y fait transporter, d'Épivatos en Bulgarie, les reliques de sainte Paraskive qu'il paye trois cent mille piastres, et postule en secret pour son fils Jean l'hospodarat de Vallaquie. Il s'entend à cet effet avec Mohamed, pascha de Silistrie. Celui-ci doit tendre un piége à Mathieu et l'inviter à se rendre à Tulcea, tandis qu'il s'y présentera lui-même avec des

Basile intrigue contre Mathieu.

(1) Les Romans prononcent en effet Cantimir. Ses enfants se dirent descendants de Timurbec.

Digitized by Google

forces supérieures ; mais c'est en vain que l'émir Pascha joue habilement son rôle : l'hospodar, instruit de la trahison à moitié chemin, retourne sur ses pas, rentre à Bucuresci, y lève des troupes, marche à la rencontre de Basile qui déjà s'est emparé de Buzeu, et le force à battre en retraite. Quoique honteux de cette double défaite, Basile ne se déconcerte pas. Il offre à Mohamed cinq cent mille piastres ou deux mille ducats (1), et à la Porte une augmentation de tribut. Séduit par l'appât de l'or, l'avide pascha met tout en œuvre pour servir celui qui le paye ; il mande à Racocz, voïvode d'Ardialie, de refuser des secours à Mathieu ou un asile sur ses terres, invite le roi de Pologne à lui retirer son appui dans le cas où il se montrerait rebelle aux ordres du sultan, et lui envoie à lui-même son écuyer Siavusch, porteur de ces mots : « Tu n'ignores » pas qu'il est d'usage que les hospodars de Vallaquie » soient changés tous les trois ans ; or en voici cinq que » tu règnes. Hâte-toi donc de te retirer, si tu n'aimes » mieux t'attirer le courroux du sultan. » Mathieu ne daigne pas même lui répondre, fait avec Racocz un traité d'alliance offensive et défensive, et pour témoigner à la Porte de sa déférence pour elle, la prévient par des envoyés que, fidèle vassal, il ne peut sans l'ordre du sultan se dessaisir d'un gouvernement qu'il ne tient que de lui, que dans tous les cas il ne le cédera jamais à son rival, mais que toutefois il est prêt à payer le tribu auquel Bazile s'est engagé. L'hiver approchait, et avant

Mathieu traite avec Racocz.

(1) La piastre était alors de 120 aspres, et le ducat égal à 250 piastres.

Digitized by Google

que ses envoyés fussent à Constantinople, Mohamed avait déjà reçu du sultan l'ordre d'aider Basile le Loup, et d'entrer avec lui en campagne. En conséquence il passe le Danube, proclame Jean, fils de Basile, hospodar de Vallaquie, et marche en vainqueur sur Bucuresci. Mathieu ne l'y attend pas. Il court au devant de lui, l'atteint au village d'Ogrogeni où il venait d'opérer sa jonction avec Basile, traverse à gué la Pracova et lui présente la bataille. Ainsi surpris à l'improviste, Mohamed et Basile abandonnent leurs tentes et leur artillerie et battent en retraite jusqu'à Bràila où ils s'enferment. La nouvelle de cette déroute étant parvenue à la Porte au moment où les envoyés de Mathieu lui apportaient les doléances de leur maître, le silihdar Hussein Pascha et le mufti, tous deux ennemis de Mohamed, indisposent si bien le sultan contre lui, qu'il est aussitôt appelé à Constantinople, enfermé aux Sept-Tours et étranglé peu de jours après. C'est ainsi que chez les Osmanlis la non-réussite est toujours payée en proportion de la récompense qu'eût méritée le succès. Basile qui comprend ce langage fait la paix avec Mathieu. Afin de mettre un terme aux éternelles discussions sur le district de Putna, lequel s'étend du Seret au Melcove, ils le divisent en deux par le moyen d'un fossé creusé en ligne droite et formant canal, jettent sur cette nouvelle frontière les fondements de la ville de Focçana, c'est-à-dire limitrophe, mitoyenne (1): puis, en signe d'amitié éternelle, bâtissent chacun

Fondation de Focçana.

(1) Du latin *foccana*, qui croît entre deux.

Digitized by Google

dans son pays une chapelle expiatoire à leurs frais réciproques et aux armes réciproques des deux pays, c'est-à-dire que Mathieu paye celle de Basile et celui-ci celle de Mathieu (1639). L'on voit encore à Tûrguvici, dans l'église de ce dernier, dite Stelea, les armes de la Moldavie. Mais il n'est rien de saint ni de sacré pour la haine et l'ambition, et Basile ne cesse d'intriguer contre Mathieu, jusqu'à ce qu'enfin le jeune Sinan, pascha d'Isaktsch, entre en Vallaquie pour le déposer. Il vient dresser ses tentes aux portes de Bucuresci, au monastère de Vàcàresci et près des moulins de Cotroceni, et comme il redoute d'attaquer l'hospodar en face, il met la ruse en jeu, et lui intime l'ordre de se rendre à Akerman où, lui dit-il, il trouvera l'hospodar Basile. Non moins rusé que son ennemi, Mathieu feint de se rendre à cette injonction, quitte Bucuresci avec toutes ses forces, et va s'enfermer dans Tûrguvici. Une fois en sûreté, il écrit de là au divan pour se justifier de ne s'être pas présenté à Akerman et traite avec Sinan des conditions de sa retraite. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'or exerce un puissant empire sur l'esprit musulman, et le pascha ne tarde pas à se retirer (1640).

Nouvelles intrigues de Basile.

Depuis cette époque jusqu'en 1648, Mathieu peut s'occuper en paix des affaires du pays. Il réorganise l'armée, fonde des écoles, fait imprimer le Nouveau-Testament en langue romane (1641), réforme l'administration et le clergé, bâtit des églises et des monastères où le pauvre paysan trouve asile et charité, et se met en garde à la fois contre les nouvelles doc-

Occupations de Basile et de Mathieu.

Digitized by Google

trines que Racocz protége en Ardialie et contre les Jésuites dont le pape Innocent X vient de flétrir les cruautés (1645). Basile imite son exemple, entoure l'église des trois saints d'un collége qui a conservé son nom, y institue des chaires de théologie et de droit, de latin et de grec, d'arabe et de turc; y établit des presses (1640) et y fait imprimer (1646) le seul code de lois écrites qui soit parvenu jusqu'à nous. Ce code est un livre in-folio de cent quatre-vingt-sept feuilles et ayant pour titre : « *Livre roman* pour » servir à l'enseignement des lois impériales et autres, » imprimé par ordre et aux frais de Basile, woïvode et » seigneur de la terre de Moldavie, traduit de plu- » sieurs livres grecs en langue romane et publié à » l'imprimerie princière du couvent des Trois-Saints, » à Iassi, l'an de grâce 1646. »

Législation définitive du servage.

Jusqu'à S'erban Ier le paysan pouvait se fixer sur tout point du sol qu'il jugeait convenable, le laisser à son gré, tracer son sillon et faire paître ses bestiaux où bon lui semblait; colon ou fermier sans bail de l'État ou des boïers, il était loin d'être serf et plus encore d'être esclave. Pour le sauver de l'anarchie et le rasseoir, S'erban n'avait pas trouvé de meilleurs moyens que de restreindre ses droits et de le lier au sol par un règlement sévère; et il l'y avait fait consentir malgré lui, et sans sans douter, par besoin d'ordre et de repos. C'est dans cet état que l'ont trouvé Basile et Mathieu, et ils en profitent pour consacrer par des lois les règlements de S'erban 1er. De ce moment le servage devient légal, et ceux qui n'ont pas eu honte de se faire les

Digitized by Google

propriétaires des scindrômes, dont ils n'étaient jadis que les patrons, acceptent volontiers, et portent aux nues ces lois barbares qui les rendent maîtres de leurs frères. Quelques articles extraits de ce code ne seront pas mal placés ici comme un échantillon de rigueur et de bienveillance, de cruauté et d'amour, de sagesse et de dignité.

40 articles du code de Basile.

1° Quand le paysan s'enfuira de chez lui ou de chez son maître, personne, en aucun lieu, ne pourra le recevoir ; s'il le reçoit, il est obligé de le rendre au village d'où il est sorti ; s'il a quelque affaire avec lui, il doit en référer au propriétaire. S'il agit autrement et s'il enfreint cette loi, il payera à la cour douze écus (1) d'argent et vingt-quatre écus au seigneur auquel le paysan appartient.

2° Celui qui pour voler un bœuf d'un troupeau en aura chassé le bouvier, si le troupeau, demeuré sans gardien, vient à être dévoré par des bêtes féroces, aura les yeux crevés.

3° Celui qui aura volé une charrue ou un soc, ou un joug, s'il est découvert, sera tenu de payer pour chaque jour, à dater du jour de la découverte, douze aspres qui font deux *patronici* d'argent ou le prix d'un jour de travail.

4° Celui qui emploiera des *baniçe*, des *vedre* ou autres mesures fausses, c'est-à-dire moindres que celles réglées par l'usage, sera puni de coups comme impie et infidèle.

(1) L'écu ou lion, sans doute, dit *Aslan*, valant 70 aspres, et dont 2 2/7 faisaient le ducat, réduit depuis peu à 160 aspres.

Digitized by Google

5° Celui qui coupera une vigne et autres arbres fruitiers, aura les mains coupées et payera l'amende.

6° Celui qui mettra le feu à un bois, s'il arrive que quelques arbres fruitiers soient consumés, aura la main marquée d'un fer rouge et payera double amende.

7° Celui qui pour se venger d'un ennemi dont il aurait à se plaindre, mettra le feu à sa maison, à sa grange ou à sa meule de foin, sera brûlé vif.

8° Si le Scindrôme d'un Boïer ou de tout autre propriétaire, sa femme ou quelqu'un de leurs enfants *volent une, deux ou trois fois une poule, une oie ou toute autre bagatelle*, il leur sera pardonné; mais s'ils volent quelque chose de plus considérable, ils seront punis comme voleurs.

9° *Celui qui, réduit à la dernière nécessité, n'aura volé que pour se vêtir et ne pas mourir de faim, obtiendra son pardon.*

10° Celui qui volera des ennemis ou tout autre impie, ou malfaiteur, aura son pardon.

11° Si des hommes au service de l'hospodar commettent des abus, molestent les pauvres habitants à l'insu de leur maître, et qu'il leur soit fait insulte, *le coupable ne sera pas châtié comme ayant insulté l'hospodar.*

12° Celui qui insulte ou attaque un ambassadeur est regardé comme sacrilége.

13° Celui qui frappera monnaie et l'altérera dans son intérêt sera décapité.

14° Celui qui découvrira un trésor *au moyen de la sorcellerie*, n'a pas le droit d'y toucher, le tout appartenant à l'hospodar.

Digitized by Google

15° Celui qui tuera un enfant à la mamelle sera puni plus sévèrement que celui qui aurait tué un homme.

16° Le mari qui ne fera pas venir un médecin quand sa femme est malade et ne lui achètera pas les remèdes ou autres aliments dont elle peut avoir besoin, si la femme vient à mourir, perdra le revenu qu'il pourrait avoir des domaines de sa femme.

17° *Celui qui trahira la patrie sera puni plus qu'un parricide.*

18° Quiconque empoisonnera son semblable sera puni plus sévèrement que s'il l'avait assassiné avec une épée ou toute autre arme.

19° Celui qui aura empoisonné, outre le châtiment qu'il devra subir, sera puni dans ses enfants, lesquels seront déclarés infâmes.

20° Si un homme armé donne un soufflet à quelqu'un, et si celui-ci le tue, il ne sera pas puni, surtout s'il a été insulté avant de recevoir le soufflet.

21° Tout homme est tenu d'éviter celui qui l'insulte afin qu'il ne puisse résulter quelque meurtre.

22° Tout noble ou tout employé qui fuit devant l'agresseur est réputé infâme.

23° Si un médecin assure qu'une blessure est dangereuse ou non, il faut le croire, surtout s'il est maître, c'est-à-dire de ceux appelés docteurs, plutôt que *tout autre barbier ou sorcier*.

24° Partout où un homme épousera deux femmes à la fois, on le conduira par les rues nu et monté sur un âne, et *on le frappera de coups de quenouilles*. De même la femme qui épousera deux maris sera conduite par

Digitized by Google

les rues nue et montée sur un âne, et on *la frappera de coups de deux bonnets.*

25° Celle qui, étant payée pour l'enseignement et la nourriture des jeunes filles, séduirait quelqu'une d'elles par ses mauvais conseils et la livrerait à un homme à l'insu de ses parents, recevra dans la gorge du plomb fondu qui *pénètre jusqu'à son cœur, car c'est de là que sont sortis tous les mauvais conseils donnés à la jeune fille* pour chagriner ses malheureux parents.

26° Tout mari qui livrera sa femme à un autre sera puni de mort, bien que jusqu'à présent la loi se soit contentée de le bannir ou de l'envoyer aux galères pour toute sa vie, après l'avoir conduit par toutes les rues de la ville, nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête, et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride.

27° La punition des ravisseurs de femme n'est autre que la mort.

28° L'esclave, l'homme salarié et le serviteur qui ravirait une femme sera non-seulement puni de mort, mais condamné à être brûlé.

29° Le ravisseur doit être pris et puni partout où il se trouvera. Par exemple, un homme qui enlèverait une femme honnête de la ville d'Iassi et la conduirait à Camenjetz en Pologne, s'il y est arrêté, il sera puni par le gouverneur de cette ville. C'est pourquoi le prince de Moldavie n'est pas non plus tenu de rendre le ravisseur s'il est Polonais. Toutefois le tribunal doit prouver par des témoignages authentiques qu'il est effectivement le ravisseur. Cependant si l'un des princes

Digitized by Google

réclame le ravisseur comme son sujet, il lui sera livré.

30° Celui qui enlèvera, de son consentement, une femme adultère, ne subira aucun châtiment.

31° On reconnaît une adultère repentie par le lieu qu'elle habite et les habits qu'elle porte. Celui qui enlèverait une adultère de cette sorte sera puni de mort.

32° *Celui qui ferait des vers ou des chansons* pour diffamer quelqu'un sera puni, comme celui qui écrirait des insultes ou des injures, avec celui et ceux qui les auront chantées à d'autres.

33° Celui qui attacherait un écrit injurieux à la porte ou à la fenêtre d'un honnête homme, ou à la cour de l'hospodar, ou à l'église, subira un châtiment plus sévère que pour le cas ci-dessus.

34° *Prière de prince est souvent une menace.*

35° Ainsi le juge d'une ville n'est pas tenu d'obéir au prince du pays pour faire torturer ou pendre quelqu'un qu'il sait être innocent. *Cette torture et cette mort sont des crimes.* Il est donc mieux que le juge se démette de sa fonction plutôt que d'obéir à la volonté cruelle du prince.

36° S'il arrive qu'un juge se contente de dire qu'il a agi par ordre du prince, il ne faut pas le croire avant qu'il n'ait prouvé son dire par l'instruction signée du prince ou par des témoins.

37° *La cause pour laquelle le juge atténue la peine d'un coupable c'est l'amour.* L'amour est égal à l'ivresse et à la folie. Il est même pire que celle-là. C'est pour cette raison qu'on a fait cette loi.

Digitized by Google

38° *Celui qui commet une faute, entraîné par l'amour, sera moins puni que comme il est dit par la loi.*

39° *Celui qui, épris d'amour, rencontre une fille en chemin et l'embrasse, ne sera pas puni.*

40° *La cause qui engage le juge à atténuer la peine d'un coupable, c'est la noblesse.* C'est pourquoi ni les nobles, ni les Boïers, ni leurs fils ne seront condamnés ni aux galères, ni aux mines, mais ils seront bannis pour un temps plus ou moins long ; ils ne pourront être non plus ni pendus, ni empalés, ni traînés dans les rues, comme les malfaiteurs ordinaires, mais ils seront décapités.

Si les art. 2, 5, 6 et 7 sont entachés de cruauté, il faut moins s'en prendre au cœur du législateur qu'à l'état de routiers auquel les Romans sont réduits depuis un demi-siècle ; mais, en revanche, et malgré la partialité, conséquence naturelle de la distinction des castes, dans l'art. 8, que d'indulgence pour les scindrômes, que pour des faits de ce genre on torture en Occident ! Que de compassion dans l'art. 9, dont le cas conduit si souvent chez nous aux assises, des assises à la prison et de la prison à l'échafaud ! Et dans l'art. 17, que de netteté et de patriotisme dont nous ne faisons plus guère de cas ! Que de droiture dans l'art. 18 ! Que de dignité dans les art. 20 et 22 ! Que de tendre sollicitude pour les femmes dans les art. 16 et 25 ! Que de morale dans les art. 24 et 26 ! Que de magnanimité dans les art. 34, 35 et 36 ! Que d'amour enfin dans les trois suivants !

Deux vérités ressortissent d'ailleurs de ce code : la

Digitized by Google

première, c'est que l'instruction était plus généralement répandue à cette époque dans la Moldovallaquie qu'aujourd'hui même, que les filles y avaient non-seulement des écoles, mais des pensions où elles recevaient à la fois la nourriture de l'âme, de l'esprit et du corps, et que, pour mériter une loi, ces établissements devaient être nombreux ; la seconde, c'est que, bien qu'il n'en soit resté avec l'art. 32, d'autres témoignages que les vers d'Eustratius mis en tête de ce code, dont la rédaction lui fut confiée (1), la langue d'Or avait sa poésie, poésie de guerre et d'amour sans doute, et qui s'éteignit peu à peu comme elle renaît maintenant avec le patriotisme et l'union. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romans doivent à Basile et à Mathieu le retour *dans l'Église de la langue nationale* que la peur de l'union en avait chassée, et qu'y fait rentrer la peur de la réforme. C'est à eux que depuis 1634 en Vallaquie, et 1636 en Moldavie, ils doivent d'entendre la messe en Roman. Cette estime de leur langue qui ne leur permet pas d'hésiter un instant à la consacrer aux louanges de Dieu, nous est un éclatant témoignage du bon sens du haut clergé de ces provinces, qui dès lors, mieux que nous aujourd'hui même, sait concilier le culte et la raison, et ne pas craindre de cesser d'être orthodoxe en se rendant intelligible aux fidèles. C'est que ce clergé est moins dominé par l'orgueil de la science que par l'amour du bien ; c'est qu'il pense que si le christianisme ne doit avoir qu'un

Comment les Romans ont introduit leur langue dans l'Église.

(1) *Voy.* la littérature.

Digitized by Google

même esprit, il ne peut pas n'avoir qu'une seule langue; que les apôtres ont parlé hébreu avant de parler grec, grec avant de parler latin; que le pape a lui-même autorisé Méthodius à traduire la liturgie en sclavon, et à ne parler aux Sclaves que leur langue; c'est d'ailleurs qu'il a gardé dans sa constitution le grand principe du mariage qui le laisse homme par le corps sans l'empêcher de devenir saint par l'esprit, qui l'attache à la société comme il l'est à la nature humaine, et lui ôte par conséquent tout moyen de lui nuire et de nuire à l'État; c'est qu'il y est une classe et non pas un corps; c'est enfin que tout ignorant qu'on le suppose, tout prêtre sent parfaitement plus par le cœur que par la raison, chose impossible au nôtre, que son fils n'a pas moins droit que lui de comprendre les prières qu'il adresse à Dieu. La sagesse de ces réformes, le zèle qui les exécute font nécessairement regretter l'inimitié qui règne entre Basile et Mathieu; car ils laissent assez entrevoir le point de civilisation et de force où ils eussent pu amener leur peuple par une franche union entre eux et leurs sujets.

Embarras de Basile avec le hatman des Cosaques.

Basile le Loup eût été le premier à s'en applaudir, et le voisinage des Cosaques et des Tartares semblait le lui conseiller; mais la passion dominait seule toute sa politique, et il n'y songea que trop tard, lorsque, sérieusement menacé par les premiers, il se sentit incapable de leur résister. Leur grand hatman, Bogdan Chmielnisky, vient de se présenter tout à coup dans Suciava, et lui a envoyé de là à Iassi la proposition de marcher avec lui contre la Pologne, le menaçant

Digitized by Google

d'invasion s'il s'y refuse, et s'il accepte lui promettant au contraire la restitution du district de Serapinetz que la Moldavie avait possédé de tout temps au delà du Dniester. Dans cette alternative, et bien qu'il sente sa faiblesse, Basile est homme de trop de cœur pour hésiter un instant. Plus indigné du ton des menaces qu'il n'est séduit par l'éventualité des promesses, il s'abandonne à son instinct, et préférant l'alliance de la Pologne à celle de Bogdan, il lui fait répondre qu'il est prêt à la guerre. Le hatman quitte à l'instant Suciava, et à peine a-t-il repassé le Dniester qu'il fait envahir la Moldavie par son lieutenant Doroschinsko à la tête de quarante mille Cosaques et de hordes nombreuses de tartares. Basile n'avait pas encore eu le temps de se retourner que déjà les Cosaques assiégeaient Soroca et Hotin; ce que voyant et pour éviter de plus grands malheurs, les secours de la Pologne n'arrivant pas, il se décide enfin à traiter avec Bogdan, et signe, au printemps de 1651, ce traité de quatre articles en quatre lignes qu'il lui envoie écrit de sa main. Traité de paix.

Art. 1er. *Princeps Moldaviæ, Moldaviam plenojure obtineto.*

Art. 2. *Filius Chmielnicii principis Moldaviæ gener esto.*

Art. 3. *Tartaris Cosacisque nunc sexcenta millia thalerorum numerato.*

Art. 4. *Polonis nequaquam faveto* (1).

(1) « Le prince de Moldavie garde sa province de plein droit; le fils de Chmielnisky deviendra son gendre. Il sera compté 600,000 thalaris aux Tartares et aux Cosaques. Basile se gardera de soutenir la

Digitized by Google

Ainsi, par faute d'union, Basile est réduit à donner sa fille Roxandra à Timusch, fils du hatman, à payer au barbare six cent mille thalaris et à refuser tout appui à la Pologne. Cependant Jean Casimir, qu'il abandonne, ne renonce pas à son droit de suzeraineté sur la Moldavie. Il envoie le jeune Coribut Viesnovsky faire part à Basile de ses préparatifs de guerre, et lui recommander de se tenir prêt. Indépendamment des cent mille gentilshommes que la diète a offerts, il a augmenté son armée de cinquante mille Allemands, vieux soldats de Wallenstein et de Montecuculli. Afin d'exciter, s'il est possible, son enthousiasme religieux et celui de ses sujets, le pape vient de lui envoyer une épée et un casque bénits, et à la reine une rose d'or; il va se mettre en marche comme pour une croisade. C'en est une, en effet, de l'égalité contre l'aristocratie, des serfs contre les seigneurs, de l'orthodoxie orientale contre l'Église latine, et Bogdan n'est pas moins bien traité du patriarche de Constantinople et de Mohamed IV, que Casimir ne vient de l'être du Pape et de Rome. Mohamed lui confie le titre de prince d'Ukraine, et le patriarche lui envoie un sabre bénit et de saintes reliques par l'archevêque de

Croisade contre croisade.

Pologne. » Ce laconisme était particulier au hatman. Dans sa première guerre avec la Pologne, après avoir défait Sobiesky et réduit Jean Casimir à lui demander la paix, il y avait consenti à ces conditions : « Il sera libre d'entretenir une armée de quarante mille hommes; les juifs et les jésuites seront chassés de l'Ukraine; Coribut Viesnovsky sera banni de Pologne. » Les chroniques moldaves attribuent ce troisième article à la jalousie que Coribut inspirait à Timusch, fils du hatman. Ils aimaient tous deux la fille de Basile, et Roxandra, en aimant Timusch, croyait aimer Coribut.

Digitized by Google

Corinthe et des moines du mont Athos. Ces préambules répandent un égal enthousiasme dans les deux camps, et des cris de guerre annoncent leur impatience, des rives du Borysthène au sommet des Carpathes. Tous les peuples renfermés dans ces limites prennent les armes, et le 30 juin 1651 leurs armées se trouvent en présence. Coribut s'élance le premier contre les ennemis et les oblige à plier devant l'impétuosité polonaise. Chmielnisky s'efforce en vain de ramener les siens au combat; il est entraîné par le khan des Tartares qui a déjà pris la fuite et l'emmène esclave en Crimée. Cosaques et Tartares repassent le Dniester avec eux après avoir fait inutilement des prodiges de valeur, et comme la défaite les a dispersés, la victoire débande les troupes polonaises. Tout semblait ainsi terminé lorsque Timusch reparaît l'année suivante à la tête de cent mille hommes et rencontre, au lieu dit depuis Bàtèut'i (les battus), sur les bords du Dniester, Sobiesky et Coribut accourus avec quarante mille gentilshommes pour lui barrer le passage. Quoique inférieurs de plus de moitié, les Polonais lui livrent bataille et combattent vaillamment. Coribut le cherche dans la mêlée et l'attaque; mais au moment où il va le frapper il est lui-même atteint d'une flèche et blessé mortellement; emporté par son cheval, il va tomber et mourir au milieu des rangs ennemis. Bientôt après tombe aussi Sobiesky, et leur mort ayant jeté la consternation dans l'armée polonaise, elle est complétement battue et massacrée. Timusch profite de sa victoire pour obtenir de Basile de hâter l'exécution du traité, et le 2 juin 1652 il

Défaite du hatman. Mort de Coribut et de Sobiesky.

Digitized by Google

épouse Roxandra, et fait bâtir en souvenir de son bonheur et de la beauté de son épouse le joli couvent de Framösa (la belle), que l'on voit encore à l'entrée de Iassi. Cette alliance fut loin d'être avantageuse à l'hospodar de Moldavie. Elle indispose la Porte et donne prise contre lui au voïvode d'Ardialie et à l'hospodar de Vallaquie, Racocz II et Mathieu, qui s'entendent pour le renverser. A cet effet, ils obtiennent un firman de la Porte pour marcher contre lui; font entrer dans leurs vues son grand logothète Georges Burdus' (le ventru), fils d'Étienne Ràcàceni, et le séduisent par la promesse de lui donner le siége de son maître. Tout ceci s'était fait avec tant de mystère, et leur marche est si calme, si bien cachée et tellement combinée, que le dimanche des Rameaux, 1653, deux armées, l'une de Vallaques, l'autre d'Ardialiens, entrent tout à coup dans Iassi, celle-ci par le sud, celle-là par le nord, sans que Basile ait eu vent de leur arrivée. Il n'a que le temps de fuir avec sa famille, et tandis qu'il va chercher un refuge et du renfort auprès de Chmielnisky, Racocz et Mathieu installent Georges Burdus' à sa place. Celui-ci n'a guère le temps de siéger; Basile reparaît bientôt avec Timusch son gendre et une armée de quatorze mille lances, chasse l'usurpateur, le repousse en Ardialie avec Racocz, poursuit les Vallaques jusque sur leur territoire, taille en pièces l'arrière-garde du Spathar Dicu, qui lui en défend l'entrée à Focçana, et défait complétement quelques jours après, à S'oplea, sur le Téléajen, le centre de l'armée, que Mathieu vient de quitter à l'heure même. Trop heureux pour s'arrêter,

Mathieu recommence les hostilités contre Basile.

Digitized by Google

il envoie l'ordre en Moldavie de faire un appel aux armes, de réciter dans toutes les églises des prières pour le succès de son expédition qui commence sous de si brillants auspices, et, sans attendre les renforts, le 15 mai 1653, il se remet en marche, à cheval au milieu de toute sa cour qui forme son état-major, vient camper le 16, avec sept mille hommes d'élite, près de Màràcini, sur la Jalamiça entre Bucovu et Urlat'i, dans une plaine couverte de buissons d'épines, et se fortifie au nord et au sud par des fossés. Pendant la nuit les renforts lui étant venus, son armée monte à vingt mille hommes. Les tentes des Vallaques, bien inférieures en nombre, sont de l'autre côté de la Jalamiça. Les deux armées brûlent d'en venir aux mains. Le lendemain, à la pointe du jour, Basile et Mathieu rangent leurs troupes en bataille et les haranguent ainsi en parcourant les rangs : « Frères, dit Mathieu, l'ennemi a violé » notre territoire, honte à nous s'il y reste vivant ! » — « Enfants, dit Basile à ses Moldaves, priez Dieu » qu'il nous soit en aide ! Soyez fermes, l'ennemi est » là ! Je souhaite que quelques-uns de nous aient une » double raison, une double vue ; mais ayez tous une » même voix, une même pensée, une même foi et un » même amour pour N. S. J.-C., pour notre patrie » bien-aimée et pour moi, votre prince et votre père ! » Montrez-vous dignes de vos ancêtres ! Gardez-vous » d'ensevelir ici la gloire de vos armes ! une fois perdue, n'espérez plus de la reconquérir ! »

Bataille de Màràcini.

Des cris de guerre répondent dans les deux camps à ces paroles de leurs princes. Un coup de canon tiré du

Digitized by Google

camp de Basile est le signal du combat, et de nouveaux cris lui répondent. Les Vallaques s'ébranlent les premiers, passent la Jalamiça, et commencent l'attaque. La mêlée est bientôt affreuse; accablés par le nombre, les Vallaques sont sur le point de plier, et déjà même une partie de leur cavalerie a repassé la rivière, lorsque Mathieu, qui a vu à temps le désordre, court à elle et lui crie : « Frères, qu'allez-vous faire de votre » gloire? Avez-vous donc oublié vos anciens triomphes? » N'avez-vous plus foi en Dieu? Et n'avez-vous pas » déjà rougi de vous laisser mettre en fuite par des » Cosaques indiciplinés? Volte-face! » A ces mots les Vallaques se rallient, serrent leurs rangs, repassent la Jalamiça, et plus furieux que jamais laissent leurs lances, tirent leurs sabres, se jettent sur l'ennemi et luttent avec lui corps à corps. Les Boïers, leurs fils, leurs mos'negi, tous et le prince lui-même, combattent avec un acharnement sans égal. Mathieu est blessé au genou d'un coup de feu; mais dans la chaleur de l'action c'est à peine s'il le sent; si bien qu'un chirurgien s'étant approché pour le panser, il le repousse brusquement, donne de l'éperon à son cheval et s'élance de nouveau dans la mêlée. Cependant le jour allait finir, l'ennemi essayait de se rallier afin d'envelopper les Vallaques et de les écraser en masse; il refaisait déjà ses lignes lorsqu'une trombe de grêle, de tonnerre et de pluie passant sur les Vallaques s'en vient fondre et éclater tout à coup sur l'armée cosaco-moldave, y jette le désordre, effraye les chevaux, déconcerte les cavaliers, jette à terre les fantassins et inonde le camp.

Mathieu est blessé au genou.

Digitized by Google

Les Vallaques qu'elle a épargnés la regardent comme un secours du ciel, redoublent d'efforts et de courage, font feu de toute leur artillerie moins pour atteindre l'ennemi que pour ajouter à sa terreur, et quand ils le voient hors de lui, jetant, pour mieux fuir, armes et bagages, ils se jettent sur lui et l'écrasent. Basile et Timusch avaient déjà pris la fuite, abandonnant à Mathieu leur camp, leurs bagages, leur artillerie et leurs drapeaux. Ils n'arrivèrent à Galatz qu'au milieu de la nuit. Trois mille Vallaques, autant de Moldaves et plus de six mille Cosaques restèrent sur le champ de bataille. Les Moldovallaques furent enterrés ensemble dans un marais et recouverts d'un tumulus au haut duquel fut plantée une croix. Les Cosaques le furent séparément, mais de la même manière (7 mai). Cette séparation des Cosaques laisserait presque entrevoir que Mathieu regrettait la désunion des Moldovallaques, et que, n'ayant pu s'entendre de leur vivant, il voulait qu'ils fussent unis au moins après leur mort.

Une trombe décide de la victoire.

Le lendemain Mathieu entrait en triomphe dans Tûrguvici, au bruit des canons et des cloches, aux acclamations de la multitude, musique en tête et chargé de trophées. Il met pied à terre à la cathédrale, où l'attendent l'archevêque et le clergé. Après avoir rendu des actions de grâces au Dieu des armées, il rentre au palais, et, sans perdre de temps, donne avis à la Porte de la défaite de Basile et des Cosaques, lui offre vingt mille ducats pour l'investiture de Georges Burdus', et envoie celui-ci s'emparer de l'hospodarat de Moldavie,

M. Georges Burdus' I. 1654-58.

Digitized by Google

à la tête d'une armée Vallaque. Georges fait toute diligence et marche droit à Suciava. Il lui importe trop d'y arriver avant Timusch et Basile. Par bonheur pour lui il est déjà depuis trois jours maître de la place, que le gouverneur lui a livrée, des trésors, de la femme et du fils de Basile, lorsque ce prince et son gendre se présentent devant les murailles. Désespéré de ce retard, Timusch essaye en vain de la reprendre d'assaut, il paye cher sa téméraire audace. Un boulet de canon lui emporte la cuisse, et il meurt quelques heures après; en vain aussi, frappés de terreur à cette nouvelle, les Cosaques cherchent-ils leur salut dans la fuite, les soldats d'Étienne les enveloppent de toutes parts, et ils sont exterminés. Ainsi Mathieu l'emporte, Georges Burdus' est reconnu par les Moldaves; et, victime de la mésintelligence qu'il avait fait naître, Basile va l'expier dans l'exil et mourir de misère à Constantinople, au moment où il venait d'ouvrir à son pays une nouvelle source de prospérité par la réexploitation des mines de Baïa. Le patriarche Malosius, qu'il visita souvent dans sa disgrâce, disait de lui que c'était l'homme le plus érudit qu'il eût jamais connu parmi les personnages distingués qu'il avait été à même de voir dans ses longs et fréquents voyages d'Europe. Malheureusement il ne sut pas mettre cette érudition au service de sa politique; moins homme d'esprit que de cœur, trop franc pour être diplomate, trop fier pour ruser longtemps, tout était chez lui spontané, et il ne lui fallait rien moins qu'une forte épée pour faire donner un autre nom à ses intrigues et se mettre au niveau de son ambition. Bien qu'il ne fût

Mort de Timusch et de Basile. Portrait de ce dernier.

Digitized by Google

pas toujours heureux, cette forte épée ne lui manqua point; et son courage à toute épreuve, ses hauts talents militaires, ses vastes connaissances, son amour des progrès, la noblesse de ses traits et de ses manières, en ont fait la plus belle figure de toute l'histoire de Moldavie.

Chute de Mathieu. Quelle en est la cause.

Mathieu ne devait pas longtemps lui survivre. Une guerre sourde et cachée se préparait de longue main contre lui. Il avait fait beaucoup de bien sans doute, mais le besoin d'argent qu'il avait eu pour entretenir des troupes étrangères et déjouer les intrigues de ses ennemis l'ayant rendu peu scrupuleux sur les moyens de s'en procurer et sur le choix de son entourage, il avait fait aussi beaucoup de mal. Les Mos'neni qu'il avait attachés au sol, lui en voulaient de ne plus les appeler à la guerre; les Mos'negi des Boïers et leurs varlets (slugitori) l'accusaient de leur inaction pendant la paix; les mercenaires étrangers, Bulgares, Serviens, Hongrois et Polonais qui composaient le corps franc des Seimeni, étaient devenus, par ses largesses, fiers, indisciplinés, intraitables et, par suite du licenciement des Mos'neni, exigeants au point de se refuser de marcher si l'on n'augmentait leur solde. Pour satisfaire à leur exigence, Mathieu avait depuis longtemps épuisé le trésor, et son embarras était extrême. Il en était là lorsque, séduit par les propositions funestes d'un Grec de Rumelie de remplir ses caisses vides s'il veut lui confier le maniement des finances, il s'abandonne en aveugle à l'infernal génie de cet intrigant. Cet homme, potier de son état, et qui aurait dû toujours l'être, était

Guina et Radu.

Digitized by Google

venu, comme tant d'autres, chercher fortune en Valaquie et l'avait trouvée dans la dot de la riche héritière de Bràtùs'ano, au district de Romanat'i. C'était en 1649. Ébloui par la faconde de ce riche parvenu, Mathieu l'avait nommé son vestiaire. A peine installé dans cette fonction difficile, « Guina, dit le chroniqueur » Greceano, se mit à tourner la roue du gouvernement » comme il avait tourné celle du potier, si vite qu'elle » cassa, et qu'il fut chassé. » Son habileté pourtant était grande, et l'habitude des affaires l'avait rendu maître des moindres détails. Il n'était dans tout le pays coin de terre, district ou arrondissement, *place* ou *plage*, village ou hameau, champ ou prairie, plaine ou montagne, étang ou forêt, dont il ne sût l'étendue, la culture, les produits, les bénéfices, et qu'il ne fût en état d'imposer de toute sa valeur, à un aspre près. Cependant plus sa position devenait difficile, plus Mathieu la trouvait belle; plus Guina travaillait à sa perte, plus il applaudissait à sa capacité. Il ne soupçonnait pas même toute l'adresse de son dévoué serviteur, assez habile pour détourner à son profit la moitié des impôts, et trop puissant pour permettre aux plaintes du peuple d'arriver jusqu'à lui. Jamais prince a-t-il entendu les soupirs du peuple qui l'aime? Jamais! S'il les entend, c'est quand le peuple ne l'aime plus, quand ses soupirs se sont changés en cris de fureur. Cet aveuglement envers son ministre, qui le rend sourd aux plaintes du peuple, va bientôt devenir fatal à Mathieu. Il est d'ailleurs poussé à sa perte par un autre favori, du nom de Radu, ancien jardinier de Ploiesci,

Digitized by Google

qu'il a fait grand Armas', et auquel il a laissé un tel ascendant sur sa personne que rien ne se fait sans ce planteur de choux. Les tortures, les mines, l'assassinat sont les bases de la puissance de ce second ministre qui maltraite les grands aussi bien que Guina pressure le peuple. Sait-il quelque part un homme riche? s'il lui déplaît, il lui trouve un crime, le fait accuser, l'enferme et s'empare de ses biens. Les salines ont peine à contenir les victimes qu'il y entasse; les rues, les places publiques fourmillent de gens auxquels il a fait couper le nez et les oreilles; nouveau Jupiter, il veut que tout tremble quand il tousse et que l'on se cache la tête dans les mains quand il lève sa hache d'armes. Cet état de violence durait depuis trop longtemps pour durer encore, il ne fallait qu'un mot pour le détruire, et les Vallaques vont le prononcer. Depuis leur victoire du 17 mai ils ont retrouvé le sentiment de leur force et de leur dignité. Un jour donc, qu'au commencement du printemps de 1654, Guina, qui sans doute se méfiait du coup, avait, pour le parer, diminué de deux tiers la solde des seimeni et des trabant'i, ceux-ci réclament avec menaces, forçent les portes du palais, le remplissent de leurs cris: « A bas Mathieu! Il n'est plus bon qu'à faire » un moine », pénètrent dans son appartement où le retient sa blessure, lui demandent une solde trois fois plus forte, le menacent d'enfoncer ses caisses et l'étourdissent des cris de « Mort au potier! Mort au planteur de » choux! nous allons leur apprendre leur état; » puis le laissnat accablé du bruit de leurs menaces et du poids de leurs insultes, ils brisent les portes de la salle du trône,

Insurrection.

Digitized by Google

y cherchent les coupables et ne les trouvant pas, retournent dans la chambre du prince, poussent l'insolence jusqu'à visiter sous son lit où il les a cachés, les arrachent de cette retraite, les dépouillent de leurs habits, les fouettent en sa présence, les entraînent hors de la ville où les attend le reste de l'armée, les hachent en morceaux, rentrent dans la ville, emmènent le peuple avec eux, courent à la maison du clucer Socolu Cornuceano, autre exacteur dont ils ont à se plaindre, le trouvent au lit et le massacrent sans pitié. Ce nouvel assassinat fait trembler Mathieu pour lui-même; après avoir essayé de calmer les mécontents par des prodigalités, il juge prudent de se retirer un instant pour laisser la révolte s'apaiser d'elle-même; sous le prétexte d'aller prier pour son épouse Marie qu'il a perdue le 15 août de l'année précédente, et qu'il regrette de n'avoir plus là pour le consoler et lui donner du cœur, il se rend à Arges'; mais l'ennui l'y gagne et, l'inquiétude l'en ayant bientôt chassé, il retourne à Tûrguvici.

Là le calme a reparu, calme trompeur sur lequel il n'aurait dû guère se fier; car il n'a satisfait que les soldats, et le peuple lui a gardé rancune. Le peuple a oublié les services dont la faiblesse a détruit le fruit; le peuple lui reproche ses victoires qui n'ont fait couler que des larmes et du sang; le peuple l'accable de malédictions, et quand il se présente devant la ville, le peuple lui en ferme les portes, et les sentinelles lui répètent, du haut des murs, qu'il n'est plus bon qu'à faire un moine. Mourant de faim et de soif,

Mathieu devant Tûrguvici. Sa mort.

Digitized by Google

souffrant de sa blessure et plus encore de l'insulte, mais n'ayant pas encore désespéré de se réconcilier avec son peuple, il attend en suppliant au pied des murailles qu'il veuille bien lui ouvrir les portes. Il était là depuis trois jours, lorsqu'enfin les portes s'ouvrent. Le peuple a eu pitié de lui! O rois, qui n'avez point pitié du peuple, prenez-y garde! et retenez bien ces paroles, que je tiens d'une sibylle scindrôme : « Quand les ber-» gers se font loups, les agneaux deviennent des » tigres. » Cependant les seimeni, encouragés par la faiblesse de Mathieu, s'abandonnent à tous les excès, pillent les maisons des plus riches Boïers, enfoncent les caves, et s'y livrent à d'infâmes orgies avec les femmes et les enfants. Ne sachant comment arrêter ce désordre, et sentant bien qu'il ne peut plus compter sur une population dont il a perdu la confiance, il assemble son conseil, et propose d'appeler au printemps suivant trente mille Tartares, qui mettent à la raison ces indociles étrangers; mais il ne devait pas vivre jusque-là; il tombe malade, et, le 8 avril 1654, à plus de quatre-vingts ans, et après vingt et un ans de règne, il expire dans les douleurs de sa blessure qui s'est rouverte, et sous le poids de l'indifférence publique, qui lui déchire le cœur.

Telle est la fin de ces deux princes, qui pendant vingt ans, malgré leurs querelles et les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les ennemis du dehors, travaillèrent sans relâche au bonheur de leur peuple, et leur donnèrent la première impulsion vers la civilisation européenne. L'injustice de la Porte envers Basile

Digitized by Google

et l'exaspération de l'esprit populaire contre Mathieu, sont bientôt réprouvées par tout homme bien pensant. Mathieu, si brave, si humain, si libéral, presque toujours vainqueur, lui qui a rappelé la famille infortunée de S'erban I, qui a donné à son pays sa première imprimerie et son premier code, qui a rendu la langue d'Or à l'église et aux Romans l'intelligence de leurs prières; non, Mathieu ne peut laisser sa mémoire ternie par une faiblesse qui ne provenait que de son grand âge et de la bonté naturelle de son cœur. Aussi, quand à son lit de mort il indique, pour lui succéder, le fils naturel de son bienfaiteur, Constantin, son fils adoptif, son choix est-il approuvé comme un hommage à ses vertus. Constantin est élu par la noblesse, reconnu par le peuple et confirmé deux mois après par la Porte. Quant à Basile, les Moldaves, qui lui doivent tout ce dont les Vallaques sont redevables à Mathieu, lui vouent une reconnaissance d'autant plus grande, qu'il était d'origine étrangère et qu'ils ne retrouvent plus parmi la foule des aventuriers qui lui succèdent cet attachement de cœur aux intérêts du pays, qui avait fait d'un descendant des anciens princes d'Albanie un patriote moldave tel qu'il n'en est plus de nos jours.

Influence de la Moldo Vallaquie sur la civilisation russe.

Tout porte à croire que les institutions de Basile et de Mathieu avaient déjà porté d'heureux fruits, et que l'instruction surtout était en grand progrès dans leurs provinces, puisque cette année (1654), le czar de Moscovie, Alexis Michaëlwitch, fait venir près de lui Nicolas Cârmel et J. Michlesco, jeunes étudiants mol-

Digitized by Google

daves, déjà savants polyglottes, et dont l'un devint plus tard bon historien; il les chargea bientôt d'une mission en Chine, et ils durent s'en être bien acquittés, car il leur continua ses faveurs et leur confiera un jour l'éducation de son fils. Or, ce fils sera Pierre, qui méritera le nom de Grand. On peut donc supposer que les leçons des maîtres furent pour quelque chose dans les inspirations du disciple, et qu'en conséquence l'œuvre avortée de la civilisation russe a pris son germe en Moldavie. Il est d'ailleurs hors de doute que les Moldovallaques excellent alors de beaucoup en civilisation tous les autres chrétiens du rit oriental; que leurs lumières se reflètent vivement au delà du Dniester; qu'ils ont déjà dégrossis les Cosaques de l'Ukraine, et que vivant de la vie généreuse, résultat ordinaire du haut sentiment qu'a naturellement de soi tout peuple éclairé, ils aiment à en faire participer leurs voisins et à jeter autour d'eux les rayons de leur savoir, de leur patriotisme et de leur indépendance. Il ne faut donc point s'étonner si cette même année Alexis garantit aux Cosaques de l'Ukraine, par la capitulation qu'il leur fait signer, la conservation de tous leurs priviléges, et si, pour leur témoigner de sa sincérité, il affranchit ses propres serfs; car s'il est de fait que ces actes lui sont dictés par sa politique, il n'en est pas moins certain que cette politique, franchement libérale, est le fruit d'une influence qu'il reçoit du dehors, qui ne peut lui venir et qu'il ne peut accepter que de la Moldavie. Il est vrai que, les serfs se disposant à marcher sur Moscou, pour y venger leurs cent ans

Digitized by Google

d'esclavage (1), il se croit obligé de les remettre sous le joug; quoi qu'il en soit, ce leurre par lequel il détache les Cosaques de la Pologne, cet essai malheureux qu'il fait de la liberté étant contraires à l'esprit de tout gouvernement despotique et au sien, par conséquent, ne peuvent avoir d'autre cause que cette influence dont nous aurons encore lieu d'indiquer et la force et les résultats.

V. Constantin-S'erban II, dit le Camus. 1654-58.

Le successeur de Mathieu, Constantin S'erban II, son fils adoptif, prélude à son règne par des bienfaits. Il paye de sa cassette le tribut du pays à la Porte, proclame une amnistie générale et exempte le pays de toute contribution pendant trois mois. Les trésors dont il a hérité lui permettent de satisfaire tout le monde. Pour se gagner les bonnes grâces de la Porte, il ajoute au tribut un riche plocon (présent) en souvenir de son joyeux avénement, et afin de se concilier l'armée indigène, les trabant'i et les càlàras'i, il l'exempte des impôts de moutonnaille et d'abeillage, l'habille tout à neuf, donne aux officiers de riches uniformes de velours et de soie, les invite à sa table et les séduit par son affabilité. Il n'oublie pas non plus le clergé, et sa pieuse épouse Bàlas'a réunissant à son zèle le sien propre, ils bâtissent des églises et font même plusieurs dotations au Saint-Sépulcre et au mont Athos. Tous ces actes avaient une cause et un but. Son patriotisme souffrait depuis longtemps de voir le pays à la merci d'exigents mercenaires, et il voulait s'en débarrasser. Il court ris-

(1) *Voy.* page 143, lig. 21, 1er vol.

Digitized by Google

que de tomber victime de ses bonnes intentions. Le 17 février 1655, comme il projetait, à table avec ses principaux officiers, de licencier les mercenaires étrangers, les seimeni qui ont découvert, ou plutôt deviné son projet, entrent en furieux dans le palais et font main basse sur les convives. Le bano Goruma Dràgan, fils du trésorier Pappa de Greceano, Georges Carida, Pappa, fils du vornic Mathieu Preda, dit Brancovano, Christea Cornuceano, André Doïceseo, Preda Benga, ou le diable de Maïa, G'idu, Ivan et Jean Càlinesco, sont passés au fil de l'épée; il est lui-même frappé au visage, et tandis que quelques-uns des séditieux le gardent dans la salle du festin, les autres pénètrent dans ses appartements, font main-basse sur son trésor, se répandent par la ville, entraînent avec eux la populace, et en quelques heures tout est dévasté, les maisons sont pillées, les églises violées, les reliques des saints foulées aux pieds. Rendu à la liberté quand le mal fut fait, Constantin en écrit aussitôt à Racocz et à Georges Burdus', le priant de venir l'aider à mettre les rebelles à la raison. Ces deux princes font toute diligence, mais moins peut-être pour lui prêter main-forte que pour s'emparer de ses dépouilles. Quand il les voit s'approcher, il appelle les chefs des factieux : « Frères, » leur dit-il, l'ennemi est à nos portes, Racocz nous » menace, n'êtes-vous donc plus braves comme jadis? » et faut-il que je vous dise : en avant? — Non, non, » s'écrient les seimeni, à cheval! à cheval! par où? » — Suivez-moi. » Et il descend du palais, monte à cheval, se met à leur tête et marche sur Ploïesci. Tout

Insurrection et défaite des seimeni.

Digitized by Google

ceci n'était qu'un stratagême que lui avait suggéré sa présence d'esprit lorsqu'il était gardé à vue ; il voulait les faire écraser par Racocz. En effet, à la deuxième halte, il disparaît et feint d'aller attendre à Rutschuk le dénouement de cette fausse alerte. Sans se déconcerter de son absence, les seimeni donnent le commandement à Hriza, l'un des leurs, lui placent sur la tête un panache, signe de sa dignité, le proclament leur chef et leur prince, et courent à l'ennemi. Georges avec ses Moldaves est campé près de Rômnic Sàrat (salé), Racocz et les Ardialiens occupent les deux rives du Télèajen. Les seimeni arrivent à eux dans le plus grand désordre, pêle-mêle, fantassins et cavaliers, *comme des abeilles sans leur reine*, dit le chroniqueur Miron. C'est à qui arrivera le premier. Ils frappent à grands coups de bâton, pour les faire aller au trot, les buffles qui traînent l'artillerie, et les pauvres bêtes, haletantes, mourant de soif et n'en pouvant mais, arrivées au bord du Télèajen, se précipitent dans la rivière avec les canons, écrasent les artilleurs qui les retiennent et emportent les autres au milieu de l'eau. La confusion était extrême. Racocz qui les voit ainsi débandés et sans chef, les attaque à mesure qu'ils se présentent, et les écrase presque tous. Les dernières compagnies allaient échapper au massacre et commençaient à battre en retraite, lorsque Constantin qui revient sur ses pas les prend en queue, les extermine et fait empaler les prisonniers (17 juin 1655). Cependant il en restait encore dans le pays; Constantin et Racocz achèvent de les exterminer au printemps de l'année sui-

Digitized by Google

vante. Il ne s'en échappa que cinq cents avec Hriza leur chef. Ils prirent du service auprès de Racocz auquel ils devaient la vie, et allèrent tenir garnison à Veissemburg.

Première idée du démembrement de la Pologne.

Ce retour subit de Constantin avait déconcerté Racocz et lui avait fait tourner ses vues d'un autre côté. Charles Gustave étant en guerre avec la Pologne, il lui offre ses services, et celui-ci lui promet en échange, par leur traité du 15 juin 1656, sa part dans le démembrement qu'il a projeté de cette république. Mais c'est en vain qu'il lui a garanti la possession de la Pologne orientale et de la Lithuanie avec le titre de roi : battu par Czerniesky, avec les quatre mille Moldovallaques que lui ont fournis Georges et Constantin, Racocz ne rapporte de son expédition que la honte de l'avoir entreprise, et d'avoir coopéré à suggérer à d'autres puissances l'idée du plus grand attentat qu'il soit possible d'imaginer contre une nation. C'est tout ce qui en résulte. Résultat funeste ! car tandis qu'aujourd'hui est déclaré infâme tout maître d'esclaves qui vend à différents maîtres une même famille, le père à un chamelier, la mère et la fille à des janissaires, les garçons à des paschas, le droit public de l'Europe honteusement couché aux pieds du despotisme va non-seulement déclarer trois fois saint le démembrement d'une des plus nobles familles de l'Europe, de la belliqueuse nation polonaise, mais il portera l'audace jusqu'à nous en menacer en 1815. O France ! souffriras-tu plus longtemps cette infamie ? Ne sais-tu pas que celui qui voit le crime et le laisse faire est complice ? Es-tu donc vieille et dé-

Digitized by Google

crépite? N'as-tu plus de morale au cœur, et, si tu n'es plus chrétienne, ne crois-tu donc plus en toi-même?

L'extinction des seimeni aurait pu assurer à Constantin un règne paisible, si la Porte n'eut pris ombrage de la bonne intelligence qui existe entre Georges, Racocz et lui. Le 15 janvier 1658 le grand visir le rappelle à Constantinople afin de rendre raison de sa coopération à la guerre contre la Pologne, son alliée. Constantin se montre peu disposé à céder à cette exigence. « Si je me rends à Constantinople, écrit-il » au grand visir, sachez-le, ce ne sera que le sabre » au poing. » Si les ducs de Romanie eussent tenu tous pareil langage, il est douteux que leur beau pays eût jamais souffert ce qu'il doit bientôt souffrir. En ce temps c'était témérité, aujourd'hui ce n'est plus même courage, et Constantin en est bientôt convaincu lui-même, car la Porte, joignant à l'injustice le mépris le plus insultant, envoie pour le remplacer un Grec sans nom et sans autre titre que de parler facilement les trois langues le plus en usage à Constantinople, le turc, le persan et l'arabe : c'est là du moins la fausse idée que s'en font les Vallaques. D'un autre côté l'ordre est donné au khan de se tenir prêt avec quarante mille hommes, et à Fosli, pascha de Silistrie, d'entrer en Vallaquie par Rutschuk et de s'emparer de la personne du prince. Mais on l'a vu, le musulman se laisse facilement séduire à l'appât de l'or ; et Constantin obtient de lui, moyennant vingt mille ducats, de lui laisser faire ses préparatifs, d'amasser ses trésors et de passer en Ardialie.

Digitized by Google

C'est alors que Mihna III se présente (17 février); son langage, sa démarche orientale, la forme de son costume, tout est turc en lui, à l'exception de son calpac de zibeline qui lui avait servi chez les Turcs de faux témoin à sa descendance des princes de Vallaquie. Fils de Ieni le Sourd, serrurier grec établi dans cette province, il s'était enfui, jeune encore, de la maison paternelle, et était allé servir en qualité d'ichoghlan le vieux Kenaan, pascha auprès duquel il s'était instruit dans les langues orientales et avait pris toutes les graves allures des grands de la Porte. S'il n'eût pas eu d'autre mérite, il serait, en effet, à regretter avec les Vallaques que le dernier rejeton des Bassaraba ait été obligé de fuir sa patrie devant un tel homme; mais nous allons voir que son cœur ne lui fait pas défaut quand les Vallaques lui manquent, que son surnom de Mihna n'est encore qu'un glorieux titre, et qu'il n'est pas étonnant que les Romans l'aient mal interprété; ce mot est Turc, et ils ne savent pas même lire dans leur langue. Avec lui commencent dans les principautés le règne des aventuriers et de la Turcomanie. Il faut bien plaire à ces hommes avec lesquels on ne peut s'entendre, qui ne connaissent ni la langue, ni les usages du pays; le seul moyen que l'on ait de leur prouver qu'on ne leur est point hostile est donc de les imiter, de chausser la *mesch* et la *babousch*, de passer le large *tschaqschir* (1), qui traîne à terre, d'endosser l'*anteri*, le *fermenè* et le *djubé*, de se ceindre d'un

V. Iéni I, dit Mihna III. 1658-60.

Les Romans prennent le costume turc.

(1) Culotte turque.

Digitized by Google

châle et la tête et les reins, ou de se coiffer du vaniteux *ischlik*, vaste coupole sous laquelle le maître aime à les voir en souvenir de sainte Sophie. Les Romans se prêtent facilement à cette métamorphose, et déjà ils ont rejeté la cùciula romaine et le dolman hongrois pour vêtir l'habit du prophète. Bientôt le *tespih* sans fin du musulman s'égrainera entre leurs doigts au lieu du rosaire mystique des chrétiens.

M. Georges II, G'ica I. 1658-60.

La déposition de Constantin entraîne naturellement celle de Georges Burdus', et le successeur de ce dernier n'est pas moins illustre que Mihna: c'est l'Albanais Georges, ancien bostandji, dont il a fait son baliano (bailli), ou capu-kékaya (chargé d'affaires) à la Porte. De la tribu des *G'iki*, il en prend le nom et se fait appeler Georges G'ica. Constantin essaye vainement de le renverser; les secours que lui prête Racocz ne peuvent lui suffire. Il le chasse, il est vrai, au delà des frontières; mais il ne peut l'empêcher de rentrer. G'ica revient avec une armée de Tartares, le défait complétement dans la vallée du Bachlui, près de Iassi, le poursuit jusqu'aux confins de l'Ardialie et l'oblige, par ses intrigues, à aller chercher un refuge en Pologne (1659).

Mihna se fait reconnaître archiduc.

Cependant Mihna s'occupe de fondre des canons, d'acheter des armes, d'organiser les trabant'i, de rétablir les seimeni et convertit en citadelle le couvent de Radu Voda. La Porte lui a ordonné ces armements, mais ses intérêts propres lui dicteront l'usage qu'il en doit faire, car il est ambitieux; il vise non-seulement à l'indépendance, mais à un plus haut rang dans la

Digitized by Google

hiérarchie souveraine. Honteux du titre de hospodar, ce n'est plus même celui de duc qu'il envie, il se fait sacrer et couronner archiduc, et il n'a cesse qu'il ne se soit fait reconnaître à ce titre par la Porte. D'un autre côté, afin d'exaspérer le peuple contre elle et de profiter de son effervescence lorsqu'il sera prêt lui-même à éclater, il tolère et autorise les seimeni à recommencer les vexations de leurs prédécesseurs. Dans cet état de choses, lorsque l'Ardialie est en feu, que Racocz, remplacé un instant par Bocskay (novembre 1657), a recouvré le trône (24 janvier 1658), qu'il vient de battre à Zippa le pascha de Pest (4 juillet 1658), que pour venger sa défaite la Porte a donné l'ordre à ses vassaux, le khan de Crimée et les voïvodes des Moldovallaques de réunir leurs forces à celles du grand-visir Kisseperli Mohamed pascha, alors que celui-ci s'est déjà emparé de Veissemburg et que les Tartares sont aux frontières et vont traverser le pays pour passer en Ardialie, Mihna assemble ses Boïers. « Voici » les Tartares, leur dit-il, j'ai ordre de me joindre à » eux; Kisseperli pascha est déjà maître de Veissem- » burg; Racocz est chrétien, le laisserons-nous écra- » ser par les Turcs? Vous ne le voudriez pas. Eh bien! » marchons à son secours. — Mais, lui répondent-ils, » nous sommes trop faibles pour résister à un empire » qui s'étend du levant au couchant. D'ailleurs Racocz » est à cette heure serré de trop près pour que nous » puissions lui venir en aide. — C'est là votre bravoure, » leur crie Mihna, lâches que vous êtes, venez au » moins, comme des femmes, reconduire vos époux

Lâcheté des Boïers.

Digitized by Google

» jusqu'au Téléajen ; de là vous regagnerez vos mé-
» nages. Je n'ai que faire de vous; mes soldats
» ont aiguisé leurs sabres et leurs piques ! » Les Boïers le conduisent, en effet, avec leurs mos'negi jusqu'à Cioplea, et là Mihna, en présence de ses généraux, les engage de nouveau à le suivre; mais ni prières, ni promesses, ni menaces ne viennent à bout de leur lâcheté, et l'opiniâtreté de leur refus étant mal interprétée par les soldats, ils soupçonnent une trahison, et se mettent à crier : « Nous ne marcherons pas,
» nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas mar-
» cher contre les Turcs. Le sabre du sultan est plus
» long que le nôtre et le khan est là pour nous écraser. »
Mihna, honteux pour eux tous, espérant d'ailleurs qu'une fois devant l'ennemi, ces timides brebis deviendraient des lions furieux, essaye de les attirer par la ruse, et les invite de l'accompagner au moins jusqu'aux frontières. Ils le suivent tous; mais lorsque arrivés à Cerc's'i (la Cerisaie), ils le voient prêt à gravir le mont du Roi pour descendre en Ardialie, ils le laissent là, se débandent et vont se cacher les uns dans leurs villages avec leurs mos'negi, les autres, plus lâches encore, dans le camp de Kadri, pascha de Silistrie, pour lui témoigner de leur fidélité et accuser Mihna de trahison. Ainsi abandonné, presque seul, et se méfiant du coup, Mihna s'arrête, et, sans hésiter, retourne sur ses pas. Ils ont voulu le perdre, c'est lui qui les perdra. Il va trouver Kadri pascha et le khan des Tartares, les séduit par des présents et des promesses, parvient à retourner contre ses plus terribles opposants l'accusation

Digitized by Google

qu'ils avaient portée contre lui; et les Spathars Pârvu Bàrcànesco et Istrati G'indesco, l'aga Radu Bârzezco (1), le capitaine des rouges Ventila et le Vàtaf (2) Badea payent de leur tête leur trahison et leur lâcheté; le grand armas' Dinca Sêrbu ou Servien, le grand bano Preda Brancovano, ainsi que le postelnic Constantin Cantacuzène, et le bano Philippesco, son gendre, n'ont que le temps de se réfugier en Moldavie. Cependant le soupçon pèse sur lui, et son courage ne pourra lui éviter un sanglant affront. Obligé de faire contre fortune bon cœur, il entre en Ardialie avec Kadri pascha, et l'aide puissamment à renverser Racocz et à installer à sa place Achatius Borcsay (6 novembre 1658) L'Ardialie étant pacifiée, le grand visir Kisseperli se retire, laissant à Kennaan, pascha de Pest, et à Dschan Aslan, pascha de Silistrie, le soin de la tenir en respect, et à Mihna l'autorisation de retourner dans ses foyers. Comme avant de partir Mihna allait prendre congé d'Aslan, il le rencontre en chemin, et avant qu'il n'ait ouvert la bouche pour l'informer de son départ et lui faire ses adieux, « Giaour, lui dit Aslan en » le frappant du poing sur la poitrine, ne sais-tu » pas que je suis le pascha de Silistrie, et que tu ne » peux quitter le camp sans mon ordre? » Mihna dévore l'outrage; il est seul; mais ce ne fut pas sa faute si, à quelque temps de là, Aslan put lui-même regagner Silistrie sain et sauf. Comme il repasse par sa principauté, Mihna l'attaque à l'improviste, le met en

Mihna dévore l'affront.

(1) Mot scind-rôme, qui signifie cigogne.
(2) Mot scind-rôme, qui signifie intendant.

Digitized by Google

fuite et l'oblige à chercher un passage par Turnu et Sistov. Borcsay l'avait amené à traiter secrètement avec lui et Racocz, afin de se soustraire à la domination de la Porte et de placer S'erban II en Moldavie. Pour les mieux faire tomber dans le piége, il avait promis à Racocz de lui restituer l'Ardialie dès qu'ils se seraient déclarés; mais aussitôt que le traité est conclu et signé il les fait accuser d'intelligence et demande la déposition de Mihna. Prévenu à temps de ce qui se passe, celui-ci se hâte d'en informer Racocz, qui, pour toute réponse, lui envoie copie de la convention particulière passée entre Borcsay et lui. Fort de ce document accusateur et de l'habileté de son agent, Mihna fait tourner les choses à son avantage, et Kennaan pascha reçoit l'ordre de ne point secourir Borcsay s'il vient à être attaqué. Ainsi rentré en grâce, il en profite pour continuer ses préparatifs de guerre. D'un côté il fait de forts emprunts aux principales maisons de Constantinople, flatte les Osmanlis en fêtant leurs paschas des deux rives, en se donnant à eux pour musulman et en recevant à son service des Beschlis et des Delhis. De l'autre, il proclame une amnistie complète, et, Cantacuzène et Philippesco s'obstinant à ne point rentrer, il les accuse de félonie et les oblige d'aller se disculper à la Porte. Alors, sans attendre qu'ils aient déjoué ses intrigues, il lève l'étendard de la révolte; le signal en est terrible. Il invite au palais ceux des principaux Boïers qu'il redoute le plus et qu'il sait les plus riches. Quand ils sont tous là, il ordonne à ses satellites de faire main basse sur eux; les trois frères G'indesco, le

Préparatifs d'insurrection.

Digitized by Google

spathar Udriscea, le clucer Dicu, le grand stolnic Farcas', sont passés au fil de l'épée, d'autres sont étranglés, quelques-uns jetés par les fenêtres ou s'y jettent d'eux-mêmes pour échapper à la mort; mais ils se tuent dans leur chute, et les soldats les foulent sous leurs pieds. Leurs cadavres sont jetés, ceux-ci à la rivière, ceux-là dans les latrines; leurs femmes sont mises à la torture, et on leur brûle les pieds pour leur arracher le secret de leurs richesses. Maître de leurs trésors et à l'abri de leur trahison par cette exécution sanglante, il monte à Tûrguvici, en fait le blocus, s'en rend maître (août 1659), et massacre tous les Turcs qui s'y trouvent, soldats de la garnison et marchands de la ville. Redescendant de là vers le Danube, il en fait autant à Georgeo et à Brăila. Une fois maître de ces places, il ordonne de nouvelles levées, les fait dresser par les trabant'i, habille ceux-ci du brillant uniforme des spahis, dont les magasins d'équipements sont tombés en son pouvoir, et tandis qu'il attend l'ennemi sur les bords du fleuve, il donne ordre au vornic Georges Bàliano et au spathar Dimitras'co Sêrbu, beau-frère de S'êrban II, d'aller se réunir, avec dix mille Vallaques, aux dix mille Ardialiens du général Mic, et d'entrer avec lui en Moldavie.

A la nouvelle de sa révolte, le sultan a peine à y croire. Mais G'ica, qui vient d'être battu à Iassi (15 septembre 1659), ne tarde pas à la lui confirmer en se retirant à Andrinople, auprès de Kisseperli pascha. N'en pouvant plus douter, il donne à G'ica l'investiture de la Vallaquie; celle de la Moldavie à

Digitized by Google

Étienne, fils de Basile le Loup; casse les paschas de Pest et de Silistrie, Kennaan et Aslan; nomme à leur place Sidi Ahmed, pascha de Bosnie, et Mohamed bey, sandjak d'Ilbessan, ordonne au kan de Crimée, Kalgha-Ghazi-Ghéraï, de passer le Dniester, et appelle enfin les Polonais et les Cosaques à son secours. Tant de mouvement pour mettre à la raison un vassal rebelle suffit, je crois, pour montrer quelle était encore, à cette époque, l'importance des hospodars. Ghéraï entre en Moldavie, à la tête de cinquante mille hommes (2 novembre), et vient présenter la bataille à l'armée vlaquo-ardialienne, qui l'attend sur les bords du Bachlui.

Défaite de l'armée vlaquo-ardialienne.

L'affaire dure trois jours. La victoire lui reste. Les Vallaques périssent tous, à quelques centaines près; dix-sept mille sept cents trouvent la mort dans le combat, et près de deux mille se noient dans les marais. Pendant ce temps, les Turcs passaient le Danube à Georgeo, et Mihna battait leur avant-garde à Fràtesci. Ce premier avantage est pour lui d'un bon augure, et il se disposait à leur vendre chèrement le terrain; mais, instruit pendant la nuit de son désastre en Moldavie, il bat en retraite sur Tûrguvici, s'enferme dans la citadelle, et soupçonnant quelque trahison de la part des trabant'i, la quitte furtivement, et passe en Ardialie. Il était temps; G'ica s'avance avec les Tartares, entre en Vallaquie le 20 novembre, et reçoit l'investiture des mains de Ghazi-Ghéraï. Il s'occupait déjà de mettre à exécution les ordres du sultan, de raser les murailles de Tûrguvici et de transporter la résidence des princes à Bucuresci, lorsque apparaît

V. Georges G'ica I. 1659-60.

Transfert de la résidence à Bucuresci.

Digitized by Google

soudain, dans cette dernière ville, S'erban II, qui lui réclame l'hospodarat (1er mai 1660). Cette apparition faillit coûter aux Vallaques le dernier reste de leur liberté; car à la nouvelle que les trabant'i et les seïmeni se sont joints à leur ancien prince pour chasser G'ica, et ont fait main basse sur les Turcs, le sultan, ne se possédant plus de colère, jure de réduire le pays en paschalik. Il s'apaise heureusement, et les Vallaques en sont quittes pour la peur, Constantin pour la perte de ses espérances et Georges pour celle d'un siége qu'il n'a pas su garder. Grégoire, son fils, homme adroit, intrigant et hardi, mais enfant ingrat et dénaturé, a mis tout en œuvre pour le faire déposer. Reverser sur lui le mépris, le donner pour un vieillard usé, incapable; le faire passer pour un fou; rien ne lui avait coûté. Il avait réussi, et le 6 décembre 1660, il venait prendre sa place, tandis que, de son côté, Étienne, fils de Basile le Loup, recevait l'investiture de la Moldavie.

V. Grégoire G'ica II. 1660-64.

M. Étienne Basile II. 1660-62.

Élevé en Moldavie, fait aux usages des Romans et parlant leur langue, Grégoire n'est pas mal accueilli par les Vallaques. Les promesses qu'il avait faites au vieux Constantin Cantacuzène, gendre de S'erban I, de défendre les droits de la nation, et le serment qu'il en avait écrit et signé, lui avaient mérité, plus encore que son habileté et son instruction, la confiance et les sympathies de tous ceux qui, las de l'anarchie, aspiraient à une tranquillité honorable. Sa légèreté et les circonstances ne lui permettent pas de remplir toutes leurs espérances. Il proclame en effet une amnistie, et

Digitized by Google

les émigrés ont foi dans sa parole. Il abandonne sa liste civile aux créanciers des Boïers que les troubles ont ruinés; il soulage les veuves et les orphelins que la guerre, la peste et la famine ont laissés sans appui; il obtient la réduction du tribut à trente mille aslans, écus du lion de soixante-dix aspres, et valant ensemble treize mille cent vingt-quatre ducats, à cent soixante aspres le ducat; mais la pénurie du trésor l'empêche de mettre fin à ces deux derniers fléaux, et il dut les laisser s'éteindre d'eux-mêmes. La population des villes est décimée, et le cultivateur, réduit à se nourrir d'écorces d'arbres et de racines, meurt d'inanition et de désespoir. Il se fait alors un honteux trafic, lequel se renouvela maintes fois depuis en pareilles circonstances. Les petits propriétaires, les mos'neni, réduits à la dernière extrémité, s'adressent aux boïers et aux igumènes des monastères, pour avoir du pain. Le pain ne se donne pas, il se vend. Sans argent pour le payer, les mos'neni l'achètent à prix de terre, donnent un arpent pour un boisseau de grain, et quand ils n'ont plus de terres à donner, ils se donnent eux-mêmes: la plupart en vinrent là; le nombre des serfs s'accrut ainsi considérablement, et la récolte de l'année suivante, qui ramena l'abondance, ne leur rendit pas la liberté. A cela près, le bonheur revint. Il durait depuis à peine une année, lorsque, la Porte ayant recommencé la guerre avec la Hongrie, les hospodars reçoivent l'ordre d'aller rejoindre en Ardialie l'armée musulmane, commandée par Méhémet-Kisseperli, fils du grand visir. Eustache Dabija vénait d'être envoyé à cette oc-

Famine et ses résultats.

M. Eustache Dabija. 1662-66.

Digitized by Google

casion en Moldavie, pour y remplacer Étienne et se mettre à la tête des troupes. Ils se mettent en marche chacun avec environ dix mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et opèrent leur jonction à Neuhausel (24 septembre). Il ne se fait rien de remarquable dans cette campagne, et Grégoire eut doublement à la regretter. Un crime affreux se tramait en Vallaquie pendant son absence, et c'était lui qui, sans s'en douter, devait en être l'exécuteur. Le grand vornic Stroë Leordano et le grand-vestiar Dimitras'co, phanariote qu'il avait amené de Constantinople, avaient poussé la princesse Marie, son épouse, à conspirer avec eux contre son bienfaiteur Constantin Cantacuzène. Séduite par leurs flatteries et les craintes qu'ils lui inspiraient de la part de ce digne vieillard, Marie l'avait accusé auprès de lui de vouloir le trahir, de lui manquer de respect à elle-même et d'engager les paysans à refuser l'impôt. Tout avait été mis en œuvre pour empêcher l'accusé de se disculper, et le premier soin de G'ica, à son retour, avait été de le faire enlever de sa maison, par des trabant'i, et de l'envoyer à Snagove. Les archers avaient l'ordre secret de Leordano et de Dimitras'co de le jeter dans la *fosse au gril;* mais, disent les uns, ayant eu pitié de lui, ils le massacrèrent à la porte du couvent, et, disent les autres, ils l'assassinèrent la nuit suivante dans le réfectoire, après qu'il eut *soigné son âme*, entendu la messe le matin et reçu l'Eucharistie. A la nouvelle de sa mort, qui ne tarda pas à se répandre, Grégoire protesta de son innocence par des regrets et l'exil de ses accusateurs;

Digitized by Google

mais il n'en resta pas moins dans l'esprit public comme l'auteur de l'attentat. Ce Cantacuzène semble avoir été un homme de bien, car il est également pleuré des pauvres et des riches, des indigènes et des Turcs, et, dit Photino, la Vallaquie perdit en lui son plus bel ornement. Il laisse une veuve et six orphelins, Dràgici, S'erban, Constantin, Michel, Mathieu et Georges. Il n'en faut qu'un pour le venger.

La France envoie des secours à la Hongrie.

Cependant le printemps était revenu, et la guerre avait déjà commencé. Le roi de France, Louis XIV, avait envoyé au secours des Hongrois le comte de Coligny avec dix mille hommes, et la campagne s'annonçait d'une manière sérieuse. Grégoire ayant reçu l'ordre de màrcher, venait de partir le 9 mai 1664, et il avait rejoint l'armée musulmane occupée au siége de Leventz. A la bataille qui eut lieu devant cette place le 19 juillet, sa défection et celle de Dabija ayant donné la victoire aux Impériaux, les deux hospodars étaient rentrés dans leurs provinces pour y faire de nouvelles levées. Pendant ce temps le maréchal de camp, marquis de la Feuillade, remportait, à la tête des Français, plusieurs avantages sur les musulmans et les battait complétement au passage du Raab; Tékéli avait été fait prisonnier par le pascha d'Agria, et, tandis qu'Apafi prenait sa place, il était conduit à pied à Constantinople et battu chemin faisant comme un vil criminel. Enfin, Pétras'co, fils de Michel le Brave, fait prisonnier avec Tékéli, avait été assez heureux pour obtenir sa liberté, en avait profité pour se rendre au camp du général Capréra qui assiégeait Cossova, et, malgré

Digitized by Google

ses quatre-vingt-deux ans, venait de décider par son courage de la prise de cette place importante (1). De son côté le grand visir tenait assiégée la citadelle de Gran par terre et par eau. Comme il n'avait pas assez de toutes ses forces, il envoie l'ordre aux hospodars de revenir sans délai. Grégoire, n'étant pas encore prêt, lui expédie le vornic Démétrius Cantacuzène chargé de ses excuses et d'un cadeau de quarante mille ducats. Enfin, il se met lui-même en route quelques jours après, et s'aperçoit en arrivant de l'infidélité de son envoyé. Démétrius s'est sauvé à Constantinople et utilise l'argent dont il est porteur à intriguer contre lui. Il l'accuse de la mort de son parent et de félonie contre la Porte. Sans en être encore instruit, Grégoire le soupçonne, et Kisseperli le soupçonnant lui-même, il calcule déjà sa défection et s'entend à ce sujet avec Dabija. Le siége de Gran venait d'être levé, et une affaire décisive se préparait, qui devait décider de la campagne. Les Musulmans et les Impériaux se trouvaient en présence à Saint-Gothar. On en vint aux mains le 1er août. Là Grégoire et Dabija renouvellent leur défection de Leventz; ils abandonnent le champ de bataille et essayent de se cacher en Ardialie; mais Apafi leur ayant fait savoir qu'il a ordre de les livrer, Grégoire y laisse sa femme enceinte et prête d'accoucher, se retire en Pologne avec Dabija, et passe de là en Autriche, 20 septembre 1664.

Échec du catholicisme en Orient.

L'année suivante le catholicisme reçoit un coup mor-

(1) *Voy.* les Mémoires du marquis de Sourches.

Digitized by Google

tel en Orient. Son esprit exclusif, loin d'être favorable à notre influence, ne fait au contraire que nous nuire en se nuisant à lui-même. Le zèle fanatique de l'évêque de Chio ayant blessé trop vivement les prélats orthodoxes de cette île, ceux-ci se plaignent et font agréer leurs plaintes à Constantinople par leur coreligionnaire et compatriote Panaïotaki Nicosias, premier drogman de Sa Hautesse. L'empire de cet homme est tel sur l'esprit du divan, que toute la diplomatie européenne ne peut empêcher la décision du sultan, qui ordonne aux catholiques de restituer aux orthodoxes, ses sujets, toutes les églises qu'ils leur ont enlevées. Les choses allèrent plus loin dans certains pays, car les catholiques y perdirent celles-là mêmes qu'ils avaient fondées. C'est du moins depuis cette époque (1665) que furent annulés en Vallaquie les évêchés de Rômnic-âlcea et de Câmpu-Lungu, que leurs églises sont tombées en ruines, et que les catholiques de cette province sont soumis à la juridiction de l'évêque de Nicopolis.

Retour des Grecs du Phanar.

La défection des deux hospodars avait laissé deux places vacantes, et déjà depuis six mois l'intrigue et l'argent se les disputent. Démétrius Cantacuzène est en concurrence pour la Vallaquie avec Léon, fils de Radu, le marchand d'huîtres, et Alexandre Duca et Élie, fils d'Alexandre IV, se présentent en rivaux pour la Moldavie. Elles appartiennent l'une et l'autre au plus offrant. Or Alexandre et Léon en ayant donné chacun quarante mille ducats, ils en reçoivent l'investiture (1665), et en vont prendre possession, traînant à leur suite une foule de Grecs du Phanar dont le retour fait

M. Alexandre Duca. 1665. V. Léon Radu XIII. 1665-69.

Digitized by Google

murmurer contre eux et les indigènes et les étrangers indigénés. C'est alors que, fatigués de leurs persécutions, les Arméniens, établis en Moldavie depuis 1418, passent en Ardialie. Le mécontentement est bientôt général, et il grandit au point que la Porte est obligée de rappeler Duca au bout de six mois, et de le remplacer par Élie, son compétiteur. En Vallaquie les Boïers sont un peu plus patients; mais en 1667, n'y pouvant plus tenir, ils menacent Léon de le faire déposer, s'il ne chasse au plutôt l'essaim de frelons qui l'entourent, le prévenant même qu'en cas de refus de la part de la Porte, ils appelleront à leur secours Apafi, woïvode d'Ardialie, et se jetteront avec lui dans les bras de Tékéli qui, au cri de guerre *pro Deo et patriâ*, vient de se faire couronner roi de Clus' (*Clusium* ou Claud'emburg). L'effet avait immédiatement suivi la menace, et le grand visir qui ne redoutait rien plus qu'une guerre sur le Danube, trop occupé déjà qu'il était du siége de Candie, l'avait fait rappeler à Constantinople. Cependant comme il promet de ne garder auprès de lui que son chambellan et quelques valets, de se conduire plus en père et de respecter à l'avenir les personnes et les propriétés, il obtient des Boïers que le spathar Dràg'ici, fils de Constantin Cantacuzène, ira intercéder pour lui auprès du sultan. Cette démarche ayant réussi, il reste. Mais alors, au lieu de s'amender comme il l'avait promis, il fait revenir les Grecs, donne sa confiance à deux d'entre eux, Sophiali et Vasilaki, et lorsque Dràgici se permet de lui en adresser ses observations et le somme de tenir ses promesses, il le fait empoisonner par ses ministres. De ce

M. Élie III. 1665-66.

Digitized by Google

moment ni lui, ni les siens ne respectent plus rien. Il emprunte pour satisfaire ses goûts de luxe, et force les Boïers d'accepter ses dettes au nom du pays ; quant à sa bande, avide d'argent et n'en trouvant plus dans les campagnes, elle pille les églises et les monastères, dérobe les diamants qui ornent les doigts de saint Nicodème, précieuse relique que les Vallaques gardaient soigneusement au couvent de Tismana, et en peu de temps les vases d'argent des autels, convertis en étriers, en gibernes, en fourreaux de sabre, en vaisselle plate, ornent les selles, l'équipement et les tables de ces aventuriers. Enfin, quand il n'est plus rien à voler dans le domaine public, ils complotent la ruine de la noblesse indigène, et le jour du massacre est fixé au 3 décembre 1668. Heureusement avertis à temps, les Boïers se retirent à l'archevêché et sonnent le tocsin. Le peuple étant accouru avec les milices nationales, ils leur dévoilent la trahison, sortent à leur tête de la ville, vont camper à Cotroceni, et envoient de là à Larisse, où se trouvait le sultan, une députation de deux cents d'entre eux qui lui demandent la déposition de Radu, le bannissement de tous les Grecs et la confirmation d'Antoine Popesci, chef de l'ambassade qu'ils viennent d'élire à l'unanimité (14 janvier 1669). Le sultan agrée leur prière, et le 13 mai suivant, Alexandre Duca se trouvant déjà là dans le même but, Antoine Popesci et lui reçoivent leur investiture de ses mains. La cérémonie ne fut pas longue, le discours du sultan le fut moins encore. « Je » vous fais hospodars, leur dit-il, mais si j'entends que » vous opprimiez vos sujets, je vous fais décapiter. » Ce

Pillage des églises.

V. Antoine I, Popesci. 1669-72.
M. Alexandre Duca I. 1669-72.

Digitized by Google

dit, il les fait couvrir de la cuca, dont il a fait depuis longtemps la coiffure de l'aga en chef de ses janissaires. Grâce à ces paroles énergiques, ces deux princes font respirer un air de paix à leur pays. Les émigrés y rentrent, les victimes peuvent y espérer justice, et les coupables ont devant eux la certitude du châtiment. Leordano va leur servir d'exemple. De retour à Bucuresci, et après avoir prêté serment sur l'Évangile d'être juste et de défendre les priviléges de la nation, Antoine convoque une assemblée générale des hauts prélats, des Boïers et des abbés des monastères, et fait sommer Leordano d'y comparaître afin de se justifier de l'assassinat de Cantacuzène. C'est en vain qu'Hélène, veuve de celui-ci, fait donner lecture de trois lettres, par lui écrites à Constantin, fils de Radu le planteur de choux, et par lesquelles il le pressait de le débarrasser de son ennemi. Leordano nie le fait. Cependant les preuves de son crime sont évidentes, et il est condamné à mort. Livré aux archers, il allait être conduit en prison pour y subir sa peine, lorsque la veuve de Cantacuzène implore en ces termes l'assemblée en sa faveur. « Laissez-le vivre, leur dit-elle, pour qu'il ait » le temps du repentir. » On a égard à sa prière, on se contente d'exposer le coupable sur la place publique, de le tonsurer, de le vêtir d'un froc et de l'enfermer sous le nom de Sylvestre dans le couvent de Snagov où avait péri sa victime. De son côté, Duca emploie bien le peu de temps qu'il occupe le siége hospodaral. Il donne aux affaires de la justice et de l'administration une marche plus régulière et fonde des écoles

Digitized by Google

primaires dans tous les chefs-lieux de districts. Mais si jadis les Romans avaient vu leur patriotisme déjoué, annulé par la faiblesse et la lâcheté de leurs princes, ce sont aujourd'hui deux princes bien intentionnés, justes, actifs, intelligents, amis du progrès, qui vont tomber victimes de leur trahison. En effet, Grégoire G'ica ayant reparu le 20 mars 1672, ils se rangent tous de son parti, et les Moldaves accueillent avec la même lâcheté Petriceïu, qui vient remplacer Alexandre Duca. On le voit, les hospodars commencent à n'être plus que des fermiers sans bail; quelques mois, une année, doivent leur suffire pour faire fortune. En se prêtant d'eux-mêmes à cette instabilité de leurs chefs, les Romans perdent ainsi, sans s'en douter, le peu qui leur restait d'énergie de caractère, de solidité de principes, de constance d'opinions; l'égoïsme est à l'ordre du jour, et tout en restant séparés par le fait, gouvernés alternativement par les mêmes hommes, ils n'ont plus, à quelques incidents près, qu'une même histoire. La Vallaquie devient alors le théâtre de nouvelles horreurs. S'erban Cantacuzène prend la fuite pour sauver sa tête, mise à prix; sa mère et ses frères sont incarcérés et battus de verges, le reste de sa famille et ses principaux amis, le bano Marìs' et le logothète Radu Creciulesco, sont condamnés aux salines (15 juillet 1672); l'archevêque Théodose est chassé de son siége; Varlaam, évêque de Rômnic-Vâlcea, est nommé à sa place, et les exécuteurs de ces attentats, ce sont Leordano, que G'ica a fait sortir de prison, Bàliano et Chrisa qui se sont vendus à lui corps et âme.

V. Grégoire G'ica II. 1672-73.

M. Étienne Petriceïu I. 1672-74.

Persécutions contre les Cantacuzène.

Digitized by Google

Tandis que leur maître fait avec quelques mille lances la campagne de Podolie, qu'il aide les Turcs à s'emparer de Lemberg (18 août 1672) et force avec eux les Polonais à demander la paix, les misérables qu'il a laissés pour ses caïmakams (lieutenants) ne laissent pas un seul jour sans renouveler leurs tyrannies sur les membres de cette malheureuse famille. Aujourd'hui c'est à Dràgici qu'ils font appliquer la *falangà* (1); demain c'est à Mathieu qu'ils font administrer la *schlague;* un autre jour c'est à Constantin qu'ils payent à la turque et à l'autrichienne les deux cents coups qu'ils réservaient à Georges, trop faible pour les supporter, et que son aîné leur a demandés comme une faveur.

Cependant S'erban est allé se jeter aux pieds du grand visir, et lui demander justice et vengeance. Peut-être en est-il temps encore. Un capidji baschi est dépêché sur-le-champ à Bucuresci avec ordre de faire retirer de prison toute la famille des Cantacuzène et de conduire les frères de S'erban à Constantinople. En les livrant, Grégoire fait offrir au grand visir deux cents bourses pour chacune de leurs têtes; mais le musulman garde l'argent et les envoie en Candie. Irrité d'être dupe, Grégoire s'en venge sur le vornic Georges, beau-père de Mathieu, en le faisant massacrer dans l'église de Tismana où il avait cherché asile.

Ces horreurs de G'ica, dont Leordano n'estque le vil instrument, et plus encore sa défection qui, avec celle d'Étienne Petriceïu, décide devant Hotin de la victoire de Sobiesky (19 novembre 1673), amènent

(1) La falanga est la bastonnade sous la plante des pieds.

Digitized by Google

Défection des hospodars devant Hotin.

enfin son remplacement et celui de son collègue. Cette défection des deux hospodars était le résultat d'un affront dont ils ne pouvaient tirer vengeance autrement. Sobieski venait d'arriver devant la place (10 novembre), et la menaçait déjà vivement dès le lendemain. Vers le soir, le séraskier, les soupçonnant d'intelligence avec l'ennemi, était allé les trouver dans leur camp et les avait traités avec tant de dureté (il avait même frappé Petriceiu de sa hache d'armes), qu'à peine avait-il tourné le dos, ils s'étaient entendus, avaient fait lever les tentes et étaient passés aux Polonais. La Porte essaye en vain de les rappeler. La perte de leurs femmes et de leurs enfants ne peuvt les déterminer à se livrer. Grégoire, pour plus de sûreté, passe en Allemagne et y obtient le titre de prince de l'empire. Mais peu satisfait de la modique pension que lui accorde l'empereur, il cherche à rentrer en grâce, et ayant consulté à ce sujet son ami Panaïotaki Nicosias, il en reçoit cette réponse : « Qu'il peut tout espérer, s'il a le cou-» rage de venir intercéder lui-même. » Il y est résolu ; mais, gardé à vue, il lui est difficile de tromper la surveillance de la police. Comme il était embarrassé, son esprit lui suggère un moyen de lever tout obstacle, et il compte sur son adresse pour réussir. Il feint de vouloir embrasser la religion catholique romaine, y mettant toutefois cette condition que le pape lui accordera une dispense pour se remarier, et par cette première ruse obtient un sauf-conduit et des lettres pour le saint Père. Arrivé à Rome, il y joue son rôle à merveille, baise les pieds du souverain pontife, lui fait part de ses

Stratagème de G'ica pour repasser en Orient.

Digitized by Google

intentions, et le trompe si bien par un faux semblant de sincérité, que son affaire est portée au conclave, et que, quelques jours après, il avait atteint son but. Muni de la dispense du pape, il se rend à Venise, sous prétexte d'y épouser une dame Justiniani, et lui fait effectivement la cour, pour sauver les apparences et tromper jusqu'au bout l'argus indiscret qui épie toutes ses démarches. Mais, au bout de trois mois, ses préparatifs de mariage et les soins qu'il semble donner à cette grave affaire ne permettent plus à son argus de se méfier de lui, il se déguise, monte à bord d'un vaisseau cypriote, et arrive quelques jours après à Constantinople. Il y descend chez son ami Panaïotaki qui le tient caché chez lui, et avec lequel il rit à la fois et de l'empereur et du pape qu'il a si habilement joués. A quelque temps de là il obtient sa grâce; sa femme et ses enfants lui sont rendus; il a déjà même la promesse du visir d'être réinstallé en Moldavie, lorsque le 20 décembre il meurt empoisonné par le médecin Timon. Il était puni, mais Cantacuzène n'était pas vengé.

V. Alexandre Duca I. 1674-79.
M. Démétrius Cantacuzène I. 1674-76.

Alexandre Duca, qui lui a succédé, moins par reconnaissance pour Démétrius auquel il doit sa place, que par crainte de son influence qui lui a déjà valu l'hospodarat de Moldavie, s'emploie avec lui pour faire rappeler ses trois frères de Candie et réintégrer sa malheureuse famille; mais lorsque Démétrius est déposé (1676) et qu'Antoine Rosetti a reçu son investiture, il se laisse séduire par Baliano et Chrisa, recommence avec eux les persécutions de G'ica contre les Cantacuzène, et le 6 décembre, il donne l'ordre de les

M. Antoine Rosetti I. 1676-79.

Digitized by Google

arrêter. La veuve de Constantin qui s'était montrée si humaine envers Leordano, ses fils Constantin et S'erban sont incarcérés; quant à ses cousins, Barbu et Farcas', et à son beau-frère Creciulesco, ils auraient payé de leur tête l'honneur d'appartenir à cette illustre famille, si Michel, Mathieu et Georges n'avaient eu le temps de fuir et n'étaient allés intercéder pour eux l'empereur et le sultan. Duca fait suspendre leur exécution. La guerre qui recommence avec la Pologne ramène l'armée turque dans le pays, et il a d'autant plus à craindre de sa conduite que les Turcs sont partout battus. Les Polonais viennent d'entrer à Iassi; Sobiesky s'y est emparé des archives, il en a arraché le traité de Pierre Rares' et se dispose à en faire un auto-da-fé. En effet, il assemble les Boïers et le peuple dans la cour du palais, y fait allumer un grand feu, et là, le traité en main, au milieu de la foule, il le jette dans les flammes en prononçant ces superbes paroles : « C'est ainsi que » Sobiesky affranchit les Moldaves du joug des musul- » mans. » Paroles trompeuses qui n'eurent point d'effet, que le faible roi Michel ne sut point soutenir, mais qui, si elles s'étaient réalisées, eussent peut-être empêché le joug de la Russie de peser sur la Pologne. Malheureusement il n'en fut rien, et, pour être retardée de quatre-vingts ans, la chute de cette puissance n'en aura pas moins pour cause celle de la Moldovallaquie. Sur ces entrefaites mourait à Constantinople le célèbre Panaïotaki Nicosias, laissant après lui une haute réputation d'habileté qui lui avait valu de son vivant le surnom de Cheval-Vert, et voici comment : Un pro-

Sobiesky fait un auto-da-fé du traité de Pierre Rares'.

Digitized by Google

verbe grec avait dit jusqu'à lui que l'on verrait un cheval vert quand on trouverait un homme d'esprit à Chio ; or il était de Chio, et les Grecs n'avaient pas voulu que le proverbe eût menti. Un mot de plus sur ce personnage ne sera pas ici déplacé, car c'est à son heureuse fortune que la Moldovallaquie devra un jour le régime des Phanariotes. Il était drogman et traducteur du grand vizir Kisseperli Ahmet, et joignait à de vastes connaissances cet esprit souple et délié qui distingue les Grecs. Le grand vizir l'appelait au conseil et ne se dirigeait que par ses avis. Panaïotaki ne tarda pas à se prévaloir de ce crédit pour en obtenir un plus grand. Il fit comprendre au divan la nécessité d'avoir la traduction la plus scrupuleuse des notes diplomatiques, le danger pour l'empire des traductions infidèles d'un drogman ignorant ou perfide, et le tint en garde contre l'astuce de la diplomatie européenne. Convaincu par toutes ces raisons, que son caractère naturellement soupçonneux lui fit recevoir avec reconnaissance, le divan l'en récompensa en écartant les juifs sur la vénalité desquels Panaïotaki s'était fortement appuyé, le nomma son drogman, lui adjoignit des *grammaticoi* et le combla d'honneurs dont jamais aucun Grec chrétien n'avait joui depuis la prise de la ville. Il eut un appartement dans le palais, put laisser croître sa barbe, se couvrit la tête d'un calpac d'hermine, fut décoré d'un cafetan, et au lieu d'aller à âne comme vont encore ses compatriotes, non-seulement il peut sortir à cheval, mais il lui est donné quatre peïki coiffés comme lui pour marcher à ses côtés. Son bonheur est un objet de joie

Digitized by Google

et d'envie pour ses compatriotes ; ils appliquent leurs enfants à l'étude des langues turque, italienne, et plus tard à celle du français. Ceux qui le peuvent les envoient se perfectionner à l'étranger ; et, à leur retour, ces jeunes gens se mettent sur les rangs pour le drogmanat. Telle est l'origine de la prospérité des Phanariotes, diplomates serviles déguisés en paschas et qui doivent être un jour le fléau des Moldovallaques (1).

La prudence engage donc Duca à faire sa paix avec les Cantacuzène, et lorsqu'en 1678 il se voit obligé de suivre les Turcs au siége de Tschighir, il essaye de leur témoigner la sincérité de son retour, en choisissant deux d'entre eux, S'erban et Lascari, pour composer, avec Leordano et Chrisa, un conseil de régence qui dirige en son absence les affaires de la principauté. Cette association était monstrueuse. L'harmonie n'y pouvait longtemps durer. D'ailleurs les Cantacuzène s'y trouvant deux contre trois, la partie ne pouvait être égale. En effet, ils ne tardent pas à être accusés de trahison par leurs collègues, et S'erban eût succombé à cette accusation si, averti à temps par son frère Constantin, il ne se fût enfui de l'autre côté du Danube. Mahomet se trouvant à Andrinople, il y court et demande à genoux au sultan la fin de toutes ces persécutions dont les siens sont depuis si longtemps l'objet ; et comme il rencontre là Alexandre Duca qui sollicitait la place d'Antoine Rosetti, déposé par Cara Mustapha, au lieu de l'intimider, la présence de son persécuteur l'enhardit, et il sollicite pour lui-même l'hospodarat de

(1) *Voy.* C.-D. Raffenel, *Hist. des Grecs modernes.*

Digitized by Google

Vallaquie. Ils sont satisfaits l'un et l'autre. Mahomet IV leur confère l'investiture moyennant treize mille bourses, et leur donne un cheval d'honneur. Comme S'erban s'était élancé d'un bond sur le sien, et qu'il le faisait caracoler avec grâce, Cara Mustapha, qui le reconduisait, le caressa de l'épithète de schéitan oghlou, c'est-à-dire fils du diable, et le nom lui resta.

V. S'erban Cantacuzène I. 1679-88. M. Alex. Duca I. 1679-84.

Élevé à l'école du malheur, S'erban fait tout ce qu'il peut pour prouver aux Vallaques qu'il a profité de ses leçons: rétablir l'ordre dans les finances, l'harmonie parmi les grands, la confiance dans le peuple, la justice dans les tribunaux, sont les soins de son patriotisme; payer des agents secrets à la Porte, s'y faire de puissants amis, entretenir des relations de bon voisinage avec les peuples qui l'entourent, Ardialiens, Serviens et Bulgares, sont ceux de sa politique. En le voyant agir de la sorte, on doit naturellement supposer que ses vues ne se bornent pas entre les Carpathes et le Danube, mais qu'elles s'étendent au delà de ces limites. En effet, il ne songe à rien moins qu'à s'affranchir du joug ottoman, à s'emparer de Constantinople, à relever l'empire grec, et cette pensée qui avait coûté tant de larmes et de sang à sa famille, qui ne l'avait jamais quittée dans le malheur, maintenant qu'il en a les moyens, il travaille secrètement à la réaliser. Il en était tout rempli lorsqu'il se voit malgré lui entraîné par les flots de l'armée ottomane qui marche sur Vienne (1683). A l'approche de cette armée de deux cent cinquante mille hommes commandée par le grand vizir Cara-Mustapha, l'empereur quitte sa capitale et s'en-

S'erban et Duca au siége de Vienne.

Digitized by Google

fuit à Linz. 7 juillet. Le 12 les musulmans sont devant la place; S'erban et Duca, chacun à la tête de quatre mille hommes, posent leurs tentes dans la petite forêt de Gatterhoelzel, près de Hetzendorf, à mille pas au sud du palais de Schœnbrun. Le même jour le prince Charles entre dans la ville avec dix mille hommes. Le 14, les Turcs occupent la forêt de Laa d'où ils commencent à canonner la place, et les Moldovallaques sont employés à la construction des ponts. S'erban en profite pour entretenir des correspondances secrètes avec les assiégés, les assurer de tout son appui, nourrir leurs espérances et les prévenir de l'heure où ils peuvent se présenter pour détruire les travaux qu'il a fait exécuter lui-même. Deux fois déjà, le 15 juillet et le 6 août, ils ont profité de ses conseils, et comme il ne bourre ses canons qu'avec de la paille, et défend même aux siens de s'abandonner au pillage, ils finissent par avoir confiance en lui. Le 21 août une lettre annonce aux Viennois l'arrivée de Sobiesky et leur rend leur courage. Le 22, Cara-Mustapha inonde la ville de projectiles. Le 1er septembre S'erban fait ériger devant sa tente une croix, haute de six aunes, sur laquelle il fait graver cette inscription en latin : « L'exaltation de la » croix est le salut du monde. Croix, honneur de l'É- » glise; croix, gardienne des rois; *croix, garant des* » *fidèles; croix, gloire des anges et blessure des dé-* » *mons.* Nous, par la grâce de Dieu, S'erbanu Can- » tacuzène, prince de la Vallaquie *transalpine*, etc., » avons élevé la croix en ce lieu en mémoire de la dé- » votion de notre peuple et des siens au siége de Vienne

Digitized by Google

» par les mahométans, sous le vizir Cara Mustapha » pascha (1). » Le 11 du même mois paraît enfin Sobiesky, et tandis que les assiégés l'accueillent dans des transports d'enthousiasme, l'effroi se répand dans l'armée ottomane. « Sobiesky est là, dit Sélim Ghéraï, » mauvais signe. » La bataille du lendemain confirme ses prévisions. Les Turcs sont taillés en pièces, et les quarante mille hommes qu'ils ont perdus dans cette journée mémorable et leur déroute qui le rejette en Vallaquie comme un débris du naufrage, achèvent de fortifier S'erban dans ses idées d'indépendance et de conquête. Il a si bien joué son jeu qu'il obtient l'année suivante le rétablissement de son frère Démétrius en Moldavie au détriment d'Étienne Petriceïu, et en remplacement de Duca, que les Polonais viennent de faire prisonnier ; mais soit intrigue de ses rivaux, soit incapacité de sa part, Démétrius est déposé l'année suivante et remplacé par Constantin Cantimir Ier, dit le Vieux. Quant à Duca, comme à son retour de Vienne il avait vu la Moldavie fumante des ravages et des massacres exercés par l'usurpateur Petriceïu, il s'était retiré dans son château de Darmanesci, au district de Putna ; il y vivait tranquille, lorsque Bajensky, parent et partisan de Petriceïu, étant venu le surprendre, l'enlève et l'envoie en Pologne, où il ne tarde pas à mourir en prison.

M. Démétrius Cantacuzène I. 1684-85. Constantin Cantimir I, dit le Vieux. 1685-93.

(1) Il a été bâti à la place où fut plantée la croix, une chapelle, qui existe encore, et le petit bois où était campée l'armée moldo-vallaque s'appelle toujours « Moldaver hoelzel (bois moldave). » *Voy.* les nos 35 et 37 de l'*Abeille moldave.*

Digitized by Google

Malgré leur défaite, les Turcs continuent la guerre avec l'Autriche. C'est alors que sous le prétexte d'aller en Pologne, les princes de Conti et de La Roche-sur-Yon quittent Paris malgré le roi et vont servir les Hongrois contre les infidèles. Les Turcs sont battus et Tékéli est rétabli en Ardialie. Pendant ce temps S'erban II Cantacuzène travaille sans cesse à la réalisation de ses grands desseins, desseins gigantesques, il est vrai, pour un prince vassal, pour un vassal presque placé hors du droit des gens, qui n'est assis que provisoirement sur un trône usé, et dont les voisins violent chaque jour les droits politiques, mais qu'il se sent la force d'exécuter, qu'il lui tarde d'entreprendre, tant il a soif d'en finir avec le vasselage, et de remonter sur le trône de ses pères. Rien ne lui manque pour réussir, ni habileté ni courage, et s'il trouve des alliés, il espère au printemps de l'année suivante aller chanter un *te Deum* dans Sainte-Sophie. Déjà son frère Georges lui a gagné l'empereur, l'archimandrite de Bosnie a fait alliance en son nom avec les czars corégnants Jean et Pierre; il a déjà commencé ses préparatifs et fait fondre trente-huit canons de gros calibre. Il tient cachée dans les bois des montagnes une armée de trente-huit mille hommes qu'il grossit chaque jour, entretient sur la rive droite du Danube un corps de douze mille Bulgares qui n'attendent que son signal, et il n'attend plus lui-même pour marcher que le mot d'ordre de l'empereur et des czars. Les choses en étaient là lorsque l'entrée inopportune en Vallaquie du général Cherfenberg, qui ne connaît rien de ses plans,

Digitized by Google

le contrarie d'autant plus, qu'il n'est pas encore préparé (27 août 1686). Il ne s'est pas encore ouvert à ses boïers, et la pusillanimité que viennent de manifester ceux-ci à l'entrée des troupes impériales lui dit assez clairement que le jour n'est pas encore venu de leur rien dire. Il se contente donc d'inviter le général à se retirer afin de lui éviter de le compromettre, et sa prudence en cette affaire trompe tellement la Porte sur ses desseins, qu'elle lui mérite de sa part une nouvelle preuve de confiance dont il tire parti à l'instant même. En effet, tandis que le sultan le félicite de sa conduite, il expédie à Vienne S'erban Vlàdesco, Bàlàceano, son gendre, et S'erban Cantacuzène, son neveu, afin de s'aboucher avec son frère Georges et de s'entendre avec l'Autriche sur les dernières mesures à prendre. Il est arrêté qu'il marchera sur Constantinople tandis que les Ottomans marcheront eux-mêmes sur Vienne, et personne ne doute du succès de cette diversion. En vain Soliman III envoie-t-il Mavrocordato à l'empereur pour lui faire part de son avénement et traiter, s'il se peut, de la paix, l'empereur y met des conditions telles qu'il n'y peut consentir. « Je veux, dit Léopold, la Hongrie et ses dépendances, » savoir : L'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Ser- » vie, la Bulgarie et l'Ardialie. » Les Polonais demandant pour leur part la Crimée, la Moldovallaquie, tout le pays enfin des deux rives du Dniester au Danube, Soliman recommence les hostilités. Louis XIV vient de déclarer la guerre à l'empereur, ses armées sont déjà sur le Rhin et sur le Danube, l'occasion est favorable,

Digitized by Google

et *le pâle croissant doit profiter de la lumière que lui verse le soleil très-chrétien* (1). La guerre continue donc. Les Hongrois vengent à Mohacz (1687) leur défaite de 1526; Antoine Caraffa s'empare d'Ofen en soixante-quinze jours, et le 6 septembre 1688 il se rend maître de Belgrade. A la nouvelle de cette victoire des Impériaux, S'erban se décide enfin à lever l'étendard de la révolte. Il remet au lendemain la convocation de ses boïers, et s'ils hésitent, la vue de son artillerie et de son armée les décidera à le suivre. Mais ce lendemain ne paraît pas pour lui. Le stolnic Constantin, son frère, et Constantin Préda, son neveu, l'empoisonnent dans le souper auquel il les a conviés le soir même pour leur dicter ses dernières instructions (19 octobre). Les uns disent qu'ils avaient été séduits par les promesses des czars; Cantimir et d'autres après lui, qu'ils tremblaient simplement pour la perte de leurs biens. Quoi qu'il en soit, à la vue de ce nouveau crime ajouté à tant d'autres et demeuré sans vengeance, on s'aperçoit que les Romans ne sont déjà plus cette nation dont les armes étaient l'unique occupation et la charrue le seul délassement, on voit qu'ils tombent, on sent qu'ils ne sont plus faits pour la liberté. S'erban pouvait leur rappeler les beaux jours de Michel, et ils ne vengent pas sa mort! C'était la première fois que deux puissants voisins semblaient s'intéresser sincèrement à leur salut, et ils n'en profitent pas! et plus tard, lorsque n'ayant eu ni l'adresse ni le courage de remonter au rang de

S'erban meurt empoisonné.

(1) *Voy.* Cantimir, t. IV, p. 22.

Digitized by Google

nation, ils les verront se disputer à l'envi leur territoire, ils s'étonneront de ne plus trouver d'appui contre leur rivalité ambitieuse. Il est vrai qu'ils ne peuvent être tous éternellement coupables du crime de deux d'entre eux ; mais la politique de leurs alliés aura fait des progrès qui les rendra sourds à leurs désirs, et tandis qu'ils pouvaient du coup recouvrer au moins leur indépendance, ils auront à se régénérer pour s'en rendre dignes. Ils en viendront à bout cependant, car les bienfaits de S'erban sont restés dans leur mémoire. Ils se rappellent son adresse à faire enlever aux Turcs sur la rive droite le tribut qu'il leur avait fait compter sur la rive gauche, ses vertus domestiques, son attachement à sa famille, son amour pour sa patrie, sa magnanimité envers ses ennemis, envers Bàliano surtout, au fils duquel il a donné sa fille en mariage ; ils savent que Bucuresci lui doit la restauration de son collége, le clergé sa première bible en langue romane, et le paysan l'introduction du maïs pour laquelle il lui a été conservé le glorieux surnom de *Providence des paysans*. Or un peuple qui se rappelle ces bienfaits et admire encore ces vertus, n'a pas mérité la proscription, et s'il en est frappé, il ne lui faut qu'un jour pour la détruire. Cette traduction de la Bible en roman fut faite par le grand Logothète Radu de Greceano et son frère, qui ont laissé une histoire manuscrite de leur pays, laquelle n'est pas sans valeur. Jusqu'à S'erban II, les Moldovallaques, à l'exception de quelques familles, ne portaient que des noms de baptême ou des surnoms tels que Viteaz (vaillant), Benga (diable), Mihna (fléau),

Origine des noms propres.

Digitized by Google

Dragu (chéri), qui ne se transmettaient pas. S'erban les astreignit à prendre des noms de famille, et chacun fit le sien à sa guise; qui le tira d'un cours d'eau, d'un village, et s'appela d'Ambovit'eano ou Cogalniceano, et Brancovano ou Slatiniano; qui d'un nom de baptême, Filipesco, Mihlesco et Mihalesco (Philippe et Michel); qui d'un substantif ou d'un adjectif quelconque, tels que Gàrdù reano (gardu-haie), Bengesco (diable), Golesco (golu-vide), Scirbeïu (scirb-tais de pot), ainsi pour les neuf dixièmes de la classe noble, les noms et la noblesse n'ont que cent soixante ans d'authenticité; et tandis que notre bourgeoisie peut facilement remonter, d'aïeux en aïeux, jusqu'au douzième siècle, elle ne le peut, elle, à quelques exceptions près, que jusqu'au milieu du dix-septième.

S'erban II n'ayant laissé en mourant qu'un fils en bas âge du nom de Georges, et trois filles, Marie, Cassandre et Bàlas'à, Cantacuzène et Préda se disputent son trône. Le premier gagne l'armée, le second la noblesse, et tandis que les soldats s'en vont criant par les rues: « Vive Cantacuzène! » Préda sème l'or et les promesses parmi les boïers. D'un autre côté la veuve de S'erban en appelle à leur fidélité et à leur reconnaissance pour faire reconnaître le fils du défunt. Laissons-les un instant se disputer l'hospodarat, et revenons à Cantimir. Sa famille s'était établie depuis 1625 à Fals'ci sur les bords du Pruth. Son père étant venu à mourir, il s'était retiré en Pologne, y avait pris du service sous Casimir, et de retour en Moldavie avec le grade de colonel, c'était sous Georges G'ica Ier, il

Digitized by Google

avait été fait successivement tschausch spàtàresc (aide de camp du spatar), pârcalab (préfet) de kiojdenicodru, vornic (échevin) de Bûrlatu, grand-clucer, càlàuz, et enfin serdar. Il était peu instruit, mais brave jusqu'à la témérité, et il l'avait prouvé dans sa première campagne de Pologne, où il sauva le harem du sultan, près de tomber au pouvoir des Polonais. L'année de son avénement à l'hospodarat (1685), il en donne une nouvelle preuve à la bataille de Boïan. Il enfonce avec cinq mille Moldaves les premières lignes polonaises, et par son audace, dont s'étonne Sobiesky, décide de la victoire en faveur des musulmans. Malheureusement la cruauté s'ajoutait à sa bravoure, et les Moldaves lui reprochent la mort du grand logothète Miron et du hatman Velico. Tout en ayant l'air de vivre en bonne harmonie avec son suzerain, il s'allie secrètement avec Sobiesky, pour repousser les Tartares, qui depuis dix-huit mois désolent la Bessarabie, et lorsque Sobiesky passe le Pruth à Stefanesci (novemvembre 1689), afin de mieux tromper les Turcs sur sa conduite, il fait publier une défense sévère de porter des vivres aux Polonais, et les laisse en même temps s'emparer de Soroca, où il fait à dessein d'immenses approvisionnements. Néanmoins, cet avantage, qui permet à Sobiesky de s'avancer jusqu'aux environs de Iassi, est loin d'être décisif, car il est obligé de se retirer devant Buyukli Mustapha, auquel, pour sauver les apparences, Cantimir est contraint de prêter main-forte.

V. Constantin Préda I, dit Brancovan, dit Bassaraba. 1687-1714.

A force de promesses, de menaces et d'intrigues, le

Digitized by Google

meurtrier de Serban II, Constantin Préda, était venu à bout d'obtenir les suffrages non-seulement de la noblesse, mais du clergé et des négociants, et la Porte l'avait confirmé. Quoique d'une des plus anciennes maisons de Vallaquie, son nom n'a rien d'illustre, et il sent qu'il lui en faut un pour effacer le souvenir de son crime et légaliser son usurpation. Allié par sa mère aux deux grandes familles des Cantacuzène et des Bassaraba, il prend d'abord le nom des premiers. Mais ses oncle, Mathieu, Georges et Michel, aussi bien que Constantin, son neveu, le menaçant de Vienne, où ils se sont retirés, de porter plainte à la Porte, et de travailler à sa destitution, s'il s'obstine à le garder, il le quitte et prend celui de Brancovan. C'était le nom d'un domaine des anciens Brancovici de Servie à eux cédé par Radu IV, lorsque après la mort de son frère Paul, Bano de Temesvar, Maxime, métropolitain de Sirmie, vint chercher un refuge en Vallaquie, avec Angélie, sa mère; il était passé par alliance aux Bassaraba, et la nièce de Mathieu l'avait apporté en dot à Préda, son grand-père. Il paraît pourtant que ce nom ne lui suffit pas, car il y ajoute bientôt celui de Bassaraba, que personne ne peut lui disputer; non pas qu'il soit le sien, mais parce que la ligne directe masculine de cette famille est éteinte depuis près de vingt ans dans la personne de Pétras'co, fils de Michel le Vaillant, mort au service de l'Autriche, et dans celle de S'erban I, son oncle, qui n'a laissé que trois filles, Marie, Anchise et Hélène. Quant à la ligne bâtarde, elle avait cessé d'exister avec Constantin I,

Extinction de la famille de Bassaraba.

Digitized by Google

mort sans enfants mâles. Depuis cette époque ceux de sa famille ont continué de porter le double nom de Brancovano-Bassaraba, nom de guerre que le temps seul a consacré, que la politique de l'Autriche a légitimé, mais qui de fait ne leur appartient pas.

A part cette faiblesse de l'amour-propre et du crime qui le lui a livré, Constantin Préda se montre digne du poste qu'il occupe, et l'extorsion de cent cinquante mille piastres à la veuve de S'erban, dont l'accuse Carra, n'est pas plus prouvée que tout ce qu'a dit de lui son rival Cantimir. Néanmoins son élection ne laisse pas que de faire des mécontents.

Quand on vint la lui annoncer, il en parut aussi peu satisfait que s'il eût intrigué pour ne pas l'obtenir. Il alla même jusqu'à s'excuser de n'être ni assez fort pour porter le fardeau des affaires, ni en état de commander à des vieillards plus sages et plus vertueux que lui; mais dès qu'il eut reçu les insignes de son rang, que le patriarche Dyonisius l'eut sacré, il se montra tout à coup disposé, résolu et digne en tous points. Avant de sortir de l'église, il s'adressa en ces termes à l'assemblée : « J'ai cédé à vos instances, j'ai renoncé » à ma vie privée; c'est malgré moi que vous m'avez » fait prince. Vous ferez donc votre devoir, vous me » servirez avec amour et fidélité, et je vous rendrai la » pareille. En nous aidant ainsi mutuellement, nous » donnerons au pays la paix et la justice. Je jure sur » le saint Évangile de respecter et de faire respecter » les droits de la nation. »

Trois jours après, il va déposer en grande pompe

Digitized by Google

les dépouilles mortelles de son prédécesseur dans le monastère de Cotroceni, et, de retour à Bucuresci, il expédie des envoyés à Constantinople, pour demander sa confirmation ; à Vienne, pour annoncer son avénement ; à Babadag, où se trouvait le séraskier Mustapha pascha, pour s'assurer de sa fidélité, et au sultan Sélim Gheray, khan des Tartares, afin de réclamer son amitié et son appui. Il avait déjà reçu la confirmation de la Porte, le 2 novembre, lorsque son ambassade de Vienne revint à Bucuresci, avec le ministre comte Czaki, chargé par Léopold I de le faire entrer dans ses intérêts. Le comte Czaki, le voyant peu disposé à se déclarer ouvertement pour l'empereur, conseille à son souverain de mettre à profit le mécontentement des partisans de Cantacuzène, dont le chef, l'aga Bàlàceano, s'est retiré en Ardialie, et de faire occuper immédiatement la Vallaquie par les troupes du margrave de Bade. Alors, tandis que Préda, pour répondre aux ordres du grand vizir, s'occupe de préparatifs de guerre, et menace la veuve de S'erban II de l'envoyer avec son fils à Constantinople, le margrave s'empare de Cernetz, remet le commandement des troupes au général Hausler, et celui-ci, conseillé par Bàlàceano, s'avance dans le pays à la tête de huit mille hommes. Arrivé à Dràgàs'an, il délivre la veuve de S'erban, qui y était détenue avec sa famille, et l'envoie à Cromstadt ; pousse de là jusqu'à Tûrguvici, s'en empare ; descend à Bucuresci, y établit son quartier général, et occupe ainsi toute la Vallaquie pendant six mois, depuis l'automne de 1689 jusqu'au printemps de l'année sui-

Occupation de la Vallaquie par les Impériaux.

Digitized by Google

vante. A son approche, Préda s'était enfui à Rutschuk. C'est en vain que Hausler obtint de lui une entrevue à Dràgàs'an ; instruit de la présence à la frontière du sultan Kalgha, non-seulement Préda ne voulut rien entendre, mais il lui conseilla de se retirer. C'était prudence de sa part, car, d'un côté, le serdar Tcherkes Ahmed, et le khan s'avançaient avec des forces imposantes ; et, de l'autre, le comte Émeric Tékéli, reconnu depuis huit ans par la Porte, comme prince d'Ardialie, se disposait à lui barrer le passage. Il se retire donc. Mais à peine s'est-il enfoncé dans les montagnes, que Tcherkes, Kalgha et Préda se mettent à sa poursuite, et vont par des chemins de traverse l'attendre au défilé de Torzburg. Le grand Armas' Cernica arrive à Cernètesci presque aussitôt que lui avec deux mille cavaliers d'élite. Au lieu de l'attaquer, le général Hausler se hâte de se fortifier, encombre ici les passages, et là braque des canons. Mais Préda vient à bout de vaincre ces obstacles ; il fait faire de grands abatis d'arbres, en comble les ravins, attelle des chevaux à un grand nombre, fait asseoir dessus ses soldats, et parvient ainsi à le joindre (20 août 1690). Le lendemain, il lui livre bataille, et après une demi-heure d'un combat sanglant, la victoire le lui livre prisonnier avec le marquis Doria, dix-huit officiers et vingt-deux drapeaux. La plupart des Impériaux restent morts sur la place, et, entre autres, les généraux Téléki, Nouhfern et l'aga Bàlàceano. Préda fait chercher le corps de celui-ci, lui fait trancher la tête et l'empale, devant sa tente, au bout

Victoire de Cernètesci sur les Impériaux.

Préda défait l'armée autrichienne.

Digitized by Google

d'une pique. L'armée combinée des Tartares, des Vallaques et des Turcs continue sa marche, débouche en Ardialie, arrive à Gros'an, y proclame Tékéli prince du pays, et le conduit en triomphe à Hermanstadt. Tékéli en est bientôt chassé par le margrave, et Brancovan se montre alors aussi reconnaissant envers lui qu'il vient de se montrer cruel envers Bàlàceano. Non-seulement il lui donne asile, mais il accueille et colonise, à Ciproviça, les Hongrois protestants qui se réfugient sur ses terres, leur paye les premiers frais de leur établissement, et leur fait don de six cents bœufs et de trois cents vaches (1690).

Causes de la mésintelligence entre Préda et Cantimir.

L'année suivante commence entre Cantimir et lui une mésintelligence qui ne doit s'éteindre qu'avec l'hospodarat, par le sang et la trahison. Jaloux du manteau d'honneur que la victoire de Cernètesci avait valu à Préda de la part de la Porte, l'hospodar moldave l'avait accusé peu après d'une alliance secrète avec l'empereur d'Allemagne. Préda lui en avait gardé rancune, et s'était promis de s'en venger. Alors donc que Cantimir envoie son fils Démétrius remplacer son autre fils Antiochus, en otage à la Porte, Préda fait insinuer au grand vizir, par son agent, que le nouveau venu n'est pas le fils de l'hospodar, et que ce n'est qu'une ruse pour lui enlever celui qui l'est réellement. Encore que l'identité fut facilement constatée, le grand vizir connaissait l'hospodar et la ressemblance était trop frappante pour s'y méprendre, Cantimir ne pardonna jamais à Préda cette perfide insinuation. Il ne cessa d'intriguer pour le renverser, et la mort, qui

Digitized by Google

vint le surprendre (23 mars 1693), ne pût mettre un terme à ces représailles. Mais en vain laisse-t-il sa haine en héritage à ses fils, leur savoir se brisera contre l'habileté de leur rival. L'année précédente, Démétrius avait été remplacé à Constantinople par son frère Antiochus, et sa belle conduite au siége de Soroca lui avait gagné la faveur du séraskier Daltaban et l'estime de toute l'armée musulmane. Constantin, son père, se voyant près de mourir, profite de cette disposition des esprits en faveur de son fils, pour assembler sa famille et ses Boïers, et les inviter à lui choisir un successeur. Les Boïers portent naturellement leur choix sur Démétrius, et demandent sa confirmation à la Porte. Mais les intrigues de Préda et l'argent de Constantin Duca, son gendre, ayant prévalu sur le mérite de l'élu et les droits de la nation, Duca reçoit l'investiture de l'hospodarat, et Démétrius est rappelé à Constantinople. Préda l'y poursuit de ses intrigues, et, tout en s'occupant avec Duca de réprimer les empiétements des Turcs autour des forteresses de la rive gauche du Danube, il obtient contre lui un arrêt de bannissement, et l'oblige à se cacher pour sauver sa tête. Cantimir trouve heureusement un refuge auprès d'un pascha, qui le tient caché chez lui au risque de sa vie. Il y reste quarante jours, et ce n'est qu'après ce long terme, après bien des démarches, des supplications, des promesses et des serments de tous genres, que son généreux protecteur parvient à faire révoquer la sentence de son bannissement. Pendant ce temps, Préda mariait ses filles, Marie et Stanca, à Constantin Duca et

Digitized by Google

à Radu, fils d'Élias, ex-W, visitait les monastères, fondait celui de Intr'un-Lemnu (monoxile (1)), reconstruisait le palais de Tûrguvici (1692-93), et s'y installait le 15 août de l'année suivante. Dans le cours de cette année, à l'époque de la moisson, les Tartares menaçant de passer par le pays pour se rendre en Ardialie, les paysans abandonnent leurs récoltes et se sauvent dans les montagnes. Bien que les Tartares n'exécutent pas leur menace, les récoltes sont entièrement perdues. Ce malheur est d'autant plus grand, que deux ans avant les sauterelles avaient désolé le pays, et que la famine qui s'en était suivie dure encore. Préda se hâte d'en instruire la Porte, et demande une réduction de tribut. Il en profite aussi pour se plaindre de l'accroissement continuel des *raï* et de l'enlèvement du territoire de Brăila. Un capidji est envoyé sur les lieux, et les raï sont réduits à leurs limites de 1544. Obligé cette année de seconder le grand-visir dans ses opérations contre les Autrichiens, Préda n'obéit qu'à demi. Il s'abstient d'y prendre une part active, laisse faire les Turcs, et sa seule inaction favorise à tel point les impériaux, que Léopold se croit obligé de lui en témoigner sa gratitude, en lui envoyant pour étrennes le titre et la décoration de prince du Saint-Empire (30 janvier 1695).

Préda reçoit le titre et les insignes de prince du Saint-Empire.

Le 7 du même mois, Mustapha II venait de succéder à Ahmet. Honteux de l'abaissement de sa puissance, et de la vie molle et efféminée de ses prédéces-

(1) *Voy.* l'Orographie, 6e tournée.

Digitized by Google

seurs, il la blâme par un hattischérif, et déclare qu'il veut reconquérir tous les pays que les chrétiens ont enlevés à l'empire. « D'aujourd'hui, dit-il, plaisirs, jeux, repos, nous sont défendus. » Il envoie l'ordre à Duca et à Préda de faire leurs préparatifs : à celui-ci, de fortifier Hotin et Nëmtz ; à celui-là, d'établir un camp au pied des Carpathes et de fortifier Cladova. Il entre lui-même en Ardialie, et y bat les Impériaux à Lugos' (22 septembre 1695) ; mais il est bientôt contraint de l'évacuer. Comme il se prépare à repasser les montagnes, pour retourner au delà du Danube, Préda court à sa rencontre, lui témoigne son attachement, sa fidélité, le reconduit jusqu'à Turnu, et, par ce semblant de zèle, obtient sa confirmation. Quant à Duca, n'ayant pu s'opposer seul à toutes les forces de la Pologne, qui l'ont envahi, Mustapha fait offrir sa place à Démétrius Cantimir ; mais celui-ci, qui brigue celle de Préda, la refuse en faveur de son frère, et Antiochus est nommé hospodar. L'occupation de la Moldavie par l'armée polonaise ne coûte pas plus cher aux Moldaves que ne coûte aux Vallaques la confirmation de Préda. Cent-cinquante bâtiments viennent leur enlever, à vil prix, leur blé, leurs bestiaux et leurs bois. Bien plus, l'ordre étant venu, le 10 février, de réunir dans le plus bref délai toutes les provisions nécessaires à l'entretien de l'armée ottomane, ils couraient risque de mourir de faim, si elles ne se fussent trouvées inutiles par la concentration des troupes en Servie. Cependant les affaires de la Porte ne vont guère bien avec l'empire ; son grand visir, Mohamed-Kisseperli,

M. Antiochus Cantimir II. 1696-1701.

Digitized by Google

vient d'être tué à la bataille de Salon-Kemen (1697). Le prince Eugène bat ses armées sur tous les points, pénètre en Bosnie, et le général Rabutin s'empare de Usch-palanca.

Comme il n'est pas de notre sujet de suivre au delà du Danube des opérations auxquelles les Moldavallaques ne prennent aucune part, en attendant la paix, qu'elles amènent, profitons du demi-calme où se trouve le pays, pour mentionner des faits qu'il nous a été impossible de rattacher convenablement à leur place.

Progrès de l'imprimerie en Romanie.

Nous avons vu que Jean Chouter avait introduit l'imprimerie en Ardialie, en 1574; que l'Évangile avait été imprimé à Belgrade (Carlsburg), en langue romane, mais en caractères cyrilliens, dès 1580, et que, par suite de son édit, Racocz avait fait imprimer la Bible romane en lettres latines, en 1643. Depuis cette époque, l'imprimerie romane avait fait des progrès rapides dans les provinces. Mathieu et Basile le Loup l'avaient importée dans leur pays; l'un à Tûrguvici et au monastère de Govora; l'autre, à Iassi. En 1675, sous Alexandre Duca, l'archevêque Varlam établit des presses à la métropole; Michel Apafi, à Sassèbes' (*Sabesium*), en 1683; et cinq ans après sortent de celles de Bucuresci, les premières feuilles de la Bible. Métrophanus, évêque de Buzèo, imite Varlam, en 1691, et l'on voit paraître à Hermanstadt (1696), un livre d'heures dédié à Théophile, métropolitain de Veissemburg, de Radu et de Maremorùs. L'année suivante, Préda fait transporter au monastère de Snagove, les presses de la métropole, et achève la publi-

Digitized by Google

cation de la Bible. Enfin, malgré l'embarras des affaires des premières années du siècle suivant, il est encore fondé deux imprimeries : l'une à Clus' (*Clusium*) ou Claud'emburg ; l'autre, à Rômnic-Vâlcea, par Antine-Ivirano. Un fait non moins important est l'union à l'Église latine des Romans orthodoxes de Carlsburg (1697).

Union des orthodoxes de Carlsburg à l'Église latine.

Pendant que ce dernier fait s'accomplissait sans bruit, les Impériaux venaient assiéger Belgrade. L'armée hungro-autrichienne commandée en chef par le prince Eugène, compte en outre dans ses rangs une foule d'officiers français de distinction. Le comte de Charolais, le prince de Dombes, celui de Pons et le chevalier de Lorraine, y rappellent la valeur des Jean sans Peur, des Coucy, des Latrémouille. La garde du camp est confiée au général Viard, l'infanterie bavaroise se signale sous les ordres de M. de la Colonie, et le marquis de Marilli meurt en héros sur la brèche (5 juin 1698), son intrépidité donne la victoire au prince Eugène, et l'empire doit à celui-ci la prise de la place qui est emportée trois jours après. Cette action mémorable est la dernière dans ces contrées à laquelle les Français prennent part en si grand nombre. Cause involontaire de la défaite de l'armée chrétienne à Nicopolis, ce sont eux qui décident aujourd'hui de la victoire en sa faveur ; et la prise de Belgrade et dix-huit mois de défaites successives obligent enfin les Turcs à demander la paix. L'empereur ayant accédé à leur prière, des envoyés plénipotentiaires des deux cours se réunissent à Carlovitz. Alors paraît avec éclat

Digitized by Google

sur la scène du monde un homme dont le nom est déjà connu et dont la famille doit exercer, par le crédit qu'il lui léguera, une funeste influence sur l'avenir des principautés moldovallaques. Cet homme est Alexandre Mavrocordato qui depuis 1677 a succédé à Panaïotaki Nicosias en qualité de drogman de la Porte, et qui tour à tour disgracié en 1683, réintégré en 1687, s'était déjà fait connaître, et par la part active qu'il avait prise à l'élargissement du hatman Georges Chmielnisky et comme ambassadeur à Vienne. Fils de Pantéli de Chio, colporteur d'écheveaux de soie à Constantinople, il était allé étudier la médecine à Padoue, en était revenu docteur, avait épousé la fille de Scarlatos (Charles), boucher de la Porte, et, autant par son mérite que par la protection de son beau-père, était devenu à la mort de Panaïotaki et le médecin et le drogman de sa hautesse. La fondation qu'il avait faite à Constantinople d'une école grecque dont il avait confié la direction à un certain Jacob Manas d'Argos lui avait mérité l'estime de ses coreligionnaires, et il avait obtenu ainsi sur eux un immense crédit. Envoyé à Carlovitz avec le réiss-effendi Rami pour la rédaction du traité, c'est grâce à son habileté que la Porte se voit en état de ne pas céder à toutes les exigences de Venise et de la Pologne, et qu'elle se contente, en échange de Suciava, de Nëmtz et de Soroca, de restituer à cette dernière Camenjetz, la Podolie et l'Ukraine, et de l'affranchir par là du tribut qu'elle payait aux Tartares. Il lui conserve aussi le Banat de Temes' var, sis avec ses dépendances entre l'Ardialie, la Maris', le Thiss et le Danube ; mais il ne

Alexandre Mavrocordato au traité de Carlovitz.

Digitized by Google

peut empêcher que l'Ardialie et le pays de Bas' ne restent à l'empereur; seulement Titul doit demeurer dans l'état où il se trouve, et il n'y pourra être ajouté aucune fortification. Tel est pour la Porte, sur la rive gauche du Danube, le résultat du traité de Carlovitz, signé le 26 janvier 1699, ratifié le 25 février suivant, et qui assure la paix au moins pour vingt-cinq ans entre les deux puissances contractantes (1). Afin d'en témoigner leur reconnaissance à l'auteur, l'empereur fait compter à Mavrocordato vingt-cinq mille écus en espèces et lui fait don du corps complet de l'histoire Bysantine, et le sultan qui lui a déjà donné, comme à son drogman, tous les priviléges d'un pascha, l'autorise à prendre le titre d'illustrissime (ἐκλαμπρότατος) et le crée muharem errar (garde des sceaux). De ce moment la renommée du gendre de Scarlatos le boucher, du fils de Pantéli le colporteur, devient européenne, et rien ne balance son influence à la Porte. Préda qui veut s'en faire un appui, caresse son fils Charles, qui depuis quelque temps vit à sa cour; le crée paharnic, lui donne sa troisième fille, Hélène, en mariage, et se gagne si bien ainsi l'amitié du père, qu'il obtient par lui de la Porte une exemption de deux années de tribut, l'investiture à vie (1699), et dix-huit mois après la déposition d'Antiochus Cantimir et la réinstallation de Constantin Duca. Malgré la mort de sa mère (10 février 1699) et celle de son nouveau gendre, le 28 juillet de la même année, il était au comble de la joie; sa ven-

M. Constantin Duca II. 1701-4.

(1) *Voy.* le Traité de Carlovitz.

Digitized by Google

geance était satisfaite et ses vœux accomplis. Il s'y livrait tout entier sans se douter de ce qui se tramait contre lui, non-seulement à Constantinople, mais dans sa propre capitale, lorsque les Boïers et les marchands, mus par une influence dont il connut bientôt la source, essayèrent de le renverser. Les uns lui reprochaient sa partialité pour les Cantacuzène, les autres se plaignaient de ce que, passant alternativement six mois de l'année à Bucuresci et à Tûrguvici, il les obligeait à se déplacer et à se maintenir deux domiciles. Leur chef était le Boïer Dimitras'co Corbanu, et la conspiration étendait ses ramifications en Moldavie et jusqu'à Constantinople, ou plutôt c'est de cette dernière ville qu'elle sortait. Heureusement pour lui, il la découvre à temps, se saisit des premiers chefs, et obtient, moyennant trois cent mille piastres, que ceux qui ont pris la fuite ne puissent se présenter à Constantinople et soient tenus de rentrer sans délai. A leur retour, il se contente de faire enfermer les plus coupables, et traite les autres avec bonté. Tout étant rentré dans l'ordre, il convoque une assemblée générale et décrète, d'après les vœux de cette assemblée, qu'il sera dressé une liste de tous les domaines avec indication de leur valeur et de leur étendue, que cette liste servira de base à l'impôt et à sa juste répartition, et qu'enfin les contributions seront payées en quatre sferturi (quarts ou termes). Une demande de huit mille bourses faite à l'instant même par la Porte, et l'ordre de se porter sur-le-champ au secours des Tartares contre les Nogaïs, empêchent l'exécution de ces sages mesures, car il faut, coûte

Essais de réforme.

Digitized by Google

que coûte, satisfaire à l'ordre, anticiper pour cela sur le prochain terme et se ruiner pour donner. Preda paye la somme demandée, marche au secours des Tartares, se fait en passant le médiateur de Duca, son gendre, entre lui et les Boïers de Moldavie, et obtient pour ceux d'entre eux qui croient avoir à craindre les vengeances de son gendre, de venir se fixer en Vallaquie ou d'y rester s'ils s'y trouvent. Ces services, ce dévouement, semblaient avoir augmenté son crédit à la Porte. Il n'en était rien. La Porte ne le ménageait que parce qu'elle le savait toujours disposé à la satisfaire, et c'est dans cette idée qu'elle lui envoie (20 septembre 1702) un capidji baschi qui lui demande le montant du tribut de toute l'année suivante. Pour cette fois Préda vide ses propres caisses, et le 14 décembre l'argent était à Constantinople. Étonné, jaloux de tant de richesses, Mavrocordato, pour qui les liens du sang n'eussent pas été un obstacle, maintenant que la mort de son fils a brisé ceux qui l'unissaient à Préda, intrigue pour le renverser, s'entend avec son ancien collègue Rami, devenu grand visir, et, de concert avec lui, envoie l'ordre à l'hospodar de Vallaquie de venir prêter serment au sultan à Andrinople. Le second écuyer de sa hautesse, Sélim aga, est chargé de cet ordre. Arrivé dans les premiers jours d'avril à Bucuresci, il ne peut obtenir de voir l'hospodar. Préda, malade de la fièvre et d'un érésipèle, en profite pour faire attendre l'envoyé et dépêcher lui-même au sultan une ambassade qui lui fasse part de son état et le prie de différer cette démarche dont, dit-il, sa hautesse ne doit pas avoir

Voyage de Préda à Andrinople. Ses inquiétudes et sa joie.

Digitized by Google

besoin. Cependant l'ambassade ne revenant pas et Sélim aga le pressant de ses instances, il se décide à partir sur la promesse qu'il n'ira qu'à petites journées. Ainsi fut fait jusqu'au Danube; mais une fois de l'autre côté du fleuve, et malgré les représentations de Pilarino, son médecin, Sélim aga lui fit faire diligence. Il arrive le 28 mai à Arnaütkoï, près d'Andrinople, et y pose ses tentes. Mavrocordato étant venu l'y visiter, il lui fait don d'un caftan de zibeline, d'un cheval richement harnaché et de mille ducats. Cet accueil le fait revenir à de meilleurs sentiments envers l'hospodar; Rami d'ailleurs, satisfait de l'avoir amené à élever le tribut de cent trente-cinq mille piastres à deux cent cinquante mille, le reçoit le 9 juin avec de grands honneurs, et le 17 du même mois, jour du divan, Mustapha II lui donne l'investiture à vie, le revêt d'un caftan impérial, et fait poser sur sa tête la cuca des janissaires. Il prête serment, reste à Andrinople jusqu'au 26, et rentre le 11 juillet à Bucuresci où l'attendent la paix, la joie, le bonheur et les fêtes. Riche, bien portant, estimé, père de onze enfants, quatre fils et sept filles, qui font l'ornement de sa verte vieillesse, il achève de les marier tous, et, dit Photino, *semble être en ce moment le seul heureux du siècle* (1703).

Son bonheur est bientôt mêlé d'inquiétudes. Mustapha II et Rami sont déposés l'année suivante. Ahmet III et Hassan Kisseperli qui leur succèdent ont déjà rappelé Duca, et envoyé à sa place le Vallaque Michel Racoviça. Enfin, Cantimir offre de grandes sommes d'argent à l'aga des janissaires s'il parvient à lui faire

M. Michel Racoviça I. 1704-5.

Digitized by Google

donner l'investiture de la Vallaquie. A ces nouvelles, Préda fait, sans perdre de temps, sa soumission à Ahmet, et lui demande une réduction du tribut qui, lui dit-il en forme de plainte, lui a été imposé par le visir Rami. Le sultan le confirme, accède à sa prière et le tribut est réduit à l'ancien pied de cent soixante-huit mille piastres; mais à peine en a-t-il reçu le firman que Kisseperli lui en demande en sus cent huit mille. Il en donne en outre cent mille à Ahmet Kalaïli devenu grand visir; trois mois après, quand celui-ci est remplacé par Mohamed Baltadji, il en compte à ce dernier cent autres mille (25 décembre 1704), afin de déjouer les intrigues de Démétrius Cantimir, qui doit, cette fois encore, se contenter de placer son frère en Moldavie. C'est ainsi que par haine pour cette famille et pour se maintenir, il fait concession sur concession, donne tout ce qu'il a pourvu qu'on lui accorde ce qu'il désire, le viager de l'hospodarat, et épuise le pays pour satisfaire sa vengeance et son orgueil. Sans songer à quel régime il prélude en agissant de la sorte, il paye comptant le tribut de 1706, avance 115 mille piastres sur celui de 1707, emprunte aux évêchés et aux Boïers, pour fournir le surplus de cette année, quatre-vingt mille piastres, qui le portent à deux cent six mille, paye une seconde fois en espèces celui de 1708, qu'il a déjà payé en fournitures de cent maçons, deux cents charpentiers, deux mille manouvriers et trois cents voitures de transport, le tout pour les travaux de Bender. Il donne, donne toujours. Mais il a tant donné que le pays est ruiné et le trésor

Préda se maintient à prix d'or.

M. Antiochus Cantimir II. 1705-8.

Digitized by Google

vide. Il a cessé toute relation avec le cabinet de Vienne, et depuis la mort de Léopold Ier surtout, il n'a plus rien à espérer de ce côté. C'est alors qu'il tourne ses yeux vers le nord et attend avec impatience que la victoire vienne lui montrer le protecteur qu'il se doit choisir, de Charles XII ou du czar Pierre.

M. Michel Racoviça I. 1708-9.

Michel Rocoviça après avoir remplacé Antiochus (1708), venait d'être enfermé aux sept tours, Alexandre Mavrocordato venait de mourir (1709), laissant après lui la réputation d'un homme d'État et d'un savant, bien que la plupart de ses ouvrages ne soient que des traductions ou des compilations; Alexandre, son fils aîné, venait de remplacer nominativement (1) Racoviça, et ce dernier, uni aux Cantimir, travaillait avec eux, du fond de sa prison, à le faire déposer. Tel était l'état des choses lorsque la bataille de Pultava (8 juillet 1709), qui rejette Charles XII en deçà du Pruth, semble lui indiquer le czar pour son protecteur. Cependant Charles reste campé en Moldavie, et la Porte ordonne à Mavrocordato de lui donner le taïn d'un roi; pendant plus d'une année, il est vrai, elle ne semble lui venir en aide que comme à un roi malheureux; mais cédant aux insinuations de M. Désalleurs, ministre de France, et d'un prince Poniatowsky, l'un de ses attachés, elle sent enfin toute l'importance de l'avoir à ses frontières, à la tête d'une armée, et rompt, le 20 novembre 1710, la trève de

M. Alexandre Mavrocordato I. 1709-1710.

(1) La mort de son père et les devoirs du drogmanat le retenaient à Constantinople.

Digitized by Google

vingt-cinq ans qu'elle avait conclue dix ans avant avec le czar lorsqu'elle lui avait abandonné la ville d'Azof. Si pour en venir là Charles ne s'était pas endormi, pendant ce temps Pierre avait aussi veillé à ses intérêts. Il avait fait à Préda des ouvertures qui arrivaient trop à propos pour ne pas être acceptées, et il s'en était suivi une alliance par laquelle il s'engageait à conserver à l'hospodar l'hérédité et l'indépendance de la principauté sous sa protection, et celui-ci à lui donner trente mille hommes, à révolter les Serviens et les Bulgares, enfin, à lui fournir des vivres dès qu'il aurait passé le Seret. Les envoyés de Préda, David, Corbu et Castriota lui ayant rapporté la décoration de Saint-André, ce fatal cordon va être cause de sa perte. Constantin et Michel Cantacuzène qui ont épié sa conduite, ne pouvant plus douter de ses intentions, vendent ses secrets à Mazeppa, Mazeppa à Racoviça, et celui-ci à la Porte. Avant donc de rien entreprendre contre le czar, Ahmet III cherche à se défaire de ce félon vassal. Il donne ordre au khan de Crimée de s'entendre à ce sujet avec le grand visir. et ceux-ci décident entre eux de se servir de l'hospodar de Moldavie pour le faire tomber dans un piége. Le fils puîné de Mavrocordato, Nicolas, ne leur inspirant pas assez de confiance, ils s'abouchent avec Démétrius Cantimir. Ils ne pouvaient trouver personne plus capable que lui d'entrer dans leurs vues ; ils connaissent sa haine pour Préda, son envie de le supplanter et son savoir dans l'art de la guerre. En conséquence ils lui offrent l'hospodarat, et lui en donnent d'avance l'investiture, à charge par lui de se taire,

Préda traite avec le czar.

M. Démétrius Cantimir III. 1710-11.

Digitized by Google

d'accepter provisoirement celui de Moldavie, de se rendre immédiatement à son poste, de tenir les Russes en respect; enfin de s'emparer de Préda par quelque moyen que ce soit, et de l'envoyer à Constantinople, mort ou vif. S'il a besoin de troupes, le khan de Crimée mettra à sa disposition ce qu'il jugera nécessaire, et d'ailleurs promesse lui est faite d'exemption de toute charge au profit de la Porte; bien mieux, on le tient quitte des présents d'investiture, et mieux encore, ce qui jamais ne s'était vu, il lui est accordé sur le trésor impérial onze mille ducats pour son voyage jusqu'à Iassi et ses frais d'installation. Enfin, le jour de la vengeance est venu, et il lui apparaît trop beau pour n'en pas profiter. Il accepte et arrive à Iassi le 20 novembre. Il n'y était pas encore, que malgré tout le secret de cette affaire, elle était déjà parvenue aux oreilles de Préda. S'il faut en croire Cantimir, ce à quoi je répugne, la Porte loin de tenir ses promesses, *lui fait réclamer le tribut*, et lui ordonne de subvenir, *à ses frais*, à toutes les exigences du roi de Suède. Dans tous les cas, elle l'engage à profiter de l'hiver pour jeter un pont sur le Danube afin de faciliter le passage de l'armée ottomane, d'approvisionner les magasins et de joindre avec toutes ses forces l'armée que le grand visir conduit à Bender. Soi-disant entraîné par l'irritation que lui cause la prétendue mauvaise foi de la Porte, il oublie l'objet principal de son installation provisoire, se laisse aller aux insinuations du czar, et se sent disposé à renouveler avec lui le traité de Préda. Sur l'avis qu'il lui en donne, le czar vient à sa rencontre à moitié chemin et lui en-

Il est envoyé en Moldavie pour s'emparer de Préda.

Digitized by Google

voie de là son médecin Policala lui faire part de la teneur du traité qu'il lui propose.

Art. 1er. La Moldavie sera rétablie dans ses anciennes limites et demeurera sous la protection des czars.

Cantimir traite avec le czar.

Art. 2. Le prince et son peuple prêteront serment de fidélité à S. A. czarienne aussitôt qu'elle aura mis le pied en Moldavie.

Art. 3. Le prince joindra ses forces à celles du czar et agira de concert avec lui contre les Turcs.

Art. 4. Le prince et ses successeurs jouiront à perpétuité de l'hérédité de la Moldavie sous les auspices du czar.

Art. 5. *Nulle autre maison ne sera admise à la jouissance de la principauté de Moldavie jusqu'à ce que celle des Cantimir soit éteinte.*

Art. 6. Le prince de Moldavie tiendra sur pied une armée de dix mille hommes aux frais du czar.

Art. 7. *Il y aura peine de mort contre tout Boïer qui ne se présentera pas au camp le 15 juin, et ses biens seront confisqués.* Le traité n'était pas encore ratifié, que déjà la Moldovallaquie était pleine des émissaires du czar. Tandis qu'ils y poussent le peuple à la rebellion, Pierre qui déteste son propre fils, qui ne pense pas en avoir d'autre, qui veut achever de déterminer Cantimir, qui le sait d'ailleurs un homme capable, publie à Mohilof, le 1er avril 1711, un ukase par lequel il lui lègue la couronne de toutes les Russies. Mais vain espoir! inutiles efforts du czar et de ses émissaires! des deux hospodars, Cantimir reste seul fidèle à sa cause, et, *fort heureusement pour le pays*, autre Mazeppa,

Pierre proclame Cantimir son héritier.

Digitized by Google

il n'entraîne presque personne dans sa défection (1).

Le traité avait été ratifié à Lusk le 13 avril 1711 : mais ce n'est qu'un mois après, le 14 mai, que Cantimir jette le masque avec cette proclamation : « Nous, Démétrius Cantimir, hospodar de Moldavie, savoir faisons que pour mettre fin aux spoliations de la Porte, aux atteintes portés à nos droits politiques consacrés par d'anciens traités, nous nous sommes entendus avec le czar Pierre pour lui prêter hommage, ce dont il nous saura gré en nous restituant le Budjak (coin), en entretenant à ses frais une armée moldave de dix mille hommes. Cette armée sera levée et mise en marche le 15 juin, et les biens des Boïers qui feront défaut seront confisqués. » Dans le même temps, il envoie au czar l'avis d'avancer. Celui-ci fait aussitôt passer le Pruth au général Bory Pétrovicz Schérémetief, avec l'ordre de s'emparer du pont du Danube et d'enlever les magasins de Bràila, et vient camper lui-même à Cruciöra. (Crucifix) Cantimir court à sa rencontre. De là, tandis que leur armée combinée marche à petites journées sur Iassi, ils s'y rendent ensemble en poste, y entrent le 11 juin, et quatre jours après *le prince et sa cour* reconnaissent le czar Pierre pour suzerain. J'ai dit le prince et sa cour, car sans se laisser intimider par la cruauté toute septentrionale du dernier article du traité, la plupart des nobles moldaves, jaloux d'ailleurs de l'art. 5, soulèvent le peuple en lui disant qu'on veut le vendre à une puissance étrangère et l'entraînent au camp des Osmanlis

Proclamation de Cantimir.

(1) *Voy.* J. Esneaux, *Histoire de Russie*, t. IV, p. 79.

Digitized by Google

avec les armes et les provisions dont il était le dépositaire. Cependant les troupes russes occupent toute la Moldavie. Elles y sont depuis vingt jours à peine, que le pays ne peut plus suffire à leur entretien, que les vivres envoyés par Préda sont déjà épuisés, et que la disette commence à se faire sentir. Pendant ce temps, Préda hésitait sur le parti qu'il avait à prendre; mais ses Boïers lui ayant manifesté leur répugnance à s'allier à la Russie, il s'était enfin arrêté aux conseils de Michel Cantacuzène qui lui avait dit : « Il est dangereux de » nous déclarer pour le czar avant qu'il ait passé » le Danube; qui sait d'ailleurs si le pays se trouvera » mieux sous sa protection? Notre véritable appui est » l'empereur, et Racocz ne peut manquer de faire » éclater la guerre entre lui et la Porte; attendons. » En conséquence de ces conseils, de la répugnance de ses Boïers, et soupçonnant d'ailleurs l'ambition de Cantimir, Préda commence par l'accuser à la Porte d'avoir traité avec le czar, invite pourtant celui-ci à entrer en Vallaquie, presse le grand visir d'effectuer son passage, et en attendant le résultat de sa politique, va se retrancher dans le district de Sàcuieni avec son armée. Le spathar Thomas Cantacuzène qui ne sait rien de cette intrigue, s'impatiente de cette irrésolution, déserte l'armée vallaque, va offrir ses services au czar, l'indispose contre Préda et lui fait promettre en cas de succès de lui donner sa place. En attendant, le czar l'honore du titre de comte, et écrit une dernière lettre à Préda pour le sommer de lui expédier à l'instant cent chariots de vivres. L'hospodar indigné du ton de sa

Préda rompt avec le czar, lorsque le czar a déjà rompu avec lui.

Digitized by Google

lettre qui lui fait pressentir à quel protecteur il aurait affaire, lui envoie dire d'exécuter le traité et de mettre le pied en Vallaquie, qu'autrement, s'il dédaigne de faire un pas de plus pour le secourir, non-seulement il ne lui doit rien, mais il se voit obligé de chercher un appui ailleurs, de se rapprocher des Turcs, et qu'en conséquence toute relation doit cesser entre eux; puis sans hésiter davantage, tandis que son envoyé va porter cette réponse au czar, il court se joindre à l'armée musulmane et l'aide à effectuer son passage. De son côté, le czar, en attendant l'effet de sa demande, avait envoyé le général Rœni et le comte Thomas Cantacuzène attaquer Bràila comme pour donner à Préda le signal du soulèvement; mais ne le voyant pas bouger, il avait expédié, à ces généraux, l'ordre de s'emparer des magasins. Cependant Bràila, aussi bien que toutes les forteresses de la rive gauche construites par des ingénieurs français (1), demande de plus grandes forces ou de meilleurs généraux pour être prise; d'ailleurs les magasins sont déjà livrés aux Turcs, leur armée a passé le Danube, Préda s'est joint à eux, et le général Janus est obligé de battre en retraite. Le czar entre dans une telle fureur à cette nouvelle, qu'il allait trancher la tête à l'envoyé vallaque, lequel semblait arriver exprès pour la lui expliquer, si Cantimir n'eût eu la présence d'esprit de l'en détourner. Revenu à lui, il prend le parti de rétrograder, laisse ses généraux soutenir l'approche de l'ennemi et retourne

(1) *Voy.* Delamarre, *Voyage en Crimée*, écrit en allemand, par un attaché à l'ambassade de Kutuzof (1793), p. 126.

Digitized by Google

camper à Cruciöra. Il y marchait en toute sécurité, lorsqu'à la hauteur du mont Ràbîe, près de Fals'ci, il apprend que les ennemis sont là au nombre de deux cent mille, et que le général Rœni, cerné de toutes parts, est sur le point d'être fait prisonnier avec toutes ses troupes. Il veut courir à Fals'ci, l'occuper et défendre aux Turcs le passage du Pruth, mais ceux-ci sont déjà campés avec les Tartares sur l'autre rive, et il est lui-même enveloppé sur la rive droite par un corps de soixante mille hommes, Turcs et Moldovallaques. Déjà même les Moldaves, commandés par leur hatman Boldure, après l'avoir taillé en pièces, allaient le faire prisonnier, lorsque Cantimir, arrivant à l'improviste, le tire de ce mauvais pas. Ainsi dégagé, il bat en retraite et passe le Pruth. Poursuivi de près par l'ennemi, il ne fait halte qu'à la nuit, soutient pendant trois jours, avec trente canons, le feu roulant de quatre cent soixante-dix bouches à feu que les Turcs font vomir sur son camp; et, n'en pouvant plus de faim et de fatigue, il demande la paix.

Le hatman Boldure met le czar en danger.

Charles XII était à Bender; il n'est pas plutôt instruit de ce qui se passe, qu'il se rend au camp des Turcs et insiste auprès du grand visir Baltadji-Mehemet, pour le détourner de tout accommodement. Si ses conseils eussent été suivis, la grandeur de l'Empire russe mourait avec celui qui la fondait; mais soit que la véhémence de ses paroles leur donne un ton d'autorité auquel le Musulman est peu fait, soit ineptie ou trahison de la part du visir, soit qu'il fût plus séduit par les paroles flatteuses de l'impératrice que par son diadème qu'elle

Vains efforts de Charles XII pour empêcher la paix entre Pierre et la Porte.

Digitized by Google

met à ses pieds, la paix est accordée; à une condition toutefois, c'est que Cantimir sera livré. Le czar, auquel il a cédé la suzeraineté de la Moldavie, et qui ne peut le livrer sans rompre le traité et sans forfaire à l'honneur, fait répondre par Schérémétief, du fond de la voiture de l'impératrice où il se tient avec lui caché, que Cantimir n'est point dans son camp, qu'y serait-il, il lui a garanti sa vie et sa liberté. « D'ailleurs, ajoute-» t-il, j'abandonnerai plutôt le terrain qui s'étend jus-» qu'à Kursk; il me restera du moins l'espoir de le » recouvrer. Quant à la perte de la foi, elle est irrépa-» rable, je ne puis la violer; nous n'avons en propre » que l'honneur, *y renoncer c'est cesser d'être monar-» que.* » Cette réponse magnanime fait désister le visir de sa prétention; la paix est conclue le 20 juillet 1711, et le czar n'y perdit qu'Azof qui lui avait été cédé en 1700 par acte passé entre le général Tolstoï et Hassan pascha, gouverneur d'Aktiar (blanc rocher), aujourd'hui Sévastopol. Heureux d'en être quitte à ce prix, il rentre en Russie et presse Cantimir de venir l'y joindre. Celui-ci reste en Moldavie jusqu'à la ratification du traité (16 avril 1712), et continue d'écraser ses sujets de contributions de tous genres. En vain les Boïers se plaignent-ils, le grand visir ne leur répond qu'avec mépris, les traite en rebelles et menace de les châtier. Il ne sent pas qu'il est dupe d'une influence qu'il devrait repousser comme eux. Il autorise le général Potowsky à hiverner en Moldavie, se fait livrer les forteresses de Hotin, y met pour garnison une partie de la population des villages environnants,

La Traité du Pruth fut fatal à la Porte.

Digitized by Google

et annonce au pays l'arrivée prochaine de Mavrocordato. Ainsi, pour ménager son ennemi la Porte s'est mise sur le bord d'un abîme où, si elle n'y prend garde, il ne cessera de la pousser jusqu'à ce qu'elle y tombe, dût-il y tomber avec elle. Ainsi les Romans restent sous la suzeraineté ottomane, et ils vont gémir sous les Phanariotes et retarder de cent vingt ans le développement de leurs progrès. Mais du moins, quand au jour de la régénération ils se réveilleront à l'ombre de la paix et de la protection des puissances européennes, ils pourront se retrouver, se reconnaître, car ils seront toujours eux, avec leur langue, leurs lois, leurs souvenirs, et si leurs mœurs se corrompent, si leurs droits s'aliènent, si le phanar les abrutit, en respectant les principes sacrés de la nationalité, la langue, les souvenirs et les mœurs, qui jamais ne résistent au despotisme moscovite, la Porte leur aura du moins conservé les moyens de se parler, de s'entendre, de s'unir, de redevenir un peuple.

Cantimir en Russie.

La trahison de Cantimir le conduit en Russie avec son frère Antiochus et un millier de ses partisans. Il leur est assigné des terres en Ukraine, et il continue de régner sur eux en maître. Le czar lui fait une forte pension, le gratifie de mille paysans, et lui concède sur les siens un pouvoir absolu. Il en use largement en 1716. Quelques-uns de ses Boïers s'étant livrés à des querelles qu'ils avaient dû terminer par des coups de sabre, et deux d'entre eux en ayant été victimes, il fait faire enquête et en condamne deux à mort et trois aux mines. Cassandre, sa femme, étant morte, il se fait Russe complétement, en épousant la princesse Tru-

Digitized by Google

beskoï (1717). Enfin il meurt en 1723 après avoir fondé, sur un plan donné par Leibnitz, l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et en laissant après lui une haute réputation de savoir, de bravoure et de fidélité au czar.

Si Démétrius Cantimir n'avait été que le fondateur de l'instruction en Russie, si Antiochus, son frère, n'avait été que le créateur de la poésie russe, c'en serait assez déjà pour donner à entendre quelle a pu être leur influence sur la civilisation de cet empire, qui menace de tout étreindre; mais ils ont été en outre les auteurs de cette politique qui pousse les czars vers Constantinople, et qui en cent ans leur a donné, avec les bouches du Don, du Dniester et du Danube, le pays des Cosaques, la Tartarie, la Bessarabie et quelques provinces caucasiennes.

Connaissant à fond le fort et le faible de la Porte, dont le prestige de force et de grandeur nous éblouissait encore, ils apprirent au czar que ce prestige était trompeur, que l'empire ottoman n'était pas une nation, mais un amalgame de peuplades chrétiennes dominées par une race conquérante; que les chrétiens souffraient avec peine le joug qui pesait sur eux; qu'ils béniraient la main qui les en délivrerait; qu'il était à Constantinople des hommes versés dans les affaires du divan, et qu'il devait les gagner et se les attacher. Ils lui dirent enfin tout bas de la Turquie, et de manière à ce que nous ne l'avons entendu qu'après un siècle, ce que M. de Custine vient de nous dire tout haut de la Russie. Si Pierre le Grand, qui a bien voulu les en croire,

Digitized by Google

ne s'en est pas mal trouvé, que notre gouvernement daigne ajouter foi aux dires de M. de Custine, et l'empire russe cessera bientôt d'être menaçant.

M. Nicolas Mavrocordato I. 1712-16.

Nicolas Mavrocordato l'avait remplacé en Moldavie. Élève des jésuites, frère d'un jésuite, jésuite lui-même, et fait à leurs intrigues que depuis onze ans il leur voit renouveler sous ses yeux à Constantinople, il avait introduit leurs maximes dans sa politique, et sa politique qu'il léguera à sa famille et que ses rivaux étudieront, en tuant l'une par l'autre l'âme et le corps, ne tardera pas à faire du peuple moldovallaque un cadavre sans mouvement et sans volonté. Comme il est encore doué de trop d'énergie pour qu'il le puisse briser du coup, et que d'ailleurs il peut craindre son désespoir, il commence par le flatter en abolissant provisoirement les impôts de pogonàrit (arpentage) tsigànàrit (esclavage) vàdràrit (vedroyage) et vàcàrit (vaccage); il faut laisser vivre le corps pour flétrir le cœur et venir à bout de tuer l'âme. En conséquence la misère étant à son comble, il s'occupe de rétablir l'ordre, de rasseoir le peuple, de le pousser par le travail à ramener l'abondance, et lui donne du maïs pour le mettre à l'abri de la disette. Mais on se tromperait grandement si l'on croyait que ce sont des frères, des concitoyens, des sujets qu'il soulage; non, ce ne sont que des bestiaux qu'il engraisse pour leur prendre leur chair et leur lait. Laissons donc le pauvre peuple moldave retourner sous son chaume, se remettre à sa charrue, tracer son pénible sillon, l'arroser de sa sueur, et souhaitons-lui bonne récolte; nous ne le verrons que trop tôt dormir

Digitized by Google

sur la glaise, s'abreuver de ses larmes, se tordre de douleur et finir par se faire à la vie des brutes. Pendant qu'il ahane, continuons cette sanglante tragédie dont nous n'avons vu que le premier acte. Mavrocordato régit et ne règne pas; ce n'est pas un propriétaire foncier, mais un fermier général. Préda fait imprimer à Vienne et à Venise des pamphlets contre les Russes, défend aux Vallaques, sous peine de mort, d'entretenir correspondance avec aucun des sujets du czar, et envoie présents sur présents à la Porte; Charles XII ne cesse d'intriguer pour amener le sultan à s'armer de nouveau contre son heureux rival; Stanislas Lechziensky, chassé du trône de Pologne, et n'ayant plus d'espoir que dans la ténacité du roi de Suède, se décide à le rejoindre en Moldavie pour unir ses instances aux siennes. Il quitte furtivement l'armée suédoise qu'il commande en Poméranie, et, suivi de deux aides de camp, se présente aux frontières sous le titre de major de Harau au service de France. Ainsi déguisé, il arrive aux portes de Iassi et s'arrête au couvent de Cetàt'uie où il trouve un gîte pour la nuit. Le lendemain il se rend au palais et se fait introduire sous le faux titre qu'il avait pris. Il entre, et Mavrocordato feignant de ne le pas connaître, lui demande son grade et ce qu'il veut. « Major » sum, » lui répond Stanislas. « Je le sais, » réplique Mavrocordato, « et *Maximus es*, » et se levant, il s'incline. Stanislas le fait asseoir et lui fait part de son désir de rejoindre le roi de Suède; mais Nicolas qui ne sait s'il ne se compromettra pas en favorisant cette rencontre lui fait entendre qu'il a tout à craindre de la ruse des

Entrevue de Nicolas et de Stanislas Lechzienski.

Digitized by Google

Tartares et de la brutalité du séraskier qui peuvent attenter à ses jours, ou pour le moins le livrer à la Russie; qu'en conséquence il ferait bien d'attendre leur assentiment. Stanislas juge, en effet, prudent de ne pas jouer sa tête ou sa liberté, fait instruire Charles XII de son arrivée, et attend à Iassi, dans la tour de Basile le Loup, dite des Trois-Saints, que le khan, le séraskier et le pascha gouverneur de la ville, l'aient autorisé à se présenter. Il n'attend pas longtemps; quelques jours après il entrait à Bender avec une nombreuse escorte (1713).

Comment Nicolas se débarrasse d'un capidji baschi.

La deuxième année de sa gestion, Mavrocordato reçoit de son agent, à Constantinople, l'avis qu'un capidji baschi, se rendant à Hotin, avec trois cents Turcs, est chargé de faire enquête de sa conduite, chemin faisant, et de se défaire de sa personne, si les accusations portées contre lui ne sont pas sans fondement. Il envoie, à la rencontre de ce musulman, un Boïer qui le prie, de sa part, d'interdire à ses janissaires toute discussion dans les lieux publics, toute rixe sur son passage, et surtout toute atteinte contre les femmes des chrétiens; le prévenant qu'autrement il rejette toute responsabilité de ce qui peut advenir. Le capidji se prit à rire de cette recommandation, et poussa l'ironie jusqu'à se vanter que s'il rencontrait quelque jolie fille, il ne serait pas si sot que de la laisser passer sans lui rien dire. Sur cette réponse, qui lui est à l'instant transmise, Nicolas se tient sur ses gardes, et ce qu'il avait prévu arrive. En entrant dans Iassi, les janissaires mettent la main sur deux

Digitized by Google

jeunes paysannes, et les emportent au beylik, pour leur faire violence. Le peuple et les soldats qui ont vu le coup se mettent à leur poursuite, entourent leur maison, et les menacent eux et leurs chefs de les exterminer s'ils ne relâchent pas ces femmes à l'instant même. Ils allaient effectuer leur menace, lorsque Mavrocordato se présente, disperse la multitude, arrache les trois cents osmanlis à sa fureur, en informe aussitôt le divan, et fait bannir le capidji en Crimée. On ne dit pas qu'il ait arraché les femmes à la brutalité de la soldatesque. Cependant la Porte lui sait gré de cette marque d'attachement, et pour le lui témoigner, elle le confirme dans sa dignité d'hospodar (1714). Habilement sorti de ce mauvais pas, il s'entend avec les Racoviça et les Cantacuzène, pour renverser Préda; ces derniers, que la désertion de leur parent Thomas a fait tomber en disgrâce, se montrent disposés à agir avec lui; et la Porte prête facilement l'oreille à leurs insinuations; cependant comme elle ne veut pas le frapper sans preuve, Constantin Cantacuzène pousse l'infamie jusqu'à lui soustraire sa correspondance avec les princes étrangers; rédige un acte d'accusation qu'il fait signer par ses créatures; donne cette pièce à Démètre Racoviça, qui la couvre d'une foule de fausses signatures, et l'envoie à son frère Michel, pour en faire l'usage entendu. A la lecture de cette pièce, le divan n'hésite plus, et la perte de Préda est arrêtée. C'est en vain qu'il en reçoit avis de toutes parts; qu'un Grec généreux, le médecin Antoine Corea, lui envoie par un autre Grec de ses amis, une lettre qui lui révèle l'intrigue

Préda accusé par les Cantacuzène et les Racoviça. Sa confiance aveugle.

Digitized by Google

dans tous ses détails. Après l'avoir lue, il la communique à ses Boïers, et ceux-ci s'étant pris à sourire et ne l'ayant considérée que comme une manière adroite de demander un présent pour les fêtes de Pâques, qui approchent. « Au diable le corbeau de mauvais au-» gure! dit l'hospodar : s'il n'a pas d'autre moyen de » me demander de l'argent, il peut compter qu'il n'aura » pas une para. » En vain lui en arrive-t-il une seconde, il n'y fait pas plus attention ; en vain aussi sa famille le conjure-t-elle de se retirer à Tûrguvici, il reste sourd à tout avis, à toute prière de salut. Il sait bien que ses richesses excitent la cupidité de la Porte ; mais ne lui réitère-t-il pas assez souvent ses présents; il lui a demandé, il est vrai, l'autorisation de marier son fils Radu à la fille d'Antiochus Cantimir ; mais n'y a-t-elle pas consenti sans obstacles? On l'appelle Altinbey (prince de l'Or); mais n'en fait-il pas un généreux usage? D'ailleurs, peut-on oublier sa fidélité de 1711 à 1712, et puis, voici le 26 août, le soixantième anniversaire de sa naissance, le vingt-cinquième de son règne; il veut en faire un jubilé ; il y aura ce jour-là grand gala à la cour; il y fera entendre ses cymbales d'argent, et distribuera à ses Boïers les médailles d'argent et d'or qu'il a fait frapper, avec cette inscription : *Constantinus Bassaraba de Brancovano D. G. Voïv. et princeps Vallachiæ transalpinæ.* Le malheureux, il est à peine au printemps, qu'il songe déjà à ses joies de l'été. Cependant l'orage gronde, loin encore, mais il approche gros de haine, de vengeance et de cupidité. La mort de sa fille Stanca pendant la mi-carême et

Digitized by Google

les tristes pressentiments qu'elle exprime à sa dernière heure, devraient être pour lui comme un avis du ciel; mais il est sourd, il est aveugle, il ne croit pas à la mort; il est trop heureux pour y croire; il ne sait pas que la même faiblesse qui a cédé Cantimir au czar, peut également céder sa tête à ses ennemis, et le 23 mars 1714, le capidji Mustapha Aga est déjà dans Bucuresci, qu'il ne s'en doute pas encore. Il l'invite à se rendre au palais; mais le musulman s'excuse sur sa fatigue, et remet sa visite au lendemain. Le lendemain, en effet, après s'être entendu avec les Cantacuzène, il se présente accompagné de douze janissaires. Brancovan le reçoit dans la salle du trône, lui fait présenter un siége et l'invite à s'asseoir. Mustapha le remercie, en disant qu'il n'a pas le temps, qu'il doit se rendre immédiatement à Hotin, qu'il regrette d'avoir été obligé de se détourner pour ne lui apporter qu'une fâcheuse nouvelle; mais qu'esclave du sultan, il doit accomplir ses volontés, et que, quant à lui, il doit être assez sage pour se soumettre aux arrêts du destin. En achevant ces paroles, il tire un long crêpe de sa poitrine, et le jette sur les épaules du prince, avec ce mot terrible : Mazil! (déposé). A ce mot, Préda se sent défaillir, et veut s'appuyer sur son trône; mais le capidji le fait asseoir sur le siége qu'il lui avait offert, et lui dit : « Le trône n'est plus à toi. » En reprenant ses sens, Préda s'emporte en blasphèmes contre le sultan, contre ses ministres, et leur reproche leur ingratitude. Ces reproches étaient stériles, et ses blasphèmes le perdaient. Le capidji le

Préda déposé et conduit à Constantinople.

Digitized by Google

recommande à sa garde, se rend dans une autre salle, où sont assemblés les Boïers, leur lit le firman de déposition, qui déclare Préda traître au sultan, et ordonne qu'il soit conduit sans délai, et avec toute sa famille, à Constantinople, oblige les Boïers à se porter caution pour lui jusqu'à son départ, force également les marchands à cautionner la noblesse, et les menace tous, en cas de refus, de faire venir douze mille Turcs et de leur livrer la ville. Trois jours après, Étienne Cantacuzène, fils de Constantin, l'accusateur de Préda, reçoit les insignes de la principauté du caprice et de la main du capidji Aga. Celui-ci, n'ayant pas de manteau princier à lui poser sur les épaules, le revêt d'un caftan, improvise une cuca, et l'envoie, sous ce costume, consoler son oncle. Comme il s'excuse de l'avoir supplanté : « Il faut mieux, lui dit Préda, que le » choix soit tombé sur mon neveu que sur un autre. » Le lendemain, mercredi de Pâques, Préda et son épouse, leurs quatre filles et leurs quatre gendres, leur petit-fils et leur petite-fille, se mettent en route pour Constantinople. Étienne s'étant donné la peine de l'accompagner jusqu'à la voiture : « Mon neveu, lui dit » l'infortuné hospodar, si mon malheur me vient de » Dieu, que sa volonté soit faite, et s'il vient de mes » ennemis, que Dieu leur pardonne; mais qu'ils y » prennent garde. » Le 14 avril, il arrive avec tous les siens à Constantinople; là, tandis qu'on met la main sur ses bagages et qu'on l'enferme avec tous les siens aux Sept-Tours, à Bucuresci, l'imbrohor du sultan s'occupe d'inventorier ses trésors, savoir : un service

V. Étienne Cantacuzène II. 1714-16.

Inventaire du trésor de Préda.

Digitized by Google

en or, l'ancienne couronne des ducs ou W., estimée à trois cent mille écus; une ceinture d'or, enrichie de pierreries, valant deux cent mille écus; un collier de cent mille écus, deux mille pièces d'or du prix chacune de dix ducats, à l'effigie de l'hospodar; quatre-vingt mille ducats de Cremnitz, soixante mille sequins de Venise, cent mille écus de Hollande, trente mille pièces de monnaie de différents états, quatre-vingt-douze livres de perles, quatre cent cinquante livres d'argenterie, douze harnais brodés d'or et cloués de pierreries, trente-six autres harnais brodés d'argent. Ce qui avait été emporté à Constantinople, les fonds qu'il avait placés sur les banques de Vienne et de Venise, firent enfin porter sa fortune à trente millions d'écus. Étienne et l'imbrohor se partagèrent les espèces; les pierreries et autres effets précieux furent envoyés à Constantinople. Étonné de lui voir tant de richesses, et pensant qu'il en pouvait avoir davantage, le grand-visir Ali-Pascha lui fait appliquer la torture, ainsi qu'à son fils aîné, pour le leur faire avouer; mais voyant qu'après cinq jours de cruels supplices, ils s'obstinent à garder le silence, il obtient d'Ahmed de leur faire trancher la tête, ainsi qu'à toute la famille. En conséquence, il les fait conduire sous les fenêtres du sérail, au lieu dit Jaliskiosk. Là, en présence du sultan, qui veut être témoin de son supplice ou de son apostasie, on leur lit cette sentence basée sur l'acte d'accusation des Cantacuzène et des Racoviça :

Sa sentence et sa mort.

« Vu que Préda Brancovan a entretenu des intelli-

Digitized by Google

gences avec l'Autriche, la Russie, la Pologne et Venise; qu'il a accepté de l'empereur le titre de prince du Saint-Empire et du czar la grande-croix de Saint-André; vu qu'il a fait passer ses trésors à Vienne et n'a reconstruit le palais de Tûrguvicĭ que pour se mettre plus à portée de fuir; vu qu'il possède des biens et des châteaux en Ardialie, et qu'il entretient des agents à Vienne et à Venise; vu que la désertion de Thomas Cantacuzène n'est que le fruit de ses conseils; vu qu'il a fabriqué des cymbales d'argent et frappé monnaie à son effigie, le sultan Ahmet le condamne, lui et toute sa famille, à avoir la tête tranchée. » Après avoir entendu cet arrêt, il ne lui restait plus que l'apostasie pour ancre de salut; mais il rejette avec indignation toutes les instances qui lui sont faites à ce sujet, et se tournant vers les siens : « Courage! mes enfants, leur » dit-il; si nous avons tout perdu dans ce monde, sau- » vons au moins nos âmes, et purifions-les dans notre » sang. » Ayant dit, il fait signe au bourreau qu'il peut commencer l'exécution. Jean Vàcàresco, son gendre, tombe le premier; puis Mathieu, son fils cadet; puis Radu, le troisième; puis Étienne, le puîné; puis, enfin, Constantin, l'aîné de la famille. Toutes ces têtes roulent à ses pieds; le sang en jaillit jusqu'à ses vêtements, et pourtant pas une plainte; il a oublié la terre; toutes ses pensées sont au ciel. Mais, soudain, il est tiré de son extase par des cris et des larmes; c'est son petit-fils, qui s'est réfugié entre ses jambes, et s'y cramponne en demandant grâce au bourreau. A ce spectacle, son cœur se brise; ses pleurs

Digitized by Google

coulent en abondance; il s'arrache les cheveux, demande comme une faveur de passer avant lui, et dans son désespoir : « Ce sera toujours là, dit-il à Ahmed, » le sort des malheureux réduits à servir un tyran. » Le bourreau ne lui en laisse pas dire davantage, et sa tête roule au milieu de celles de ses enfants. Le bostandji Baschi, exécuteur des hautes-œuvres de son maître, se trouvant rassasié de sang, et étourdi par les cris et les pleurs de l'enfant, le prend dans ses bras, le montre au sultan, et lui crie : « Aman ! Aman ! » pardon ! pardon ! » Alors, soit que la pitié ait repris sa place dans le cœur d'Ahmed, soit qu'il ait assouvi sa fureur de tigre, il fait un signe, l'enfant est sauvé, et avec lui le nom de Brancovan (15-27 août 1714). Les têtes des victimes sont promenées par les rues et jetées dans la mer ; la princesse et ses filles sont exilées à Khutaya ; ses parents et les amis, qui lui sont restés fidèles et témoignent de leur douleur par des larmes et des plaintes, sont punis et incarcérés, et malheur à ceux qui osent venir en aide à sa veuve. Un seul homme en a la hardiesse, et j'éprouve un plaisir extrême à citer sa patrie et son nom; c'est un Grec de Trébisonde, Georges, qu'il a envoyé étudier la médecine à Padoue, et qui, jusqu'à son dernier soupir, sacrifia les fruits de la science, qu'il ne devait qu'à ses bienfaits, au soulagement des débris de sa famille. Sublime reconnaissance que la Porte elle-même admire, et dans laquelle on peut lire, sans crainte de se tromper, que Georges n'a jamais voulu vivre de l'air empoisonné du Phanar.

Générosité de Georges de Trébisonde.

Digitized by Google

Préda et Cantimir jugés par le temps.

Telle fut la fin de Préda, et elle termina d'une manière affreuse le deuxième acte de la sanglante tragédie dont nous allons bientôt voir le dernier. Quoi qu'en dise Cantimir, qui par sa haine espère de pallier à jamais son ambition criminelle, si Préda se montra moins décidé que lui, moins audacieux, il fut sans contredit plus habile; son indécision lui conserva le nospodarat, objet d'une si longue rivalité entre eux, et si sa confiance à l'heure du danger lui fut fatale, elle peut être du moins un témoignage que sa conscience était tranquille. Cantimir était d'ailleurs trop excité dans son ambition pour ne pas prendre un parti; mais dans tout ce qu'il fit il se montra le chien de la fable, il laissa ce qu'il tenait pour courir après une ombre, et tout en mourant dans son lit au milieu des honneurs du monde, il dut éprouver au souvenir de sa patrie de cuisants remords que ces mêmes honneurs durent lui rendre encore plus insupportables. Il a fait croire à l'Europe qu'il voulait sauver la Moldavie, et que Brancovan l'avait perdue avec la Vallaquie; mais l'avenir est venu qui nous dit lequel des deux a eu raison. Certes, quand on voit ce qu'est devenue depuis trente-deux ans la Bessarabie, on peut juger où en serait aujourd'hui la Moldovallaquie, si depuis cent quarante-trois ans, elle eût été comme elle incorporée à l'empire du czar. Bucuresci ne s'appellerait plus Bucuresci, Iassi ne s'appellerait plus Iassi; comme le Jaïk, comme Aktiar tout aurait changé de nom, les rivières et les villes, le pays et les hommes; il y aurait peut-être encore quelques pauvres Boïers, mais il n'y aurait plus de mos'neni; il n'y aurait plus de scind-

Digitized by Google

rômes; mais la nation entière serait une nation de serfs, et les Moldovallaques, obligés de renier leur nom, auraient aussi renié leur dieu et n'adoreraient plus qu'un homme. On peut se faire musulman et rester homme, Allah est le même que Jéhovah, et il est dans l'islamisme une fraternelle égalité; mais, dans l'état des choses, on ne peut se faire Russe sans devenir idiot, le czar n'est qu'une idole vivante et le moscovisme ne veut que des esclaves.

Vains efforts d'Étienne pour se maintenir.

Étienne Cantacuzène avait reçu son investiture le 23 avril, jour de Saint-Georges, patron des guerriers et de toute la Dacie, et il en avait tiré un heureux augure. Mais c'est en vain qu'il essaye de plaire au peuple en abolissant le vàcàrit (vaccage), en affranchissant le clergé de toute contribution, en les excitant l'un et l'autre contre les juifs dont il détruit les synagogues, le peuple ne lui pardonne pas la mort de Brancovan, il se mutine et s'insurge; c'est en vain aussi qu'il se hâte en 1715 d'envoyer au visir Ali pascha pour son expédition de Morée deux mille chariots attelés de quatre bœufs, conduits chacun par huit hommes, et contenant plus de cent mille sacs de farine, du beurre et du miel en proportion, et le tribut de plus d'une année d'avance; c'est en vain encore qu'il se fait l'espion de la Porte auprès des cabinets de Vienne, de Russie et de Pologne, qu'il défend aux étrangers toute relation avec leur patrie, et que pour faire sa cour à l'Autriche, il lui concède pour les Carmes déchaussés le privilége de reconstruire l'église de Bucuresci; il ne peut éviter le sort qui l'attend, et cette innocente

Digitized by Google

concession suffit pour en décider : il va périr et périr comme Brancovan. Du moins ce n'est pas un parent, un compatriote qui l'a vendu, c'est un Phanariote, l'ennemi déclaré du nom roman, c'est Nicolas Mavrocordato qui veut le remplacer à tout prix. La Porte d'ailleurs se voyant sur le point d'entrer en guerre avec l'Autriche ne pense pas devoir compter sur lui. Ce qu'il lui faut dans les principautés, ce sont des hommes sur la fidélité desquels elle n'ait aucun doute, et que l'habitude de la servilité a dégradés au niveau de ces vils esclaves dont les rois ont fait leurs bouffons et qu'elle a pris pour conseillers. En conséquence, le 21 janvier 1716, se présente à Bucuresci un capidji Baschi, qui lui intime l'ordre de le suivre à Constantinople. Le 25, il se met en route avec sa femme Pàuna (panne), ses deux fils, Radu et Constantin, et Constantin, son vieux père. Il y arrive après un pénible voyage de quatre semaines. Jeté immédiatement, avec son père, dans le lieu dit four du Capidji, cachot étroit, infecte et malsain situé dans l'intérieur même du sérail, il reste là près de quatre mois, espérant la vie, attendant la mort, et n'est tiré de ses alarmes que par l'arrivée du bourreau, qui, le 7 juin à quatre heures du matin, entre dans sa prison et lui tranche la tête. Son père fut également décapité, et son oncle Michel et son beau-frère Dudesco, envoyés depuis peu de Bucuresci par Nicolas Mavrocordato, éprouvèrent le même sort. Leurs têtes furent empalées devant la cour du sérail avec cette inscription : « C'est ainsi que le sultan » sait se venger des traîtres. » Tous leurs biens furent

Sa mort.

Digitized by Google

confisqués au profit du trésor impérial ; la princesse Pàuna et ses jeunes enfants errèrent quelques jours en mendiants dans les rues de Constantinople, trouvèrent le moyen de s'embarquer sur un vaisseau qui les conduisit à Messine, et de là, après une longue périgrination, par Naples, Rome, Florence, Bologne, Ferrare, Venise, Vienne, ils se rendirent à Saint-Pétersbourg et y vécurent des généreuses aumônes du czar.

L'affreuse tragédie qui dure depuis vingt-sept ans, s'est enfin terminée dans le four du capidji Baschi. Avec Étienne III meurt le dernier prince indigène ; la dernière étincelle des libertés romanes s'éteint dans son sang, et la Romanie tombe avec sa tête. Les causes de cette chute, lente mais terrible, sont tout entières dans sa constitution. Avant et après Radu IV le nombre souvent trop restreint des électeurs, plus encore que la forme élective, excitant la jalousie, l'amour de régner, fait du trône le terme de toutes les ambitions ; les querelles qui en naissent ruinent le pays en argent et en hommes, entretiennent des haines que les siècles se transmettent, et il en résulte pour les Vallaques leurs traités de 1393 et de 1460, et pour les Moldaves celui de 1529, par lesquels ils aliènent à tout jamais leur droit de souveraineté. Sous Radu IV et sous Étienne, la réforme en classant les citoyens, divise les esprits et brise le nœud fraternel qui unissait les cœurs ; pour faire des grands et des petits, elle éteint l'émulation, la concorde, le vrai courage et fait surgir à leur place l'anarchie et ses satellites, la perfidie et la trahison. Après eux les grands n'étant plus

Chute de la Romanie. Ses causes, ses résultats.

Digitized by Google

que des tyrans, les petits ne peuvent plus être que des esclaves. Le patriotisme qui reste encore comme un souvenir du passé n'a plus qu'un souffle de vie, Michel le relève ; il va s'éteindre de nouveau, S'erban le ranime, mais il meurt avec lui du poison de Brancovan. Aussi, fait justement observer Wilkinson, quand arrive pour celui-ci le jour fatal, le peuple de Bucuresci demeure-t-il tranquille spectateur de cet acte de violence, et, moins indigné qu'effrayé de l'audace des Osmanlis, ne fait-il aucun effort pour leur arracher des mains son hospodar; cinquante ans plus tôt il eût couru aux armes; Vlad V avec sept mille hommes s'était rué sur l'armée de Mahomet II : en ce moment toute une ville, cinquante mille habitants se laissent indignement outrager par douze valets. C'est qu'avec l'indépendance les Moldovallaques ont perdu leur dignité et qu'ils commencent déjà à ne pas sentir l'outrage ; ils ne le comprennent plus. Dès lors ils oublient tout leur passé ; Mârcea Ier, Alexandre le Bon, Radu IV, Étienne le Grand, Michel le Vaillant, S'erban Ier, Mathieu et Basile le Loup, ne sont plus rien pour eux ; ils oublient leur langue et leur gloire ; ils en rougissent déjà, et bientôt ils rougiront de leur propre nom ; ils le jetteront avec mépris au visage du vieux soldat devenu vilain, comme ils viennent de jeter leur défroque à leurs esclaves ; les noms de leurs princes ne seront plus que l'emblème du ridicule et de la sottise ; Vlad sera le synonyme de Blaise, et Nagu (navus actif) corrompu en Neg'iob, ne sera plus qu'un imbécile.

C'en est fait, les Romans vont cesser d'être cette

Digitized by Google

nation pour laquelle la bravoure était une habitude et la guerre un noble jeu; ils ont encore des armes, mais ils ne savent plus s'en servir; ils ont encore un dernier reste de point d'honneur, mais la crainte l'étouffe et l'égoïsme le dénature. Voici venir le jour où leurs armes leur étant enlevées, leur courage éteint, leur honneur foulé aux pieds du despotisme orgueilleux du phanar, il ne leur restera plus rien, rien que la crainte de se voir à chaque instant exposés aux dangers de l'exil, au péril de leur tête, pour un mot mal placé, un sourire mal tourné, un présent mal fait, un regard trop peu humble; alors pour se débarrasser de cette crainte incessante qui les assiége jusqu'au sein de leurs familles, ils se laisseront aller jusqu'à l'avilissement le plus complet, à la dégradation la plus ignoble, et, pendant plus de cent ans, renouvelleront pour leurs ancêtres, ces poulains de Syrie, la honte des Francs au douzième siècle.

Touché des malheurs de cette époque, effrayé de la misère qu'elle amène, je voudrais m'arrêter là et jeter le voile de l'oubli sur le siècle qui va suivre; mais je dois à mon livre l'ensemble que je lui ai promis, et à la nouvelle génération la vérité que son éducation plus libérale lui donnera, j'en suis sûr, la force d'entendre, car elle sait que, sortie de ma bouche, il ne s'y mêle ni envie, ni haine, mais amour et désir de l'en voir profiter. Je serai concis cependant, car avant d'y entrer il me tarde déjà de sortir de cette époque de dégradation et de honte, et j'en aurai dit assez si j'ai pu faire connaître les orgueilleux esclaves qui l'ont produite

Digitized by Google

et exploitée; si j'en ai fait rougir leurs descendants, si enfin j'ai pu leur inspirer autant d'amour du bien que l'ingénieux démon de leurs pères leur a soufflé d'esprit pour le mal. Mon désir d'être bien compris est tel, qu'avant de commencer cet ignominieux tableau qui doit les peindre tels qu'ils furent, je me hâte de dire que la vertu peut ne pas être morte au Phanar, que je n'appelle pas Phanariotes ceux-là seulement qui y sont nés, mais tous ceux qui en ont pris le ton, les formes, les allures et les goûts, quelle que soit leur religion, de quelque pays qu'ils viennent, n'importe où ils se trouvent; qu'ils sont pour moi en diplomatie ce que certains hommes sont en religion, ou, pour être mieux compris, qu'ils sont les jésuites de la politique, qu'en disant la vérité sur eux je n'ai nullement l'intention de faire peser sur leurs enfants les iniquités dont ils se sont couverts, que je n'en ai pas plus le droit que d'accuser saint Louis, Charles V et les membres vertueux de la Constituante des crimes de Louis XI, de Charles IX et des terroristes; que je l'ai même d'autant moins qu'en Romanie la noblesse, et j'entends par elle les vertus qui l'ont acquise, étant personnelle, l'infamie doit à plus forte raison rester au front de ceux-là seuls qui se l'y sont attachée par leurs forfaits; je dirai mieux, mon livre étant une œuvre d'amour, je veux, s'ils le veulent, qu'il leur soit un palladium contre la haine. Il ne tient qu'à eux; qu'ils oublient le phanar, qu'ils rejettent ses alliances du midi et du nord, qu'ils cessent de se targuer de noms plus ou moins célèbres, mais à peu près tous également funestes; qu'ils sur-

Ce qu'en général j'entends par Phanariotes.

Digitized by Google

passent en bienfaits les iniquités de leurs pères ; qu'ils n'aient plus deux patries, deux visages, deux consciences ; qu'ils n'aient qu'un esprit, qu'un cœur, qu'un corps ; en un mot qu'ils ne soient plus qu'un homme, qu'ils le soient tout de bon, sans arrière-pensée, Grec ou Roman ; Grecs, qu'ils renoncent généreusement aux droits d'une fausse nationalité ; Romans, qu'ils les défendent jusqu'à la mort.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE.

—

PHANARIOTES, DÉMORALISATION, CIOCOÏSME (1).

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, et si meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites; sed multo malo vos salvos esse, qualicunque erga me animo futuri estis.

(TITE-LIVE.)

Il est des choses plus agréables à dire, je le sais; mais, si mon cœur ne m'y poussait, la nécessité m'y oblige, et je vous dis la vérité. J'aimerais, certes, à vous plaire, Boïers; mais quels que puissent être vos sentiments pour moi, je préfère vous sauver.

Plus l'horreur de cette époque sera grande, mieux elle confirmera les vérités et les pressentiments inspirés de ces deux hommes, anges gardiens de l'esprit, qui, de toutes les forces d'un grand cœur et d'une sublime intelligence, le soutiennent, le protégent, le font triompher contre le despotisme de ses oppresseurs, et le soufflent pur et avec la vie dans l'âme de notre jeunesse. Plus les phanariotes seront connus, mieux les jésuites se-

(1) Prononcez Tschocoïsme. Le portrait que nous en tracerons convaincra de la nécessité de cette néologie.

Digitized by Google

ront démasqués; plus les effets de leur immoralité seront dégradants, ignobles, cruels, mieux les principes du jésuitisme pourront être appréciés, jugés, condamnés; plus l'orgueil des uns sera grand, plus il faudra se méfier de l'humilité des autres, car c'est cette humilité servile qui a conduit les phariotes au pinacle de l'orgueil et les a fait s'adorer eux-mêmes après avoir brisé l'axe de tous les sentiments humains, l'amour de Dieu et des hommes; car parmi les phanariotes, funeste effet de l'éducation! il s'en trouvera aussi qui feront de bonne foi vertus de tous les vices et vices de toutes les vertus; car enfin les phanariotes ne sont que les jésuites avec la réalisation de la puissance que les jésuites avaient rêvée; et l'usage que, moins que vassaux, simples fermiers, ils en vont faire en Orient pendant tout un siècle suffira pour donner une idée de ce dont ils seraient capables en Occident pour peu qu'on les y laissât faire. Réprimer les généreux élans, donner l'essor aux plus vils instincts, remplacer l'amour par la cupidité et le travail par la rapine, éteindre tous les souvenirs, annihiler toutes les facultés de l'âme, briser toutes les puissances du cœur, avilir la noblesse pour la forcer d'avilir le peuple à son tour, faire haïr celle-ci par celui-là, mépriser celui-là par celle-ci, semer la méfiance entre tous, les rendre suspects les uns aux autres, faire du peuple un muet, un aveugle, un sourd, un automate, de la noblesse un troupeau de courtisans, de valets, de délateurs qui s'épient, se trahissent, se dénoncent mutuellement; enfin, les réduire tous, grands et petits, noblesse et

Digitized by Google

peuple, à l'état de chiens couchants, c'est ce qu'ils ont voulu et c'est ce qu'ils ont fait sans se douter que des esclaves, témoins de tant d'ignominie et s'estimant bientôt plus qu'eux, les flétriraient eux-mêmes dans leur indignation de l'infamante épithète de *ciocoï* (1), (chiens). Cette épithète fait facilement comprendre le sens de *ciocoïsme*, type de cette époque, et qui signifie : *manières de chien couchant*.

Plusieurs écrivains de pays divers nous ont tracé le portrait des phanariotes, et la ressemblance de ces portraits entre eux en prouve suffisamment la fidélité. Pourtant ils ne sont encore que d'excellents croquis auxquels il manque la couleur et le fond, et celui qu'en a tracé Zalloni lui-même n'est aussi que ce qu'il l'appelle, un essai; non pas qu'il ne les ait parfaitement représentés ce qu'ils sont, intrigants et vils flatteurs quand ils briguent le hospodarat, vains, avides et tyrans dès qu'ils l'ont obtenu, humbles, bas et lâches lorsqu'ils sont déposés; mais parce qu'il manque de lointain, de perspective, parce qu'on ne les y voit pas venir, parce qu'il ne les laisse pas se dessiner eux-mêmes, parce qu'il peint plus qu'il ne dessine, parce qu'enfin il est trop soigneux de détails et trop peu riche de faits. D'ailleurs il le dit : « Si l'histoire de la Moldovallaquie est écrite par une main ferme, impartiale, indépendante, la page des phanariotes sera pleine de leurs actes arbitraires (2). Or, j'ose me croire en possession de ces trois qualités; j'ai vu, j'ai étudié

(1) Pluriel du mot Scindrôme : C'okel.
(2) *Voy.* Zalloni, p. 248.

Digitized by Google

les phanariotes ; je n'ai ni à me louer, ni à me plaindre d'aucun d'eux, je vais donc essayer de les encadrer sur le fond qu'ils se sont choisi, de leur donner les couleurs qu'ils ont préférées, de les montrer agissant d'eux-mêmes. Aucune frayeur ne m'arrête, aucun espoir ne me pousse, aucun, si ce n'est celui que mon amour de la vérité, suppléant au talent qui me manque, pourra peut-être empêcher leurs fils de se jeter comme eux dans l'abîme de honte où ils vont s'engloutir.

C'est en vain qu'à la fin du XVIe siècle Michel IV prévoyant le résultat de leurs intrigues avait écarté du service les Grecs de Stamboul, c'est en vain qu'en 1616 ils avaient eu en Vallaquie leurs vêpres siciliennes; c'est en vain aussi que dans le cours du dernier siècle quelques grands princes, les deux S'erban, Mathieu, Basile le Loup et Préda s'étaient efforcés de soutenir contre eux la nationalité romane; l'avénement de Panaïotaki au drogmanat, son crédit qui servait de relief à ses coreligionnaires, le triomphe qu'il avait obtenu pour eux contre l'Église catholique, en réveillant par ce revirement de fortune si inattendu leurs espérances à demi éteintes, les avaient rendus actifs et remuants, poussés hors de la ville où ils ne s'abreuvaient que du mépris des 'Osmanlis, répandus dans tout l'empire et ramenés dans les principautés moldo-vallaques. Jardiniers, artisans, colporteurs, ils y étaient venus chercher fortune, et leur cupidité, leur esprit servile, leurs intrigues, la leur avaient apportée bientôt plus belle qu'ils n'eussent jamais osé s'y attendre ; em-

Les Grecs stamboulins ne sont pas encore Phanariotes.

Digitized by Google

ployés d'abord comme agents secrets, banquiers et chargés d'affaires, ils avaient ensuite obtenu le titre de Boïer et fini par briguer pour eux-mêmes le hospodarat, et par s'en emparer; c'est ainsi que nous avons vu alternativement dans les deux provinces, Alexandre Élias, Mihna III, Léon Radu, Alexandre Duca et les deux G'ica. Il n'en avait pas fallu davantage pour endormir et corrompre les chefs de la nation, user l'esprit guerrier des Moldovallaques et amener le régime qui va suivre. Pourtant ils n'étaient pas phanariotes. Le phanar, tel que je l'entends, avec sa servilité ambitieuse, les vices qui en découlent, la morgue ridicule de sa ridicule noblesse et le clinquant de son aristocratie fangeuse, le phanar, dis-je, n'existait pas encore, et il lui faut d'aujourd'hui quinze ans encore pour se former. C'étaient des Grecs, des Albanais avilis, tous esclaves, mais qui en avaient rougi, et dont quelques-uns avaient su combattre pour s'affranchir. Quoi qu'il en soit, le hospodarat est tombé par leur faute, et, après l'avoir écorché vif, ils vont avoir la douleur de ne pouvoir s'en partager les dépouilles. Un autre est là qui va les leur arracher des mains et se laver les siennes dans son sang. Cet autre est Nicolas Mavrocordato, fils d'Alexandre, et comme lui drogman de la Porte.

La Moldovallaquie devient la proie des Drogmans de la Porte.

La déposition d'Étienne III avait mis de nouveau la Porte dans l'indécision si elle ne réduirait pas les principautés en paschaliks. Fatiguée de voir les hospodars ne la plus considérer qu'en ennemie et entretenir des intelligences secrètes avec les puissances voisines, elle

Digitized by Google

n'avait, en effet, que ce parti à prendre pour s'en assurer la tranquille jouissance; mais, cédant aux observations de son drogman, lequel reconnaît, d'une part, que les Romans sont, en effet, incapables de se gouverner et qu'il n'y a rien à attendre de leurs services; d'autre part, que leur pays est une terre fertile, mais qu'il faut encore savoir l'exploiter, toute décidée qu'elle est d'en enlever l'administration aux indigènes, elle se détermine pourtant à la laisser entre les mains des chrétiens, et puisque ce n'est qu'un fermier qu'il lui faut, elle n'en peut trouver de plus habile que son très-fidèle serviteur Nicolas Mavrocordato. Il est donc arrêté que les chaises fiscales de ces provinces ne seront plus désormais que le prix des services de ses drogmans. En conséquence, au phanariote Nicolas celle de Vallaquie et celle de Moldavie à Michel Racoviça, Roman phanariotisé. C'en est fait! au bruit des armes va succéder le son de l'or, aux cris de guerre, les murmures sourds d'un peuple désarmé; au noble orgueil du Boïer, la servilité du ciocoï; à la simplicité des mœurs antiques, le bizarre mélange des cérémonies musulmanes et chrétiennes. La vanité du souverain augmente en raison de la diminution de son pouvoir et de la perte de sa dignité. Les nouveaux élus ne sont plus que des fermiers-généraux, leur trône une chaise fiscale, et cependant leur investiture est honorée de plus de cérémonies que le sacre des empereurs. Le grand visir les revêt du caftan, le divan tout entier les conduit à l'église où ils se rendent à cheval, le patriarche les y attend à la tête de son clergé; le tschausch

V. Nicolas Mavrocordato I. 1716-17. M. Michel Racoviça I. 1716-27.

Cérémonies d'investiture des fermiers-généraux.

Digitized by Google

turc les salue de cette acclamation : « Veuille Dieu » Dieu tout-puissant donner longue vie à notre empe- » reur et à nos princes effendis. » Les prêtres entonnent les hymnes saintes, le diacre prie pour les très-pieux et excellents princes Nicolas et Michel, et termine en disant : « Qu'ils soient couronnés de force et de » victoire, que la paix affermisse leur règne, que Dieu, » notre Seigneur, leur serve de guide dans toutes leurs » actions, et *qu'ils mettent leurs ennemis sous leurs* » *pieds.* » Le patriarche monte à l'autel, assisté de quatre métropolitains, reçoit les princes dans le sanctuaire, leur fait avec les deux mains le signe de la croix sur le visage, les couvre de l'homophère tandis qu'ils posent le front sur la table sacrée, et après avoir récité les prières en usage au sacre des empereurs, les oint de l'huile sainte, leur donne le titre d'oints du Seigneur, entonne le *Domine salvum*, les reconduit hors de l'église, et là leur présente sa main à baiser. Ils remontent à cheval, rentrent à leur palais, et à quelques jours de là le miralem-aga leur apporte le sandjak, et le leur remet entre les mains, après l'avoir baisé et porté à son front; ils le baisent à leur tour, et congédient l'aga en lui posant un caftan d'honneur sur les épaules. Puis ils se rendent au sérail avec douze de leurs Boïers, goûtent, en passant dans la deuxième cour, la soupe des janissaires pour rappeler qu'ils sont inscrits au nombre des généraux de cette milice, revêtent la cabaniça (1) que leur présente le capidji à

(1) Caftan ou manteau d'honneur, qui n'était donné qu'au khan des Tartares.

Digitized by Google

l'entrée de la salle de réception (qapouliyetlar oda), se couvrent la tête de la cuca que leur ajuste le mhuzur aga, et soutenus de chaque bras par deux capidji baschi précédés de l'huissier, suivis du drogman, ils entrent, s'inclinent trois fois jusqu'à terre, se relèvent et restent debout au milieu de la salle. Alors le sultan leur fait dire par son visir : « Leur fidélité et leur sincère attachement à ma personne étant parvenus aux oreilles de » ma hautesse, je veux bien les en récompenser en leur » conférant l'investiture des principautés de Moldavie » et de Vallaquie; leur devoir est de ne jamais se dé» partir de leur fidélité à mon service, de protéger et » de défendre les provinces qui leur sont soumises, et » surtout de ne rien faire contre ou au delà de mes » ordres. » Chacun d'eux vient se prosterner la face contre terre aux pieds du sultan, baise le pan de sa robe, se relève et répond : « Je garantis sur ma vie et » sur ma tête d'employer tous mes efforts au service » du très-juste et très-gracieux empereur aussi long» temps que sa hautesse ne détournera pas les yeux de » sa clémence de dessus *le néant de son serviteur.* » Cela dit, ils s'inclinent trois fois, saluent profondément le grand visir qui ne leur répond que par un signe de tête, se retirent à reculons, les bras croisés sur la poitrine et la tête baissée. Puis ils montent les chevaux d'honneur qui les attendent dans la cour intérieure et regagnent leur palais, suivis Nicolas de deux peïkis et Michel de quatre (1), 25 décembre 1716. De ce moment ils ont

(1) *Voy.* Carra.

Digitized by Google

trente jours pour leurs préparatifs de départ, le droit d'en profiter pour, en présence d'un divan effendi, tenir trois lits de justice, et celui de faire voler une tête. Michel qui n'en peut plus de jouir, quitte la ville le 17 janvier, précédé et suivi d'un cortége ridicule qui l'accompagne jusqu'à Avaskioï. Deux régiments turcs ouvrent la marche; viennent ensuite des Grecs déguisés; les uns en trabant'i et en calaras'i romans, portant la cuciula noire et se donnant le nom de Cara-Ulacques (Vallaques noirs); les autres en Lipcani, courriers lithuaniens au service des anciens hospodars, puis les Delhi et les Tufekdji ou Albanais; enfin ceux qu'il a créés Boïers et la racaille dont ces derniers ont fait leurs officiers. Il marche derrière eux en grand costume, couvert de la cuca et de la cabinaça; deux peïki se tiennent à chacun de ses côtés avec une foule de tschohodars ou valets. Après lui suivent le second spathar portant le sabre et la hache, le vàtaf du divan fiscal tenant en main l'arc et le carquois des voïvodes. Devant et derrière, partout, sont des tschausches en grand nombre qui ont ordre de suppléer à l'enthousiasme et de pousser des acclamations chaque fois qu'il met pied à terre ou remonte à cheval, quand il entre dans une ville ou qu'il en sort. Le capidji qui l'accompagne doit lui tenir l'étrier. Arrivé à Avaskioï, il congédie le cortége et prend avec les siens le chemin de la Moldavie. Quant à Nicolas, il a la joie de s'assurer que les partisans d'Étienne III ne pourront plus le supplanter. Il reste jusqu'au 21, et comme il a donné mille bourses à Ali pascha pour la

Cortége mêlé d'Ak-Ulaques et de Cara-Ulaques.

Digitized by Google

tête du dernier hospodar, il traite avec lui le prix de quelques autres victimes dont il doit se défaire. Leurs arrangements pris, il part comme était parti Michel, avec cette seule différence qu'il n'a près de lui que deux peïkis et que sa mascarade de trabant'i et de càlàras'i porte avec le bonnet blanc le nom de Ak-Ulacques (Vallaques blancs).

Après dix-huit jours d'une marche toujours grave et solennelle, il arrive au monastère princier de Vàcàresci, à quelques cents pas de la capitale, et y fait halte pour y attendre les honneurs d'un nouveau triomphe dont il a lui-même réglé l'appareil.

Stupeur publique.

Jusqu'alors, dans l'attente de ce qui allait arriver, tous les esprits étaient saisis d'effroi, tous les cœurs glacés d'épouvante, et bien qu'ils fussent tous instruits de ce qui se tramait contre leurs droits politiques, pas un Roman, ni à Iassi, ni à Bucuresci, qui osât pousser, je ne dis pas un cri de vengeance ou de rébellion, mais un cri de merci et de miséricorde. Loin de là, dans la crainte de se compromettre, pas une voix qui osât publier, avant de l'avoir vu, le nom du nouveau maître; mais sitôt qu'il paraît, toutes les cloches sont en branle, toute la troupe, tous les Boïers, toutes les corporations accourent à cheval au devant de lui, arrivent à Vàcàresci et mettent pied à terre. Il n'y a plus à s'y tromper, c'est lui; c'est Mavrocordato! Ils lui baisent la main. Cette cérémonie terminée, ils l'emmènent en triomphe, et les voilà, le 10 février 1716, rentrant tous avec lui dans Bucuresci à pas lents et branlant la tête comme des magots de la Chine, s'ima-

Entrée des fermiers dans leur capitale et leur installation.

Digitized by Google

ginant par là, dit Carra, donner plus de majesté à cette pompeuse cavalcade. Michel avait reçu les mêmes honneurs à Iassi, et comme il y avait renouvelé à Saint-Nicolas les cérémonies de Constantinople moins le sacre, Nicolas Mavrocordato les répète à Bucuresci dans curtea veche (la vieille cour). De retour au palais, il s'y tient debout devant la chaise fiscale, et son postelnic traduit verbalement en roman au cortége qui l'entoure le Hattischérif de son installation que le divan effendi lui lit à voix basse. Cela fait, celui-ci le revêt d'un caftan, lui présente la main pour monter sur la chaise, l'y assied et le déclare bey, voïvode et séraskier de la Bulgarie. Alors tandis qu'il se fait au dehors une décharge de toute l'artillerie, les Romans en avaient encore, et que les tschausches redoublent leurs acclamations, les Boïers renouvellent le baisement des mains, les grands, car les petits ont fait défaut, et les siens n'osent lever les yeux que jusqu'à ses pieds, et s'estiment heureux de pouvoir baiser le pan de sa robe. Alors ce ne sont plus que révérences jusqu'à terre, bras croisés sur la poitrine en signe de suppliants, chuchottements flatteurs assez hauts pour chatouiller son oreille, regards qui lui mendient un sourire, prévoyances serviles qui sollicitent ses faveurs. Si tous ces hommes ne sont pas vendus, ils sont tous à vendre, et le fermier, habile homme de finances, instruit, mais rusé, soupçonneux, cruel et dépravé, comprend au premier coup d'œil à quel denier il a placé son argent.

Tout le monde s'abuse.

Dans les premiers mois de son installation, comme il ne s'occupe que du personnel de sa cour, que les grands

Digitized by Google

Boïers tiennent encore les hauts emplois, que les petits Boïers restent à leurs places, chacun revient de ses appréhensions. Il fait les choses en grand, disent les uns; c'est un savant, disent les autres; il veut renouveler l'éclat de la souveraineté romane, pensent-ils tous. Pour un moment sa réputation est bonne; il n'a encore rien fait, et son génie oriental achève de lui donner tout son lustre. Afin d'assouvir la foule des mendiants byzantins qui grouillent dans ses antichambres, il crée de nouvelles fonctions, et c'est à qui parmi eux sera gràmàtic, page, préfet des pages, pourvoyeurs du palais; quant à ses valets, hier danseurs et histrions, marchands de limons ou de halva (1), qu'il a ramassés dans les rues de Constantinople, ils intriguent entre eux à qui sera devictar (garde-écritoire), muhurdar (garde du sceau), mambeindji (inspecteur des appartements), caftandji (chef de la garde robe), thsohodar baschi (grand valet ou donneur des babouches), rahtivan baschi, (grand donneur de chaises), cafedji baschi (grand cafetier), scherbedji baschi (grand donneur de sorbets) tschubukdji baschi (grand allumeur de pipe), narghilédji baschi (grand narghiléïer), sofradji baschi (grand dresseur de table), peschkirdji baschi (grand porte essuie-mains). C'est, comme on le voit, tout le personnel d'un sultan; et pour ces valets toutes ces charges, quelle qu'en soit la grandeur, sont autant d'échelons qu'il leur faut monter un à un avant d'atteindre au degré infime de la

Avilissement de la noblesse.

(1) Espèce de nougat.

Digitized by Google

noblesse indigène de troisième classe. La première classe de la noblesse porte la qualification de Boïer-archonda-protipendada; la deuxième classe, celle de Boïer-archonda; la troisième, le titre simple de Boïer. Tout Boïer de ces trois classes conserve le titre de cucon. Les trois classes inférieures portent celui de kir (Κυριος) seigneur, qui a remplacé domnu (dominus) et ce dernier avec ses féminins dömna et domniça, sont réservés au fermier général, à sa femme et à ses filles. Comme il l'avilit, cette noblesse, en la délayant en six classes et en huit avec les mazils et les nëmuri, et en la faisant le prix de la domesticité; mais qu'il sait bien ce qu'il fait! Il n'ignore pas qu'en agissant ainsi, s'il s'attire la haine des Boïers, il excite contre eux celle des hobereaux et des valets, dont le nombre fait déjà sa force, et bientôt il est heureux de les voir se mépriser de haut en bas, s'envier de bas en haut, se tyranniser par vengeance, s'avilir pour tyranniser à leur tour, car leur abaissement le rend déjà grand à leurs yeux.

En effet, ce luxe de personnel éblouit le vulgaire, et dans ses prodigalités pour ses valets et ses courtisans, le peuple qui aperçoit parmi eux grand nombre de ses Boïers, ne voit que ses bonnes intentions pour le pays, et augure d'autant mieux de l'avenir, que pour satisfaire à son luxe, il ne l'a encore grevé d'aucun nouvel impôt. Il ignore que tandis qu'il promettait aux siens à Constantinople bonne vie et bonne chère, honneurs et richesses, farniente et jolies femmes, il avait, ainsi que Racoviça, donné l'ordre secret de

Digitized by Google

dresser à Buçuresci la liste de tous ceux qui restaient encore fidèles à leur nationalité, et que son tour à lui-même ne tarderait pas à venir. Mais lorsque le cérémonial est réglé, que chacun est à sa place, il est bientôt désabusé. Le tyran se montre dans tout son jour, cupide et cruel. Il avait payé mille bourses la tête d'Étienne III, et ce qu'il en compta pour les autres, on l'ignore; mais afin d'en obtenir le remboursement, il s'empare des biens immenses de Michel Cantacuzène et du comte Radu Dudesco qu'il vient d'envoyer sous escorte à Constantinople où la mort les a déjà frappés. Les Boïers se taisant sur ses spoliations, il s'irrite de leur silence, et, pour se mettre à l'abri de ce qu'il pourrait avoir de menaçant, prend subitement l'initiative, sévit contre les partisans des Cantacuzène, les fait arrêter sous de vains prétextes, jeter en prison, battre de verges sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils lui aient livré avce leurs trésors, les titres de leurs domaines, et les chasse du pays. Grand nombre d'entre eux avaient pris les devants par prudence, et s'étaient réfugiés, qui en Ardialie, qui en Moldavie. Dans la première de ces provinces, ils n'avaient plus rien à craindre que la misère; dans la seconde, ils pouvaient encore espérer un retour de fortune, car ils y retrouvent des parents et des amis. Comme de son côté Racoviça en fait autant contre les partisans de Cantimir, il en résulta naturellement un déplacement de familles, et comme ces familles retrouvaient auprès de l'un le dixième de ce que l'autre venait de leur ravir, on eût dit qu'il ne s'était rien fait que de naturel,

Persécutions et confiscations des biens.

Digitized by Google

et que tout s'était terminé par un échange. Cependant *ils avaient mis leurs ennemis sous leurs pieds.*

La noblesse indigène se retire des affaires.

En agissant ainsi avec les plus puissants, les deux fermiers ont suffisamment intimidé les autres pour n'avoir pas besoin d'exiger qu'ils se démettent de leurs fonctions. En effet, la plupart d'entre eux revenant sur eux-mêmes, s'indignent de leur conduite, et préférant la solitude et la paix aux avanies et à la persécution, se retirent des affaires, et laissent les fermiers et leurs *agat'i* (1) maîtres de la place. De ce moment, dit un écrivain vallaque, la Moldovallaquie ressemble à une table richement chargée de mets que le seigneur du lieu livre à la gloutonnerie de ses chiens affamés. Les tschohodars de toutes sortes, cafetiers, narghileïers, porte essuie-mains, se jettent dessus et la mettent au pillage. Forts de ces paroles de l'Évangile : « Les derniers seront les premiers. » Ces regrattiers de la veille s'en emparent comme de leur bien, s'y cramponnent comme à leur droit, et sans gêne, comme sans pudeur, prennent du jour au lendemain le ton, les allures, et jusqu'aux noms et titres des grands seigneurs. Tout le monde s'étonne, car personne encore ne les connaît, personne ne sait encore qu'il suffit d'un jour à un phanariote pour se revêtir de toute l'arrogance, de tout l'aplomb de son rang, et qu'il peut se faire aussi facilement comte et baron que la grisette duchesse ou marquise. Après leur avoir donné les places des Boïers, Mavrocordato et Racoviça qui peut-être

(1) Valets de ferme.

Digitized by Google

ont l'ordre que la curée soit complète, leur distribuent aussi leur part des biens confisqués. En sorte, dit Engel, que la noblesse indigène tombe dans une telle indigence, que la mère d'Étienne III se voit réduite à aller mendier son pain à un Grec devenu possesseur d'une de ses terres. Leurs ennemis ruinés ou retirés du service, les fermiers procèdent aux affaires du pays, règlent les impôts, rétablissent le vaccage, font payer les moines, abolissent les assemblées nationales, remplacent les trabant'i par les arnautes et permettent aux Turcs des *Raï*, d'Ismaïl, Ibraïl, Georgeo et Turnu de reculer leurs limites et de s'établir dans l'intérieur du pays. Ainsi tout est perdu, souveraineté et indépendance, sûreté personnelle et droits de propriété.

Malgré ou plutôt à cause de ces indignités dont les Boïers n'osaient se plaindre à la Porte, et qui ne lui arrivaient que sous les couleurs de la justice, le sultan vouait à Mavrocordato ce genre d'estime que tout maître généreux accorde à son fidèle serviteur. Mavrocordato s'y montra sensible. A la reprise des hostilités entre l'empire et la Porte, il arme quelques troupes, les mène lui-même contre les Impériaux, et confisque, chemin faisant, tout le bétail d'Ardialie. Informés de ce qu'il en veut faire, les paysans vallaques prêtent main-forte aux Impériaux, malmènent leurs propres troupes et les obligent à passer avec eux à l'ennemi. Irrité de cette défection, Mavrocordato n'attend pas la fin de la guerre pour en tirer vengeance, il frappe le peuple de nouveaux impôts. Cependant, les Turcs sont battus

Digitized by Google

le 5 juin; le 8, Belgrade est prise, et l'un des plus braves généraux de la Porte, l'ennemi acharné du nom chrétien, le bourreau de Cantacuzène, l'ami, le protecteur de Nicolas, l'avare, le sanguinaire Ali-Pascha est resté parmi les morts au champ de Pétervaradin. Il y a danger à instruire brusquement la Porte de cette triste nouvelle; il n'y en a pas moins à la laisser se répandre dans le pays; mais en vain Mavrocordato essaye d'en atténuer l'effet, elle est bientôt publique et connue dans toute sa vérité. Les Impériaux sont à la frontière; les habitants de Câineni les invitent à entrer, les reçoivent en libérateurs, et le lendemain, 4 septembre 1716, un cri de joie se fit entendre dans tout Bucuresci : Les Allemands! les Allemands! la joie publique est pour le fermier et les siens le sujet d'une terreur panique. Sans se donner la peine de s'assurer si le fait est vrai, il monte à cheval, se dirige sur Georgeo, et ne s'arrête un instant à Odaïa que pour essayer d'entraîner dans sa fuite l'archevêque Anthimius, qu'il y rencontre; mais aux instances qu'il lui fait, le prélat répond : « Le pays est assez malheureux » sans son prince, pour que je le prive de son pas- » teur. — Ta sainteté a raison, réplique Mavrocordato; » retourne à Bucuresci, donne-m'y un successeur; » mais tiens-toi sur tes gardes, si tu ne veux un » jour payer les frais du sacre; car, sache-le bien, » je ne tarderai pas à revenir, et je châtierai alors » les rebelles et les traîtres. » Ces paroles échangées, Mavrocordato baise la main du prélat; celui-ci le baise au front. Ils se séparent avec un sourire,

Fausse alerte.

Mavrocordato et l'archevêque Anthimius.

Digitized by Google

continuant l'un vers Georgeo, l'autre vers Bucuresci.

Anthimius lui avait promis de lui donner avis si les Allemands étaient ou non arrivés; mais il ne se souciait guère de le voir revenir. En conséquence, les Allemands n'arrivant pas, il essaye de l'intimider, en lui écrivant qu'il ait à revenir au plus tôt, s'il ne veut pas que Georges Cantacuzène, à la tête de dix mille Impériaux, ne s'empare de la principauté. A cette nouvelle, au nom de Cantacuzène, le fuyard hésite en effet un instant; mais un nouveau message étant venu lui démentir cette nouvelle, il presse les paschas de Bulgarie, en sa qualité de séraskier, de lui donner quelques troupes, se plaint à la Porte de cette plaisanterie des Vallaques, comme d'une trahison, et, le 10 septembre, vient poser sa tente près du puits de Radu Voda. Il y tient un lit de justice; fait trancher la tête au Boïer indigène Bràd'oïana, qui a eu la velléité, pendant son absence, de prétendre briser sa chaise fiscale et relever l'hospodarat; fait jeter en prison, à Snagove, le Vénitien Jean Abrahami, son chapelain, et le métropolitain Anthimius; ne relâche le premier qu'aux instances de del Chiaro, dont la qualité d'Européen et de lettré lui impose, et ne fait grâce au second qu'à la condition qu'il se démettra de ses fonctions, qu'il abdiquera publiquement sa dignité et ira s'enfermer dans un monastère. Moine n'a pas à choisir entre un cloître ou la mort; il accepte le cloître. En conséquence, il est dépouillé de ses habits sacerdotaux, revêtu du froc, et, par dérision, Mavrocordato lui fait mettre sur la tête une calotte rouge, et l'en-

Bràd'oïano est décapité.

Massacre de l'archevêque.

Digitized by Google

voie au monastère de Sinaï, dans les Carpathes. Il n'y arrive pas, les Arnautes le massacrent en chemin. Le fermier avait décidé d'autres exécutions; mais la plupart des Boïers indigènes avaient pris la fuite, et les autres étaient à ses pieds. Il en eut pitié comme de ses esclaves, et ils furent quittes pour être repoussés, qui de la main, qui par un mot blessant, qui par un coup d'éventail sur le front ou dans la poitrine.

Afin d'augmenter, s'il était possible, la frayeur qu'avaient semée dans le peuple ces sanglantes exécutions, il s'entoure de janissaires, fait braquer dans sa cour quatorze canons, appelle cinq cents Tartares d'au delà le Danube; et leur fait battre le pays jusqu'en Ardialie. C'était leur enjoindre de le piller, et ils s'en acquittent à merveille. Loin d'y voir du mal, Mavrocordato n'y trouve qu'un moyen de garantie pour lui-même. L'intimidation est un bâillon sur la bouche du peuple. Bien mieux, pour le rendre muet complétement, il établit un nouvel impôt, et cette fois tout le monde le paye, clacas'i, mos'neni, boïers et moines; ordre est donné aux percepteurs de l'obtenir à tout prix. Grâce à ces fidèles serviteurs, arrestations, prisons, bastonnades, tortures de tous genres, confiscations, tout est mis en œuvre pour en obtenir le remboursement; tout, jusqu'à la menace d'écraser leurs enfants sur la pierre; ni merci, ni miséricorde. La veuve de Radu Cantacuzène paye cinquante bourses pour que son fils ne soit pas égorgé sous ses yeux; et pour avoir osé dire que les Allemands viendraient bientôt délivrer le pays du joug des Bysantins, Bàlàceano a la tête tranchée. C'est

Bàlàceano est décapité.

Digitized by Google

sans doute à la vue de ces sanglantes scènes, qui se passaient sous ses yeux, que del Chiaro a dit : « Les » Grecs, les Constantinopolitains surtout ont toujours » été funestes à la Vallaquie, toutes les fois qu'ils en » ont eu le commandement (1). » D'autres Boïers allaient périr comme Bàlàciano, si le tyran n'eût été distrait de ses cruautés par les progrès des Impériaux, qui, le 17 octobre, viennent de s'emparer de Temes'var, et menacent les frontières. D'un autre côté, son frère Jean, drogman de la Porte, qu'il hait mais qu'il craint, et dont la position et la probité lui Imposent, lui fait savoir qu'il ait à se tenir tranquille. Il s'arrête donc, mais il est trop tard. Livré tout entier à ces atrocités, il ne s'était aperçu ni de la prise d'Ors'ova, ni de celle de Rômnic-Vâlcea, par les Impériaux. Il ne se doute encore ni de la marche du lieutenant-colonel Dettin, à la tête de douze cents Serviens, ni de la connivence des paysans vallaques avec cette petite troupe, ni de la rentrée des exilés à la suite de cette avant-garde, ni de celle de Barbu Bràiloïu, qui lui sert d'éclaireur, ni enfin de la défection de son corps de cavalerie, qui vient de passer à l'ennemi, avec son chef Golesco; mais, le 25 décembre 1716, il est réveillé à la pointe du jour par le bruit lointain d'une fusillade, qui semble venir de l'ouest. De tout autre point de l'horizon, il eût pu s'en alarmer ; de ce côté, elle le rassure. C'est aujourd'hui la saint Philippe, la fin des jours gras, il faut leur dire adieu avant d'entrer dans le carême de

Mavrocordato est enlevé par les Impériaux.

(1) Del Chiaro, *Rivoluzione di Vallachia*, p. 208.

Digitized by Google

Noël, elle n'est sans doute qu'un feu de joie que font à Fierestreu les quatre cents Tartares qu'il y tient campés. Il se trompe; cette fusillade est un combat dans lequel ses Tartares sont tous massacrés. Dettin s'avance sur Bucuresci. Avant d'y entrer, il divise sa petite troupe en trois corps, et leur donne ses ordres. L'un gardera les points les plus importants de la ville; l'autre s'introduira dans les maisons des Turcs, et fera main-basse sur eux, et, conduit par les réfugiés, il marchera lui-même au palais avec le troisième. Ces mesures prises, il se remet en marche. Tandis que les autres exécutent leur consigne, il entre au palais, y monte et trouve le fermier en robe de chambre. Mavrocordato ne paraît point troublé en le voyant, Il a conservé, au contraire, une telle présence d'esprit, qu'il essaye un moment de le faire douter de son identité. Il allait lui échapper en passant dans un appartement qui n'est pas le sien, lorsque les réfugiés arrivent, le reconnaissent, et se jettent sur lui en criant: « A d'au-» tres, monseigneur! — Traîtres, leur répond-il alors, » ce ne serait pas la première fois que les mains des » Vallaques se seraient souillées du sang de leur hos-» podar. » L'histoire n'a pas rapporté leur réplique; mais ils ont dû lui dire: Infâme! qu'as-tu fait de Cantacuzène? « Rassurez-vous, monseigneur, lui dit Det-» tin, j'ai l'ordre de vous protéger, de vous donner » des gardes, et de vous conduire sain et sauf en Ar-» dialie. » Le même jour, à midi précis, après avoir vu son palais saccagé, ses serviteurs turco-grecs massacrés ou mis en fuite, ce fermier-tyran partait pour

Digitized by Google

Hermanstadt, avec ses quatre enfants, dont deux en bas-âge. Il n'y arriva pas seul; grand nombre de Boïers, par peur des Turcs, à pied, à cheval, en chariots, comme ils avaient pu, y avaient suivi l'armée autrichienne. Ils y entrèrent tous le 7 décembre, et il y fut reçu selon son rang. Tandis qu'il se félicitait d'être si bien traité, il reçoit une nouvelle alarmante. Jean et Dimitri Chrysesco, ses cousins-germains, ses deux bras; l'un, jésuite comme lui et son médecin; l'autre, son grand postelnic, viennent d'être arrêtés et massacrés. C'est en vain qu'ils s'étaient cachés sous des habits de paysans, les paysans vallaques les avaient reconnus à leurs allures, et comme il les haïssaient en leur qualité de stamboulins, et parce qu'ils avaient pris pour leur part des biens des Cantacuzènes, le domaine d'Afumat'i, et enfin parce qu'ils s'étaient faits des instruments de tyrannie, ils les avaient mis en pièces.

En Moldavie, Michel Racoviça n'était guère ni plus aimé, ni plus heureux; sa conduite n'avait que peu différé de celle de Mavrocordato. Il s'était épargné, il est vrai, de tremper ses mains dans le sang, mais la confiscation et le bannissement avaient été les bases de son nouveau système. Toutefois comme il y avait en lui du Roman, il n'y avait pas mis cet acharnement que nous avons vu déployé par Mavrocordato. Il avait moins agi dans le but de détruire la nationalité que dans l'espoir de se conserver. Aussi les Boldure, les Tomsa, les Arbure, étaient-ils restés dans le pays. Ils y étaient à la tête d'un parti puissant et en-

Les Boïers moldaves appellent les Impériaux.

Digitized by Google

tretenaient des intelligences avec les Impériaux, qui n'attendaient que leur signal pour forcer les frontières. Lors donc que les Boïers moldaves sont instruits du succès en Vallaquie de l'audacieux Dettin, quelques-uns d'entre eux s'en vont secrètement s'aboucher avec Erneau, capitaine de cavalerie de la garde, et l'engagent à profiter de l'hiver pour marcher sur Iassi, le stimulant de l'exemple du colonel Dettin. Erneau ne se fait pas prier. Il se met en marche à la tête de trois cents hussards, et d'un nombre égal de Boïers et de Mos'neni, s'approche assez près de la ville pour voir ce qui s'y passe et distinguer les quatre drapeaux turcs qui flottent sur la tour des Trois-Saints, au palais et aux clochers de Golia. Michel qui n'a avec lui qu'un corps de six cents Albanais se croit perdu, et il l'était s'il n'eût eu le bon esprit de sauter sur un cheval et de piquer des deux jusqu'au haut de Cetàt'uie où il s'enferme. Quoique déjà convertie en couvent, cette ancienne (tûrg) citadelle, perchée comme Deva d'Ardialie, comme Schumla de Bulgarie, comme tous les burgens allemands, sur une haute berge que rien ne domine, est pour lui un asile sûr où il peut attendre les secours. Il avait eu le soin avant de partir d'expédier un courrier aux Tartares, de faire sonner le tocsin dans toutes les églises et de tirer le canon en signe de détresse. Trois heures après quinze cents Tartares étaient à ses ordres. A la vue de cette multitude, les trois cents hussards hongrois sentent grandir leur courage; les Moldaves qui les accompagnent ne sont pas moins qu'eux désireux d'en venir aux mains. L'affaire s'engage, le

Racoviça se sauve à Cetàt'uie.

Digitized by Google

succès est longtemps douteux; mais Erneau ayant réussi à acculer l'ennemi au marais de Socola, il le taille en pièces et l'oblige de se noyer ou de se rendre. Malgré cet avantage, il ne juge pas prudent de garder la ville, et se retire en bon ordre emmenant avec lui en Ardialie la sœur de Michel Racoviça. C'est en vain que celui-ci le fait menacer de lui rendre la pareille, Erneau le sent trop faible pour lâcher sa proie, continue sa marche et repasse la frontière sans avoir été inquiété le moins du monde. En effet, sans troupe et isolé comme il l'est au milieu de sa noblesse, n'ayant pour lui que des parvenus sans influence, non-seulement il ne peut rien faire, mais dans la crainte d'une nouvelle invasion, il détruit les chemins des montagnes, bouche les défilés avec des abattis d'arbres et des quartiers de rochers qu'il fait tomber des hauteurs, met garnison turque dans les places qui lui restent, et envoie au pascha de Hotin et au khan de Crimée des députés qui leur offrent des présents, et leur demandent des secours.

Il demande des secours au khan de Crimée.

Quelques jours après le massacre des Chrysesco, le 9 janvier 1717, le trésorier, deux évêques et douze Boïers prenant sur eux d'élire un hospodar, portent leur choix sur le comte Georges Cantacuzène, fils de Serban II, et demandent au marquis de Stainville, commandant général des Impériaux, de les aider à reprendre Bràila, Georgeo, Turnu; enfin tous les territoires de la rive gauche dont les Turcs se sont emparés, et à repousser un certain Pumal que les paschas de la rive droite veulent leur imposer en attendant la

Les Vallaques reprennent en vain leur droit d'élection.

Digitized by Google

décision de la Porte. Mais le commandant général dont les plans sont tracés, qui veut les mener à bonne fin, et à qui quelques jours de plus n'importent guère, se voit obligé de résister aux vœux des Vallaques, préférant agir lentement, mais avec prudence et sagesse. On eût dit qu'il prévoyait le préjugé qu'une puissance qui ne fait alors que de naître s'efforcerait bientôt de faire grandir avec elle pour en abreuver les peuples de ces contrées, et qu'il profitait de leurs instances dont les Impériaux furent témoins pour leur donner d'avance un démenti, et prouver qu'en affaires il n'y a pas dans le caractère français que cette légèreté dont les sots l'accusent. Au service de l'Autriche, par opposition contre la Russie, le marquis de Stainville, frère cadet du duc de Richelieu, dont il partage les idées sur les vues ambitieuses du czar, doit au pays qu'il sert et se doit à lui-même de bien terminer la campagne. Il se refuse donc à en risquer le succès qu'il s'en est promis par des opérations dont la nécessité ne peut que retarder le but qu'il se propose, et se contente d'attendre aux frontières et de menacer le banat de Craïova. Les Vallaques se voient ainsi obligés malgré eux d'accepter le firman que leur apporte le nouveau fermier Jean, frère de Nicolas.

Le marquis de Stainville, au service de l'Autriche.

Jean s'installe avec moins d'orgueil que son frère, et comme il apporte un hatti-schérif d'amnistie complète, il est aussi mieux accueilli, sans enthousiasme pourtant, mais sans plainte, avec froideur, mais sans haine. Le jour même de son arrivée, il assemble les Boïers dans son palais, et ceux qui s'y

V. Jean Mavrocordato II. 1717-18.

Digitized by Google

rendent entendent de la bouche du tschausch ces paroles de paix du sultan :

« A vous Boïers ! à vous capitaines ! à vous *odabas-*
» *shi !* à vous *tschausches !* à vous seimeni qui mangez le
» pain du sultan, notre seigneur ! à vous d'écouter ce
» que je vous annonce de sa part ! Que chacun rentre
» dans sa patrie et dans sa maison ; que celui qui y est
» rentré y soit laissé en paix, protégé ; et que tout lui
» soit pardonné, ainsi qu'à sa femme, à ses enfants,
» à sa maison, à son domaine, à ses bestiaux, à tout
» ce qui est à lui. Je veux avoir pitié de vous et vous
» exempter, pendant une année, de tribut et de toutes
» charges ; je ne veux que votre obéissance, et n'abu-
» sez pas de la clémence que je daigne vous témoi-
» gner. »

Les Boïers se font à l'insulte.

Malgré le ton hautain dont le héraut prononce ces paroles plus hautaines encore, et bien qu'en sa qualité de drogman, ils le soupçonnent assez justement d'être l'auteur de cette pièce méprisante, les Boïers savent pourtant gré à Jean Mavrocordato de ne pas préluder autrement à sa gestion. Vingt-cinq ans avant ils se fussent révoltés de ce langage, ils le supportent aujourd'hui, et vingt-cinq ans encore ils le trouveront tout naturel. Plus humain et surtout plus habile que son frère, chargé d'ailleurs d'ordres précis à cet égard, Jean essaye de tout concilier, le pays, la Porte et les Impériaux. D'un côté, il traite les Boïers avec douceur, rappelle les émigrés, et, sur sa parole, Marie, veuve de Préda, n'hésite pas à rentrer dans ses foyers.

Famine et cupidité des moines.

La famine désolant les campagnes, il se montre plus

Digitized by Google

généreux que les moines, et témoigne de son intérêt pour le paysan. En effet, tandis que ceux-ci et les siens, profitant de la calamité publique, mettent la bannatte de maïs à un pogon de terre, et qu'ainsi grand nombre de mos'neni se ruinent pour ne pas mourir de faim, il fait venir du blé de Crimée et le distribue gratis; de l'autre, il dépêche à Constantinople le grand trésorier Mathieu Falcoïano (fauconnier) et le grand bano Pano (1), tous deux indigènes, et ce dernier beau-frère de Constantin II Préda dit Brancovan, afin de témoigner au sultan de sa fidélité et de la reconnaissance des Vallaques pour le bienfait de son firman; enfin, il envoie au général Stainville, avec la nouvelle de sa nomination, des présents considérables en espèces, et l'assurance qu'il ne demande pas mieux que de s'entendre. Ses humbles témoignages de fidélité qu'il a soin de faire porter par des indigènes et les respectueux remercîments des Vallaques, sont aussi bien accueillis de la Porte, que ses riches présents par le général des Impériaux. Le sultan le fait remercier, et le marquis de Stainville lui accorde l'armistice qu'il désire. « D'ailleurs, dit à ce sujet l'aide de camp du général, » Frédéric Schwantz de Spingfil, le marquis de Stainville en profite lui-même pour se garder de ce qui » était arrivé naguère aux généraux Hausler et Vétérani. » Il avait reçu l'ordre de s'emparer secrètement d'un défilé; mais il ne voulait pas se mettre comme eux à la merci du prince du pays et de ses Boïers pour

Le marquis de Stainville rétablit la voie trajane de l'Oltu.

(1) Mot Scindrôme, qui signifie frère.

Digitized by Google

ses provisions d'hiver, et il ne pouvait non plus àttendre la fonte des neiges pour les faire venir d'Ardialie. Deux gorges fixent principalement son attention, celle de Vulcanu et celle de l'Olto. Comme il n'y trouve nulle part, ni couvent où loger ses troupes, ni bâtisses où emmagasiner ses vivres, il se décide pour la dernière, précisément peut-être parce que l'on y songe le moins. En effet, les hautes montagnes de granit qui étreignent la rivière dans un espace de cinq lieues la rendent plus impraticable; mais le général ayant étudié les localités s'était rappelé que c'était précisément par là que passait jadis la voie trajane, qui de Turris Littorosa, sur le bord du Danube, allait à Pœtoria-Augusta (Hermanstadt) en Ardialie, et ce souvenir avait fixé sa détermination. Cependant cette route est ruinée, les rochers sur lesquels elle passait surgissent aujourd'hui du fond de l'Olto, et ils en obstruent le cours. Le général fait couper les montagnes, combler les crevasses, jeter des ponts sur les ravins; il veut rendre l'Olto navigable, et profite des basses eauxpour faire jouer la mine et attaquer les rochers qui l'obstruent; enfin, afin d'enlever aux Turcs l'espoir de profiter de son travail pour pénétrer en Ardialie, il fait construire, à quelques cents pas de Câineni, sur les bases encore debout de la tour de briques de Trajan, un fort redoutable qui ferme ce défilé. Quand avec sa *légèreté française*, il eut ainsi, en quelque mois, vaincu la nature, pour restaurer l'œuvre du vainqueur de la Dacie, il entre dans le Banat où il a des intelligences avec le serdar Barbu-Bràiloïu, ar-

Digitized by Google

rive à Craïova sans coup férir, y laisse le général Tige, marche sur Tûrguvici qui lui ouvre ses portes, et y établit son quartier général. Il pouvait de là s'emparer facilement de tout le pays. L'un de ses généraux, le comte Auerrberg, venait, en avril, de brûler quelques avant-postes turcs, et le jour même de la saint Georges les villages de Frurila et de Iacovaci; mais il juge plus prudent d'assurer le Banat à l'empire que de mettre à feu et à sang un pays qui n'a déjà que trop souffert des dix mille cavaliers turco-tartares qui le désolent depuis quatre mois. En conséquence, il s'entend avec Jean Mavrocordato, et conclut avec lui, et à de meilleures conditions pour l'empire, le traité que le czar avait arraché à Preda Brancovan. Mavrocordato s'engageant à lui faire livrer le Banat et à ne soutenir son frère ni en argent, ni en hommes, il lui garantit la libre jouissance de la Grande Vallaquie, sans exiger de lui autre chose que le versement annuel de cent à cinq cents florins au trésor impérial. Cette convention particulière, qui montre le fermier de Vallaquie vassal secret de l'empire, tandis qu'il l'est ouvertement de la Porte, met à nu la véritable opinion dupays, celle du peuple et des Boïers indigènes sinon celle de la cour et des Boïers étrangers, sur le choix de son protecteur en attendant de meilleurs jours; mieux la Porte que la Russie, avaient dit aux siens le sage Préda et les Moldaves à Cantimir; mieux l'Autriche que la Porte, dit cette fois Mavrocordato, et avec lui le peuple entier, Boïers et mos'néni; car, assurément, s'ils le bénissent encore aujourd'hui, ce n'est pas pour

Digitized by Google

avoir abandonné le tiers de leur territoire, mais pour les avoir rattachés à leurs frères d'Ardialie.

Incursion de Racoviça en Ardialie.

Pendant que ceci se tramait contre la Vallaquie, Michel Racoviça qui, le mois d'août de la précédente année, avait reçu du khan de Crimée une armée de quinze mille Tartares, en avait partagé le commandement avec le sultan qui la lui avait amenée, et s'était mis en marche vers l'Ardialie. Après avoir traversé la Radna, seul passage qu'il se fût ménagé, pillé Bistriça, dévasté tout le pays jusqu'à Sasthmar, il s'était arrêté là. Stainville l'y attendait avec des troupes fraîches. Ils en viennent aux mains; Michel et le sultan sont complétement défaits, mais ils ne perdent la tête ni l'un ni l'autre. Michel laisse l'avant-garde aller où elle veut, et à la tête de l'arrière-garde bat en retraite par Nagy Bani, traverse le Morùs', toujours poursuivi, toujours harcelé, toujours en bon ordre, poussant devant lui ses prisonniers, et rentre en Moldavie vaincu, mais vengé. Les districts de Bistriça, de la Sziclie inférieure, le Dobakar, une partie du canton de Thorda, tout dans un rayon de dix lieues, jusqu'à Czik-Ragen, a été désolé, brûlé, massacré. Placé au dernier rang de sa troupe, il commande le passage de la Radna, et ne la traverse que lorsqu'il a vu tout son monde défiler devant lui et en sûreté sur l'autre bord. Au lieu de suivre son exemple, le sultan, qui commande l'avant-garde, continue sa marche par Lopez, traverse le district de Covar, marche sur Mare Morùs', perd une partie de son monde et de son butin au défilé qui y conduit, et continue de tout dévaster sur son passage. Il

Digitized by Google

avait reçu l'ordre de protéger les habitants ! Cependant comme en revenant par le haut pays de Moldavie, il ne s'empresse pas de réprimer les brigandages de sa soldatesque, les habitants du district de Suciava vont l'attendre à la sortie des défilés, et l'exterminent lui et ses gens; ceux qui échappent, rebroussent chemin et viennent chercher un passage par la Vallaquie ; ils l'avaient trouvé, et, répandus dans la plaine depuis déjà quatre mois, ils y continuaient leurs brigandages, lorsque Jean leur ayant fait courir sus avait achevé de les exterminer. Il s'en était sauvé assez néanmoins pour aller porter plainte au khan de Crimée de la conduite déloyale des Giaours. Le khan se plaignit à la Porte, accusant Mavrocordato de l'avoir attaqué et d'entretenir des intelligences avec les Impériaux, et Jean fut aussitôt appelé à Andrinople, où se trouvait le sultan. Il s'y rend sans témoigner la moindre défiance, affirme au sultan que le traité n'est qu'une feinte, lui explique comment il a dû employer ce stratagème pour empêcher la conquête de tout le pays, se disculpe facilement d'avoir châtié les Tartares en les accusant eux-mêmes de brigandages, et laisse à Sa Hautesse le soin d'un châtiment plus sévère. Sur ces paroles il est congédié avec honneur, et rentre à Bucuresci en décembre 1717.

Jean Mavrocordato va se disculper à Andrinople.

Cependant la Turquie épuisée, mais fière par ignorance de sa faiblesse, ne peut se décider à demander la paix, et elle eût encore tardé si le ministre d'Angleterre, Robert Fulton, plus en haine de la France que par intérêt pour la Porte, ne l'eût forcée pour ainsi dire à accepter sa bienveillante médiation. La Porte se garde

Digitized by Google

bien de refuser, et le lieu des conférences est fixé à Passarovitz, ancien village latin (aquæ passeris) de Servie sur la rive droite de la Morave. S'y présentèrent de la part de l'empereur, le comte de Virmont et le conseiller aulique, M. de Telman, et de la part du sultan le silhdar Ibrahim, l'inspecteur de l'artillerie, Mohamed Effendi, surnommé Yrmi Sequiz Tschelebi (beau monsieur Vingt-huit), et enfin Jean Mavrocordato, fermier général de la principauté de Vallaquie. Les conférences s'ouvrirent le 5 juin et le 4 juillet 1718; après de longs débats fut enfin conclu et signé le traité de paix qui livrait le banat de Craïova à l'empire. Par le premier article de ce traité, la Moldovallaquie *conserve ses anciennes limites*. La partie de la Vallaquie située en deçà de l'Olto avec la forteresse de Temesvar reste entre les mains de l'empereur, suivant la base du traité *uti possidetis*, de manière que la rive occidentale de ladite rivière appartient à l'empereur des Romains, la rive orientale à l'empereur des Ottomans. L'Olto, depuis sa sortie d'Ardialie jusqu'à son embouchure dans le Danube, delà le Danube jusqu'à l'endroit où le Timok se décharge dans ce fleuve, servent de limites entre les deux empires. L'article douze établit l'échange et le rachat des prisonniers, et le voïvode Nicolas Scarlati Mavrocordato est échangé contre les barons Petras'co et Stein. L'article quinze confirme l'article dix du traité de Carlovitz, et autorise les familles hongroises des Racocz, Bertscheni, Esterhazy, Forgasch, Vay et Czaky de séjourner dans l'empire ottoman, mais à distance des frontières. Un fait dont on est en droit de

Traité de Passarovitz.

Digitized by Google

s'étonner, c'est que l'Autriche, du reste si habile, *qui rend à la Vallaquie ses limites et en garde le tiers*, si pleine de sa sollicitude pour les catholiques dont l'article onze de ce traité renouvelle les priviléges de l'article treize de celui de Carlovitz, n'ait pas senti dès ce moment l'importance de prendre l'initiative en faveur de ses autres sujets du rit grec, et qu'elle ait préféré demeurer exclusive plutôt que de chercher à se concilier tous les chrétiens de cette partie de l'Orient.

Le Banat est incorporé à l'Ardialie.

Maître du Banat, le général Stainville, sans rien changer aux lois fondamentales du pays, s'occupe de l'organiser, compose un divan des Boïers des cinq juridictions, donne la présidence au bano, confie le commandement des troupes à un officier supérieur et le recouvrement de l'impôt à trente percepteurs sous la direction du trésorier de Craïova, construit une forteresse à Nou-Ors'ova, une autre dans l'intérieur, et fait de cette province un cercle du gouvernement général d'Ardialie. Ce fut sans doute un malheur pour la Vallaquie; mais ce n'en fut pas un pour le Banat, car non-seulement il n'y perdit rien, ni sa langue, ni ses lois, ni sa religion, ni sa nationalité, mais il ne fit, au contraire, qu'y gagner quelques jours de calme dont certes il avait besoin, et l'avant-goût de l'ordre social et de la justice dont il avait plus besoin encore.

Nicolas Mavrocordato, échangé contre les barons Petras'co et Stein, fut enfermé un instant à leur place aux Sept-Tours. Comme il n'avait pas mérité ce traitement de la Porte, que d'ailleurs Jean, son frère, n'avait consenti à la cession du Banat que pour s'assurer

Digitized by Google

la grande Vallaquie, on est en droit de s'étonner de ce que disent quelques écrivains vallaques qu'à son passage par Bucuresci, Jean lui ait fait la proposition de s'en démettre en sa faveur. Il l'accueillit sans doute avec tous les égards dus à un aîné malheureux, mais on est en droit de soupçonner que cette proposition, si elle a été faite, ne fut, comme l'accueil lui-même, qu'une feinte déférence à laquelle il savait d'avance que son frère ne pouvait consentir. Dans tous les cas Nicolas souhaita bonne santé à son frère, continua sa route, et il était à peine arrivé à Constantinople que Jean mourait à Bucuresci, selon les uns d'une maladie inflammatoire, selon les autres d'un poison que son frère lui aurait administré en passant ou qu'il lui aurait envoyé de Constantinople. Ce simple soupçon ne suffit certainement pas pour avérer le crime ; mais il est plus qu'il n'en faut pour faire croire que les deux frères n'étaient pas en bonne intelligence. Cette mort qui suit de près un souhait de bonne santé, ce frère tout-puissant qui laisse enfermer son frère aux Sept-Tours, enlèvent tout doute à cet égard, et les dernières paroles du moribond vont achever d'en convaincre. Sur le point d'expirer, il assemble les Boïers et leur dit : « Tenez-vous sur vos » gardes, faites vos préparatifs, prenez bien vos me- » sures, mon frère peut revenir d'un jour à l'autre. » C'est probablement à cette sollicitude, à sa bienveillance pour la veuve de Préda qu'il avait rappelée, qu'il doit le bon souvenir que lui ont conservé les Vallaques. Ceux qui eurent égard à ce généreux avis ne s'en trouvèrent pas mal, car Nicolas est sorti des Sept-

Ce qu'il faut penser de l'apparente amitié de Jean pour son frère.

V. Nicolas Mavrocordato I. 1719-30.

Digitized by Google

Tours, et le voici qui revient pour succéder à son frère.

Il entre dans Bucuresci au commencement de 1719, et date les premiers jours de son second fermage par le ridicule qu'il se plaît à verser sur ceux de ses Boïers assez patriotes encore pour parler leur langue. Comment des Boïers, des *archondas*, des *protipendadas* peuvent-ils parler un tel jargon dont ferait fi le dernier *kir* de Stamboul? De ce moment il devient honteux de parler sa langue; le grec s'introduit à la cour, à la ville; et la langue d'Or, bannie bientôt de chez les négociants où elle s'était réfugiée, n'a plus d'autre asile que le peuple, asile sûr qui ne lui a jamais manqué et d'où elle sortira de nouveau avec toute sa verdeur antique. En attendant, les Boïers renient leur origine, rougissent du glorieux nom de Roman, l'abandonnent au peuple, et ne lui donnent plus d'autre sens que celui de *vilain;* mais pour s'en venger, tandis que les esclaves les appellent *ciocoï*, les vilains, autrefois leurs frères, leurs compagnons d'armes, stigmatisent leurs enfants de l'épithète de Coc-onu, semence d'âne (κόκκος ὄνου), épithète aussi juste que ridicule, puisque par leur alliance avec les Stamboulins ils ne sont plus ni Romains, ni Grecs, mais le fruit d'un monstrueux accouplement, des mulets.

La langue d'Or est bannie par l'étiquette.

L'année suivante, Mavrocordato reçoit, ainsi que Racoviça, l'ordre de restaurer les forteresses du Danube. A lui donc la réparation de Bràila, de Georgeo, de Turnu, et à Michel celle de Hotin, Bender, Akerman et Kilia. Le roi de Pologne, qui par là se croit me-

Vaines remontrances de la Pologne.

Digitized by Google

nacé, adresse à la Porte de timides remontrances, lui faisant observer que la paix de Carlovitz lui enlève tout droit de places fortes aux frontières de la Pologne et de la Moldavie. La Porte, qui depuis longtemps a perdu l'habitude de prêter l'oreille aux remontrances de cette puissance, ne lui répond rien, et délivre à l'ambassadeur impérial, comte de Virmont, le firman qui l'autorise à faire procéder au printemps à la délimitation des frontières de la Moldavie sur lesquelles l'Ardialie a empiété. Ces deux provinces envoyèrent leurs députés pour régler le différend, mais il ne résulta rien de cette rencontre, et le comte de Virmont et Michel se séparèrent après d'inutiles pourparlers.

Tous les Boïers indigènes ne sacrifient pas la patrie à la famille.

Cependant la paix ayant rendu quelques jours de repos aux deux pays de Vallaquie et de Moldavie, leurs fermiers se hâtent de leur imposer de nouvelles charges, et rétablissent le vaccage aboli par Étienne III et le pogonage inventé par Eustache Dabija. Les Boïers stamboulins, qu'ils enrichissent par ces exactions, se plaisent à les voir agir ainsi, et les Boïers indigènes qu'ils ont spoliés sont trop faibles pour ne pas les laisser faire. Incapables de résistance, ils sont eux-mêmes obligés d'y prêter la main pour ne pas mourir de faim et laisser déchoir leur famille, car la déchéance c'est la servitude. On conçoit que cette poignante idée que leurs enfants peuvent devenir par leur faute les ilotes de ces parvenus, les ait révoltés au point de faire à leur famille le sacrifice de leur patrie ; mais on peut aussi leur dire que tant de petits Boïers, tant de mazils,

Digitized by Google

tant de Nëmuri, tant même de clàca'si seraient aujourd'hui grands seigneurs s'ils n'avaient pas eu honte d'un tel sacrifice (1718-25). Cette dernière année, les jésuites ayant porté leur propagande en Syrie et mécontenté de nouveau le clergé orthodoxe de l'Église d'Orient, la Porte les blâme hautement par un firman de vouloir se mêler de choses qui ne les regardent pas. C'est qu'à cette époque était son drogman Grégoire G'ica, lequel n'était pas jésuite, et qui l'année d'avant l'avait sagement conseillée dans sa guerre contre le czar au sujet de la Géorgie. Il se passe alors en Russie un fait qui fait trop de bruit dans ces provinces et d'ailleurs trop important pour nous-mêmes, pour ne pas le rappeler, je veux parler de l'asservissement des Cosaques. Ces peuplades guerrières, voisines de la Moldavie, honteuses de s'être laissé parquer par les Moscovites qui leur ont imposé le joug au lieu du frein, essayent de le secouer et réclament l'appui de la Porte, du khan de Crimée et de la Pologne, laquelle n'a pas encore perdu tout pouvoir, disant que si elles ont consenti à la soumission, elles ne veulent pas de la servitude. A la considération de ces puissances qu'elle n'a pas encore brisées, la Russie sent le besoin de les ménager. On les calme, on les caresse, on les flatte, on leur proteste de toute la sollicitude du czar pour leurs droits et leur indépendance, et sous le prétexte de les garantir contre les Tartares on les embastille. Simples alors comme les Parisiens de 1840, les Cosaques applaudissent aux murailles qui se dressent autour d'eux, hérissées de canons; mais tout n'est pas

Asservissement des Cosaques.

Digitized by Google

encore fini que déjà leur Hatman en chef, celui qui naguère commandait une armée de quarante mille hommes, n'est plus qu'un colonel russe. Si l'histoire est bonne à quelque chose, puisse ce souvenir servir à mes concitoyens !

M. Grégoire G'ica III. 1727-33.

L'année suivante (1727) la Porte, satisfaite de son premier drogman Grégoire G'ica, rappelle Michel Racoviça et l'envoie à sa place. Grégoire est homme de mérite, intelligent, instruit et d'une activité sans égale; le drogmanat étant devenu la clef de l'hospodarat, il avait travaillé pour l'obtenir, et avait réussi. On assure qu'il géra bien les affaires du pays, et ne dut qu'à un heureux hasard de ne pas être renversé en 1730. Ahmet III venait d'être assassiné par Mussli et Ali-Patruna-Schalil, capitaines de janissaires. Celui-ci avait donné le trône à Mohamed et n'en continuait pas moins de commander en maître dans la capitale et au divan. Il avait eu pour ami un certain boucher, nommé Ianaké, qui plus d'une fois lui avait prêté de l'argent à lui et aux siens. Patruna le rencontre dans la rue au moment de sa puissance, l'accoste et lui rappelant qu'il ne lui a jamais rien rendu: « Ianaké, lui dit-il, Grégoire G'ica » est ici, il est nommé de nouveau depuis quatre jours, » mais il ne me plaît pas; il m'a refusé cinq cents bourses » qu'il eût pu facilement emprunter pour me rendre » service; si tu les as, je te donne la Moldavie. — Je te » les compterai, » lui répond Ianaké; et sur cette promesse Patruna envoie à l'instant demander au divan les insignes et le firman d'hospodar pour son favori, ayant soin d'ajouter qu'il les lui a promis depuis longtemps. Le

Histoire de Patruna et de Ianaké.

Digitized by Google

sultan, qui vient d'en finir avec Grégoire G'ica, est blessé de tant d'impertinence; mais, redevable du trône à Patruna, il sent le besoin de le ménager, et cède à sa demande en lui ordonnant de se présenter avec Ianaké le 30 novembre pour recevoir le firman de ses mains. Il est exact, et Ianaké, qui l'accompagne, reçoit en effet le firman. Il est revêtu du cafetan d'honneur, et comme un signe de haute faveur exempté du baisement des mains. En revanche il lui est demandé la somme de cinq cents bourses, et il lui est enjoint de la verser au trésor impérial avant son départ. Il ne l'a pas; mais il la promet, et se retire. Le même jour Patruna est assassiné en entrant au divan. Le jeudi suivant, débarrassé de son créancier, Ianaké se rend à l'église patriarchale pour la cérémonie de son sacre. L'orgueil, l'humiliation, le désespoir se lisent sur son visage pendant tout le temps de cette longue cérémonie à laquelle assiste Grégoire lui-même. Rentré chez lui, il attend les juifs officieux, les Arméniens insinuants, les Turcs avides; malheureusement il ne se présente que de pauvres regrattiers de son aloi qui lui offrent bien leurs services, mais en qualité de valets, de pages, d'économes, d'intendants, d'officiers de sa maison, et ne se retirent pas sans lui tendre la main et baiser la sienne. Que faire cependant? Il n'a que soixante bourses, et il ne trouve pas à emprunter. Quelques zarafs lui ont fait des promesses, mais ils se sont montrés trop faciles pour qu'il y puisse ajouter foi. Enfin, les trente jours vont finir; il faut partir, il faut payer et il n'en a pas les moyens. Obligé de déclarer sa mi-

Digitized by Google

sère, il est arrêté, jeté en prison, et n'en sort le vingt-six du même mois que pour livrer sa tête au bourreau (1730). Ianaké n'avait pas su s'y prendre. Il avait eu l'ambition du drogman, mais il était resté boucher. C'est à quoi Grégoire G'ica doit d'être réintégré dans sa charge.

Comme on le voit, les Grecs du phanar s'empressent de venir jouer dans la Moldovallaquie le rôle des *petits blancs* de Saint-Domingue. Comme eux race bâtarde et intrigante, troupe d'aventuriers sans existence et sans nom, ils se font valets, fermiers, usuriers, entremetteurs et courent après la fortune sous les auspices d'un des leurs que le caprice ou l'intrigue a porté au pouvoir. Il leur suffit pour briller au premier rang d'être *grammaticoi* et *logothetoi*, de porter à leur ceinture le *calemare* (1) oriental et d'avoir toujours le mépris sur les lèvres (2).

Mort de N. Mavrocordato.

C'est peu de temps après la nomination de Grégoire G'ica, le 4 septembre 1730, que Nicolas Mavrocordato succombe enfin à une grave maladie, résultat de douze ans d'orgies et de débauches. Le voisinage du Banat, que gouvernait l'Autriche, ne lui permettant pas de se montrer aussi cruel qu'à ses premiers six mois, il en avait pris son parti et s'était jeté dans le sensualisme le plus effréné. Ce fermier qui partage avec les ducs Vlad V et Alexandre Lepus'nano, la triste célébrité d'avoir été l'un des plus grands tyrans de la Ro-

(1) Écritoire.

(2) Voy. *le Chevalier de Saint-Georges*, par Roger de Beauvoir.

Digitized by Google

manie (1), était, ou du moins avait la prétention d'être, un lettré, un savant. Il se montrait jaloux de plaire aux étrangers, et tenait à leur estime. Il publia, comme son œuvre, un livre des offices (Περὶ τῶν καθηκόντων βίβλιος), que M. de Hammer met au même rang dans la littérature grecque moderne que le *de Officiis* de Cicéron dans la littérature latine. Cependant, à en croire des témoins désintéressés, et entre autres Thomas Fristisch de Leipsig, ce serait à Bergler, fils de Jean Bergler, Roman de Cromstadt, qu'il faudrait en attribuer, sinon le premier jet, du moins la correction, la netteté, l'élégance. Ce Bergler, qui nous est inconnu, ne l'était pourtant ni de Gesner, ni du pape, et il avait une telle réputation de savant helléniste, que le Saint Père lui envoya un manuscrit pour le déchiffrer. On rapporte qu'à la lecture de la lettre flatteuse qui accompagnait ce manuscrit, un léger sourire d'orgueil se glissa sur ses lèvres, et que se tournant vers un Moldave de ses amis, le docteur Jean de Sculéni : « Comment, dian-» tre ! lui dit-il, le *pape de Rome* peut-il connaître le » fils de Jean de Cromstadt, un orthodoxe ? »

Quoi qu'il en soit, Nicolas Mavrocordato, souche et type des phanariotes, est le seul qui ait géré si longtemps l'hospodarat, et le seul aussi qui soit mort sur la chaise fiscale. Après lui, si la majorité des Boïers eût été indigène, elle eût peut-être élu un Roman ;

(1) Nicolo Mavrocordato... fu il Nerone della Valachia, estinguendo ogni resto di libertà, che mal grado le oppressioni sofferte, totta via goderono li Bojari Valachi e Moldavi con levar loro la vita e gli averi. *Voy.* Raicewitch, p. 21.

Digitized by Google

mais ils sont déjà tous phanariotes ou phanariotisés. En conséquence, pour être à peu près sûrs de voir leur choix agréé par le sultan, ils le portent sur Constantin, l'un des deux fils de Jean, frère du défunt et mort lui-même depuis longtemps. Constantin est encore bien jeune; mais élevé à la même école, il a déjà toute la souplesse, toute l'éloquence, tout l'aplomb des hommes de sa caste, et les richesses de son père lui méritent aussi facilement la confirmation de la Porte que ses intrigues lui ont gagné les suffrages du conseil des douze (mai 1731). Cependant quatre mois après il se voit un moment supplanté par le rival de sa famille, Michel Racoviça, surnommé par les Turcs Gehan ou le Monde. Celui-ci, qui venait d'être obligé de laisser son fermage de Moldavie à Grégoire G'ica, intriguait depuis deux ans à Constantinople contre Nicolas Mavrocordato, et n'eût été la mort inattendue de son ami Patruna, il avait l'espoir de le renverser. Aussi son désappointement avait-il été extrême en apprenant qu'il avait été déjoué dans ses intrigues par un jeune homme, un imberbe, le fils de Jean. Néanmoins, comme il sait pourquoi, il se rassure. Il ne faut que de l'argent, et il en a. Ce n'est pas pour rien que les Turcs l'ont surnommé Géhan. Il offre donc le double du tribut, compte d'avance cent cinquante mille piastres, et s'en va pour son argent gérer la Vallaquie pendant quatre mois, du 17 juillet au 15 novembre 1731, ni plus ni moins, car Mavrocordato a surenchéri, et son nom est trop bien famé à la Porte pour qu'elle puisse résister à l'éloquence de son or. Il s'y ruine, il est vrai, mais il a du

V. Constantin Mavrocordato III. 1731. Michel Racoviça I. 1731.

Digitized by Google

crédit, trouve des prêteurs sur gages, offre pour hypothèques les fermages de la Vallaquie, les salines, les biens de l'État, emmène avec lui ses créanciers et arrive à Bucuresci avant la fin de l'année.

Formation du Phanar et principe de la régénération des Grecs.

Avant de quitter Constantinople, jetons un instant les yeux sur les Grecs, ses compatriotes, et voyons ce que la supériorité de sa famille avait apporté de soulagement à leur infortune. L'avénement de Panaïotaki, avons-nous vu, les avait fait sortir de leur léthargie; ils avaient salué avec enthousiasme celui d'Alexandre Mavrocordato, et battu des mains à la faveur dont les sultans avaient comblé les membres de sa famille, car ils espéraient que, Grecs comme eux, ils s'intéresseraient à la Grèce, et se plaisaient à voir, dans leur ambition à briguer le drogmanat, le désir secret de servir la patrie. Jaloux de s'en rendre propres eux-mêmes, les plus aisés d'entre eux s'étaient adonnés à l'étude des langues, avaient pris des maîtres étrangers, et le goût de la littérature s'étant développé, tandis que naguère il leur était défendu de tenir école, ils en avaient ouvert de toutes parts. Le mont Athos, Scio, Smyrne, Janina, Kidoniès ont maintenant leurs chaires de belles-lettres et de philosophie où ils vont pouvoir retremper leurs âmes au foyer de la littérature antique. De toutes ces écoles, il était déjà sorti une pépinière d'hommes instruits qui n'avaient pas tardé à se rendre indispensables. Alors, comme quelques-uns d'entre eux pensaient depuis près d'un siècle pour le sultan et pour ses ministres, ils commencent à penser pour les paschas et pour les beys. Le ton, le besoin, le

Digitized by Google

devoir, la faveur du sultan les avaient tellement rendus de mode que les uns et les autres ne peuvent bientôt plus s'en passer, qu'il leur faut un secrétaire chrétien versé dans les langues et dans les affaires, et que le moindre employé musulman doit avoir son *grammaticos*. C'est par lui qu'il pourra peut-être un jour décider de la paix et de la guerre, signer les traités, être ministre enfin. Cependant près de soixante années s'étaient écoulées depuis l'avénement des Mavrocordato au drogmanat, depuis vingt ans ils occupaient les deux hospodarats de Vallaquie et de Moldavie, et les Grecs n'ayant encore vu de leur part qu'avidité, prodigalités, concussions, violences et orgueil, avaient cessé de faire fond sur eux. Quelques-uns mêmes se posent vis-à-vis d'eux en rivaux, leur suscitent mille embarras, fomentent contre eux des complots pour les perdre et font entrer dans leur parti les Boïers indigènes que depuis tant d'années ils ne cessent de blesser dans leur ambition, dans leur amour-propre, dans leurs intérêts. C'est ainsi que se forme le phanar, qui ne compte encore à cette époque que quelques familles, la plupart étrangères à Constantinople; celles des G'ica, des Duca, des Mavrocordato, des Racoviça et de quelques autres qui travaillent à sortir de leur obscurité; mais comme ils ne pouvaient tous devenir premier drogman et de là fermier-général, ils commencèrent à cabaler à la Porte, et réduisirent les deux principautés à la condition de *ferme* que la Porte vendait chaque année au plus offrant (1). Depuis ce

(1) *Voy.* Raicewitch, p. 24.

Digitized by Google

temps, d'une part, épuisé par leurs rapines, le peuple moldovallaque n'ose se plaindre; il n'en a plus la force, il ne peut plus parler, car le seul langage qui se puisse alors faire entendre c'est celui de l'or, et il n'a plus rien; il souffre donc dans l'espoir de Dieu. D'autre part, désabusée par l'élévation de ces hommes qui composent la chancellerie du drogmanat, la population grecque ne voyant en eux que morgue, égoïsme, perfidie, orgueil d'affranchis et bassesse d'esclaves, leur tourne le dos avec mépris, aimant mieux les avoir pour ennemis que pour maîtres (1).

Tels étaient les sentiments des Grecs pour les phanariotes, et tel était l'état des Moldovallaques sous ces lâches frelons, lorsque Constantin Mavrocordato arriva à Bucuresci. La nature avait donné aux Moldovallaques de hautes montagnes où ils avaient pendant des siècles abrité leur indépendance. Ils n'en avaient jamais fermé les défilés étroits qu'à l'ennemi qui souvent y avait trouvé la mort; les lumières de l'Europe y avaient toujours pu passer librement; ils en étaient toujours sortis eux-mêmes quand ils l'avaient voulu; mais, depuis dix ans, le démon de Nicolas, plus puissant que la nature, en a fait un rempart contre la civilisation, et c'est à l'abri de ce rempart qu'il avait commencé à saper les derniers restes de leur nationalité, dissous les écoles, fait main-basse sur les gazettes et défendu leur entrée dans le pays (2), licencié l'armée en partie, introduit ses créatures dans tous les couvents et les monas

(1) *Voy.* Raffenel, *Histoire des Grecs modernes*, p. 173-77.
(2) *Voy.* Raicewitch, p. 27.

Digitized by Google

tères. « Cette réduction de l'armée, dit le général de » Bawr (1), affaiblit tellement le pays que non-seule- » ment elle accéléra l'exécution des projets de la Porte, » en le livrant à son caprice sans crainte de contradic- » tion ou de révolte, mais l'exposa aux insultes des » Turcs, et surtout des peuples circonvoisins. »

A peine installé, Constantin s'occupe des moyens de s'acquitter envers ses créanciers, grossit l'impôt, le répartit également sur le pauvre et sur le riche, sur les paysans s'entend, car la noblesse n'a plus d'autre noblesse que ses priviléges, et pour elle payer l'impôt est un stigmate appliqué au front de l'esclave. Cet impôt est donné à ferme par juridiction à ses créanciers, et les extorsions de tous genres recommencent de plus belle. On se croirait aux premiers dix mois de Nicolas, son oncle. Le peuple murmure et crie; ses spoliateurs font la sourde oreille; poussé à bout, il crie, il menace; il ne lui est répondu que par des paroles hypocrites; las enfin de crier et de menacer, jugeant inutile de se plaindre, il se lève en masse et émigre. Vingt ans et trois hommes le portent là où n'avaient pu le pousser seize siècles et cent peuples barbares! Cette détermination qu'il ne pouvait prévoir et qu'il ne peut arrêter, est cause de son rappel. Il s'y attend et s'y résigne. Ses intrigues l'en tiennent quitte à bon marché, et son or lui obtient de pouvoir échanger avec Grégoire G'ica (1733). Sa conduite en Moldavie n'est guère différente; il y est constamment gêné, car il ne

Le peuple émigre. Les fermiers s'alternent.

V. Grégoire G'ica III. 1733-36. M. Constantin Mavrocordato II. 1733-36.

(1) Mémoires, p. 47.

Digitized by Google

l'a obtenue qu'en se ruinant de nouveau, et le pays se ressent naturellement de sa gêne; il ne fait que l'obérer pendant les deux ans et sept mois qu'il en dirige les affaires. C'est alors que ne sachant où donner de la tête, il achève ce qu'avait commencé Michel Racoviça, la destruction de tout le passé, le licenciement des troupes, la clôture des écoles romanes, la ruine des grandes familles indigènes des Sturd'a, des Movila, des Miron, des Toms'a, des Làtzesco, des Arbure, des Boldure, et qu'il essaye enfin d'introduire des réformes dont il sera bientôt question. C'est ainsi que naguère état monarchique-électif-souverain, la Moldovallaquie se transforme en ferme oligarchique féodale et tombe sous le joug le plus dur et le despotisme le plus destructif qui fut jamais, car ses maîtres ne sont eux-mêmes que les esclaves d'un gouvernement tyrannique.

Grégoire G'ica qui le remplace en Vallaquie n'a pas moins besoin d'argent que lui; il a comme lui ses créanciers à payer et ses coffres à remplir; mais encore qu'il s'y prenne plus prudemment, sa prudence ne lui réussit guère mieux. Au lieu d'écraser le peuple par un surcroît d'impôt, il augmente les droits de douane, et enlève au clergé toutes ses franchises. Le clergé intrigue, les marchands turcs se plaignent, Constantin les soutient en secret, fait offrir huit cent vingt mille cinq cents rixdalers pour reprendre sa place, et ils échangent de nouveau dans le courant de 1736.

V. Constantin Mavrocordato III. 1736-41. M. Grégoire G'ica III. 1736-41.

Le divan avait toujours trouvé son compte à ce changement continuel des fermiers, c'était pour lui, pour

Digitized by Google

le trésor, pour chacun de ses membres, un revenu fixe et considérable. Ils aimaient les bakschis et n'avaient pas de peine à les arracher à la peur et à l'orgueil de leurs créatures. Que n'eût donné, en effet, un phanariote pour essuyer au moins pendant vingt-quatre heures la poussière de la chaise fiscale? Ianaké n'a-t-il pas donné sa tête? et combien après lui la risqueront pour la gloriole de laisser en mourant une famille qui puisse se dire *princière* et entrer tête haute, mais les mains grasses encore de savon ou de halva, dans cette vaniteuse aristocratie du phanar, reniée de l'Europe et fière de ce qui fait sa honte? Cette fois cependant le divan veut bien comprendre que les pressurer, c'est pressurer les pays qu'ils vont régir, et qu'il n'est source si abondante qui ne tarisse, vache si féconde qui ne devienne stérile. En conséquence, il arrête que le tribut sera fixé dorénavant pour la Vallaquie à quatre cent mille thalaris, et pour la Moldavie à deux cent quatre-vingt mille, non compris les bakschis, réglés pour la première à cent mille thalaris et à soixante-dix mille pour la seconde. Vu l'état des provinces, la somme était exorbitante; mais la Porte poussée à la guerre contre la czarine par le marquis de Villeneuve et le baron hongrois de Thor, avait tellement besoin d'argent, les choses d'ailleurs paraissaient si bien réglées, Constantin et Grégoire étaient si empressés de jouir, qu'elle fut promise et comptée. Ils rentrent donc dans leurs fermages et s'y occupent des moyens de satisfaire aux exigences de la Porte. C'est alors que l'empereur Charles VI, touché des malheurs

Digitized by Google

des Moldovallaques, essaye de mettre à profit dans leur intérêt et dans le sien propre la mésintelligence qui règne depuis quelque temps entre la czarine et le sultan. Il s'offre à ce dernier comme médiateur, lui promettant d'écarter plus d'une des prétentions de la czarine, s'il consent à lui faire concession des principautés; mais il s'y refuse, et la guerre s'ensuit, la Porte d'un côté, la Russie et l'Empire de l'autre.

L'empereur offre sa médiation entre la czarine et la Porte.

Au commencement de 1736 les Impériaux ouvrent la campagne avec deux armées. L'une franchit le Danube, et envahit la Servie et la Bosnïe; l'autre passe l'Olto et occupe la Vallaquie. La présence des Impériaux était vivement désirée. Aussi, loin de porter le trouble dans le pays, ne fait-elle, au contraire, que le calmer; Boïers et peuple, tous restent tranquilles. Seul pour protester, Constantin se retire à Rutschuk. Pour le faire énergiquement, il va chercher une armée à Silistrie et à Turtukaï, repasse le Danube, chasse les Impériaux, les défait à Pitesci et à Persinari, et amène par ces avantages les conférences de Niémirow où les ambassadeurs de la Porte, de l'empereur et de la czarine essayent de traiter de la paix au mois d'août de l'année suivante (1737). L'empereur y consent moyennant la cession des principautés; la Russie, moins exigeante, et par cela même plus adroite, est prête à signer *si les principautés sont déclarées indépendantes sous sa protection*, et la Porte rejette avec le même dédain l'une et l'autre de ces propositions. Comprit-elle ou ne comprit-elle pas? Ce qu'il y a de certain,

Conférence de Niémirow.

Digitized by Google

c'est qu'elle dut comprendre que céder ces pays ne lui appartient pas sans leur agrément, que si en sa qualité de suzeraine, elle se croit en droit de changer les fermiers à son gré, elle ne peut cependant disposer du sol; et que s'il lui plaît de mésuser de ses droits, elle n'a pas celui de les vendre. Par son refus on serait tenté de croire qu'elle prévoit déjà ce qu'entend la Russie par protection, et que l'exemple des Cosaques, récemment embastillés, lui fait craindre qu'elle ne violente un jour ces provinces dont elle réclame l'indépendance. Elle préfère donc la guerre, et toute funeste qu'elle fut pour les principautés qui en payèrent les frais, les Romans doivent lui savoir gré de cette énergique résolution; je dirai plus, puisqu'elle ne pense plus par elle-même, quels que soient les motifs secrets qui les aient fait agir, c'est aux phanariotes qu'ils en doivent de la reconnaissance. Ainsi les hostilités recommencent, et tandis que les Impériaux occupent la Bosnie, la Servie, le Banat de Craïova, les Russes envahissent la Crimée, la parcourent dans tous les sens, la mettent à feu et à sang. Grégoire qui les voit prêts à entrer en Moldavie, et ne redoute rien tant que leur présence, envoie son confident au général Munich lui donner comme un conseil d'ami, l'avis de s'emparer avant tout d'Otschakof, l'assurant que quant à Bender, il peut compter sur lui. Malgré l'infidélité du messager, le général donne dans le piége, néglige Bender pour Otschakof, perd son temps devant cette place, ne l'emporte que le 12 juillet, et la Moldavie ne lui est pas encore ouverte. C'est

Guerre entre la Porte, l'empire et la Russie.

Digitized by Google

alors qu'enorgueilli par ses succès en Bessarabie, il prête l'oreille aux conseils de quelques Grecs de soulever les peuples chrétiens de l'empire ottoman, de marcher à leur tête sur Constantinople et de s'en emparer. Il l'eût fait peut-être s'il n'eût craint de laisser derrière lui Bender et Hotin. Il avait beau jeu cependant, car la Porte qui redoute encore peu les Russes a tourné toutes ses forces contre les Impériaux.

De leur côté ces derniers, au nombre de huit cents sous les ordres du lieutenant-colonel Ursetti de Ferrare, tentent un coup de main en Moldavie. A la nouvelle qu'il en reçoit, Grégoire marche à leur rencontre, fait mettre pied à terre à sa cavalerie, envoie un de ses Boïers leur faire des remontrances et les engager à se retirer sans coup férir. Le colonel, loin de tenir compte de cette politesse, avait, au contraire, aligné ses gens en bataille; ce que voyant G'ica fait monter à cheval, le charge vigoureusement, le culbute et l'oblige à se retirer. Ce succès inspire tant de courage aux Turcs qu'ils essayent de reprendre Otschakof, mais ils n'en peuvent venir à bout. Munich fait aussi tous ses efforts pour s'emparer de Bender et de Hotin; il voudrait terminer glorieusement la campagne par la prise de ces deux places importantes; mais, d'un côté, la peste qui ravage toute la contrée; de l'autre, la forte armée turque d'au delà le Dniester; enfin les nombreux corps de Tartares qui le harcellent en deçà du fleuve, ne lui en donnent pas le temps. Il prend le parti de se retirer, et désireux d'en finir, expédie à Constantinople l'officier Repnin pour y faire des

Trahison de C. G'ica et de I. Ypsilanti.

Digitized by Google

ouvertures de paix. Celui-ci ne pouvant réussir auprès du divan avait fini par corrompre le délégué de Grégoire G'ica, Constantin, son cousin, et il avait été arrêté entre eux et le baron de Tott, qu'au printemps de l'année suivante, il ferait ouvrir la Moldavie aux Russes tandis qu'il travaillerait à ouvrir la Vallaquie aux Impériaux. Il y avait là de la part de Constantin G'ica une trahison qui ne pouvait demeurer cachée, trop de rivaux sont là qui épient ses moindres démarches, et qui découverte ne pouvait non plus rester impunie. Il est décapité, et son complice Ianaké Ypsilanti, prévôt des fourreurs de Constantinople, est étranglé.

Au printemps de 1739 la guerre recommence. Avant d'entrer en campagne, Munich organise un régiment de Moldaves ukrainois, en donne le commandement au jeune Cantimir, fils de Démétrius, et lui enjoint, sitôt la Moldavie envahie, de se faire reconnaître prince par les habitants. Cette mesure prise, il se met en marche, traverse la Pologne et pénètre en Bucovine. Comme en passant par le territoire polonais son armée se livre à des brigandages, vole et pille les biens des seigneurs, et ceux entre autres du comte Potowsky, on en accuse le jeune Cantimir qui, dit-on, veut se venger de ce palatin. Il est certain, en effet, que Cantimir avait à s'en plaindre pour avoir été par lui retenu prisonnier dans sa terre de Bradi avec menace de le livrer aux Turcs; mais il est plus probable que ces brigandages n'étaient que le résultat de l'indiscipline de l'armée russe, européenne par la forme, mais tar-

Digitized by Google

tare encore par le fond. Quoi qu'il en soit, la voici en Moldavie ; elle entre victorieuse dans Suciava le 28 août 1739, occupe Hotin le 31, et le 12 septembre se présente à Iassi, Cantimir et son régiment en tête.

Grégoire G'ica avait quitté Iassi dès la veille et s'était enfui vers le Danube, abandonnant à l'ennemi ses drapeaux, ses munitions et ses vivres. Pour ne pas perdre de temps, Cantimir assemble dès le lendemain les Boïers et le haut clergé, leur fait prêter serment de fidélité à sa personne et promettre de s'occuper à l'instant même des quartiers d'hiver pour les vingt-cinq mille hommes de *sa grandesse* la czarine. Les Moldaves jurent et promettent. Quels Moldaves? Voyons leurs noms et nous verrons quels ils sont et d'où ils viennent : des Petraké, des Ianaké, des Joanidés, des Dimitriadès, tous noms qui sentent le phanar et qui n'empêchent pas le jeune Cantimir de les trouver bons et valables. Il faut le dire à leur louange cependant, lorsque par un office rédigé sur un ton un peu trop hautain, Cantimir leur ordonne de se déclarer nettement contre les Turcs et de lui livrer G'ica, la réponse qu'ils lui font n'est pas sans quelque dignité. « *Qu'il suffise à ta grandeur*, lui disent-ils, *que* » *nous nous soyons déclarés pour elle.* » Cependant Munich qui convoitait la principauté pour lui-même s'irrite à tel point de cette réponse, témoignage d'une banale soumission, que, dans sa mauvaise humeur, il eût immédiatement livré le pays au pillage sans le souvenir que Bender tient encore, et l'affligeante nouvelle qu'après avoir perdu les deux Ors'ova, les Impériaux

Serment des Moldaves à Cantimir.

Digitized by Google

viennent d'être complétement battus à Belgrade. Stainville n'était plus là; on le raillait, je crois, en France de s'être donné une peine inutile. En effet, non-seulement le traité de Belgrade détruit celui de Passarovitz, en restituant aux Ottomans par les art. 4 et 5 tout le Banat de Craïova, avec la petite plaine qui s'étend entre la Cerna et le Danube, en exigeant la démolition des forts de Peris'au et de Mehadia, et par l'acte séparé du 5 novembre, celle aussi de la voie trajane de l'Olto et du fortin dit Fort-au-Chemin, mais il leur rend même Belgrade que leur avaient enlevée en 1697 les Français et le prince Eugène. La Porte rattache ainsi le Banat à la Vallaquie moyennant un tribut annuel de cent mille piastres et un bakschi de la part du fermier-général. A la nouvelle de ce traité du 18 septembre, Munich pense avoir assez fait et juge prudent d'en finir par la paix, quitte à restituer, s'il le faut, la Moldavie et Hotin; il entre donc en arrangement et s'estimant heureux d'*avoir enlevé à la Porte le droit qu'elle s'était arrogé de protéger la Pologne*, il évacue la Moldavie. Cantimir se retire honteusement, et Mavrocordato et G'ica restent à leur place. Les choses ainsi terminées et la trève signée pour vingt-cinq ans paraissant devoir durer, les deux fermiers, l'un à Iassi, l'autre à Bucuresci, convoquent une assemblée générale de la noblesse et du clergé, présentent à son approbation un plan de réforme, qu'à leur dire l'état du pays exige, qui, selon eux, doit en faire le bonheur et ne fait qu'en consommer la ruine. Que l'assemblée les comprenne ou non, ce n'est pas ce qui leur importe;

Traité de Belgrade.

Digitized by Google

Constantin et Grégoire ne lui demandent point d'avis, ils n'exigent d'elle que des signatures, et elle signe.

Réforme dite de C. Mavrocordato. Ses résultats.

Par cette réforme, le clergé et les monastères sont exemptés de l'impôt, mais privés des gratifications qu'ils recevaient jusqu'à présent du fermage des salines et des douanes; il est établi un conseil composé de dix ecclésiastiques auxquels les Igumènes (abbés ou prieurs) sont tenus de rendre compte. Ce conseil est chargé de l'inspection générale du clergé et de ses biens. Les monastères doivent verser le superflu de leurs revenus dans la caisse de la métropole, et ces fonds doivent servir à la dotation des filles pauvres, à la fondation et à l'entretien des écoles grecques; les Boïers sont exempts de toute contribution. Tout ceci n'est pas nouveau. Ces mesures administratives sont renouvelées du Code de Radu IV, et ce qu'elles ont de bon appartient à Niphon. Néanmoins, il faut savoir gré à Constantin et à Grégoire de les avoir fait revivre au moment même où elles allaient s'éteindre. Mais ce qu'on ne peut leur pardonner, c'est d'avoir maintenu la déchéance des familles dont le nombre s'est considérablement accru depuis un demi-siècle; c'est d'y avoir poussé en établissant que l'*indigénat s'acquiert par le mariage avec une indigène;* c'est de les avoir classées en nĕmuri ou de race de première et de deuxième classe, en mazils ou licenciés ou formant la troisième classe de la basse noblesse; c'est, en soumettant cette dernière à l'impôt, de ne lui avoir conservé que les souvenirs qui se rattachent à son nom; c'est, en restreignant le servage par la formation des scutelnici, en

Digitized by Google

faisant ceux-ci tributaires des particuliers, en en créant une classe nouvelle, un quatrième échelon de la basse noblesse, d'avoir fait peser davantage sur un plus petit nombre de contribuables toutes les charges de l'État. Ce n'est pas tout, si les employés reçoivent des traitements fixes, tandis que depuis longtemps ils n'étaient plus payés qu'en priviléges féodaux, droits de perception et d'octroi à telle ou telle barrière, sur telle ou telle denrée, en revanche les capitaines de mille sont rayés du service, les capitaineries abolies et les juridictions confiées à des *ispravniks*. Alors, tandis que ces hautes fonctions deviennent la proie des imberbes de famille, pour prix de leurs services les vieux capitaines sont rangés dans la troisième classe et soumis à l'impôt comme les clients des Boïers et les *gràmàtici* du fisc; l'armée active est licenciée, classée dans les mazils et imposée, à l'exception de cent vingt fantassins, de cent vingt cavaliers et de seize cent vingt trabant'i reconnus indispensables pour la police du pays. Ce n'est pas tout encore, si les lois de Mathieu sont remises en vigueur, s'il est rétabli trois cours de justice, d'instance, d'appel et de cassation, si certains impôts, le vaccage, le pogonage, sont abolis, si le sont également les présents en nature, pes'kes' ou plocon, dus à tout nouveau fermier, en revanche les droits de moutonaille, de vinade, de douane et de gabelle sont doublés, la liste civile est abolie, le trésor public est celui du fermier, la capitation est fixée à dix piastres; or, la piastre d'alors étant le tiers du ducat (1), le nombre des contri-

(1) Engel la fait même égale à celle d'Espagne.

Digitized by Google

buables étant en Vallaquie de cent soixante-quinze mille, et en Moldavie de cent vingt-cinq mille, les revenus du prince s'élèvent donc ici à cinq cent quatre-vingt trois mille cent trente-trois ducats, et là à trois cent soixante-dix-neuf mille cent soixante-six. Ainsi, à l'exception de l'abolition des gratifications du clergé, de l'introduction des traitements, de l'établissement des cours de justice, cette réforme est non-seulement vicieuse, mais inique, mais fatale au pays, mais un obstacle au développement de ses richesses, de son industrie, de ses libertés. Elle n'a aboli des abus que pour en créer de plus grands, et l'établissement des scutelnici est certes le moyen le plus infâme dont gouvernement se soit jamais servi pour récompenser ou corrompre. Ces scutelnici, qui autrefois étaient les remplaçants dans l'armée, sont aujourd'hui des affranchis de toute contribution au profit de l'État en faveur de tel et tel, c'est un don que l'État fait à celui qu'il récompense ou achète, c'est une machine humaine dont le maître se peut servir comme d'une chose au moins une fois l'an ; ce n'est pourtant pas son esclave, mais c'est son lit, son pain, son vin, ses meubles; c'est sa maison tout entière, car c'est cette machine qui selon son désir lui fait et lui donne tout gratis jusqu'à concurrence de quatre-vingts piastres, c'est-à-dire trois cent vingt francs. Tout Boïer en a plus ou moins, de dix à cent cinquante, suivant son rang, en sorte que le moindre Boïer, outre son patrimoine, outre son traitement, touche encore de l'État un revenu qui n'est pas moindre de trois mille deux cents francs, et

Établissement des scutelnici et leur effet funeste.

Digitized by Google

que tout *protipendada* perçoit ainsi de vingt-cinq mille six cents à quarante-huit mille francs. Les Boïers, on le pense bien, se prêtent volontiers à toutes ces métamorphoses qui les enrichissent, et redoublent d'intrigues et de bassesses pour avancer dans la hiérarchie nobiliaire.

Les Romans se prêtent au vasselage.

Soit dit en honte de tous, le Roman ne se prête pas moins bien que l'Archonda à cet indigne vasselage. Pour échapper aux exactions des agents du fisc, l'un consent à se faire l'homme, la chose de tel et tel Boïer, et le Boïer fait son orgueil du nombre de ses clients qui l'engraissent et se nourrissent de sa protection. C'est que déjà les principes les plus sacrés de la morale ont été faussés ; c'est que depuis longtemps déjà la religion ne consiste plus qu'en des signes extérieurs, que le fils de Boïer dédaigne d'entrer dans les ordres ; que l'Évangile ne se lit plus ; que toute action qui ne fait point esclandre n'est pas réputée mauvaise ; qu'il vaut mieux la laisser impunie que de la donner en exemple par un châtiment ; c'est que l'on peut extorquer impunément à la condition d'être adroit ; que tout est devenu science financière, et l'argent mesure de tout ; que le vice et la vertu ne sont plus que des branches de finances, que les peines et les récompenses ne consistent plus qu'en impôts et immunités (1) ; c'est qu'à force d'avoir pressuré, tordu le peuple, on lui a brisé le cœur avec les os, la volonté avec l'âme ; c'est qu'on l'a amené à ne plus se pouvoir porter soi-même, à se démettre de ses sentiments, à ne plus oser

(1) *Voy.* les Mémoires du général de Bawr.

Digitized by Google

ni voir, ni parler, ni entendre ; c'est qu'entre les Boïers mêmes, il n'est plus ni union, ni fraternité, mais suspicion et envie ; c'est que s'ils se baisent sur la bouche c'est en signe de trahison ; s'ils se pressent cœur contre cœur, c'est pour s'étouffer ; c'est qu'il n'y a plus de confiance même dans la famille ; c'est qu'ils se cachent les uns des autres, s'observent mutuellement, ne se parlent que comme si chacun d'eux devait accuser l'autre ; c'est qu'enfin ils ont mis en pratique cette honteuse maxime du phanar : « *lèche la main que tu » ne peux mordre*, » que dans leur serment à l'État ils se sont ravalés au rôle d'espions, et qu'après s'être ainsi dégradés, ils n'avaient pu faire autrement que de dégrader le peuple.

Sans affranchir le paysan, comme on l'a prétendu, Constantin et Grégoire publièrent néanmoins un urbarium qui apporta une amélioration sensible dans sa position et qui, comparé à celui de 1830, a sur ce dernier l'avantage de la sincérité. Il fallait fixer son état, les devoirs et les droits qui jusque-là, malgré les lois de Basile et de Mathieu, ne l'étaient pas encore et ils les fixèrent ainsi : 1° tout paysan, colon ou fermier, travaillera par an, huit, dix et douze jours, selon son arrangement avec le propriétaire, et celui-ci est tenu de lui donner des terres de labour, des pâturages et du bois de chauffage et de construction ; 2° tout paysan payera au propriétaire la dîme des céréales, le cinquième du foin et le vingtième des ruches ; 3° tout paysan payera par ruche trois paras, par chèvre quatre, par porc de cinq à six ; 4° il

Urbarium.

Digitized by Google

donnera par troupeau au seigneur un agneau et la dîme du fromage ; 5° il ne pourra ni planter des vignes, ni pêcher, ni vendre vin et liqueurs, ni tenir étal de boucher sans l'assentiment du propriétaire ; 6° s'il quitte furtivement le village et qu'il ne s'y représente pas avant trois ans, sa maison avec tout ce qu'il y aura laissé appartiendra au seigneur ; 7° il pourra le quitter pour un motif valable.

Qu'en résulte-t-il ? qu'après avoir satisfait à l'impôt, aux exigences des agents du fisc, aux redevances dues au seigneur, il ne lui reste pas toujours de quoi vivre. Poussées par le désespoir des milliers de familles se lèvent et émigrent, qui en Bulgarie, qui en Ardialie, qui en Servie ; les uns se font routiers, pour vivre, et les autres n'en ayant pas la force, tombent dans une léthargie dont ils ne doivent sortir de longtemps.

Réflexions du général de Bawr.

Les observations du général de Bawr sur cette réforme trouvent naturellement leur place ici. « Bien loin, dit-il, de songer à asseoir le poids principal de l'impôt sur les productions et la consommation du pays, Mavrocordato augmenta la capitation, et abandonna ses autres revenus à des fermiers, à l'exemple de ses prédécesseurs. Cette manière de percevoir les impôts, pour être commode aux hospodars, est très-pernicieuse au pays.

» Pour achever la ruine du peuple, c'est sur le laboureur que l'on fit peser exclusivement tout le poids d'un tribut si exorbitant et si peu proportionné au nombre et aux moyens des habitants, et cette surcharge se leva aussi par voie de capitation. Or cet impôt est d'autant

Digitized by Google

plus pernicieux qu'il est presque toujours arbitraire. Il faut s'étonner qu'aucun prince n'en ait connu les suites fâcheuses et n'ait entrepris de l'abolir. Il était cependant aisé de s'apercevoir, qu'en mettant l'impôt et son accroissement sur les productions de la terre et la consommation des denrées, le riche serait forcé d'y contribuer en soulagement du pauvre, et que les Turcs eux-mêmes, répandus en Moldo-Vallaquie, auraient été obligés de supporter une partie du fardeau.

» Personne n'ignore aujourd'hui que l'impôt assis sur la terre et les produits et non sur les personnes, lorsqu'il est restreint dans de justes bornes, peut servir à encourager l'industrie, à multiplier les produits, à favoriser la population et la circulation, à faire fleurir les arts et le commerce et à donner ainsi l'essor à l'esprit humain. La capitation, au contraire, arbitraire dans tous ses procédés, appauvrit le peuple en écrasant le pauvre et en épargnant les riches, détruit l'agriculture, enchaîne l'industrie, engourdit les esprits et traîne avec elle tout le cortége de maux et de calamités dont les états les mieux constitués deviennent à la fin victimes. »

Nous venons de voir ce qu'il a produit et pourtant c'est sur cette réforme qui le maintient, qui détruit l'armée, qui ferme les écoles, qui étouffe jusqu'aux derniers germes de la nationalité, qui crée indirectement des droits à la noblesse en ne fixant que les devoirs du paysan, que se modellera le règlement de 1830. C'est qu'on la croira chose antique cette réforme; c'est qu'on aura oublié les anciens usages;

Digitized by Google

c'est que trois générations se seront écoulées ; c'est enfin que quatre-vingt-dix ans sembleront autant de siècles à des hommes dont la plupart auront oublié leurs aïeux, dont un grand nombre ne datent que d'hier, dont quelques-uns, sans passer même par la bourgeoisie, ont sauté de la boue sur un piédestal.

Excuse en faveur des phanariotes.

A voir les choses telles qu'elles sont et sans anticiper sur les événements, il est permis de croire que si Mavrocordato et G'ica fussent venus un siècle plus tard, s'ils eussent vu, comme les hommes d'aujourd'hui, le règne du bon plaisir passer en Europe avec 93, l'empire de la force crouler avec 1815, leurs vues eussent été moins rétrécies, moins égoïstes, plus généreuses et plus sincères que celles de leurs imitateurs qui prétendront néanmoins avoir donné à leurs pays des institutions libérales. Non certes, ils n'eussent pas jugé l'homme plus bête que la brute, et quand les brebis ne sont parquées chez eux qu'en trois classes (1), ils n'en eussent pas fait six et huit de la race humaine ; ils eussent réparti l'impôt sur tous, suivant la fortune de chacun, ils n'eussent pas permis que le paysan ne fût que colon ou tout au plus fermier sur une terre qui est à lui depuis dix-sept siècles : car il faut être juste avec ces Phanariotes ; leur conduite n'est trop souvent que le résultat de ce qu'ils voient autour d'eux, des violences des Anglais dans le dépouillement des héritiers d'Écosse, de la vénalité des charges de la justice et de la noblesse dans les États

(1) *Voy.* la statistique.

Digitized by Google

les plus policés, et si, par esprit de corps, ils dépouillent Boïers et mos'neni, s'ils vendent les charges à l'encan et délayent la noblesse pour l'avilir, l'esprit de conservation les eût fait malgré eux céder à la philanthropie du siècle.

Répartition des scutelnici.

Telle que l'avaient instituée Radu IV et Étienne le Grand, la noblesse était de trois classes, chacune de six grades. Elle n'était d'ailleurs que les titres des charges de cour ou des fonctions publiques; Constantin et Grégoire en doublant les charges doublèrent naturellement les titres. Il y a deux nouveaux grands vornics (juges), du haut et du bas pays, deux nouveaux grands logothètes; l'aga monte au rang de première classe, et sous le singulier titre de hatman, est établi en Vallaquie un chef des huissiers. Chacun de ces titres rapporte au titulaire, à ceux dits *païele* (honorifiques) et *bib vel* (en non-activité), un certain nombre de scutelnici, et à ceux dits *vel*, ou en activité, des traitements et des scutelnici. Ainsi le bano touchait annuellement cinquante mille piastres et cent cinquante scutelnici; le grand vornic du haut pays, soixante-six mille piastres et cent vingt scutelnici; celui de la caisse des grâces soixante mille piastres et quatre-vingt-dix scutelnici. Le grand logothète du haut-pays cinquante mille piastres et quatre-vingts scutelnici; celui du bas pays trente mille piastres et quatre-vingts scutelnici; le postelic douze mille piastres et cinquante scutelnici; le spatar en Vallaquie et le hatman en Moldavie trente mille piastres et quatre-vingts scutelnici; le vestiaire, cinquante mille piastres et quatre-vingts scutel-

Digitized by Google

nici. Or, comme, en énumérant ensemble les titulaires de chaque titre, on en trouve onze cent soixante, si on leur donne, terme moyen, à chacun cinquante scutelnici, on a la somme de cinquante-huit mille scutelnici ou familles exemptes d'impôts envers l'État au détriment de la masse, c'est-à-dire que l'impôt étant à dix piastres, ce sont cinq cent quatre-vingt mille piastres, soit deux millions trois cent vingt mille francs (1), dont est frustré le trésor public.

Il n'est pas étonnant qu'avec un tel système, Grégoire et Constantin éprouvent le sort de tous les réformateurs. A l'exception de ces onze cents titulaires, ils mécontentent tout le monde, les faibles qu'ils écrasent, les grands qu'ils avilissent. On se moque, on se plaint, on intrigue et ils sont déposés; le premier est rappelé à Constantinople, le second est envoyé à Iassi, et Michel Racoviça obtient la Vallaquie à la condition d'un présent considérable en sus du tribut. Cependant, comme pour s'en procurer l'argent, il augmente la capitation de deux piastres, et que les cent quarante-sept mille familles de contribuables n'y suffisent pas, il rétablit le vaccage et impose le clergé : les plaintes continuent ; une émigration de quinze mille familles leur donne du poids; elles sont prises en considération, et il est rappelé et exilé à Mitylène (septembre, 1744).

M. C. Mavrocordato II. 1741-43. V. Michel Racoviça I. 1741-44.

Constantin Mavrocordato, qui a payé douze mille bourses (trente mille ducats), reparaît pour la quatrième

V. C. Mavrocordato III. 1744-48. M. Jean Mavrocordato III. 1743-47.

(1) Trois piastres étant alors égales à un ducat, la piastre valait environ 4 fr. d'aujourd'hui.

Digitized by Google

fois en Vallaquie, et son neveu Jean, fils de Nicolas, est envoyé en Moldavie à sa place. Désormais le terme du fermage est fixé à trois ans, et dès lors commence pour la Romanie cet état, le pire de tous, le provisoire. Jusqu'à cette époque elle avait été en proie à la guerre, à l'anarchie, aux exactions, à la peste, à la famine, mais elle avait eu de temps à autre des jours de repos, des heures d'espérance, et, tant était grande l'activité des Romans, que les affaires avaient toujours repris leur cours comme si ces fléaux ne devaient jamais revenir; mais du moment que les fermiers généraux, passant de la condition subalterne de paschas à celle d'hommes d'affaires du sultan, ne sont plus que des marionnettes, des instruments de jonglerie ou d'escamotage, cerceaux et baguettes, billes et muscades que le divan jongleur fait passer comme il veut et quand il veut d'une main dans une autre, d'un gobelet dans un autre gobelet, de Iassi à Bucuresci, de Bucuresci à Iassi; le Boïer devient raya de fait, le t'èranu esclave; l'esclave n'a plus forme humaine; l'iniquité fait composer la justice; l'administration est un repaire d'agiotage où se vendent et s'achètent les divers détails de la misère publique; tout tombe, tout dépérit, commerce, agriculture, hommes et bêtes; tout sort du pays pour n'y plus rentrer, productions et numéraire. Le pays est ruiné, la Moldo-Vallaquie n'est plus qu'un désert (1).

Les fermiers devenus pièces de jonglerie.

A la vue d'un tel état de choses on serait presque

(1) Sarebbe cosa nojosa il descrivere li ragiri ed iniquità dei Greci del *fianal*... bastarà solo dire que nessun greco è divenuto ricco e che le due provincie sono state rovinate e ridotte quasi ad un deserto. *Raïcewitch*, p. 25.

Digitized by Google

tenté d'envier pour les malheureux habitants de ces provinces, le sort des rayas grecs, serviens, bulgares, albanais, car ces peuples semblent en effet moins à plaindre. Leur pays n'est pas, comme les principautés, convoité par une caste privilégiée. Il importe peu au pascha de régner à Andrinopole ou à Thessalonique, à Vidin ou à Gallipoli. Ils vont partout où les envoie le sultan, toujours avec la même importance d'eux-mêmes et le même mépris pour les chrétiens qu'ils spolient; et cet orgueil d'une part, et cette indifférence de l'autre, mettent souvent un frein à leurs rapines et leur font prendre en pitié les chrétiens voués à leur miséricorde. Dans les principautés, au contraire, le chrétien a beau crier merci! il ne lui est accordé ni merci ni miséricorde. Aussi lorsqu'à la fin de 1746 on y fait le recensement des contribuables, une grande partie ayant émigré, une autre s'étant fait exempter et effacer des rôles, au lieu de cent quarante-sept mille familles contribuables en Vallaquie et de cent douze mille en Moldavie, il ne s'en trouve plus ici que soixante-dix mille et là que cinquante mille. Ce déchet est pour l'établissement de l'impôt un embarras des plus grands; mais le génie fiscal, qui ne doute de rien, le rétablit bientôt dans son assiette, et il ne calcule pas longtemps pour cela; il se contente de le doubler, et, pour n'en rien perdre, établit les *ludé;* c'est-à-dire qu'il divise les contribuables par corps de dix familles, toutes solidaires les unes des autres. Il faut le dire, cependant, afin de soulager le contribuable, l'urbarium de Constantin, demeuré jusque-là sans vigueur, est mis à exécution. Il en

Établissement des *ludé.*

Digitized by Google

résulte qu'au lieu de vingt-quatre jours, tel qu'il en était tenu depuis Mathieu et Basile, le paysan n'en travaille plus que douze au profit du propriétaire; et l'on peut ajouter, afin de faire soupçonner le bienfait du règlement organique de 1830, que le peuple est en ce point moins malheureux à cette époque qu'en 1844 (1).

La Porte qui veut profiter de la paix pour emplir ses coffres, n'attend pas toujours l'expiration des trois ans du bail pour changer ses fermiers; quelquefois même ceux-ci, dans la crainte d'être supplantés, s'entendent entre eux, vont au devant de ses intentions, offrent le tribut d'une année d'avance, et peuvent ainsi échanger. C'est ce que font, en effet, le 27 juillet 1748, Constantin et Grégoire, bien que ce dernier n'ait remplacé que depuis neuf mois Jean Mavrocordato en Moldavie. Pour satisfaire aux exigences de la Porte, ils élèvent le droit de moutonaille à six paras, lèvent sur le peuple le présent du beiram qu'ils ont promis au grand visir, et le frappent du singulier impôt dit (lipse) déficit, afin de compléter le montant de la capitation des cent cinquante mille et cent soixante-dix mille familles contribuables qui existaient dans les principautés avant Michel Racoviça. Car en doublant l'impôt, ils n'avaient eu que le montant, l'un de cent mille, l'autre de cent quarante mille familles, c'était donc une différence ici de douze, là de trente mille familles formant un capital de cent vingt mille et de trois cent mille piastres, dont il fallait imposer en sus le paysan. Grégoire en était là, la tête pleine de chiffres et d'intrigues, lorsque se sentant vieux, et

V. Grégoire G'ica III. 1748-52.
M. C. Mavrocordato II. 1748-49.

(1) *Voy.* la statistique.

Digitized by Google

voyant sa fin prochaine, il essaye de faire oublier par ses bonnes œuvres ses exactions de douze années. Dans ce but, il construit et dote l'hôpital de Panteleimon, près de Bucuresci ; autorise les protestants hongrois et saxons à se construire un temple dans la capitale, les exempte de toute contribution pour sept pogons ou deux mille huit cents ceps de vigne, cent brebis, cent porcs et cent ruches. C'est ainsi que réconcilié avec lui-même il expire dans la crainte de Dieu, sans songer que ces nouveaux priviléges accordés à des étrangers sont loin de le réconcilier avec le peuple.

A sa mort, les Vallaques, jaloux de faire acte de courage et de patriotisme, élisent Charles G'ica, son fils aîné, et envoient des députés demander à la Porte la sanction de leur élection ; mais la Porte leur donne à entendre qu'il ne doit pas leur importer, plus qu'à elle, que ce soit Charles ou tout autre, et leur envoie Mathieu, frère puîné de Charles, qu'elle tenait en otage. L'élu de la Porte ayant rencontré chemin faisant l'élu des Boïers : « N'allez pas plus loin, leur fait-il dire par un » tschausch, c'est moi qui succède à mon père. — Que » ta grandeur continue sa marche et soit heureuse, ré- » pondent ceux-ci ; quant à nous, nous avons mission » d'aller demander à Constantinople le renvoi des Turcs » du territoire, et nous devons..... — Retourner, achève » le tschausch, si vous ne voulez laisser vos têtes à » Stamboul. » Cet avis est une menace. Les députés la comprennent, rebroussent chemin et rentrent à Bucuresci avec Mathieu dont ils grossissent le cortége (1752). L'année suivante celui-ci échange avec Constantin

V. Mathieu G'ica IV. 1752-53.

M. Constantin Racoviça. 1749-53.

Digitized by Google

Racoviça qui depuis 1749 avait remplacé en Moldavie Constantin Mavrocordato. On ne connaît guère de ce Mathieu que quelques actes relatifs à l'administration et commençant tous par cette formule pompeuse : « Nous, duc et seigneur de la terre romane. » Quant à Racoviça, il s'était distingué dans son administration de la Moldavie par la protection qu'il avait accordée aux missionnaires catholiques, par l'édification d'églises, l'établissement d'écoles grecques de paroisses et la fondation d'hôpitaux à Iassi et dans d'autres villes. On a malheureusement à lui reprocher de s'être laissé dominer en Vallaquie par son gendre Thanatos, aux insinuations duquel il augmenta tellement la capitation, que le contribuable en vint à payer par mois ce qu'il ne payait naguère que par trimestre. Dans cette extrémité, quelques vieux Boïers de vieille souche s'assemblent et choisissent entre eux deux députés pour aller porter au sultan les doléances du pays. Le choix tombe sur deux frères Vàcàresco. C'est leur tête qu'ils risquent; mais le pays l'exige, et les Vàcàresco ne peuvent jamais hésiter en pareille circonstance. Ils partent, remplissent leur mission, en sont quittes pour être exilés en Chypre, et la Porte ordonne à C. Racoviça de céder sa place à C. Mavrocordato qui reparaît pour la cinquième fois.

V. Constantin Racoviça. 1753-56. M. Mathieu G'ica IV. 1753-56.

Les deux frère Vàcàresco sont exilés.

V. Constantin Mavrocordato. 1756-58.

Cet homme faisait l'admiration du divan qui l'employait dans les moments les plus critiques. Il avait, en effet, une présomption sans bornes, ne désespérant jamais ni des temps, ni des hommes, ni de lui-même. Cette fois encore, lorsque Racoviça croyant avoir

Digitized by Google

épuisé tous les moyens parce qu'il avait tout pressuré, tout tordu, jusqu'aux obiales (1) de la prostime (plèbe), Mavrocordato se fait fort non-seulement d'augmenter l'impôt, mais de se bien tirer de la promesse de quinze mille kilos de grains qu'il a faite à la Porte. Arrivé dans le pays, il en commande aussitôt trente mille, et en expédie la moitié à son compte. Cette idée était neuve, et ses successeurs la trouvant bonne, il n'en fut pas un qui ne l'imitât; puis il met les salines aux enchères, les fait monter à cent cinquante mille piastres, et oblige les fermiers par ce taux exorbitant à faire en sorte, pour ne se pas ruiner, de s'assurer par le bail d'une seule année le débit des trois années suivantes. Ils en extraient, en effet, ce qui jamais ne s'était vu, vingt-cinq millions d'okas de minéral, et en remplissent tous les pays circonvoisins, en sorte que pendant plusieurs années il ne se présenta personne pour exploiter les salines.

La Moldavie n'est guère plus heureuse. Depuis bien des années le peuple émigre tous les jours; il ne reste plus aujourd'hui que trente-cinq mille familles contribuables, et comme elles viennent d'être frappées par C. Racoviça d'un impôt de trente-six piastres (plus de 40 fr.), elles se lèvent en masse et menacent de suivre les autres émigrés. Il eût été vraiment curieux de les voir exécuter cette menace. On aurait su dès lors comment des seigneurs s'y prennent pour vivre quand ils n'ont plus à s'engraisser de la sueur du peuple; mais le nom de patrie a conservé sur elles un dernier reste de puissance qui les domine et les arrête (1756). Néan-

Les fermiers ont peur.

(1) Linge qui sert de bas.

Digitized by Google

moins Constantin a peur ; l'exécution d'Ali-pascha qui vient d'avoir lieu quelques mois avant, en 1756, la tête de ce concussionnaire clouée à la porte du sérail, et l'inscription qu'on y lit au bas : « La punition » est certaine pour tous ceux qui désobéissent à leur » maître, seigneur de l'univers, et qui ne cessent d'ex» torquer de l'argent et de répandre des grâces sur » leurs créatures ; » tout cela le fait craindre pour lui-même, l'oblige, pour un moment du moins, à plus de douceur, à réduire l'impôt, à faire mille promesses, à témoigner enfin de son désir de ne plus voir le peuple spolié par les agents du fisc.

V. Charles G'ica V. 1757-58.

Rappelé à la fin de l'année, il laisse à Charles G'ica, qui le remplace, le soin d'exécuter ses promesses. A cet effet, celui-ci établit deux ispravniks par cercle, l'un grec, l'autre roman, afin de les faire surveiller l'un par l'autre. Cette pitoyable mesure a les résultats qu'elle devait avoir, résultats funestes dont est menacé aujourd'hui le Liban ; las de s'observer, de se contrôler, de vivre en ennemis, les deux collègues se rapprochent, s'entendent, se serrent la main, font la paix, et la ratifient par une malversation commune qui les compromet tous deux. De ce moment il y eut dans chaque cercle deux exacteurs au lieu d'un, et cet état de choses devait durer plus de soixante ans ! Quelque absurde que fût cette mesure, elle n'en parut que meilleure aux Boïers indigènes à qui la place appartenait de droit ; ils y trouvaient une sinécure, les Grecs travaillaient pour eux, et ceux-ci sachant se payer de leur travail, tout le monde était satisfait. Mavrocor-

Digitized by Google

dato se hâta lui-même de l'adopter; il la considérait comme le complément indispensable et naturel de sa réforme qui déjà avait coûté au pays les quatre cinquièmes de sa population. Il paraît cependant que le mécontentement qu'elle produisit parmi le peuple parvint bientôt aux oreilles du sultan, car après quinze mois de mise à exécution elle occasionna le rappel des deux fermiers. Charles se disculpa, mais Constantin fut enfermé aux Sept-Tours, et s'estima heureux de sauver sa tête moyennant trois cents bourses. La peine fut commuée, et il fut exilé en Chypre (1758), et de là à Mitylène.

V. Charles G'ica V. 1758-61. M. Jean Callimachi I. 1758-61.

Cette année une nouvelle famille commence à s'élever au rang de fermier général. Depuis 1711 on n'avait vu que les G'ica, les Racoviça et les Mavrocordato, voici venir les Callimachi dans la personne de Jean Théodore, drogman de la Porte. Il est envoyé en Moldavie à la place de Charles G'ica, lequel étant venu à bout de se disculper, avait obtenu, moyennant un million de piastres, le fermage de Vallaquie. Son avénement coûte la vie à Ianakè Soutzo, qui briguait sa place. En arrivant dans le pays, son désappointement est extrême, car le montant de la capitation ne s'élève qu'à huit cent mille piastres. Il est donc obligé, pour rentrer dans ses fonds, de rétablir l'impôt sur le pied où l'avait laissé Racoviça, et de demander l'ajutoriça ou subside, et, pour bénéficier, de taxer fortement le tabac, le vin et les brebis, en sorte qu'en moins d'une année il se fait un capital de deux millions cinq cent quarante-six mille huit cent vingt-huit piastres. Ses

Digitized by Google

créanciers sont payés; il paye même au divan quatre cent mille piastres pour obtenir le renvoi des Turcs, et les Vallaques lui savent gré de ce bon emploi de ses fonds. Ses trois années étant expirées, il va attendre à Constantinople une nouvelle vacance (1761), car pour le moment les deux places sont occupées. Tandis que Grégoire Callimachi va succéder en Moldavie à Jean Théodore, son frère, Constantin Mavrocordato, sorti de l'exil, rentre en Vallaquie pour la sixième fois. Ce sera la dernière. Rien de nouveau n'a lieu sous cette nouvelle gestion, si ce n'est que le bano résidant à Craïova est remplacé par un *caïmacam*, et que la fonction attachée à ce titre est ainsi abolie; cette nouvelle mesure excite le mécontentement général de la noblesse. Elle profite de cette atteinte à ses priviléges pour crier contre les réformes, se plaint hautement à la Porte de leurs fâcheux résultats et en demande l'abolition. La Porte se contente de rappeler Constantin et de le déclarer *mazil*. Constantin Racoviça lui succède en mars 1763. Il prélude à sa gestion par deux atrocités inouïes. Il fait enfermer un Boïer à Sinaï (1), le charge de chaînes, le met au pain et à l'eau, et lui fait coudre ses habits sur le dos afin qu'il meure dévoré par la vermine. Puis il enferme dans une cage de fer un médecin allemand sous le prétexte qu'il a tué sa femme par ses médicaments, et le fait bâtonner chaque jour sous ses yeux jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme il était redevable de sa nomination à Stavraki,

M. Grégoire Callimachi II. 161-64.
V. Constantin Mavrocordato III. 1761-63.

V. Constantin Racoviça II. 1763-4.

(1) Monastère des Carpathes.

Digitized by Google

drogman de la Porte, il se croit obligé de recevoir dans Bucuresci un capidji-baschi qui, sans lui et malgré lui, se met à arrêter les Boïers, à les emprisonner, à leur arracher leurs titres de propriétés et l'eût peut-être dépouillé lui-même, si la mort ne fût venue le surprendre au mois de février de l'année suivante. Le 16 avril, Étienne, son frère, l'avait déjà remplacé. Après avoir préludé à sa gestion par deux assassinats, celui du stolnic Stephanaki qu'il avait fait pendre à sa porte, et celui du hatman Buzesco, auquel il avait fait trancher la tête, Étienne s'était mis à l'œuvre, c'est-à-dire à la rapine; mais s'il a pour lui toute l'avarice et toute la cruauté de son père, il lui manque l'adresse de Mavrocordato. Le peuple qui depuis quarante-huit ans croyait souffrir tout ce que l'on peut souffrir de misère et d'opprobre, la ressent cette fois si vive, que, n'en pouvant plus, sans autres armes que des épieux, des pioches, des haches et des pierres, il se soulève, court aux églises, sonne le tocsin, enfonce les prisons, délivre les malheureux que le fisc y retient, et rapide comme un torrent, rugissant comme une troupe de lions, s'en va criant d'une voix menaçante par toutes les rues de la ville et jusqu'au palais du fermier : « Moins d'impôts ! plus de phanariotes ! paix au peu-» ple ! grâce aux Boïers ! » Dans ce pressant danger, la première pensée de Racoviça est de composer avec la foule. « Que ta grandeur s'en garde bien, lui disent » les phanariotes qui l'entourent, ou nous serons tous » massacrés. — Que faire donc ? leur demande-t-il. — » Faire charger par tes Albanais. » L'ordre suit im-

V. Étienne Racoviça III. 1764-65.

Le peuple s'insurge.

Digitized by Google

médiatement le conseil. Le peuple tient bon ; mais le sang coule, des milliers de cadavres restent sur la place, la foule se disperse et le calme se rétablit. Cependant le bruit de cette insurrection a retenti jusqu'au delà du Danube, et elle y réveille les noms de Michel et de S'erban. Pour l'assoupir, le divan envoie un tschausch avec ordre de faire enquête ; Racoviça est rappelé, et bientôt après étranglé avec Stavraki, son complice (1765). Quant à Grégoire Callimachi, il se fait d'abord aimer du peuple et estimer de la Porte. Il a l'avantage d'avoir près de lui un homme éclairé, prudent et fait aux affaires : M. de La Roche, qui le fait entrer dans une bonne voie et l'empêche de dévier. Rappelé, selon l'usage, après trois ans de gestion, il est réintégré cependant en 1766, au grand déplaisir de Grégoire G'ica, qui n'avait tenu que deux ans. Malheureusement il a la faiblesse cette fois, au mépris des sages conseils de M. de La Roche, de céder aux insinuations du cabinet russe ; la Porte en est instruite, et lui envoie un capidji-baschi qu'il n'a pas l'adresse de prévenir. Il est arrêté, conduit à Constantinople, jeté aux Sept-Tours avec son chargé d'affaires ; ses biens sont vendus, et il meurt décapité (1769). La déposition de l'un, la décapitation des autres, sont différemment interprétées par la noblesse. C'est elle qui a préparé la chute de Mavrocordato, c'est Dieu qui a châtié Callimachi et Racoviça, et le peuple veut bien encore se reposer sur les Boïers et espérer dans la Providence.

M. { Grégoire G'ica III. 1764-66. Grégoire Callimachi II. 1766-69.

C'est alors que Charles G'ica qui depuis huit ans attendait avec impatience qu'une des deux chaises fût

V. Charles G'ica V. 1765-66.

Digitized by Google

vacante, s'empare aussitôt de celle de Racoviça. Il n'augmente pas l'impôt, alors au maximum, mais il n'en diminue rien. On lui doit cependant d'avoir racheté quelques îles du Danube moyennant vingt mille piastres, et le fief d'Odaïa vesirului (la chambre du visir) moyennant huit mille. Ce dernier domaine était depuis la mort d'Étienne III Cantacuzène, l'apanage de la sultane favorite. C'est pourquoi il fut généralement regretté lorsque la mort le frappa au printemps de 1766, et c'est pourquoi aussi les Boïers demandèrent son fils par une pétition que la Porte agréa.

V. Alexandre G'ica VI. 1766-68.

Alexandre G'ica reçut donc les insignes de sa charge; et il est à présumer que pendant sa gestion les émigrés rentrèrent en grand nombre, car dès l'année suivante, sans avoir augmenté l'impôt, ses revenus s'élevèrent de 1,808,920 piastres à 2,021,182.

Coup d'œil sur l'Europe.

Il y a assez longtemps que nous sommes absorbés par les chiffres, les extorsions, les roueries des fermiers, par les complaisances et les molles démonstrations des Boïers, par les plaintes sourdes, le silence et le désespoir du peuple; détournons-en les yeux un instant pour les reporter sur l'Europe: ce sera peut-être remonter à la source de tous les malheurs qui affligent ces provinces. La France en proie au favoritisme, est faible, impuissante et se contente de haïr; l'Angleterre qui se rit de sa haine, influence l'Espagne et protége la Hollande; l'Autriche et la Prusse s'observent; la Pologne est déchirée par les factions qu'y entretiennent la France, la Prusse et la Russie; le Danemark et la Suède sont sans poids; la Turquie a laissé tomber en 1712 le

Digitized by Google

dernier rayon de sa gloire et de sa puissance; la France l'ignore ou ne s'en souvient plus; l'Autriche n'y veut pas croire, l'Angleterre s'en doute et la Russie seule en est sûre. Elle n'a garde d'en rien dire: son intérêt, sa vie est dans sa discrétion. Elle est tout yeux, tout oreilles, et sait bien que ce n'est qu'à pas de loup qu'elle peut marcher de la Finlande au Caucase et d'Astrakan à Belgrade. On conçoit donc que ce marasme de certains États, cette convoitise de certains autres, cet égoïsme de l'Angleterre, cette anarchie de la Pologne, cette vieillesse prématurée de la Turquie, tout en étant pour la Russie des moyens d'agrandissement et de faciles conquêtes, sont pour les principautés, livrées à la merci d'obscurs étrangers, la source de tous les maux que nous venons d'y voir (1).

Propagande russe. Ses trois émissaires.

Voici l'époque où la Russie commence en Orient cette propagande religieuse qui, si la France n'y prend garde, doit détruire son influence morale sur tous les chrétiens de l'empire ottoman. Le lierre ne s'unit point au jasmin, il lui faut un chêne. C'est donc à une nation forte et puissante de volonté que se rattacheront les chrétiens d'Orient. La protection exclusive du catholicisme ne suffit point à la France. Cette protection fait obstacle, mais cet obstacle est lui-même la cause de déchirements ou tout au moins d'une stagnation qui fait douter de sa puissance. Plus que jamais très-chrétienne par sa tolérance évangélique, la France se doit aujourd'hui à elle-même d'embrasser tous les chrétiens,

(1) *Voy.* **Esneaux**, *Histoire de Russie.*

Digitized by Google

de quelque secte qu'ils soient, dans le giron de sa nouvelle Église. Opposer le catholicisme à l'orthodoxie c'est lutter force contre force, c'est vouloir ne pas avancer, c'est donner l'avantage au czar, et c'est parce que le cabinet russe a senti la faiblesse de cette tactique, que ses vues ont grandi, qu'il ne se contente plus de la mer Noire pour limite, et convoite déjà la Méditerranée. Tandis que l'Allemagne et la France exposent des doctrines, éditent des systèmes, parlent beaucoup et agissent peu, la Russie ignorante encore, encore toute barbare, à l'exception d'une partie minime de sa noblesse, parlant peu, écrivant moins encore, mais observant beaucoup et mettant à profit nos indiscrètes vérités, la Russie, dis-je, sait agir et se préparer les voies à la conquête de l'Orient par des moyens que dédaignerait notre chevaleresque politique, mais qu'elle est bien forcée de trouver bons quand les résultats l'ont été. Depuis le siége de Vienne et la déroute des Osmanlis, les Rayas d'Orient avaient conservé le nom de Sobiesky comme celui du dernier héros chrétien, et leur admiration pour les Polonais leur faisait croire qu'ils leur devraient un jour leur salut. Ce n'était que de l'espérance. Pour agir plus puissamment sur la superstition des peuples, la Russie la formule en cette prophétie : « Les chrétiens seront délivrés par un peu- » ple de race blonde ; » et envoie en 1760 trois fidèles émissaires la propager dans tout l'empire des sultans.

Papas Oghlou et Stéphano.

L'un est un Grec de Thessalie, Papas-Og'lou, officier d'artillerie à son service, et qui sous le prétexte d'un congé de trois ans pour aller régler ses affaires à

Digitized by Google

Larisse, parcourt les côtes de l'Adriatique, la Thessalie, la Morée; sonde les esprits, les dispose, les gagne, les exalte par la promesse d'une prompte délivrance. L'autre est un être mystérieux qui porte l'habit de moine et feint de cacher le nom de Pierre III sous celui de Stéphano. Il parcourt la Servie, la Croatie, prêche aux habitants de cette dernière province l'oubli de leur haine mutuelle, le bonheur pour eux d'une alliance avec la Russie. « Ni l'Allemagne, ni la » Hongrie, leur dit-il, ne veulent rien faire pour vous; » la France dort, la Pologne se meurt, seule la Russie » pense à vous, veille sur vous, vous tend la main; » car seule elle est orthodoxe. Ne reconnaissez-vous » pas en elle la race blonde qui doit vous sauver? En » vérité, je vous le dis : *Je suis Stéphano, petit avec » les petits, méchant avec les méchants, bon avec les » bons.* » Non content de tenir ce langage au peuple, aux magnats, à l'évêque souverain du pays, il y fait croire par ses aumônes et ses largesses. Il répand l'argent parmi le peuple et fait don aux églises de saintes images richement enchâssées, de vases sacrés et d'habits sacerdotaux. Convaincus par cette éloquence, l'évêque applaudit à son zèle, les magnats soutiennent sa propagande, et trois mois après tous les chrétiens de l'Albanie, de la Servie, de la Romanie, se lèvent en criant : « Liberté! » Il est trop tôt encore; les Russes ne sont pas prêts; ils luttent pendant trois mois, et tombent écrasés par les Janissaires ou vont chercher un refuge dans les montagnes.

Pendant ce temps Papas continue d'agir en Morée.

Digitized by Google

Il s'abouche avec Mavro-Michalis et Jovanni, chefs des Maïnotes. N'ayant pu s'entendre avec eux, il va trouver Benati, évêque de Calamata. Sur la promesse de celui-ci de soulever cent mille Grecs à l'approche des Russes, il informe aussitôt le cabinet de St.-Pétersbourg que tout est mûr en Grèce pour une révolution. Persuadé par les dires du porteur de cette nouvelle, le jeune Ukrainois Tamara, le cabinet russe donne ordre à sa flotte de se diviser en deux escadres, à l'une d'elles de débarquer dans le Péloponèse, à l'autre de forcer les Dardanelles et de bombarder Constantinople. En conséquence de ces ordres, le comte Orlof se dispose à opérer le débarquement, demande à l'avance une entrevue à Mavro-Michalis. Celui-ci l'accepte, mais comme après de honteuses flatteries qui n'ont pu le corrompre, l'amiral ose le prendre sur un ton impérieux, seconde gamme ordinaire de l'éloquence russe : « Eusses-tu à tes ordres toutes les armées de ta » souveraine, lui répond le fier montagnard, tu ne » serais encore qu'un esclave ; je suis, moi, le chef » d'un peuple libre, et quand même le destin ferait de moi » le dernier des hommes, sache que ma tête aurait » néanmoins plus de prix que la tienne. » Cette réponse de leur chef ne suffit pas encore aux Maïnotes, indignés de s'être vu traiter dans sa personne comme des serfs moscovites ; ils envoient un des leurs dire à l'Impératrice : « Nous ne prendrons les armes que comme » alliés et dans le cas où votre majesté sera décidée à » ne traiter avec les Turcs que lorsque nous les aurons » chassés de la Grèce, car, ajoute-t-il, nous ne sommes

Orlof et Mavro-Michalis.

Digitized by Google

» ni serfs, ni esclaves et nous voulons l'indépendance. »

Germano.

Le troisième émissaire, celui qui est chargé d'agir dans les Principautés Romanes, est aussi un Grec, un soldat froqué : on le suppose colonel et il a pris nom Germano. Ce n'est pas la première fois que sous un prétexte religieux la Russie exerce son influence sur ces provinces. On l'avait vue dès 1744 s'étendre même en Ardialie au mépris de l'Autriche, et récemment encore, en 1750 (1), elle y avait gravé en lettres d'or, au portail de l'Église de S'keï, une inscription à la fois injurieuse et menaçante ; mais aujourd'hui elle est plus active, plus audacieuse : elle se rattache à un plan général et ne veut sauver que les apparences. C'est sous le prétexte d'un pèlerinage aux monastères que Germano parcourt le pays. Les Boïers et les moines, flattés de cet honneur, le sont plus encore lorsqu'ils reconnaissent en lui un homme distingué, instruit, éloquent ; on le reçoit partout, on l'approche avec respect, on l'interroge avec réserve et il répond toujours de manière à inculquer dans les esprits une haute idée de la puissance russe et la possibilité d'arriver par elle à l'indépendance. Arrivé à Arges', il s'y entretient secrètement avec l'Archimandrite, qui, contrairement à l'usage généralement établi, se trouvait être un Vallaque du Banat de Craïova (2). « Frère, lui dit-il, l'Europe vous a oubliés ; » vous ne pouvez lutter à la fois contre les Hongrois, » les Turcs et les Tartares, et la Pologne près de sa » ruine ne peut plus rien pour vous ; pourquoi ne vous

(1) *Voy.* note 55, du 1er vol.
(2) Raicewitch, p. 251.

Digitized by Google

» jetteriez-vous pas dans les bras de la Russie? Vous le » savez, elle est chrétienne, elle est orthodoxe; par là » vous conservez votre langue, votre nationalité, votre » foi; croyez-moi, la Russie veut vous sauver, elle » veut être votre mère et elle le sera malgré vous. » Ce disant, il se lève, tire de son sein un médaillon suspendu à un large cordon rouge, le baise comme une relique, s'incline et le passant au cou de l'Archimandrite : « Permettez-moi, continue-t-il, de vous décorer du portrait de *notre* mère, et veuillez l'accepter comme un témoignage de son estime et de la confiance qu'elle a daigné mettre en votre sainteté. » Sans se douter que ce large cordon rouge puisse être plus fatal que le cordon vert de la Porte, qu'il doive un jour étreindre la noblesse au cœur comme l'autre étreint encore les fermiers au cou, qu'il a fonction de tuer l'âme comme l'autre de tuer le corps, enorgueilli d'ailleurs de cette marque distinctive, qu'il croit des plus insignes, l'Archimandrite se laisse aller facilement aux séduisantes promesses du moine-émissaire, prête serment à Catherine entre ses mains, jure sur l'Évangile, et prend avec lui la route de Bucuresci pour y chercher des partisans.

V. Grégoire G'ica VII. 1768-69.

Ils étaient sûrs d'en trouver, car encore que la Porte, instruite de ces intrigues, eût remplacé, en novembre 1768, Alexandre Gi'ca par Grégoire G'ica, son drogman et le protégé du Khan de Crimée, les Boïers indigènes, las de se voir molestés par les aventuriers qui pleuvent chaque année sur le pays, prêtent l'oreille aux propositions de Germano et profitent des rigueurs

Ce qui favorise la propagande en Vallaquie.

Digitized by Google

du nouveau fermier pour exciter le peuple et l'insurger au nom de la patrie et de la liberté : ils y sont poussés d'ailleurs par le patriarche de Jérusalem qui leur vend des indulgences à un demi-florin et des messes à dix ducats. Ils ont de quoi les payer, car, malgré le décroissement de la population, le pays est imposé de deux millions cent soixante-quinze mille piastres, savoir :

		Report	1,785,000
Capitation.	1,310,000	Abeillage.	65,000
Don d'avénement. .	150,000	Vinade.	75,000
Mazils.	100,000	Fermage des salines.	150,000
Pacage..	225,000	Patentes.	100,000
A reporter	1,785,000	Total. . . .	2,175,000

En un instant tous les Vallaques sont debout. Les Boïers, appauvris par les confiscations et l'éloignement des emplois, se mettent à leur tête ; et sans armes pour attaquer, ils se préparent à se défendre et commencent par se venger. Sortis de leurs cabines, où l'exacteur ne les laisse plus dormir tranquilles sur leur grabat ou sur la glaise, ils courent la campagne, arrachent les vignes dont ils ne boivent plus le vin, les arbres dont ils ne mangent plus les fruits, le blé dont ils ont perdu le goût ; si bien qu'en quelques semaines les Phanariotes et les Turcs sont pillés dans leurs métairies, détroussés sur le grand chemin et obligés de prendre la fuite. Mais cette insurrection n'a pas de meilleur résultat que celle des Monténégrins et des Bosniaques ; la présence des Turcs l'a bientôt apaisée. Tout se calme, tout rentre dans l'ordre ; quelques

Digitized by Google

victimes payent pour la multitude, et pour tenir celle-ci en laisse, il est ordonné aux Boïers et aux marchands d'envoyer leurs fonds à Constantinople. C'était, il est vrai, les mettre à l'abri de la vengeance du peuple, mais c'était les livrer à la merci des intrigants et risquer la fortune publique pour s'abriter d'une trahison. Conseillée par les drogmans, la Porte n'avait pas hésité à prendre cette mesure.

La Pologne menacée.

Pendant ce temps la Pologne était déchirée par les factions; ses lois fondamentales étaient méprisées, sa puissance législative foulée aux pieds; la violence y commandait à la justice et le despotisme à la liberté. Elle avait tout perdu, agriculture, industrie, commerce; elle était réduite aux abois, et pourtant elle avait, comme aujourd'hui les principautés, deux protecteurs pour la protéger, la Prusse et la Russie. C'est en vain que la France et l'Autriche lui font savoir et proclament qu'elle peut compter sur elles pour peu qu'elle se sente gênée dans l'élection de son roi; c'est en vain aussi que le khan de Crimée fait dire au général russe qu'il ira dans quinze jours déjeuner chez lui avec une armée de cent mille hommes s'il s'avise de toucher à une seule cabane polonaise; des villages entiers sont incendiés, et le favori de Catherine, Poniatowsky, est élu sous le nom de Stanislas Auguste (1). La Russie avait joué tout le monde, et la Porte seule, malgré son silence, lui gardait rancune. Aussi lorsqu'en 1764 le sultan est informé que le czar

(1) *Voy.* Esneaux, *Histoire de Russie.*

Digitized by Google

a obtenu des Polonais d'être reconnu empereur de toutes les Russies, titre qu'il s'était adjugé depuis 1721, et que depuis quarante ans il sollicitait en vain de tous les rois de l'Europe : « Allah ! s'écrie-t-il avec » colère et mépris, je saurai bien punir ces infidèles. » Cependant il s'apaise, et malgré les instigations du khan de Crimée qui lui présente comme une honte pour sa Sublime Porte l'asservissement de la Pologne, il se sent trop faible encore pour rien entreprendre contre ce puissant voisin ; mais quand par suite de la propagande russe il voit se soulever contre lui toutes les provinces de son empire, il fait enfermer l'ambassadeur de la czarine aux Sept-Tours, et, la guerre ainsi déclarée, il donne ordre au séraskier Ali-Pascha de franchir le Danube avec tous les paschas de Bulgarie, aux fermiers des principautés, G. G'ica VII et C. Mavrocordato III, d'enlever les grains, de les cacher dans les montagnes et d'approvisionner les places du Dniester, enfin à son grand visir celui de faire une levée extraordinaire dans l'Anatolie, d'établir des dépôts à Constantinople, de partager les troupes en trois corps d'armée, de diriger l'un sur la Pologne, l'autre sur l'Ukraine, le troisième vers le Caucase. Les Russes divisent également leurs troupes en trois corps ; le premier doit occuper la Moldavie, le deuxième l'Ukraine, le troisième la Crimée. Leur flotte, dont nous ne suivrons pas les opérations, a aussi reçu sa consigne.

Guerre entre la Russie et la Porte.

Les Turcs ouvrent la campagne. Le séraskier vient de passer le Danube à la tête de quatre-vingt mille hommes, et il a déjà rétabli l'ordre en Vallaquie. Il y

Campagne de Moldavie.

Digitized by Google

laisse vingt mille hommes sous le commandement de l'émir Mohamed, se porte sur le Dniester, va jeter garnison dans Otschakof, Bender et Hotin, et marche sur la Pologne. La grande armée russe qui doit lui en défendre l'entrée est forte de cent sept mille hommes, et commandée par le prince Gallitzin ; la deuxième, de quarante mille hommes, est, sous les ordres du comte de Romantzof, chargée de couvrir l'Ukraine. Le 25 avril, le prince Gallitzin traverse le Dniester et campe à Nioporat. Le jour même, près de Roman, l'un de ses lieutenants, le général Hoffeln, entame la première affaire avec Abbas pascha ; mais ce n'est encore qu'un coup de main. Cependant Abbas est refoulé, les Russes continuent leur marche sur Hotin, attaquent les retranchements, s'en rendent maîtres le 30 et en sont à l'instant chassés par Caraman pascha qui les charge avec trois cents chevaux, et leur fait repasser le Dniester. Pendant que son avant-garde prélude ainsi en Moldavie, le grand visir perd son temps à ses préparatifs; le 20 avril, il n'est encore qu'à Andrinople; le 14 mai, il traverse le Danube avec cent trente-deux mille hommes, et le 24 toute l'armée est réunie devant Bender.

Avant qu'il arrive, Gallitzin, fatigué de se voir harcelé par le séraskier et ses quarante mille hommes, l'oblige, sans livrer bataille, à battre en retraite à son tour, et se détermine pour diviser les forces ottomanes à rebrousser chemin vers Hotin. D'un autre côté le prince Posorovsky se porte sur le Dniester avec douze mille hommes; le 3 mai l'armée russe se dispose à passer le fleuve, le 10 elle effectue son passage, et le len-

Digitized by Google

demain Hotin est investi de toutes parts. Obligé de courir à la défense de cette place, clef de la Moldavie, et ne pouvant en conséquence opérer sa jonction avec le grand visir, le séraskier envoie l'ordre à Mohamed, émir, qui s'est avancé jusqu'à Iassi, de venir le rejoindre avec son corps d'armée. A la nouvelle de son approche, les Russes, épuisés de fatigue, de faim et de maladies, se croient perdus. Ils sont, en effet, battus le 7 juillet, et forcés de lever le siége; car déjà les Turcs ont aussi passé le Dniester, ils vont pénétrer en Pologne et s'emparer peut-être de leurs magasins établis à Camenjetz. Le prince Repnin allait se retirer honteusement, lorsque s'apercevant de la lenteur des Turcs il se ravise, les attaque, et bat, le 2 août, les spahis chargés de protéger le passage du visir; le 9, avant qu'ils eussent eu le temps de se retourner, le prince Gallitzin fait repasser le fleuve à trente mille autres; enfin, un violent orage fait tout changer de face à l'instant où le grand visir allait opérer lui-même son passage; douze mille Turcs périssent dans le fleuve, et ce désastre en amène d'autres; la panique s'étant mise dans le camp, l'armée se débande et prend la fuite. Par ce fait Gallitzin s'empare de Hotin sans coup férir; les portes en sont ouvertes. En y entrant, il n'y trouve que quarante Turcs, cent femmes et leurs enfants, mais il est maître de la Moldavie (1769). C'est alors que les Moldaves adressent à la czarine le mémoire, la supplique et les comptes suivants : « Non-seulement le pays est ravagé par la guerre, mais les habitants se sont joints aux Cosaques pour l'achever. Il

Adresse des Moldaves à la czarine.

Digitized by Google

n'est plus ni provision, ni fourrage. Cependant nous ferons tous nos efforts pour subvenir à l'entretien des troupes, et nous fournirons même quatre mille recrues, tant nous sommes résolus à tous les sacrifices si V. M. veut nous accorder sa protection; et si nos territoires nous sont rendus, nous nous engageons à entretenir douze mille hommes et à fournir les vivres à huit mille de V. M. Dans tous les cas nous supplions V. M. d'ordonner au commandant de ses armées et à ses subordonnés de n'enlever aucune provision à l'insu des administrateurs des cercles, et désirons que les volontaires qui se présentent aient des chefs qui maintiennent l'ordre parmi eux, comme aussi qu'il soit sévi contre leur brigandage. S. M. nous permettra de lui représenter que Bender est la clef du pays et notre frein contre les Tartares, que *sans cette place, il n'est pas pour nous de repos.* Tels sont les revenus du pays :

		Report	1,325,749
Capitation.	984,049	Gabelle..	25,000
Abeillage.	74,078	Tribut sur les Tartares du pays.	8,600
Pacage.	74,012	Tribut sur d'autres étrangers.	9,250
Vinade.	106,110		
Patentes.	87,500		
A reporter	1,325,749	Total. . . .	1,368,599

Mais ces revenus augmenteraient si le sort nous plaçait sous votre protection, car les princes envoyés par la Porte en ont disposé jusqu'à présent pour payer en espèces ou en nature les contributions dues au sultan aussi bien que les présents aux paschas qui vont et viennent, et le compte suivant, extrait des registres,

Digitized by Google

donnera à V. M. une idée du système de leur gouvernement.

PRÉSENTS PAYÉS PAR LA PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE.

Du tribut.	65.000
Du Beïram.	60,000
Au résident du khan tartare..	9,200
Présents secrets à Constantinople.	250,000
Intérêts de l'argent emprunté par le prince avant son avénement. .	68,620
Au grand visir.	13,608
Provisions de Hotin. . .	16,200
Au khan tartare et paschas voisins..	45,000
Aux paschas en voyage. .	32,600
Aux officiers turcs. . . .	80,000
Aux amis du prince à Constantinople, aux veuves des Grecs qui ont servi le pays. . . .	65,000
Aux Turcs de Iassi, à l'occasion du Beïram et du Ramazan.	4,250
Au prince, à son arrivée et à son départ.	12,000
Hôpital turc.	2,000
Toile à sacs.	405
Aux courriers pour Constantinople.	3,850
Aux courriers de Constantinople à l'étranger. . .	12,400
Aux courriers de la principauté.	7,600
Aux maîtres de poste et postillons.	20,000
Gazettes de Vienne et de Pologne.	2,390
Courriers extraordinaires à Constantinople.. . . .	12,750
Courriers extraordinaires en pays étrangers. . . .	4,300
Papier et cire du secrétaire grec.	480
Papier et cire du secrétaire turc.	960
Vins et liqueurs du prince.	5,100
Entretien du palais et nourriture de la garde. . . .	36,000
Habillement des gens du prince.	4,000
Cuisine.	21,000
Maintien de la servitude. .	12,000
Uniforme de 200 hommes et officiers du hatman. .	1,290
Gratifications de Pâques et de Noël.	30,000
Prêtres et maîtres d'écoles.	4,200
Aumônes aux veuves et aux orphelins.	12,000
Au chapelain du prince. .	1,670
Régal des baptêmes et mariages auxquels assiste le prince ou la princesse.	6,000
Culture de la vigne de la cour.	250
Papier et bougie de chancellerie.	720
Aux Turcs au service du prince.	31,800
Maréchaussée nationale. .	71,500
Aux troupes étrangères. .	20,305
Musique turque, y compris 200 soldats seimeni et leurs officiers.	14,244
Total à reporter. .	1,123,859

Digitized by Google

Report.		1,123,859
Habillement de la princesse.	22,908	
Huile et encens pour la tombe des princes.	6,000	
Fête du prince.	3,000	
Aumônes de la princesse.	6,500	
Total.	38,408	38,408
Total des présents.		1,162,267 (1)

On le voit, l'argent du pays s'en allait en cadeaux : Grecs et Turcs en avaient leur part, et tandis que le paysan roman n'avait ni vêtement, ni lit, ni ustensiles de ménage, tandis qu'il couchait sur la glaise ou sur des nattes de jonc, ses spoliateurs étaient couverts de soie, d'or et d'hermine.

M. C. Mavrocordato III. 1769-70.

Constantin Mavrocordato qui gérait alors la Moldavie pour la cinquième fois, avait soutenu secrètement les Russes et s'était, dit-on, laissé faire prisonnier pour mieux cacher son jeu. Que le sultan l'ait compris ou non, il n'en ressent pas moins une telle colère qu'il rend aussitôt un fetva par lequel il menace d'esclavage tous les habitants des principautés. Ce fetva n'a d'autre résultat que de le faire craindre davantage et de pousser davantage à la trahison. C'est ainsi que les Russes se rendent en peu de temps maîtres de toute la Moldavie. Pour leur plaire, Mavrocordato oblige Jacob Ier, cinquante-quatrième métropolitain du pays, à se démettre de ses fonctions et à leur livrer le sceptre, la couronne et les bracelets d'or d'Étienne le Grand dont il a fait exhumer les restes. Pendant ce temps le prince Gallitzin, après avoir laissé à Hotin le général

Deuxième occupation de la Moldavie par les Russes. Profanation de la tombe d'Étienne le Grand.

(1) La piastre valait alors 2 fr. 50 cent.

Digitized by Google

Veismann avec quatre régiments, avait envoyé le lieutenant général Helm occuper Iassi avec dix mille hommes et donné l'ordre aux généraux, princes Repnin, Posorovsky et baron Stoffeln, de poursuivre les Turcs jusqu'au Danube, d'attaquer Bràila et d'envahir toute la Vallaquie. Le colonel Corozin est expédié en éclaireur à la tête de quatre cents Russes; à ses côtés marchent l'archimandrite d'Arges', le spathar Pârvu Cantacuzène, que Catherine II a pris à son service en qualité de général. Le 18 octobre, au point du jour, ils entrent tous sans bruit dans Bucuresci, et marchent droit au palais fiscal. La garde du fermier, composée d'Albanais, ne fait pas signe de résistance et les laisse monter. Grégoire a disparu; il a sauté par dessus les murailles du jardin et s'est réfugié au fond d'une boutique où il se tient caché. Sous prétexte de le chercher, les Russes conduits par le colonel et l'archimandrite, pillent le palais, parcourent la ville au cri de *stupaï*, en avant! et massacrent les Turcs qu'ils y rencontrent; enfin, après trois jours de pillage et de massacre, G'ica est découvert, arrêté et conduit à Saint-Pétersbourg. A quelques jours de là, le 12 février 1770, le général Helm, à Iassi, et le colonel Corozin à Bucuresci, assemblent les Boïers, leur font prêter serment à la czarine, et les engagent à lui envoyer des députés.

Envahissement de la Vallaquie par les Russes.

Cependant les Russes ne tenaient pas encore toute la Vallaquie. Le Caïmacam de Craïova, Manuel Rosetti, leur avait défendu le passage de l'Olto. Pour l'en récompenser, la Porte l'avait nommé prince. Alors,

Inutile défense de Manuel Rosetti.

Digitized by Google

tandis que les députés phanariotes s'en vont faire leur soumission à Catherine, il proteste contre leur lâcheté, en marchant sur Bucuresci, en en délogeant les Russes le 1er mai, et en obligeant le général Zamotin à reculer jusqu'en Bessarabie. Par malheur pour lui, les Turcs s'y laissent battre le 18 juillet et le 1er août, en sorte que, les Russes rentrant en Vallaquie avec toutes leurs forces, il ne peut longtemps tenir. Il fait pourtant son devoir; car ce n'est qu'après une résistance opiniâtre, qu'il se décide enfin à abandonner la place au brigadier Nudovitsch, et ce n'est aussi qu'après avoir été abandonné des siens de l'autre côté de l'Olto, qu'il prend le parti de passer le Danube. C'est en vain qu'il revient bientôt à la charge, pour disputer e terrain aux Russes; ceux-ci sont partout vainqueurs; à Vàcàresci, le 21 juin; à Negoïesci, le 23; à Rômnic-Vâlcea, le 1er novembre; Turnu, Georgeo, Bràila sont en leur pouvoir, et Potemkin vient enfin de le chasser lui-même de Craïova. N'ayant plus qu'à fuir, il gagne les montagnes, et se retire à Hermanstadt.

V. Manuel Rosetti. 1770.

Première occupation de la Vallaquie par les Russes. Médaille de Catherine II.

Alors, tandis que les Russes, ayant passé le Danube, continuent leurs opérations en Bulgarie, le feldmaréchal, comte de Romantzof, fait frapper à l'effigie de la czarine, aux armes des principautés et en honneur de sa victoire, une médaille qu'il répand avec tant de prodigalité, que, dans leur simplicité, les Romans la prennent pour de la fausse monnaie, et se gardent d'en faire usage; puis, sous la présidence du brigadier Meder, il compose, avec quelques Boïers de chaque capitale, un haut divan ou conseil suprême, qu'il

Digitized by Google

charge en sous-ordre de l'administration et de quelques réformes, se réservant d'indiquer lui-même les abus à détruire, les améliorations à faire, les hommes à employer. Le divan était composé de deux grands vornics pour la justice d'instance, du grand spathar pour l'entretien des routes et le service des postes, du grand vestiaire, pour le recouvrement des fonds publics; enfin du grand logothète de l'intérieur, pour les différentes branches de l'administration. Contrairement aux lois fondamentales, l'archevêque métropolitain et les évêques en avaient été d'abord écartés dans l'une et l'autre province; mais sur les représentations de quelques vieux Boïers, ils obtinrent l'autorisation d'en faire partie. Les choses allèrent ainsi jusqu'à la paix de Kaïnardji. Ce ne fut qu'un échange de provisoire. Au lieu de fermiers, on eut des soldats. Cependant, sauf la honte attachée à toute occupation militaire, on peut dire que celle-ci ne laisse pas que de faire du bien au pays, en lui procurant quatre ans de calme et en le soulageant en partie du poids de cette affeuse capitation pour laquelle il avait tant souffert.

Propositions de paix.

Pendant ce temps, les hostilités continuaient en Bulgarie, et la Porte se refusait opiniâtrément d'écouter les propositions qui lui étaient faites, car elles n'étaient point acceptables. Dans l'hiver de 1771 à 1772, Catherine II lui avait offert la paix à condition que la Moldovallaquie serait donnée à Stanislas-Auguste Poniatowsky, et qu'à la mort de celui-ci elle serait remise sous la protection de la Russie. C'était un viager qu'elle voulait donner à ce malheureux roi en

Digitized by Google

échange de ce qu'elle venait de lui enlever. En effet, malgré l'argent de la France et les efforts du jeune Dumouriez, malgré aussi le traité de 1720, par lequel *la Russie s'engage envers la Porte*, art. 12, *à ne rien s'approprier du territoire de la Pologne*, la confédération polonaise est dissoute depuis quelques mois, et la république a perdu, avec le tiers de son territoire, cinq millions de ses habitants que se sont partagés la Prusse, l'Autriche et la Russie, *ses protectrices*. Évidemment la Porte ne pouvait que rejeter de telles conditions, et elle le fit avec d'autant plus d'assurance qu'à l'ouverture de la campagne, le 3 septembre 1771, l'impératrice Marie-Thérèse avait formellement déclaré, par la bouche de son ministre Kaunitz, à la conférence de Niewstadt, qu'*elle ne souffrirait jamais que la Russie prît possession des principautés*. Il est vrai qu'elle parlait moins dans l'intérêt de ces provinces que dans le sien propre, car elle se rappelait ses droits indirects sur la Moldavie en sa qualité d'héritière du royaume de Pologne, et ses droits plus directs sur la Vallaquie comme reine de Hongrie : quoi qu'il en soit, sa volonté, dont elle n'émet pas le motif, était assez puissante pour permettre à la Turquie de s'en servir auprès de la czarine afin de lui expliquer son refus. Schoell assure même (1) qu'il avait été déjà signé à Constantinople, le 6 juillet, une convention secrète en vertu de laquelle l'impératrice reine s'était obligée à engager les Russes, soit par voie de négociation, soit par les armes, à restituer leurs

Paroles énergiques de Marie-Thérèse.

(1) *Voy.* Colson, *De l'État présent et de l'avenir de la Moldo-vallaquie*, p. 422.

Digitized by Google

conquêtes, à condition que, pour l'indemniser des préparatifs auxquels cette promesse l'engageait, la Porte lui payerait un subside de dix millions de piastres et lui céderait la partie de la Vallaquie sise à la droite de l'Olto. C'est encore en vain qu'au congrès de Focçani (22 août 1772), la Russie ne se tenant pas pour battue, offre de nouveau une paix *perpétuelle* à condition que *les principautés seraient déclarées indépendantes sous la garantie de plusieurs puissances de l'Europe.* Cette fois encore, comme elle ne s'explique pas, qu'elle ne spécifie rien, l'envoyé turc, Mussum Oghlou, ne voyant pas que les principautés puissent rien gagner au nombre de ses garants, préfère quitter le congrès sans répondre, et garder encore le silence aux nouvelles conférences qui s'ouvrirent à Bucuresci le 20 octobre et se terminèrent le 3 juin 1773. Pourquoi la Russie, en témoignage de ses bonnes intentions, ne dit-elle pas que ces puissances ne seraient ni elle, ni l'Autriche, ni la Porte, mais trois puissances neutres, la France, l'Angleterre et l'Espagne, qui comptait alors? c'est que ses meilleures intentions sont toujours couvertes d'un voile mystérieux sous lequel il faut toujours aussi supposer quelques restrictions. C'est aussi pourquoi la Turquie, qui la connaît comme on se connaît entre voisins, préfère se laisser battre plutôt que d'accepter la paix à de telles conditions. Ce ne fut donc qu'à la mort de Mustapha, et lorsque les vainqueurs eurent rabattu de leurs prétentions, qu'elle y consentit, pour sortir d'embarras, et conclut (10 juillet 1774) la paix de Kaïnardji par un traité où le cabinet russe va se montrer peut-

Digitized by Google

être aussi indécis, aussi peu audacieux que l'avait été soixante ans avant le délégué du sultan, Baltadji Méhémet, à la paix du Pruth. En effet, certaine d'avance que l'impératrice Marie-Thérèse ne souffrira pas qu'elle garde ses conquêtes, la czarine les restitue toutes à l'exception de Kilborn, à l'embouchure du Dniester, de Kersch, de Ienikal et d'Azof, en Crimée. Pour s'en faciliter la reprise un jour, elle s'en remet, pour les deux Kabardes, à la décision du khan, exige d'ailleurs que *toutes les nations tartares soient reconnues libres et entièrement indépendantes de toute puissance étrangère*, s'occupe principalement de fixer la position de ses envoyés à la Porte, d'obtenir le droit de consul là où elle le jugera nécessaire, et celui de bâtir à Galata une église russo-grecque. Enfin, elle se fait concéder le titre d'impératrice qu'elle n'a encore pu obtenir de la Pologne. Par l'art. 16 de ce traité, elle se montre vraiment généreuse envers la Moldovallaquie en exigeant de la Porte, à laquelle elle la restitue, qu'elle s'oblige et promette solennellement :

Traité de Kaïnardji.

Clause concernant la Moldovallaquie.

1° D'observer à l'égard des habitants desdites principautés, de quelque état, qualité, condition, nom et race qu'ils soient, sans exception, l'entière et parfaite amnistie, et l'oubli stipulé dans l'art. 1er en faveur de tous ceux qui auraient commis quelque crime ou seraient soupçonnés d'avoir agi contre ses intérêts, en les réintégrant dans leurs premiers grades, emplois et possessions, enfin en leur restituant les biens dont ils jouissaient avant la présente guerre.

Digitized by Google

2° De n'empêcher en aucune manière le libre exercice de la religion chrétienne, comme aussi de ne point s'opposer à la construction de nouvelles églises, ni au rétablissement des anciennes comme cela avait lieu par le passé.

3° De restituer aux monastères et aux particuliers toutes les terres et possessions qui leur appartenaient anciennement, et qui depuis leur ont été enlevées, contre toute justice, aux environs de Bràila, Hotin, Bender, etc., et sont appelés *raï*.

4° De reconnaître et de respecter le clergé comme il convient à cet État.

5° D'accorder aux familles qui voudront abandonner leur patrie la faculté de le faire librement et d'emporter leurs biens avec elles; et pour que ces familles puissent avoir le temps nécessaire pour arranger leurs affaires, il leur sera accordé le terme d'un an pour émigrer librement de leur pays.

6° De ne rien exiger des habitants de ces pays, ni en argent, ni autrement, pour d'anciens comptes de quelque espèce qu'ils soient.

7° De n'exiger d'eux non plus aucune contribution ou payement pour tout le temps de la guerre, attendu le grand nombre de pertes et de calamités par eux souffertes pendant sa durée, ni même de deux ans, à compter du jour de l'échange dudit traité.

8° Lequel temps expiré, la Porte promet d'user de l'humanité et de toute la générosité possibles, dans l'imposition des tributs consistant en argent, et de les recevoir par le canal des commissaires qui seront en-

Digitized by Google

voyés tous les cinq ans; et après le payement de ces tributs sur eux imposés, aucun pascha ou gouverneur ou autre personne quelconque, ne pourra, en aucun cas, les molester, ni exiger d'eux aucun autre payement et imposition quelconque sous quelque nom ou prétexte que ce soit; mais il leur sera permis de jouir des mêmes avantages dont ils ont joui du temps de Mahomet IV, d'heureuse mémoire, père de Sa Hautesse.

9° De permettre encore *aux souverains* des deux principautés de Moldavie et de Vallaquie d'avoir, chacun pour son compte, auprès de la sublime Porte, des chargés d'affaires chrétiens de religion grecque, et ces chargés d'affaires auront soin des intérêts des dites principautés. Il seront favorablement traités par la sublime Porte, qui les regardera même, malgré leur peu d'importance, comme des hommes jouissant du droit des gens, et par conséquent exempts de toute vexation.

10° La sublime Porte consent encore que, suivant les circonstances où se trouveront les deux susdites principautés, les ministres de la cour impériale de Russie puissent parler en leur faveur; et la sublime Porte promet d'avoir égard à ces représentations, conformément à la considération amicale et aux égards que les puissances ont les unes envers les autres. Ainsi, par le paragraphe neuf, pour être soumises au tribut, les principautés n'en sont pas moins souveraines; c'est à ce titre qu'elles entretiennent un agent, à la Porte et à Varsovie, et si cet agent jouit du droit des gens, c'est qu'elles-mêmes y sont rentrées. De plus, le para-

Ce qu'il faut conclure de cette clause.

Digitized by Google

graphe huit leur rendant les priviléges dont elles jouissaient du temps de Mahomet IV, c'est-à-dire de 1548 à 1587, elles rentrent également dans leur droit d'élection. Ce traité, il est vrai, fut aussi fatal à la Porte que favorable à la Russie, mais il pouvait l'être davantage, et le plus grand profit qu'en retire la première de ces puissances, c'est à la fois et la paix du moment qui lui permet de disposer de toutes ses forces pour intimider la Pologne et commencer à réaliser la fatale prédiction de Casimir, qui doit s'accomplir vingt-deux ans plus tard, et la reconnaissance des Moldovallaques qui la favoriseront désormais, *les yeux fermés*, dans toutes ses entreprises contre leur suzerain. Néanmoins il est vraiment curieux de voir comment les chefs de ces deux peuples, dont l'un sort à peine de la barbarie, et dont l'autre y est encore, préludaient aux grandes opérations stratégiques du siècle suivant en faisant remuer des masses de deux cent mille hommes. Tous ces mouvements n'étaient pas nets, précis, réguliers, et c'est peut-être ce qui a fait dire au grand Frédéric que « *pour se faire une idée de cette guerre,* » *il fallait se représenter des borgnes, qui après avoir* » *battu des aveugles, obtiendraient sur eux un ascendant* » *complet.* » Il n'en est pas moins vrai cependant, pour les Russes surtout, qu'ils avaient fait quelques progrès en génie militaire depuis leur victoire de Poltava et leur défaite du Pruth.

Pour mettre à profit le huitième paragraphe, les Boïers s'assemblent à l'effet d'élire un prince indigène. Deux candidats sont sur les rangs, Manuel Rosetti,

V. Alexandre Ypsilanti I. 1775-78. M. Grégoire G'ica IV. 1775-77.

Digitized by Google

homme de tête, de courage et chaud patriote, et un inconnu, Étienne Prascovano, à la fois borgne et nul. Les Vallaques n'eussent pas hésité longtemps entre ces deux hommes; mais le dernier était la créature du comte de Romantzof qui la leur avait indiquée du doigt. Vainement ont-ils la complaisance de l'élire; soit manque de courage, soit que l'on se méfiât de cette créature russe, il ne se trouva personne qui osât aller demander sa confirmation à la Porte, si bien que ce mauvais vouloir ou cette pusillanimité fit un devoir au Divan de leur envoyer, ainsi qu'aux Moldaves, un homme de son choix. Ceux-ci étaient Ypsilanti et Grégoire G'ica, tous deux recommandables par une douceur peu habituelle aux hommes de leur caste, par beaucoup d'instruction (ils parlaient et écrivaient cinq langues : le grec, le français, l'italien, le turc, le russe), et par leurs services, le premier comme drogman, le second comme drogman et fermier. C'était pour ce dernier un dédommagement de sa captivité à Saint-Pétersbourg. Ils arrivent dans leur capitale, G'ica le 18 janvier, Ypsilanti le 3 février 1775, et y promulguent le jour même un firman ou rescrit impérial, revêtu du hatti humaïum (ainsi soit fait) du sultan et basé sur le traité dont les ratifications viennent d'être échangées à Constantinople le $\frac{13}{24}$ janvier. Il accorde en conséquence amnistie complète, ordonne que la capitation soit proportionnelle, limite le nombre des négociants turcs autorisés à circuler dans les provinces, en défend le passage aux visirs et beglerbeys toutes les fois qu'ils pourront l'éviter, rend aux Vallaques

Hatti schérif et fetvas de succession.

Digitized by Google

l'échelle d'Oras'u-de-Flos', exige que les moutons soient livrés au prix coûtant aux pourvoyeurs de Constantinople, que les bois et les blés ne soient expédiés que dans cette capitale, fixe enfin les droits de succession par ces quatre fetvas.

1° Zaïd, qui était chrétien, vient à mourir après avoir embrassé l'islamisme; Amr, chrétien et père de Zaïd, ne peut lui succéder.

2° Hindè, chrétienne, était mariée à Zaïd qui, d'abord chrétien, a embrassé l'islamisme; Hindè meurt chrétienne, Zaïd ne peut lui succéder.

3° Amr, chrétien, fils de Zaïd, aussi chrétien, a embrassé l'islamisme; Zaïd meurt chrétien, Amr ne peut lui succéder.

4° Zaïd, musulman, avait pour esclave Amr, chrétien; Zaïd a affranchi Amr, Amr meurt chrétien, Zaïd ne peut lui succéder.

Que ce firman ne soit, par l'effet d'une faveur réelle, un témoignage aux principautés de la part de la Porte, que sa sollicitude sait aller pour elles, au-devant des intentions généreuses de la Russie, on ne peut néanmoins disconvenir, à voir la misère où le peuple est alors plongé, qu'il doit être un véritable bienfait, si les hommes auxquels en est confiée l'exécution, en comprennent toute la teneur. La tradition rend cette justice à G'ica et à Ypsilanti qu'ils surent l'interpréter à l'avantage des principautés, et trouvèrent ainsi le moyen de rendre à leurs foyers, à l'agriculture, ici dix mille, et là quinze mille familles qui continuaient à vivre de brigandages.

Digitized by Google

Ypsilanti et G'ica s'occupent du bien-être du peuple.

Ypsilanti et G'ica sont les deux seuls Phanariotes qui se soient jusqu'à présent occupés du bien-être des Moldo-Vallaques. Il est vrai qu'ils abandonnent aux Turcs, pour les vendre à leur profit, l'immense matériel qui avait servi à la construction du pont du Danube (1), mais Ypsilanti restaure le pont de pierre de la D'ambovit'a, amène dans Bucuresci des eaux de source et les répand par un grand nombre de fontaines, bâtit une résidence aux pachas turcs, des khans ou hôtelleries pour les voyageurs, établit un gymnase dans le monastère de St.-Sava, permet aux protestants de reconstruire leur église, réinstitue la caisse des grâces destinée au soulagement des veuves et des orphelins, réduit la capitation à douze piastres et en exempte le clergé. Malgré cette réduction, les revenus de 1781 à 1782 ne s'élèvent pas moins à trois millions trois cent cinquante milles piastres, dont, en retranchant sept cent cinquante mille piastres de tribut, six cent mille de traitements, et autant de cadeaux aux fonctionnaires du Divan, il reste net un million six cent mille piastres dont il fait son bénéfice annuel (2). Or, comme sa première administration dure trois ans, on voit qu'il dut se retirer avec un capital de quatre millions huit cent mille piastres. On lui sut gré d'avoir payé du sien le tribut de deux années d'avance, ceux de 1776 et de 1777, mais il n'y perd que les intérêts; d'ailleurs

(1) Raicewitch, p. 61.

(2) La piastre valait alors 2 fr. 50 cent. Les 7 millions 1/2 de piastres que paya la Porte à la Russie, équivalaient à 4 millions 1/2 de roubles argent, soit 18 millions de francs. (*Revue d'Orient*, mai 1844.)

Digitized by Google

sa maison fut, comme par le passé, complétement défrayée aux dépens du pays par les scutelnici, les corvées, les plocons, pes'kés' (cadeaux en nature), qui y affluaient de tous côtés, par droit ou par devoir, par politesse ou servilité. De son côté G'ica développe en Moldavie le goût de l'architecture, fonde des fabriques de drap à Piperig et à Nou-Philippesci, non loin de Iassi, accueille une colonie d'horlogers allemands qu'il autorise à se construire un temple, r'ouvre le collége Basilien, construit aussi des nombreuses fontaines, et en amène par un aqueduc les eaux de Cilicà au monastère de Golia d'où elles approvisionnent toute la ville. Tous ces travaux ne l'empêchent pas d'amasser, comme Ypsilanti, un énorme capital. Un mot de lui, cité par Carra, son secrétaire particulier et l'instituteur de ses fils, prouvera mieux que de longues phrases l'excès de vanité où en était venue toute sa caste, et en même temps la dégradation du peuple qu'elle spoliait en l'administrant. Invité par le feld-maréchal, comte de Romantzof, à venir faire avec lui un tour de promenade à pied, par les rues de la ville: « Y pensez-vous, s'écria G'ica, et que diraient mes » sujets, s'ils voyaient leur souverain aller à pied? Que » Votre Excellence veuille donc bien me dispenser de » leur donner un pareil spectacle. » Ce que le maréchal réclamait du souverain, chaque officier eût pu le réclamer du Boïer, et l'on se fût convaincu que, du grand au petit, dans la classe des archondas, ils eussent tous levé les épaules à cette demande de villain. En effet, peut-on ignorer que le protipendada

Vanité excessive du Boïer.

Digitized by Google

ne marche pas, qu'il est toujours assis, sur un divan ou en voiture, au tribunal comme au lit, à la promenade comme à table, et que ce n'est plus que bien rarement qu'il essaye de monter à cheval, laissant cette façon d'aller aux jeunes hommes, aux simples boïers, aux starostes des marchands, à la plèbe enfin. Le protipendada n'est, en effet, ni homme ni singe; c'est l'être intermédiaire entre ces deux espèces, l'embryon des batraciens, le têtard; il est plus tête que cœur, raisonne mieux le mal que le bien, et n'a le sentiment de ses pieds que dans la fuite, et celui de ses mains que dans la rapine; qu'il monte ou descende les marches d'un hôtel, d'un équipage, deux serviteurs le soutiennent de chaque bras et le portent. Est-ce la terre qui est indigne de son poids, ou se sent-il lui-même indigne de la fouler? vanité des vanités! et cependant tout archonda en est là, tout Boïer y touche, tout valet y aspire. Si le fermier en dérogeant à ce qu'ils ont fait dignité, eût encouru leur blâme, c'est à leur tour maintenant d'encourir celui de l'histoire, qui ne peut qu'accuser leur orgueil.

Cette excessive vanité était le frein avec lequel le fermier les conduisait à sa guise. Ils redoutaient l'exil, ils craignaient la mort; mais ils les préféraient l'un et l'autre à la dégradation nobiliaire. Bien dirigé, ce sentiment eut pu être profitable au pays; mais, au lieu de l'honneur, il n'avait pour mobile que les mauvais penchants, et la dégradation n'atteignait jamais que quelques cœurs assez généreux pour s'opposer aux dilapidations des deniers publics. C'est ce qui arrive cette année au Boïer G'în-

Digitized by Google

desco. Accusé de trahison, il est dépouillé de ses habits, vêtu de ceux d'un paysan, qui prend les siens, et battu de verges. Raïcewitch raconte que le paysan, se croyant gentilhomme, s'en alla faire visite au bano Constantin Philippesco; que celui-ci le traita avec distinction, le fit asseoir près de lui, lui offrit la pipe, le café et les confitures, le retint à dîner; et, qu'au sortir de table, il lui fit rendre ses habits et lui compta cinquante piastres. L'habit alors faisait le moine.

Quoi qu'il en soit, Ypsilanti et G'ica ont laissé un nom cher à tous les Romans. S'ils ont fait leurs affaires, ils ont fait aussi celles du pays, et G'ica va prouver bientôt qu'il n'est pas moins dévoué à leurs intérêts qu'aux siens propres. Ce que j'ai dit de leur cupidité n'est pas pour porter atteinte à leur mémoire; j'ai voulu seulement montrer comment avec des princes sages, bien intentionnés, éclairés et humains, les principautés, par suite d'un usage établi depuis 1716, se trouvaient tous les ans au pair avec elles-mêmes, et par conséquent inhabiles, faute d'un trésor public, d'une caisse de réserve, de faire face à la moindre éventualité. Ce penchant à la rapine, cette soif de l'or, qui distinguent le phanariote, ne lui sont pas moins nuisibles qu'au peuple qu'il opprime; car une fois dans ce cercle vicieux de donner pour piller, il n'en sort plus; il pille pour donner, et toujours donnant, pillant toujours; quand il a tout pillé, qu'il n'a plus à donner et qu'il lui faut donner encore, il donne sa tête. C'est là qu'aboutissent la plupart de ces fermiers, parmi lesquels cependant G'ica fait exception. Il aime l'ar-

Digitized by Google

gent ; il en amasse, mais il sait en faire un généreux sacrifice, et, contrairement à tant d'autres, c'est sa générosité qui lui coûte la vie.

Depuis 1772, l'Autriche possédait le Halicz et Wladimir; elle sentait que ce beau pays n'était pas suffisamment à l'abri des incursions des Tartares, des Turcs et des Moldaves, qu'il avait besoin d'être arrondi de la Bucovine et de ses vastes forêts. Elle s'était entendue à cet effet avec la Russie, qui occupait alors cette dernière province, et, par suite de conventions secrètes, la Russie lui en avait cédé l'occupation en 1774. Marie-Thérèse en avait profité pour reculer d'autant ses frontières, en y établissant un cordon sanitaire. Elle avait eu toutefois le bon esprit de mander à son internonce, le baron Thugot, d'user de tout son talent pour amener la Porte à lui en faire la cession gratuite et volontaire. « Vous accomplirez par là, lui avait-elle dit à » la fin de sa lettre, l'acte le plus brillant de votre car- » rière diplomatique. » Cette demande, contraire au droit des gens, avait été faite avec tant d'adresse, l'intérêt personnel s'y montrait pour si peu, le seul désir de la sécurité générale, celui de purger cette province des brigands qui l'infestaient, en paraissait si bien le seul et véritable but, que, sans réfléchir qu'elle doit compte de ses biens à son vassal, comme un tuteur à son pupille, la Porte se laisse aller, et pour éviter de se brouiller avec la cour de Vienne, la lui cède par les trois conventions du 7 mai 1775, 12 mai 1776 et 25 février 1777 (1). Le 2 juin de cette dernière année,

Cession de la Bucovine.

(1) *Voy.* Schoell., *Histoire des traités de paix*, t. XIV.

Digitized by Google

elle échange les instruments de délimitation, sur laquelle l'Autriche gagne cent soixante-dix-huit mille carrés, soixante-dix mille familles, deux cent cinquante-trois villes ou villages, et entre autres, Cernovicz, Seret, ancien évêché catholique de Moldavie, et enfin, Suciava, dont Dragos', fils de Bogdan, avait fait la capitale du duché. Certes, le mal est grand, car pour avoir joui un moment plutôt du bonheur matériel de l'Autriche, cette petite province a perdu l'avenir politique dont elle commencerait à jouir aujourd'hui; elle a aussi affaibli par sa séparation le corps dont elle était la tête; mais, à tout bien considérer, il l'est moins qu'on ne le suppose, et tout n'est pas perdu pour elle, parce qu'elle n'est pas isolée dans l'empire, parce qu'elle s'y rattache parfaitement aux autres provinces de la Dacie, à l'Ardialie et au Banat, et qu'elle conserve avec elles sa langue, ses traditions et sa nationalité qui doivent lui rendre un jour son indépendance.

Belle conduite de Grégoire G'ica IV.

On conçoit néanmoins que Grégoire G'ica ne doit pas voir de bon œil cette spoliation. En effet, dans cette circonstance, le fermier se montre hospodar, le phanariote fait rougir le Roman; G'ica l'emporte sur Cantimir. Rien ne lui coûte pour s'opposer à cette iniquité. Il proteste hautement, crie à l'arbitraire, sème à pleines mains l'argent dont il a rempli ses coffres; c'est en vain : son argent est bien reçu des Impériaux et des osmanlis; mais la cession est faite et réputée bonne. Alors il s'emporte, la qualifie par son nom, et comme nos comtes de Périgord, de Comminges et

Digitized by Google

d'Armagnac avaient protesté, en 1360, contre la cession de l'Aquitaine aux Anglais, il dénie au sultan, son seigneur suzerain, le droit de donner ses vassaux, et refuse de signer. La tradition rapporte que pour se mieux faire comprendre, il suborna l'intendant de l'agent d'Autriche, s'entendit avec lui pour qu'il lui vendît les chevaux et le carrosse de son maître, et que celui-ci, se voyant à pied par cette audacieuse friponnerie, ne put s'empêcher de lui dire : « Vous avez » raison ; mais prenez-y garde ! » Cette terrible menace ne tarde pas à s'effectuer ; le 1er octobre de la même année, la déposition de G'ica est décidée secrètement à Constantinople ; Constantin Mourouz est chargé de le remplacer, et un capidji Baschi est envoyé à Iassi, avec ordre de l'amener mort ou vif. Le capidji Baschi s'est consulté avec Mourouz avant de partir ; il arrive à Iassi, s'y fait malade, et invite le prince à le venir voir. Grégoire, qui ne se doute de rien, n'hésite pas. Son Albanais lui demande de l'accompagner ; il s'y refuse. Arrivé au logis du capidji, celui-ci lui demande du tabac. G'ica lui en donne ; mais il feint de ne pas le trouver bon, et ordonne à un janissaire de lui en donner du sien. Le janissaire, qui a la consigne, va en effet chercher le pot, et l'apporte ; mais en le présentant à G'ica de la main gauche, il lui donne avec la droite de grands coups de poing dans la poitrine. C'est en vain que G'ica court à la fenêtre pour sauter et fuir ; d'autres janissaires se jettent sur lui, le terrassent et lui tranchent la tête. Le capidji la fait empailler et l'envoie à Constantinople (1777). Elle y est clouée à la

M. Constantin Mourouz I. 1777-82.

G. G'ica IV est assassiné.

Digitized by Google

porte du sérail, et y reste longtemps comme une preuve de rébellion! La Porte avait perdu l'esprit; l'agent de Marie-Thérèse était vengé; les Moldaves juraient haine à l'Autriche, et G'ica méritait le titre d'hospodar. Quel contraste, en effet, que son nom avec celui qui lui succède, et quelle singulière place il occupe dans le programme des maîtres du pays! Remontez treize lustres, et vous y lisez Cantimir; descendez en sept, et vous y verrez Mourouz; deux traîtres, et au milieu une victime, la seule que le Phanar ait jamais sacrifié au bonheur des Romans.

Pendant ce temps Ypsilanti gérait tranquillement la principauté confiée à ses soins, et ni les intrigues de son beau-frère Mourouz, fermier de Moldavie, ni la haine de ses ennemis à Constantinople n'avaient pu indisposer la Porte contre lui, lorsqu'une espiéglerie de ses deux fils *faillit lui coûter la vie*, en rappelant au divan que son bail était expiré. Ces deux jeunes gens, prévoyant le rappel prochain de leur père et ne s souciant pas de servir davantage les musulmans, s'étaient enfuis de Bucuresci, et étaient allés demander du service à l'Autriche. Grâce à l'amitié d'Ahmet pascha qui sut donner un autre prétexte à cette escapade, et plus encore à leur prompt retour à Constantinople, Ypsilanti en avait été quitte pour la peur et pour sa place. Le fermage avait été cédé au Ragusain Nicolas Caradja. A peine nommé, cet autre chef d'une nouvelle dynastie fiscale se voit assiégé dans sa maison du Phanar par tout ce que Constantinople a d'usuriers, de regrattiers, de marchands des rues, Grecs,

Les regrattiers assiégent Caradja.

Digitized by Google

Turcs, Arméniens et juifs. « Son illustre Grandeur » a-t-elle besoin des économies de son esclave, dit le » juif, elles sont à lui, et son esclave ne lui demande » que le fermage du tabac ou du ramonage. — Notre » très-haut Seigneur, dit le regrattier, voudra bien ac- » cepter de son humble compatriote, son indigne servi- » teur, ces limons et ces olives de Smyrne, ce caviar » de Thessalie, ces savons onctueux de Stamboul, » et l'autoriser à le suivre dans ses États. — J'ai » des châles magnifiques qui ceindraient à merveille » la taille et la tête de mon gracieux maître, des » tsaqschirs et des anteris qui lui donneraient un air » de padischah, dit un jeune Arménien beau et pudique » comme une vierge, et si Sa Grandesse n'est pas sa- » tisfaite de son zaraf, je lui jure qu'elle n'aurait pas » à se plaindre de moi. — Caradja effendim, dit un » Turc en fronçant le sourcil de honte de courtiser un » giaour, j'ai du tabac d'Andrinople comme tu n'en as » jamais *bu*, des jasmins de Perse à t'en faire un turban, » des noix de Nô comme tu n'en as jamais goûté, des » imamès (embouts d'ambre) tels que tu les pouvais » rêver à dix-huit ans; je veux être ton fournisseur, et je » te traiterai en frère. » Caradja accepte tout, argent des juifs, *plocons* des regrattiers, châles de l'Arménien, pipes et tabac de l'osmanlis, compose de ces gens son cortége, distribue leurs cadeaux à ses protecteurs, et comme il ne lui en reste rien pour son voyage, écrit à Bucuresci de lui envoyer le montant de la capitation de l'année courante, en reçoit la moitié et part (1778).

V. Nicolas Caradja I. 1778-83.

Les choses en étaient là pour les principautés, et

Digitized by Google

Catherine II, occupée à réprimer l'audace du Cosaque Pougatschef qui, sous le nom de Pierre III, marchait sur Moscou, avait oublié un instant la Dacie pour la Caspienne et le Danube pour le Jaïk; mais lorsqu'elle en eut fini avec le rebelle, et que pour punir la province révoltée, n'osant la battre à coups de fouet comme Xercès avait battu la mer, elle eut changé dans son orgueilleuse colère son nom de Jaïk en celui d'Oural, elle s'empresse de se retourner vers l'occident. C'est alors qu'elle donne aux Romans un nouveau témoignage de sa sollicitude en leur rappelant le 10 mars 1779, par l'art. 7, paragraphe 6 de la convention explicative du traité de Kaïnardji, qu'elle avait engagé sa parole *de n'employer son droit d'intercession qu'en leur faveur et uniquement pour la conservation inviolable des conditions spécifiées dans cet article.* Séduit par cette faveur que la czarine a soin de publier dans toute la Turquie, une foule de Macédoniens, de Grecs, de Vallaques, franchissent le Danube avec leur clergé en tête et viennent la saluer dans la personne de son général. Celui-ci leur fait un accueil distingué, leur prodigue des places dans l'administration, des grades dans l'armée, et charge de décorations ceux qui retournent dans leur pays. Ce sont autant de sujets qu'il enlève à la Porte. Pour lui en prendre davantage, un ukase paraît bientôt qui accorde aux marins grecs le droit d'arborer le pavillon moscovite, et ordonne à tout sujet russe de considérer comme frère tout Grec qui aura pris son costume (1). Deux ans après, toujours

Convention explicative du traité de Kaïnardji.

(1) *Voy.* Raffenel, *Histoire des Grecs modernes.*

Digitized by Google

prodigue de bienveillance, fatiguée de voir les Moldo-vallaques spoliés par leurs fermiers, désireuse d'y mettre un terme, Catherine II envoie ses consuls à Bucuresci et à Iassi, et obtient du divan un droit de censure sur l'emploi des deniers publics. Suivant l'usage qui, chez les musulmans, donne à leur hôte la nourriture et le vêtement, il est accordé à ces premiers agents de la Russie, un *taïn* proportionné à leur rang. Ce taïn est payé en scutelnici, c'est-à-dire en hommes de divers états, boucher, boulanger, porteur d'eau, tapissier, carrossier, maréchal ferrant, etc., qui doivent lui fournir sa viande, son pain, son eau, restaurer ses meubles, son équipage, ferrer ses chevaux, etc., ou en *poslus'nici*, c'est-à-dire en paysans qui doivent approvisionner sa maison de grains, de foin, de volaille, de beurre, de fromage, etc.; la galanterie des fermiers y ajoute le dividende d'une taxe quelconque et des plocons ou dons en nature tels que gibier, miel, confitures, qu'il lui envoie dans son office. Il a en outre le droit de se faire suivre de douze janissaires armés, et de faire courir la nuit, à cheval, devant sa voiture deux *massaladji* ou porte-torche. Ces honneurs rendus à Catherine dans la personne de son consul, et dont jouiront également les consuls des autres puissances, ne sont que le résultat des succès qu'elle obtient en Crimée par ses généraux. Depuis longtemps elle convoitait cette province comme son point de départ pour Constantinople. L'isolement dans lequel elle l'avait mise par l'indépendance qu'elle lui avait ménagée dans le traité de Caïnardji, l'avait livrée à son ambition, et

Établissement des consuls et droit de censure.

Digitized by Google

elle vient d'entrer triomphante à Kaffa d'où ses intrigues ont chassé le dernier khan, Devlet Gheraï. Après avoir installé Sahim, sa créature, elle fait occuper par Souvarof le Kuban et le Budjak qui lui prêtent serment de fidélité. Cependant elle ne peut empêcher ni ses serfs révoltés de massacrer, au souvenir de leur indépendance, plus de cinquante de leurs seigneurs, ni Cobourg d'être continuellement battu par les Tartares, et de présider ainsi aux échecs que les Français lui réservent (1).

La Moldavie perd sa belle race de chevaux.

Malgré la sollicitude de la czarine, les fermiers et leurs agents n'en continuent pas moins leurs spoliations. Peu après son entrée aux affaires, Mourouz s'étant aperçu que des maquignons russes expédiaient depuis longtemps déjà, mais sans bruit, de l'autre côté du Dniester une quantité immense de jeunes chevaux étalons et juments, et que ce trafic illicite menaçait d'enlever au pays ses haras, il s'en plaint à la Porte et obtient facilement l'autorisation d'y mettre un terme. Voici comment il s'y prend : d'abord il fait défense, sous peine d'amende et de confiscation, de sortir aucun cheval du pays ; puis il fait dire tout bas aux trafiquants : « payez un ducat par tête, et je n'y regarderai pas. » Témoins de cette manière de faire, les employés interprètent à leur tour la défense à leur façon : « Qui ne » peut sortir des chevaux ne peut davantage sortir des » bœufs. » Il en résulta que les maquignons payèrent, que les paysans refusèrent de payer, que la défense

(1) *Voy.* Esneaux, *Histoire de Russie.*

Digitized by Google

fut retirée, qu'en quelques années la Moldavie perdit sa race de chevaux, l'une des plus belles de l'Europe (1), et que la Russie eut dès lors de bons chevaux pour ses dragons. Ces chevaux, dit Raïcewitch, étaient tout ce que l'on pouvait voir de plus beau. C'était un croisement de juments et d'étalons turcs, arabes et espagnols. Cependant passé six ans ils commençaient à devenir faibles des jambes. Il n'était pas de Boïer qui n'eût alors de cent à deux cents juments. La Moldavie l'emportait de beaucoup sur la Vallaquie pour les chevaux et les bœufs; mais en revanche les moutons de Vallaquie étaient préférables. Le pacage était de dix aspres par tête de bétail, et le plus beau bœuf valait alors soixante piastres de cent-vingt aspres chaque.

Afin d'apaiser les murmures qu'occasionnent naturellement ces abus, Mourouz, qui tient d'ailleurs à ne pas passer pour un méchant homme, profite de la violation par les Turcs du hatti-schérif de 1774 pour se réconcilier les esprits. Contrairement à ce hatti-schérif, grand nombre de musulmans s'étaient établis dans l'intérieur du pays; il s'en était suivi des rixes sanglantes, des plaintes et des menaces de vengeance. Pour rétablir le calme, il ordonne aux Turcs de se retirer dans leur *raï*, leur accorde jusqu'à Pâques, et fait peser l'impôt non-seulement sur eux, mais sur ceux aussi du Budjak.

On assure que les revenus de ce fermier s'élevèrent, année commune, à quinze cent mille thalaris, et pourtant

(1) *Voy.* Mémoires du général Bawr et Raïcewitch, p. 81.

Digitized by Google

il n'y avait en Moldavie que soixante-dix mille familles de contribuables. On peut juger par là de la misère du peuple. Elle était telle, en effet, qu'était riche le paysan qui n'avait pas hypothéqué ses bœufs et sa charrue, qui portait blaude de toile, obiale de camelot, cùciula d'agneau, qui couchait sur une natte et mangeait avec son couteau sur des assiettes de bois. « Et cette cala-» mité, dit le voyageur polonais Micotsch, faisait la » joie des vampires qu'elle engraissait. C'était selon eux » un signe de la bonne administration des fermiers » *qui avaient su tordre leur linge.* » Quant à Caradja, il avait eu les sauterelles pour auxiliaires. Elles avaient fait de grands ravages; et la Vallaquie était menacée de la famine. Quoi qu'il en soit, il lui faut expédier à Constantinople les redevances considérables que le pays doit à la Porte, et comme le pays n'en a pas assez pour la satisfaire, il est obligé d'augmenter la capitation d'un quart, et d'acheter des grains en Ardialie. Mourouz venait de céder son fermage à Alexandre Mavrocordato IV (1782), et celui-ci ne tarde pas lui-même à être remplacé par un autre Alexandre, son cousin, fils de Jean, et surnommé *fuite.* Le 16 octobre 1783, Michel Soutzo Ier vient montrer aux Vallaques le chef d'une autre dynastie, la seule peut-être qui soit entrée dans les vues de la France et ait eu le courage de la servir. L'état dans lequel il trouve le pays est on ne peut plus pitoyable. Le paysan est aux abois, et la misère est si grande, que pour éviter l'impôt dont l'a frappé Caradja, il s'est retiré dans les montagnes et s'y tient caché.

M. { A. Mavrocordato IV. A. Mavrocordato V.

Les Soutzo, partisans de la France.

Digitized by Google

L'Autriche envoie son consul à Bucuresci.

C'est en cette année que l'Autriche profite de l'exemple de la Russie pour établir ses consuls dans les Principautés. Le choix qu'elle fait de celui de Vallaquie, fait honneur à sa sagacité ; c'est un homme qui connaît le pays, les affaires, les hommes, c'est Raïcewitch, ex-secrétaire d'Ypsilanti, et que l'empereur Joseph a déjà nommé conseiller aulique. Les cours de Vienne et celle de St.-Pétersbourg, qui convoitent également les Principautés, rivalisent d'efforts pour en étendre les franchises, et sont obligées de se concerter au sujet des demandes à faire à la Porte pour les améliorations qu'exigent ces deux provinces. C'est en réponse à leur note collective, que la Porte accorde cette même année le nouveau firman, qui renouvelle ceux de 1774, confirme les traités de Kaïnardji et de Aünlu-Kavak et fixe les redevances des Principautés comme il suit :

	Vallaquie.	*Moldavie.*
	piastres.	piastres.
Pour tribut payable en espèces, fin d'année	309,500	167,944
Pour cadeaux du beiram.	90,000	90,000
Pour cadeaux d'étrier.	40,000	40,000
Totaux.	349,500	252,944

Pour se faire une idée de ce qui revenait au fermier, année commune, nous donnerons ici les revenus de Vallaquie de 1782, et ceux de Moldavie de 1785.

Digitized by Google

Vallaquie.

Capitation.	2,000,000
Mazils et marchands. .	200,000
Dettes de treize mille familles émigrées. . .	140,000
Fermage des salines. . .	300,000
Patentes des boutiquiers	200,000
Brebiage.	280,000
Abeillage.	70,000
Vinade.	60,000
Tabac.	60,000
Impôt pour la princesse	40,000
Total. . . .	3,350,000
Otez.. . . .	349,500
Il leur restait. . .	3,000,500

Moldavie.

Capitation.	1,775,000
Mazils.	25,000
Abeillage..	120,000
Vinade.	200,000
Fermage des salines. .	300,000
Pacage.	170,000
Patente des boutiquiers.	200,000
Contributions de Iassi	50,000
Total.	2,840,000
Otez.	252,994
Il leur restait. . .	2,587,006

Le tribut se payait par trimestre en Vallaquie, et par mois en Moldavie.

Pétraki et Mavrogéni.

En outre ce firman abolit les présents pour cause de mutations dans les hauts emplois à Constantinople, et exige que les grains, les bois et les corvées soient payés comptant par les Turcs. Toutes ces concessions étaient autant de pas de retour sur le passé, et nul doute que Michel Soutzo n'en eût habilement profité dans l'intérêt du pays, s'il n'eût été obligé de céder la place aux intrigues que tramaient contre lui deux aventuriers du Phanar, Pétraki, intendant de la monnaie et Nicolas Mavrogéni, (1) drogman de Hassan capudan pascha. Ces deux hommes étaient amis, mais tous deux ils ambitionnaient, sans s'en rien dire, la place de Michel Soutzo, lorsque, plus adroit et plus perfide, Mavrogéni ayant deviné les intentions et les intrigues

(1) Prononcez Mavroïéni.

Digitized by Google

de son ami, s'occupe aussitôt des moyens de le perdre. Il l'accuse de péculat, et le malheureux Pétraki est jeté en prison (1786). Un mois après, Mavrogéni, en tête de son cortége et précédé de ses ak-ulaques, ordonnait à son rival de baiser son étrier, et faisait signe à un janissaire de lui faire sauter la tête. C'est par ce crime, qu'il annonce à Soutzo et à la Vallaquie, qu'il vient, lui aussi, s'asseoir sur la chaise fiscale et chacun tremble à son approche. Cette crainte avait encore d'autres causes, Mavrogéni ne respecte ni les grands avilis, ni les prêtres ignorants, ni les étrangers flatteurs, ni les Turcs cupides; il les méprise tous et ne tarde pas à sévir durement contre les partisans des Russes et des Autrichiens.

V. Nicolas Mavrogéni. 1786-89.

Cependant Mavrogéni n'est pas un homme ordinaire; sa cruauté tient plus de son éducation que de sa nature; elle est plus instinct que calcul. Elevé à la turque, s'il a tout l'orgueil du musulman, il en a aussi tout le courage; né Grec, s'il a toute l'intelligence du phanariote, il n'en a ni la cupidité, ni la vanité. Son courage est tel, qu'il approche du stoïcisme, et c'est plutôt à l'excès de son orgueil, qu'à la crainte de laisser un ennemi derrière lui qu'il faut attribuer la mort de Pétraki; d'ailleurs il connaît à fond la politique de l'Europe; il sait que la France n'entend nullement se prêter aux vues ambitieuses de Catherine; qu'elle rit de son titre d'autocrate et d'impératrice, et qu'elle le lui refuse encore; il sait qu'elle lui voit avec peine prodiguer l'encens par les philosophes courtisans et les courtisans philosophes; que le prince de Ligne et Diderot,

Digitized by Google

que Voltaire et d'Alembert ne contribuent pas moins qu'Orlof et Potemkin, à l'élévation de cet empire improvisé et provisoire ; il sait que l'Égypte, que lui offre la czarine, ne peut la dédommager de Constantinople, où elle a eu des empereurs de son sang ; que la Pologne a refusé à Catherine l'alliance défensive qu'elle réclame depuis si longtemps, et qu'à l'ouverture de la diète, en cette même année 1788, Frédéric-Guillaume vient de protester fortement contre toute oppression étrangère ; enfin il a entendu les cris de la liberté poussés dans le nouveau monde et répétés par les échos français ; il est républicain, et, entre lui et Ypsilanti, qui obtient, l'année suivante, la chaise de Moldavie, il est cette différence que celui-ci veut livrer la Moldavie aux Russes, tandis qu'il veut, lui, rendre les Vallaques libres.

V. Alexandre Ypsilanti I. 1787-88.

Les Boïers ne voient pourtant en lui qu'un méchant homme ; c'est qu'il les force à rougir de honte ; quand il aura disparu, ils en feront un monstre, parce qu'il les aura trouvés trop lâches, et le leur aura dit en face. Voici en quelle occasion : la guerre était déclarée avec la Russie depuis le 3 août, Joseph II avait fait cause commune avec cette dernière depuis déjà six mois, et leur armée combinée ayant pénétré dans la Moldavie, qu'Ypsilanti leur avait ouverte, menaçait d'envahir la Vallaquie, que Mavrogéni voulait défendre. Le 5 août, il venait de recevoir un firman qui l'autorisait à prendre toutes les mesures possibles et à faire de son mieux pour empêcher l'ennemi de violer le territoire ; il assemble donc les Boïers, et après

Guerre de l'Autriche et de la Russie contre la Porte.

Mavrogéni anoblit ses chevaux.

Digitized by Google

leur en avoir fait lecture, « Boïers, leur dit-il, voici » l'ennemi; si vous êtes las de vous laisser envahir, » aux armes et à cheval! » Ceux-ci, généralement peu faits à cet exercice, s'excusent qui sur son inexpérience, qui sur son habillement, la plupart sur leur dignité. Indigné de tant de lâcheté et d'orgueil: « Fais venir ici trente chevaux, » dit-il à son commis, et cinq minutes après trente étalons superbes piaffent et hennissent dans la cour du palais. Ils descend, les Boïers le suivent. « A cheval, leur dit-il encore, » et ceux-ci gardent le silence, baissent les yeux et s'inclinent; il leur répond par un sourire de mépris, et s'adressant à chacun de ses chevaux : « Je te fais grand » bano, dit-il au premier; grand vornic, dit-il au » deuxième; grand logothète, dit-il au troisième; » et quand il les a appelés et titrés ainsi tous jusqu'au vingt-troisième: « Couvre-les de leur cafetan, » dit-il à son càmàras'; puis, se retournant vers les Boïers: « Allez, » archondas, il est l'heure de dîner. Où étaient-ils » donc les preux de Mârcea, de Vlad et de Michel? A la » corvée, suant sang et eau pour fournir au luxe de » ces misérables; mais ceux-ci, que sont-ils donc? » Moins que des femmes, moins que des eunuques, » des automates, des poupées; ni sang au cœur, ni » feu dans l'âme. » Comme il les soupçonne de s'être laissé abuser par les espérances d'une occupation, il sévit sur ceux qui lui font le plus ombrage, et exile à Constantinople, en Albanie, en Bulgarie et au mont Athos, Démètre Racoviça, Jean Mourouz, les deux Cousins Constantin et Charles G'ica, Panu Philipesco

Digitized by Google

et ses deux fils, les deux autres cousins, Nicolas et Manuel Brancovan, Jean Vàcàresco et son fils Alexandre, moitié phanariotes, moitié phanariotisés. Cependant tous n'ont pu s'exposer à un si sanglant affront; deux Cantacuzène, deux Campiniano, un Cârlova, un Golesco, un Bràiloïu, sept enfin, sont montés à cheval et n'attendent que ses ordres. Un instant après ils marchaient, chacun à la tête de son corps, au-devant de l'ennemi qui, vainqueur à Torzburg le 29 avril et à Galatsi le 21 mai, vient de franchir la ligne du Seret et de déboucher en Vallaquie par les défilés des montagnes. Mavrogéni court en toute hâte de ce côté. Doué d'un génie militaire égal à son énergie, il repousse les Autrichiens sur tous les points, et les chasse des monastères de Cozia et de Sinaï qu'ils ont fortifiés. Sélim III qui depuis le 7 avril a succédé à Abdul-Hamid reçoit cette nouvelle comme la félicitation la plus agréable de son avénement, et envoie en récompense à Mavrogéni un cafetan d'honneur et un sabre impérial. Cependant abandonné à ses propres ressources, celui-ci ne peut faire face à tout. D'un côté le capudan pascha qui lutte en Moldavie vient d'être battu à Focçani, le 21 juillet, par Souvarof, à Martinesci, le 10 septembre, par les Autrichiens, et après avoir perdu à Rômnic-Salé vingt mille hommes, son artillerie et cent drapeaux, il a repassé le Danube. De l'autre, le grand vizir, auquel il a demandé des renforts, vient d'entrer en Ardialie avec toutes ses troupes, et son délégué, Sahim-Abas pascha, ne peut rien prendre sur lui. Se voyant donc sans troupes et

Mavrogéni bat les Autrichiens. Défaites successives du capudan Pascha.

Digitized by Google

sans argent, il confie un moment la garde du pays au Vallaque Polydamas Turnavite, son lieutenant, et va en sa qualité de séraskier lever quelques mille hommes en Bulgarie. A la nouvelle de son départ, les Autrichiens, commandés par Cobourg, marchent sur Bucuresci, et y font leur entrée le 10 novembre 1789. Comme ils avaient marché trois jours sans rien voir que ruines et masures clair-semées dans un pays plat et sans culture, grande est leur surprise en entrant dans cette capitale aux cent cinquante églises, aux trois cents tourelles, aux mille jardins, et qui leur semble surgir comme par enchantement du milieu de ces plaines sans limites, telle qu'un oasis du désert. Ils sont bientôt tirés de leur extase; car encore qu'il ait été forcé de céder Craïova au prince de Holenlohe, Turnavite, à la tête des Turcs de Georgeo, l'a repoussé à son tour jusqu'à l'Arges', et lui a causé une telle frayeur, que la commotion s'en étant fait sentir à Bucuresci, Cobourg allait l'évacuer aussitôt, lorsqu'il reçoit à l'instant même un renfort de quatre mille Russes. Dans le même temps Mavrogéni, rentré dans le Banat avec un corps de Serviens, de Bulgares et d'Albanais, y obtenait quelques avantages. Il s'y maintient près de six mois, toujours à cheval et toujours disputant le terrain pied à pied. Mais il est enfin accablé par le nombre, battu complétement à Calafat (26 juin 1790), et obligé de repasser le Danube pour la dernière fois; sa retraite est le signal de la déroute. Les Turcs sont partout défaits, Turnavite se réfugie à Vidin, Hassan pascha, désespéré de n'avoir pas encore reçu l'ordre

Polydamas Turnavite.

Digitized by Google

de traiter, s'empoisonne, et la Porte se décide enfin à la paix. Mavrogéni attend à Pelinu (absinthe), près de Sistov, l'ordre de Tscélébi-Hassan, pascha de Rutschuk et successeur de Yussuf au vizirat. Cet ordre est la mort que lui apporte un capidji six semaines après. Malheureux prince! il se perdit par charité. Il pouvait fuir, mais il craignait d'être atteint dans ceux qu'il aimait. Il allait intercéder pour les Vallaques, empêcher le courroux du vizir de tomber sur eux; mais Mourouz est là, Tscélébi-Hassan le lui a vendu, et sa tête avait dû tomber. Un seul Vallaque le pleura, Polydamas Turnavite.

Occupation militaire austro russe. Traités de Belgrade et de Iassi.

Quelques jours après, fatiguée d'être battue, la Porte traite d'abord avec l'Autriche. Leurs fondés de pouvoir se réunissent à Sistov, sur les bords du Danube, en Bulgarie, et le 4 août 1791 un traité est conclu qui assure une paix perpétuelle, une amnistie complète aux Monténégrins, aux Bosniaques, aux Serviens, aux Vallaques et aux Moldaves; renouvelle le traité de Belgrade de 1739, la convention du 7 mai 1775 sur la cession de la Bucovine, celle du 12 mai 1776 sur la démarcation de cette province, le firman du 4 décembre 1786, concernant les aller, retour et séjour des pâtres et troupeaux d'Ardialie dans la Moldovallaquie; restitue toutes les conquêtes, et entre autres toute la Vallaquie et les cinq cercles de la Moldavie occupés par les troupes impériales, le raï et la forteresse de Hotin après la fin des hostilités avec la Russie; garantit l'évacuation de la Vallaquie et des cercles de Moldavie dans le terme de trente jours, abandonne à

Digitized by Google

l'empire le vieil Ors'ova et son territoire jusqu'à la Cerna, maintient la neutralité de la petite plaine, sise vis-à-vis le fort de l'île du même nom, et fixe à quinze jours au plus tard l'échange des ratifications. L'échange est fait, et Michel Soutzo est envoyé pour gérer les affaires. Quatre mois après cet échange, la Porte envoie ses plénipotentiaires à Iassi pour s'entendre avec la Russie, et le 29 décembre de la même année il est arrêté, conclu et signé un traité de paix qui promet une amitié constante, *sincère*, une amnistie et un pardon général; confirme l'acte du 28 décembre 1783 qui incorpore à la Russie la Crimée et l'île de Taman, lui donnant le fleuve Kuban pour limite; établit que *le Dniester sera pour toujours la limite qui séparera les deux empires;* restitue la Bessarabie et toutes ses places, la Moldavie et toutes ses villes; renouvelle, en faveur de la Moldovallaquie, le traité du 10 juillet 1774, les exempte de toutes charges pendant les deux années à courir, autorise l'émigration avec permission de vente de biens meubles et immeubles; exige le renvoi sans rançon de tous les prisonniers polonais, moldaves, vallaques, grecs et géorgiens, et fixe enfin, au 15 mai 1792, l'évacuation des pays occupés. Alors paraît Alexandre Mourouz. L'état dans lequel Soutzo et lui trouvent les deux provinces est à fendre le cœur. Les guerres dont elles viennent d'être le théâtre, les cruautés de la soldatesque, le despotisme des Turcs, l'inique régime des phanariotes, les impôts pesant toujours, les avanies pesant plus encore, et plus encore les mains tyranniques des Boïers et des logothètes de la

V. Michel Soutzo I. 1791-93.

M. Alexandre Mourouz II. 1792-93. État de la Moldovallaquie.

Digitized by Google

vestiairie, tout avait forcé une grande partie de la population à émigrer en Bulgarie, en Servie, en Ardialie, en Bucovine, en Russie même. A Bucuresci et à Iassi règne la plus profonde misère; dans toutes les rues, des malades, des blessés, des infirmes étalant au public les plaies vives qui leur rongent le corps; dans la campagne une population nue, livide, épuisée de fatigue, forcée de semer pour les autres avant de le pouvoir pour elle-même; le quarantième du sol à peine mis en culture et produisant plus qu'il ne devrait produire. La *kilà* de froment de 260 okas environ ou 300 kilogrammes, se vendant 5 fr., la kilà d'orge 3 fr., le tabac 1 fr. le kilogramme, les chevaux de 30 à 60 francs, trente mille têtes de gros bétail, près d'un million de moutons enlevés pour Constantinople sans bénéfice pour le vendeur, un million cinq cent mille *kile* de blé livrées en redévances; la sueur du peuple coulant avec son sang, et comme si ce n'était assez de tant de misères, la justice se rendant toujours au caprice et suivant l'intérêt du fermier, de ses ministres et des juges; les juges tendant la main aux plaideurs, les meilleures causes ne se gagnant qu'à prix d'argent, l'argent étant la mesure de tout, de la validité des preuves, de la raison et du droit; ni greffe, ni chancellerie, pour inscrire les sentences, ni avocats pour en appeler, ni recours contre la perversité; les Boïers réclamant en vain le montant de leurs fournitures aux armées, des familles hier puissantes, aujourd'hui ruinées par la mauvaise foi des Russes, partout dans les hautes classes des soupirs et des larmes, et dans le peuple un silence de

Digitized by Google

mort. On le voit, le despotisme a desséché toutes les sources de la vie, a brisé tous les ressorts de l'âme, peuple et Boïers, tout n'est plus qu'un cadavre. C'est là que les a conduits le régime des phanariotes, régime abominable qui, pour tout corrompre et tout flétrir, a enfanté le *ciocoïsme*. Le voilà donc ce fruit immonde du jésuitisme accouplé à l'aristocratie, cet immonde protée renouvelé de la cour des papes d'Avignon qui fait comme elle ses mœurs de ce que la vertu appelle vice, *ce chien couchant qui se roule aux pieds de son maître... le flatte de la queue* (cöda colac) (1), *et lèche la main qu'il ne peut mordre;* ce ver de terre qui se croit d'une nature supérieure à la nature humaine, ce vil serpent qui mord le sein qui l'a réchauffé, ce plus vil eunuque qui frappe au hasard de sa verge de fer le troupeau d'esclaves agenouillés devant lui; monstre horrible au teint de Basile, au museau de renard, à l'œil de loup, à la voix d'orfraie, à l'odeur de bouc, aux allures de satyre, tour à tour bassement orgueilleux comme un valet d'antichambre, fièrement humble comme un courtisan, le voyez-vous soumis, par l'élévation de son rang, au malheur d'approcher le maître? Il se prosterne devant lui comme les Mages devant Jésus, baise humblement, et en grinçant des dents, le pan de sa robe, et reste à genoux jusqu'à ce qu'un coup d'œil le relève. Heureux s'il peut le faire sans honte, sans un coup d'éventail ou de topuz qui lui dise: «Tu n'es qu'un sot, va-t'en, tu m'as troublé,

Portrait du ciocoïsme.

(1) Du latin *cauda colax*.

Digitized by Google

» j'allais faire échec au roi. » Il a mal choisi son temps; le fermier fait sa partie. Non, ce portrait n'est point idéal; non, rien de ce que j'écris n'est du style, tout n'est malheureusement que trop vrai; et si je pèche en quelque chose, c'est en atténuant, c'est en passant sous silence toutes ces mystérieuses intrigues qui saliraient mon livre d'impudicité, de sang et de boue.

M. M. Soutzo I. 1793-94.
V. { Ypsilanti I. 1793. Mourouz I. 1793-96.

Tel était l'état des choses, lorsqu'en 1793 M. Soutzo échange avec Alexandre Mourouz, auquel la Porte, en récompense de ses services au traité de Sistov, donne la place d'Ypsilanti. Kutusof se rendait alors à son ambassade de Constantinople. Les deux fermiers, riches de la fortune du peuple, l'un à un million, l'autre à deux millions de piastres (1), rivalisent entre eux de luxe et de magnificence, et donnent à l'ambassadeur et à sa suite des fêtes si brillantes qu'elles n'en font que mieux ressortir la misère du pays. Ce ne sont de part et d'autre, à Iassi comme à Bucuresci, aux bords de la d'Ambovit'a et du Bacchlui, qu'arcs de triomphe, avenues de feuillage, bosquets féeriques, magiques illuminations, délicieux festins, promenades, bals, concerts où l'orgueil du phanar se pavane sous les dépouilles du paysan roman; les perles, les diamants, les riches étoffes, les chevaux superbes, les équipages magnifiques, tout illusionne leurs hôtes. Un seul s'est aperçu du contraste, ou du moins il n'en est qu'un qui l'ait consigné (2). Toutefois, dit-il, si le fermier de Vallaquie

Fêtes données à Kutusof.

(1) La piastre valait alors 3 fr.

(2) *Voy.* Voyage à Constantinople et en Crimée, par un attaché à l'ambassade de Kutusof (1793).

Digitized by Google

se montre envers eux plus prévenant que celui de Moldavie, les Vallaques chargés du transport de leurs bagages leur font quelquefois mauvaise mine.

Certes, à la vue d'un tel scandale, de ce vil esclave, habillé en femme, qui laisserait l'assassinat impuni pour quelques centaines de ducats, tandis qu'il ferait donner la falanga à tout Boïer qui oserait le surpasser en magnificence, qui doublerait ses babouches de drap rouge, et ferait de soie blanche la banderolle de son is'lic (1); à la vue de ces Phanariotes, nourrissant entre eux les haines des Montagu et des Capulet, et dans lesquels le jésuitisme s'est tellement incarné, qu'ils ne s'en doutent plus, à la vue de ces Boïers, couverts de dolmans de velours à brandebourgs d'or et de manteaux d'hermine; à la vue de ce peuple vêtu de sa sueur, nageant dans ses larmes, ruminant sa misère, il faudrait désespérer de le voir jamais relever la tête, si la richesse, la liberté et l'indépendance ne surgissaient parfois de la cupidité des uns, du despotisme des autres, de l'avilissement du plus grand nombre.

Patience donc! ces fêtes d'esclaves, dansant avec leurs chaînes, finiront bientôt. La liberté qui se réveille en France étendra bientôt ses bras sur toute la terre et viendra les en délivrer. Non, les Moldo-Vallaques ne seront pas les derniers d'entre les peuples à secouer la poussière du linceul, dans lequel le Phanar les a ensevelis vivants. Trente ans encore, et tout pren-

(1) Paroles du comte de Romantzof.

Digitized by Google

dra chez eux une face nouvelle ; pour le moment, s'ils ne progressent pas, ils ne rétrogradent plus, ils ne le pourraient pas sans s'anéantir, et il est écrit que le nom romain ne doit pas périr dans ces contrées. Leur léthargie n'est donc pas la mort. La paix qui leur est rendue les laisse, il est vrai, dans le statu quo, mais ils en profitent déjà pour se retourner, se voir, se reconnaître, s'entendre ; déjà les provinces de la Dacie commencent à échanger entre elles leurs vœux et leurs espérances; quelques hommes de bien, instruits et laborieux, travaillent à relever l'autel de la patrie ; le vertueux curé de Betchekèrek (banat de Temesvar) Çichendela, ayant vu la liberté dans l'Évangile et la cause de Dieu dans celle du peuple, crie avec un accent prophétique : « Aimons-nous avec ou sans » barbe, ne nous appelons plus *unis* ou *non-unis*, mais » soyons tous chrétiens, tous frères. Oh ! pourquoi tous » les Romans ne fraternisent-ils pas entre eux ? sont-ils » donc aveugles qu'ils ne voient pas la grâce de la » sagesse divine tomber sur eux comme une abondante » rosée ? sont-ils sourds, qu'ils n'entendent pas l'em- » pire turc craquer de toutes parts et les chrétiens, » nos frères, pousser autour de nous des cris de régé- » génération ? Oui, voici venir le jour où la Vallaquie et » la Moldavie obtiendront leur délivrance ! mais, que » leur faut-il pour cela ? des nobles généreux, des » prêtres vertueux, des évêques aussi zélés qu'in- » struits. »

Premier symptôme de régénération. Çichendela.

On le voit, cet élan de patriotisme vient de France. Depuis quelque temps déjà la France a proclamé la ré

Digitized by Google

La république française établit un consul à Bucuresci.

publique, et depuis 1792, elle à établi à Bucuresci son premier consul, Émile Gaudin; il s'y est présenté, en vertu d'un Barat, ou brevet impérial, qui enjoint aux fermiers des deux Principautés, de l'accueillir comme représentant de la nation française, et à ce titre, de lui garder la prééminence sur tout autre consul. Michel Soutzo, qui gérait alors la Vallaquie, ajoute aux droits, que lui donne ce Barat, la concession gratuite d'une partie de la taxe du miel, réservée jusque-là aux épingles de la Fermière. Émile Gaudin ne tarde pas à reconnaître cette politesse, en faisant valoir l'influence de son gouvernement. Cette même année 1793, Pasvand-Oghlou, ayan du pascha de Vidin, s'opposait à ses exactions; il l'avait chassé de la forteresse et s'était emparé du pouvoir. Mais bientôt traité en rebelle, il s'était vu obligé de passer le Danube. Le pascha l'avait poursuivi; les autres paschas riverains, imitant son exemple, étaient entrés en Vallaquie, et le banat de Craïova, devenu en pleine paix, le théâtre de la guerre, était mis par eux à feu et à sang. Incapable de mettre fin à cette anarchie, Mourouz, à peine installé, réclame l'intervention du consul de France, et parvient à tout pacifier par son intermédiaire. Émile Gaudin facilite même à Pasvand-Oghlou sa paix avec les paschas, et dépêchant à Constantinople un Vallaque, voué à nos intérêts, et que nous connaissons déjà, Polydamas Turnavite, il lui obtient son pardon de la Porte (1).

Mort de Polydamas Turnavite.

Cinq ans après, lorsque la coalition s'était formée

(1) *Voy.* Émile Gaudin.

Digitized by Google

contre la république, Polydamas Turnavite meurt assassiné (1798); il avait servi la France. Jusque-là la France est tellement puissante encore en Orient, et les victoires des Russes leur ont encore obtenu si peu de crédit à Constantinople, que les attachés de l'ambassade de Kutusof désireux de voir la ville, *n'ont rien de mieux à faire, pour plus grande sûreté, que de se dire Français, afin de la pouvoir considérer à leur aise au dedans et au dehors* (1).

M. Alexandre Callimachi III. 1794-99.

L'année suivante, Alexandre Callimachi, qui a succédé à Mourouz comme drogman de la Porte, succède en Moldavie à Michel Soutzo. En Vallaquie, Mourouz s'occupe d'établir une imprimerie, une manufacture de drap, et de régulariser les postes. La présence d'un consul républicain à Bucuresci, les prodiges de la république, les idées nouvelles qui travaillent tous les esprits, l'insurrection de Varsovie, l'expulsion des Russes de ce royaume, dont ils ont juré la perte (1794), le soulèvement des Ardialiens, la morale patriotique de Çichendela, tournent enfin les yeux des Moldovallaques vers la France, et leur font désirer son triomphe; et ni la mort du général Hodja, leur compatriote, que l'Autriche a fait fusiller, ni la nouvelle loi de cette puissance, qui défend aux Ardialiens de viser désormais au généralat, ni le démembrement de la Pologne, ni les spoliations des domaines polonais par les courtisans russes, ni l'asservissement des Cosaques, ni la réunion de la Courlande à la Russie (1795), ni la disgrâce de

Sentiments des Moldovallaques pour la France.

(1) *Voy.* le Voyage cité plus haut, p. 216.

Digitized by Google

V. Alexandre Ypsilanti I. 1796-97.

Ratif effendi, ni celle de Mourouz, son protégé, et comme lui soupçonné de plans de réforme, ni l'arrivée d'Ypsilanti, créature russe (1796), rien ne peut les empêcher de faire des vœux pour le succès de nos armes, qui ne font la guerre qu'aux tyrans et apportent aux peuples la paix avec la liberté. Aussi lorsque le farouche Souvarof écrit à Catherine en style d'Attila : « Mère, faites-moi marcher contre cette exécrable » nation, je la dissiperai sur la surface de la terre et » l'empêcherai d'être jamais un peuple ; » si la mort de Catherine laisse cette prière sans réponse, au récit qui leur en est fait, les plus vieux Boïers d'aujourd'hui, jeunes alors, s'écrient-ils avec enthousiasme : « La Russie s'en gardera bien, car si ja- » mais venait ce beau jour, la France serait le monde » entier, et la liberté régnerait sur toute la terre. » C'est alors que la Russie, toujours aux aguets de l'opinion des peuples, toujours épiant par ses agents leurs pensées les plus intimes, et prévoyant une guerre prochaine avec la France, se hâte de renouveler sa trêve avec la Turquie et provoque pour les Moldovallaques des hatti-schérifs qui les obligent à la bénir. La Porte les leur envoie aux uns par un nouveau parvenu,

V. Constantin Hangerli. 1799-1801. M. Constantin Ypsilanti II. 1799-1801.

Constantin Hangerli, qui n'a guère que le temps d'aller et de revenir, et aux autres par Constantin Ypsilanti. Les Vallaques en avaient besoin, mais la Russie plus encore. Il lui fallait pallier ses défaites ; car encore qu'unie à la Turquie, à l'Angleterre, à l'Autriche, elle eût aidé cette dernière avec soixante-dix mille hommes à chasser vingt-cinq mille Français de l'Italie

Digitized by Google

et de la Suisse, elle vient d'être à son tour complétement battue à Bassinana et à la Trébie. Son armée vaincue vient de rétrograder sur Augsbourg et de se faire tailler en pièces avec les Anglais, à Berghen (Castricum), en Hollande, par le général Brune (1793). Jamais, pas même à Fals'ci, la Russie n'a donné une preuve si évidente de sa faiblesse. Les Moldovallaques commencent dès lors à comprendre, ce dont nous ne nous doutons guère que d'aujourd'hui, à savoir : que la seule force de cette puissance est la volonté, qu'elle a bonne tête, bon œil, bonne oreille et bons bras; mais qu'elle n'a point de cœur, point d'âme, point de génie; qu'elle est composée de trop d'éléments trop divers pour en jamais avoir, que le scepticisme a matérialisé sa noblesse, que l'idolâtrie impériale a abruti ses peuples, qu'elle s'est inoculé la lèpre qui depuis près de deux cents ans dévore l'empire turc, que le phanariotisme, avec sa civilisation bysantine, fera de Saint-Pétersbourg une nouvelle Stamboul, qu'elle n'est enfin qu'un Titan à la tête de fer et aux pieds d'argile, un météore qui passe pour épouvanter les peuples, une Babel sur le sable, et qui croulera plus vite qu'elle ne s'est élevée. Puisse ce livre contribuer à sa chute, et à la réorganisation des peuples sclaves libres autrefois et dont elle a fait des brutes! C'est dans cette espérance que les Moldovallaques battent des mains à chacune de nos victoires, et lorsque Paul Ier, après avoir méprisé la France dans Bonaparte, après avoir consenti pourtant à voir en elle une nation et un homme dans son premier consul, en vient

Idée que se font les Moldovallaques de l'empire russe.

Digitized by Google

à s'engouer tellement de l'un en haine de l'autre que, jetant les yeux sur une carte d'Europe, il s'écrie : « A lui l'Occident et l'Orient à moi ! » les mêmes Boïers lui répondent : « Vive l'empereur ! *Le » Dniester sera toujours la limite qui séparera les deux » empires* (1800) (1). »

V. M. Soutzo I, 1801-2.
M. A. Soutzo II. 1801-2.

Il venait de mourir, étranglé dans son lit par l'Angleterre et les siens (23 septembre 1801). Alexandre qui lui succédait, élevé par deux républicains, Masson et Laharpe, l'un Français, l'autre Suisse, mais frère du général français de ce nom, semblait s'annoncer aux Moldovallaques comme un fidèle garant de leurs traités avec la Porte, comme un plus sincère ami de leurs franchises, comme un sauveur enfin. Il se montrait libéral ; chacun pouvait s'habiller à sa guise, porter chapeau rond, gilet à la Robespierre, queue ou moustache, cheveux longs ou courts ; les lunettes ne lui portaient pas ombrage, et il avait trop d'esprit pour croire que la barbe pût rien ajouter à la dignité d'un républicain. Les Moldovallaques avaient d'autant plus besoin d'un appui sérieux, qu'ils n'avaient plus personne à leur tête. Après avoir vu changer leurs hospodars en fermiers depuis la première occupation, ils les voyaient depuis la seconde métamorphosés en simples agents de maltôte, et se succéder à la chaise fiscale comme d'infimes commis de banque. Depuis ces vingt-neuf dernières années il s'en était montré quatorze de la sorte, dont un G'ica, deux Mourouz, deux Mavrocordato, deux Ypsi-

Les fermiers sont devenus des commis de maltôte.

(1) *Voy.* le Traité de Kalnardji.

Digitized by Google

lanti, deux Callimachi, deux Soutzo, un Caradja, un Mavrogeni, un Hangerli. En Moldavie les onze premiers n'avaient géré chacun qu'une fois; en Vallaquie Mourouz avait reparu deux fois, les Ypsilanti quatre et les Soutzo six. Cette année encore (1801) deux Soutzo, Michel et Alexandre, gèrent les deux principautés; mais déjà dès l'année suivante ils sont remplacés, l'un par A. Mourouz, l'autre par A. Ypsilanti. Cette procession de fermiers, ces allées et venues continuelles de commis, avaient deux causes, la politique et le besoin d'argent. La Porte est obligée de céder alternativement à la Russie et à la France, et de se procurer de l'argent à tout prix pour réparer les pertes de son trésor. Alors commence une série d'infamies nouvelles. Depuis près de vingt ans la culture du prunier avait été introduite et exploitée en grand. On faisait de ses fruits du rack, qui trouvait un grand débit à l'intérieur, et que l'on exportait en Hongrie et en Russie. Comme on le pense, cette branche de commerce n'avait pas tardé à être frappée d'impôt. Cet impôt portait le nom de l'instrument qui sert à la distillation. Mais comme dans la langue du pays, il n'est qu'un mot *càzan*, pour exprimer à la fois l'alambic et le chaudron, cet impôt, dit càzànit, devint naturellement la source des injustices les plus révoltantes et des atrocités les plus inouïes. Les percepteurs chargés de le recouvrer se plaisaient à abuser de l'extension du mot et de la pauvreté de la langue, pour frapper à toutes les portes et exiger l'impôt de tous les habitants. Ils allaient plus loin. Si le malheureux paysan possé-

M. A. Mourouz. 1802-4.
V. A. Ypsilanti III. 1802-4.

L'impôt du Càzan.

Digitized by Google

dait plus d'un chaudron, ils doublaient, triplaient l'impôt; en sorte que tel qui ne possédait pas un prunier, qui ne distillait pas une goutte de rack, qui ne mangeait pas une prune, payait souvent plus que celui qui en possédait vingt mille, et pour lequel la distillation était une source de fortune. Révolté de cette injustice, le malheureux se hâtait, pour s'en garantir, de vendre le superflu de ses ustensiles, et se contentait, pour son ménage, d'un seul chaudron, où il faisait tour à tour le blanchissage et la màmàliga (polenta). Jusque-là il n'y avait encore que de l'iniquité; mais la cruauté suivait de près, et c'est lorsque le malheureux, réduit à un seul chaudron, ne pouvait satisfaire à l'impôt, qu'elle déployait tout son génie pour l'y contraindre.

Les insolvables sont mis au piment.

Les percepteurs chassaient alors sa femme et ses enfants de sa cabine, bouchaient la cheminée avec du foin mouillé, y mettait un réchaud allumé et couvert de piment, enfermaient là le malheureux pendant vingt minutes, à moins qu'il ne consentît à payer, et quand ils lui ouvraient, ils se pâmaient de rire à le voir les yeux hors de la tête et rouges de sang, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, le visage violet, la bouche ouverte, la langue et la gorge desséchées, et pour l'abreuver, ils lui crachaient dans la bouche! Alors ils écrivaient sur leur registre : « N... n'a pu payer » l'impôt, mais il a été mis à l'*ardeiu;* c'est-à-dire au » piment. » Ce n'est pas tout encore, comme il n'est plus rien à prendre aux simples paysans, qu'ils sont *secoués*, *tondus ras et tordus à sec* (1), que leur char-

(1) Expressions moldovallaques.

Digitized by Google

rue, leur charrette et leurs bœufs ne sont plus à eux, les fermiers se rejettent sur les Mos'neni. Si ceux-ci n'ont pas d'argent, ils ont des terres, et ils les obligent de les vendre. Quelques-uns s'y résignent et n'en trouvent qu'un vil prix. D'autres s'y refusent; on les arrête, on les incarcère, on les menace, on les bat, on les torture jusqu'à ce qu'ils aient consenti à la vente et livré leurs titres. En sorte que bon gré, malgré, de Mos'neni qu'ils étaient, ils deviennent Clàcas'i.

Dépouillement des héritiers.

Ces iniquités allaient leur train, lorsque les paschas riverains, révoltés contre le sultan, viennent y mettre un terme en passant le Danube et en occupant le pays. La plupart des grands Boïers cherchent alors un refuge au delà des montagnes; mais trois d'entre eux, le bano G'ica, Préda Brancovano et Charles Câmpiniano, se constituent caïmacans, continuent d'administrer à l'aide des petits Boïers, et maintiennent la tranquillité publique. Pendant ce temps la France déchirait le traité d'Amiens, la Russie conquérait la Géorgie, et tandis que l'une influait en Italie, l'autre pesait sur la Turquie et la Perse. La première s'emparait de la Belgique et de la rive gauche du Rhin; la seconde achevait, avec la Prusse et l'Autriche, le démembrement du royaume de Pologne. Alexandre s'unissait à l'Autriche, à l'Angleterre, à la Suède, contre la France; Napoléon, n'ayant avec lui que les Français, marchait contre les rois ligués, entrait dans Ulm qui lui livrait trente mille prisonniers et un immense matériel, battait par son général Marmont vingt-cinq mille Russes avec cinq mille Français, faisait reconquérir l'Italie

Digitized by Google

par Masséna, et dictait dans Vienne des lois à toute l'Europe.

C'est en vain que l'Angleterre envoie, cette année, un consul, sir Francis, à Bucuresci pour contribuer avec la Russie à détourner les Moldo-Vallaques de leur affection pour la France. A la vue des rapides progrès des armées républicaines, au bruit que fait la renommée des exploits de ses généraux et du génie du premier consul, les Moldo-Vallaques n'hésitent plus ; selon eux, Paul Ier a prophétisé, et les caïmacans de Vallaquie après s'être entendus avec leurs concitoyens et fait part de leurs intentions aux Moldaves, font demander à Bonaparte l'assistance de la France et l'autorisation de se constituer en république. Les Moldaves répondent à cet appel de leurs frères. Catargi, Sturd'a et Beldiman s'unissent aux Vallaques pour exprimer les mêmes vœux et la même prière au nom de la Moldavie. Napoléon qui ne les connaît pas, qui les prend peut-être pour des phanariotes, reçoit leurs vœux et leurs prières comme nous avons reçu en mil huit cent trente les prières et les vœux de la Belgique. Il est vrai que chez lui ce n'est pas la peur qui agit, mais l'indifférence, l'ignorance peut-être, car il ne connaît des Moldo-Vallaques que ce qu'en disent les géographies, et elles n'en disent rien ou le disent mal.

Les Moldovallaques demandent l'assistance de la France.

Cependant cette démarche ne peut passer inaperçue ; si nous ne la voyons pas, la Russie en sent toute la portée, et comprend de ce jour qu'elle aurait tort de ne s'appuyer désormais que sur les *Protipenda-*

Ce qui résulte de cette démarche.

Digitized by Google

das. Elle voit que derrière eux est une vraie noblesse, noblesse indigène qui, malgré l'abaissement où l'on tréduite les phanariotes, sait encore parfois faire acte de vitalité. En conséquence elle s'occupe de s'en faire bien venir, et l'occasion s'étant présentée pour elle de lui prouver tout son intérêt, elle en profite. Afin de contre-balancer d'une manière efficace les espérances qui leur viennent de France, elle exige de la Porte la promulgation d'un hatti-schérif, qui fasse connaître aux Moldo-Vallaques les avantages que leur a réservés le traité de 1792. Par ce hatti-schérif d'installation, que leur apportent Ypsilanti et Mourouz, la Porte « fixe » à sept années la durée du fermage; promet de prendre » en considération les représentations qui lui seraient » faites par la cour de Russie; reconnaît à cette puis- » sance un droit *de surveillance sur l'intégrité de privi- » léges garantis aux Principautés*; autorise la répression » des abus et le châtiment des malversateurs; ordonne » que les impôts soient proportionnellement établis » dans le pays; concède aux Boïers le soin des écoles, » des chemins et des hôpitaux, comme aussi celui d'avi- » ser conjointement avec le fermier à l'organisation et à » l'entretien d'un corps de troupes; s'engage à rendre » aux veritables propriétaires les biens que leur ont » enlevés les Turcs de *raï*, et les laisse maîtres de fixer le » nombre des négociants Turcs auxquels ils réservent le » droit de pénétrer dans le pays (1802). » D'un autre côté, le siége archiépiscopal de Moldavie, étant vacant et les évêques de Roman et de Us', l'un Grec, l'autre indigène, se le disputant, la Russie soutient le

Digitized by Google

Benjamin métropolitain de Moldavie.

dernier, et Benjamin est élu. Ce prélat est de la famille des Làtzesco Boldure que, depuis l'affaire du Pruth, la Russie avait secrètement poursuivie, et qui par ses intrigues était avec le temps tombée dans la troisième classe. Les Moldaves saluent avec joie l'avénement de leur compatriote au siége métropolitain, et Benjamin ne tardera pas à leur donner de tendres preuves de sa sollicitude. Il rétablit l'ordre dans les biens du clergé, met un frein à l'immoralité en transportant à Agapie et à Vàratic les nones du couvent de Socola, et les phanariotes occupant en maîtres le collége Basilien de la capitale, il transforme ce couvent en séminaire, et y fonde une école romane où la jeunesse moldave peut venir réapprendre sa langue qu'elle a oubliée (1804). Enfin désireuse de donner plus ample satisfaction à la noblesse indigène et au pays contre les phanariotes, la Russie oblige les fermiers à établir un règlement financier et use largement contre eux de son droit de censure. Que la politique se refuse à voir de la générosité dans ces témoignage de sollicitude, elle n'a peut-être pas tort, néanmoins il y aurait ingratitude aux Moldo-Vallaques de ne pas reconnaître le bienfait de cette époque, puisque cette mesure était l'effet de leurs propres réclamations, et qu'elle eut pour résultat de les corriger en sévissant sur les phanariotes. Il est vrai qu'Ypsilanti et Mourouz lui étant voués corps et âme, la Russie se voit obligée envers eux à des ménagements, mais les Soutzo et les Callimachi, partisans de la France, sont là pour faire exemple et servir de but à sa censure. Il ne faut pas s'étonner de toutes ces con-

La censure de la Russie pèse sur les partisans de la France.

Digitized by Google

cessions de la Porte, la Porte déjà ne s'appartient plus; elle est déjà le jouet des puissances et se laisse maîtriser tour à tour, non pas par la plus habile ou la plus forte, mais par la plus audacieuse. C'est qu'avec elle, il n'est besoin ni de fond ni de forme, mais uniquement de volonté, de volonté ferme à laquelle, soit frayeur, soit semblant de magnanimité, qui dissimule la frayeur, elle ne manque jamais de céder, et bien sot est le diplomate qui s'évertue à ruser avec elle, à s'abaisser aux basses intrigues de ses agents, à les traiter en gentilshommes. Parler vrai, parler haut, vouloir, c'en est assez pour imposer au divan et l'obliger à servir fidèlement son maître. Menaçant de sa nature, l'Osmanli se rit des menaces tant qu'il ne croit pas à leur exécution; s'il tire le sabre, tirez le vôtre, le sien rentrera dans le fourreau, et il vous tendra la main et vous frappera sur l'épaule, en disant : « Vous êtes brave; » soyez de sang-froid ou manifestez du doute, de l'hésitation, vous n'êtes qu'un lâche, et votre tête roulera à ses pieds. C'est pourquoi dès l'année suivante, la Porte est obligée de retirer aux Moldo-Vallaques la première concession de son hatti-schérif. Napoléon vient d'être élu empereur par quatre millions d'hommes et le général Sébastiani est à Constantinople l'expression de la volonté de son maître. Obligée de céder aux vues de la France, et sans se donner même la peine d'en instruire l'envoyé russe, Italenski, la Porte remplace les créatures de la Russie par les nôtres, Alexandre Soutzo et Charles Callimachi. Cette conduite, et l'abolition qu'elle proclame des lettres pa-

V. A. Soutzo III. 1804-5.
M. Ch. Callimachi IV. 1804-5.

Digitized by Google

tentes, à l'aide desquelles grand nombre de ses sujets échappent à sa jurisdiction, indisposent la Russie à tel point, qu'elle fait avancer des troupes sur les frontières, et leur fait occuper Bender et Hotin. Le bon Sélim accepte cette déclaration de guerre, et le mufti confirme la décision par ce fetva : « Il est juste de repousser la force par la force. » Vainement l'ambassadeur anglais, Charles Arbuthnot, réunit-il ses efforts à ceux de l'envoyé russe pour le détourner de ce projet, vainement encore exigent-ils tous deux le rétablissement d'Ypsilanti et de Mourouz; l'ambassadeur de France, sûr de son fait, s'en réfère au divan, et Callimachi et Soutzo sont confirmés. A cette nouvelle, Michelson franchit le Dniester avec soixante mille hommes, occupe toute la Moldo-Vallaquie, et se hâte de passer le Danube. De son côté le grand vizir, Hafiz-Ismaïl pascha se prépare à entrer en campagne, et pour répondre à la menace de sir Charles Arbuthnot d'amener la flotte anglaise devant Constantinople, Sélim ordonne avec sang-froid de se préparer à la défense (1805), fait planter le sandjak-schérif (drapeau impérial) dans la plaine de Daüd-Pascha, à deux lieues de la ville, appelle aux armes tous les vrais croyants, expédie un corps d'armée en Crimée et porte le reste sur le Danube. Les Russes viennent de le passer à Turtukaï et à Os'ova, en se concentrant sur Rutschuk; ils sont déjà maîtres de cette place et marchent sur Schumla. Mais Hafiz s'avance qui les oblige à rétrograder, leur reprend Rutschuk et fait passer le fleuve à une partie de ses troupes à Vidin. Cependant l'armée

Guerre entre la Russie et la Porte.

Le général comte Langeron.

Digitized by Google

ottomane ayant été battue en Crimée, le comte Langeron, émigré français, qui doit un jour conduire ces mêmes cohortes contre sa patrie, accourt avec toutes ses forces pour lui disputer le passage, et tandis que les généraux Kutuzof et Karkof attaquent Hafiz sur l'autre rive, il le canonne avec cent pièces d'artillerie, le taille en pièces, lui tue dix mille hommes et l'oblige à se retirer sur Rutschuk. Vers le même temps Napoléon gagnait à Austerlitz (20 décembre 1805) la bataille dite des trois empereurs, et taillait en pièces, avec soixante mille hommes, cent mille Austro-Russes qui lui abandonnaient leurs bagages. Dans les négociations qui suivirent cette journée mémorable, il fut question de l'indépendance des Monténégrins et des îles Ioniennes, du rétablissement de la république de Raguse et de l'intégrité de toute la Turquie, mais il ne fut rien arrêté, et ce ne fut qu'après la bataille d'Iéna qui coûta à la Prusse quarante mille hommes, et celle de Friedland où elle en perdit trente mille, que les Russes ayant demandé la paix à la France, il s'établit à Tilsitt des conférences où fut provisoirement fixé l'état de l'Europe. Dantzik fut déclaré libre, une partie de la Pologne fut érigée en duché, les îles Ioniennes se virent placées sous la protection de la France, et n'eût été Constantinople, le partage de la Turquie eût été décidé du coup. Mais cette ville est un nœud que l'on ne peut couper en deux, l'intégrité de la Turquie fut donc maintenue, et partant celle des Principautés. Aveuglé par les succès, fier de sortir de là avec les trois couronnes de Hollande, de Westphalie et de

Le traité de Tilsitt maintien l'intégrité de la Turquie, et partant celle de la Moldo-Vallaquie.

Digitized by Google

Naples pour ses frères, Louis, Jérôme et Joseph, Napoléon ne pensait pas que cette idée ambitieuse de partage, trahie bientôt par celui qui la lui avait suggérée, lui retirerait un jour l'appui d'un bon et utile allié, et serait cause de sa perte.

.. A. Ypsilanti I. 1806.
M. A. Mourouz. 1806.

Cependant la victoire de Langeron avait ramené dans les Principautés Ypsilanti et A. Mourouz. Le premier, plus voisin de la Servie et d'intelligence avec les Russes, s'était entendu avec Cerni Georges et lui envoyait des munitions et des armes. Son jeu ayant été découvert, il n'avait pas attendu que le divan lui en demandât compte, et s'était retiré en Russie, abandonnant à la vengeance de la Porte son vieux père et sa famille. Son père fut, en effet, décapité, ses biens confisqués et vendus à l'encan, et son palais de plaisance donné en cadeau au gouvernement français (1806). Alexandre Soutzo avait été nommé à sa place; mais la même année Constantin Ypsilanti, fils d'Alexandre, était venu le remplacer à son tour. Les hostilités ayant recommencé de nouveau entre la Russie et la Porte, le général Michelson rentre en Moldavie, s'empare de Hotin, fait occuper Iassi, passe le Seret, envoie assiéger Ismaïl et Georgeo, et dépêche sur Bucuresci, défendue par dix mille Turcs, le général Miloradovitch avec six mille hommes. Arrivé trois jours plus tôt qu'il n'était attendu, Miloradovitch trouve la place vide. Les habitants avaient pris les armes, chassé les musulmans et accouraient à sa rencontre, hommes et femmes, grands et petits, la ville entière. Les Russes sont pour eux des libérateurs, et la chronique ajoute des adorateurs. Car,

V. { A. Soutzo III. 1806. C. Ypsilanti II. 1806-8.

Entrée des Russes à Bucuresci. Troisième occupation de la Vallaquie.

Digitized by Google

instruits par leurs devanciers de la grâce et de la beauté des femmes, ils échangent déjà avec elles des regards et des sourires. Les femmes vallaques raffolent des galons, des plumets, des épaulettes, des écharpes à gros glands, de tout ce qui reluit, argent ou or. De leur côté les Russes se pâment d'aise à la vue des calpaks, des ischliks, des djubès, des babusches, de tout l'habillement féminin des hommes, et pour s'empêcher de rire reportent les yeux sur les femmes dont ils aiment le visage ovale, les grands yeux noirs, les sourcils arqués, les longs cheveux qui retombent sur la poitrine, les *tulpans* (turbans de femme) de mille couleurs, enlacés de pierreries ou de fil d'or, et les couleurs tranchantes de leur ajustement. Russes et Vallaques, ils sont tous contents. Cependant Ismaïl et Georgeo ne sont pas aussi faciles à prendre d'assaut que Iassi et que Bucuresci, et les Turcs leur en font lever le siége. Malheureusement la mort de Sélim n'ayant pas permis à ceux-ci de profiter de leur avantage, la Russie, au mépris du traité de Tilsitt, qui en garantit l'indépendance, occupe militairement les Principautés. Napoléon les lui abandonne pour obtenir que son frère Joseph passe sans récriminations du trône de Naples à celui d'Espagne, et pour régulariser cette singulière cession elle offre à Ipsilanti de lui acheter son droit sur la Vallaquie. On ne sait, en vérité, comment qualifier de tels actes, et quand on les voit s'accomplir sous nos yeux et dans notre siècle, on se demande quand cessera enfin ce règne de la force. En effet, quel est le droit de Napoléon sur ces provinces? Comment la Russie, qui s'est

Digitized by Google

portée garante de leurs traités, peut-elle proposer un marché semblable, et que peut d'ailleurs lui vendre un fermier sinon son bail, toujours résiliable en cas de mauvaise gestion? On dirait qu'elle ignore le crime du stellionnat. Pourtant elle punit ceux de ses esclaves qui s'en rendent coupables. C'est que pour elle toute vente est valable et tout vendeur bon quand c'est elle qui achète. On ignore le motif du refus d'Ipsilanti, mais on peut supposer que l'asservissement des Finnois par la Russie qui leur avait promis la liberté, était un fait trop palpitant encore pour qu'il ne lui servît pas de leçon.

Sur ces entrefaites, et tandis que Napoléon et Alexandre s'entretiennent à Erfurth du blocus continental, les plénipotentiaires ottomans arrivent à Bucuresci pour essayer d'y traiter de la paix. Mais le système du blocus ayant été arrêté, le général Prosorowsky, commandant des armées russes dans les Principautés, reçoit l'ordre de signifier aux plénipotentiaires que la Russie ne consentira à la paix qu'autant que la Porte se décidera à renvoyer les ambassadeurs anglais des possessions ottomanes. Loin d'accepter cette condition, la Porte rappelle ses délégués et recommence les hostilités.

Les Ottomans sont partout battus.

Cependant elle est battue sur tous les points en Vallaquie par Miloradovitch, en Bosnie par Nenadovitch, qui prête main-forte à l'insurrection de Cerni Georges, libérateur de la Servie, et en Moldavie par Bagration qui s'empare enfin d'Ismaïl. En sorte que l'armée russe étant complétement maîtresse de toute la Moldo-Vallaquie, elle y établit ses quartiers d'hiver (1809). La

Digitized by Google

Porte ne se doute pas encore que Napoléon et Alexandre se sont partagé son empire ; les Principautés n'ont pas même l'idée que Napoléon les a cédées à la Russie. Elles ne pourraient pas croire d'ailleurs qu'il ait pu consentir à rétrécir ainsi les limites naturelles de l'Occident, quand surtout un seul mot de sa bouche suffirait pour les franciser plus facilement encore que l'Illyrie et la Dalmatie.

Reprise des hostilités.

Quoi qu'il en soit, les hostilités continuent. Les Russes passent le Danube à Ostrov, à Hirs'ova, à Turtukaï, sous le commandement de Kameskoï, et en peu de temps toutes les villes des deux rives sont en leur pouvoir. Ils pénètrent même jusqu'à Tûrnova au pied des Balkans et reviennent hiverner dans les Principautés. Ce n'est qu'alors que Napoléon connaît sa faute et se prépare à la réparer. Déjà maître de la Dalmatie et de l'Illyrie autrichienne, il veut conquérir l'Illyrie turque, rétablir un royaume de Grèce, et Eugène, avec soixante mille hommes, est chargé de l'exécution de cette grande entreprise. Il débarquera des troupes en Épire, en Thessalie, partout où il y a du sang chrétien ; il insurgera les chrétiens et marchera à leur tête sur Constantinople. Cependant la coalition qui se réveille contre lui, plus forte que jamais, ne lui permet pas même de commencer (1810) : il est obligé de reporter ses regards en arrière, et les Russes continuent d'occuper les Principautés.

Il est difficile de se faire une idée de la misère à laquelle ils les ont réduites. On n'y compte plus, en Vallaquie, que cent vingt mille familles contribuables

Digitized by Google

et soixante-quinze mille en Moldavie (1); plus d'un million de Romans ont franchi les montagnes pour fuir leurs exactions et celle des phanariotes (2). Bientôt après la peste se déclare; plus de cent personnes succombent par jour, et l'on en enterre plus de trois cent mille. Au lieu de s'occuper à combattre le fléau, le cabinet russe, qui veut tirer en tous points parti de cette occupation, envoie des ingénieurs explorer les mines des Carpathes. Ils y découvrent de larges veines d'or, de cuivre et de *mercure*, et sans songer qu'il leur faut du temps et de la sécurité pour cette entreprise, ils se mettent à l'œuvre, persuadés que le succès couronnera bientôt leurs efforts. Pendant ce temps l'armée continue les hostilités. Elle doit exécuter, sur un autre plan, l'idée avortée de Napoléon contre Constantinople. Le duc de Richelieu doit opérer son débarquement à Domuzdèrè et s'emparer des réservoirs de la ville; Kutuzof et Langeron doivent venir l'attaquer par terre. Ceux-ci ont déjà battu Ahmet et Tschapan Oghlou, et le général Sus tient tête aux Turcs dans le banat de Craïova. Les choses en étaient là lorsque Tschitschakof arrive à Bucuresci, chargé de pleins pouvoirs pour traiter de la paix; Galeb-effendi l'y attendait déjà de la part du sultan. Ils se hâtent d'en finir, et le traité est conclu le $\frac{16}{28}$ mai 1812. Par le premier article des préliminaires, il est stipulé que le Pruth, depuis l'endroit où il entre en Moldavie jusqu'à son embouchure dans le Danube, et de là, la rive gauche du Danube, jusqu'à Kilia, et

Projet de la Russie sur Constantinople.

Paix de Bucuresci.

(1) *Voy.* Esneaux, *Histoire de Russie.*
(2) *Voy.* Émile Gaudin.

Digitized by Google

à son embouchure dans la mer Noire, formeront la frontière des deux empires. Cependant la navigation continuera à être commune aux deux peuples. Les petites îles du Danube, inhabitées jusqu'au commencement de cette guerre, et qui se trouvent d'Ismaïl à Kilia, doivent, étant plus proches de la rive gauche, être sous la domination russe ; mais les hautes parties contractantes sont convenues qu'elles resteraient désertes, et que *désormais il n'y serait construit aucune fortification quelconque;* les sujets des deux puissances seront libres d'y pêcher et d'y couper du bois. Les grandes îles vis-à-vis Ismaïl et Kilia, resteront également désertes, mais seulement à une lieue de distance de la rive gauche du Danube. Cette distance sera précisée dans la suite. Les établissements qui subsistaient avant la guerre, comme le Vieux-Kilia, ne sont point compris dans cette ligne de démarcation. En vertu de ce même article, la Porte Ottomane renonce, en faveur de la Russie, aux pays situés sur la rive gauche du Pruth, à toutes les forteresses, villes et habitations qui s'y trouvent, ainsi qu'à la moitié du fleuve Pruth qui forme la limite des deux empires. Les bâtiments marchands des deux puissances pourront entrer dans l'embouchure du Danube, en sortir et naviguer sur toute l'étendue de ce fleuve; mais les vaisseaux de guerre russes ne pourront remonter le Danube que jusqu'à son confluent avec le Pruth (1).

La Moldavie perd la moitié d'elle-même.

La Russie abandonne et rend à la Sublime Porte la

(1) Art. 4 du traité de Bucuresci.

Digitized by Google

partie de la Moldavie située sur la rive droite du Pruth, ainsi que la grande et la petite Vallaquie, avec ses forteresses, dans l'état où elles se trouvent, et toutes les villes, bourgs, villages et autres établissements; enfin tout ce que peut renfermer cette province, avec les îles du Danube à l'exception de celles dont il est question plus haut. Les traités et les conventions relatifs aux priviléges de la Moldavie et de la Vallaquie sont confirmés suivant les principes du cinquième article des préliminaires; les conventions particulières et les dispositions du quatrième article du traité de Iassi demeurent également en vigueur, savoir: Que la Porte n'exigera point d'indemnités pour les revenus qu'elle a perdus, qu'elle ne lèvera aucun impôt pour toute la durée de la guerre, et que les habitants de ces deux provinces seront, pendant deux années, exempts de toute imposition; enfin, que ceux qui voudront émigrer obtiendront un délai de quatre mois; et que la Sublime Porte agira de manière que les impôts futurs de la Moldavie soient proportionnés à l'étendue actuelle de son territoire (1).

Les sujets ottomans qui, par suite de la guerre sont ou venus ou restés dans les pays cédés à la Russie, pourront, avec leurs familles et toutes leurs propriétés, passer librement dans les États de la Sublime Porte et s'y fixer sans que personne les en empêche. Ils seront libres de vendre leurs biens à qui bon leur semblera, et d'emporter tout ce qu'ils voudront (2).

Ainsi, la Moldavie perd à ce traité la moitié d'elle-

(1) *Voy.* art. 5 du traité.
(2) *Voy.* art. 7.

Digitized by Google

même, la Bessarabie; ainsi Bender, *ce frein à l'aide duquel elle réprimait les Tartares*, lui est à jamais enlevé; elle n'en a plus besoin, les Tartares sont subjugués, et la Russie est là pour la protéger contre la Porte. Elle n'aura plus à payer d'aujourd'hui que la moitié de son tribut. Dérisoire sollicitude! d'aujourd'hui les Bessarabiens ont perdu leur nationalité, et les Moldo-Vallaques toute confiance dans le cabinet de Saint-Pétersbourg. Trop faibles pour résister, ils ne peuvent que se plaindre de l'indifférence de Napoléon et de Joseph II, et se dire entre eux: « Louis XIV ne » l'eût pas souffert, et Marie-Thérèse, qui n'était » qu'une femme, n'y eût jamais consenti. » Quoi qu'il en soit, Charles Callimachi, soutenu par Halet-effendi, ex-secrétaire de son père, et Jean Caradja, drogman de la Porte, sont envoyés, l'un en Moldavie, l'autre en Vallaquie. Quant à Mourouz, il est conduit au camp de Schumla et massacré par des Tschausches au moment où il entre dans la tente du grand vizir. Sa tête est envoyée à Constantinople et exposée à la porte du sérail avec celle de son frère Panaïoti. Mais qu'importe aux Moldaves la tête de Mourouz?

M. Charles Callimachi. 1812-19. V. Jean Caradja II. 1812-19.

Cette dernière occupation des principautés danubiennes par les armées russes avaient eu pour elles un résultat plus funeste peut-être que la perte même de la Bessarabie. Jusqu'alors, quoique affublés d'habits de femme, les Romans aimaient encore à déployer la souplesse, l'adresse, la force, l'agilité dans leurs exercices; la danse, la cavalcade, la chasse, les courses, la djérid, étaient encore leurs jeux favoris, et quelle

Effet moral de cette troisième occupation.

Digitized by Google

que fût leur passion pour les chevaux ou les faucons, les belles armures ou la toilette, ils ne s'y étaient jamais ruinés; la galanterie même les avait rarement conduits là. De toutes les passions, l'ambition était la seule qui en eût eu le pouvoir; mais maintenant plus de choras, plus de cavalcades, plus de djérids; les Russes leur ont laissé en partant la boîte de Pandore, et ils y ont trouvé en l'ouvrant le plus précieux de tous les dons, un jeu de cartes! Ce jeu se multipliant à l'infini, il y en eut pour tout le monde; chacun en prit un, le mit, le jour dans sa poche et la nuit sous son chevet. Dès lors, convenances sociales, devoirs publics, amour de la famille, tout fut oublié pour un tour de schtoss, et la perte ou le gain de cent ou de cinq cents ducats en un clin d'œil. Cette passion du jeu se développe au point que grand nombre s'y ruinent, d'autres en deviennent fous, et les plus heureux sont ceux qui n'y perdent que leur fortune et ne se déshonorent pas en livrant au jeu les deniers de l'État. Bientôt même ils en viennent à user de mauvaise foi, bien plus, à ne la plus considérer que comme une ruse de guerre, un talent du joueur; las du hasard, ils trouvent bon goût à le corriger et ne jouent plus qu'au plus fin. Enfin, le jeu absorbe tellement toutes les facultés, que cette passion des hommes n'a bientôt plus d'égale que la coquetterie des femmes dont elle est la cause. En sorte que l'on dit proverbialement aujourd'hui: « *Pour une robe et pour le jeu tout le monde a de l'argent, personne n'en a pour une bonne œuvre.* » Il n'est malheureusement que trop vrai, de-

Digitized by Google

puis cette époque personne n'ayant jamais assez d'argent, chacun fait fond sur la caisse des grâces pour s'éviter des aumônes ou des bienfaits; l'esprit de charité s'est éteint, et non-seulement il n'existe aucune sainte association pour le soulagement des pauvres honteux, mais on n'en a pas l'idée, on ignore complétement le fait et la chose. D'ailleurs depuis le départ des Russes les denrées sont à si vil prix, et tout le monde, excepté le peuple, s'en trouve si à l'aise que personne n'y voit la cause de la misère du pays. Le kilogramme de pain se vend trois centimes, la viande quatre, un dindon de six à sept kilogrammes soixante, un lièvre trente-cinq, la graine d'Avignon trente-cinq, la laine de première qualité de quarante à soixante. Où donc est le prix de la sueur du peuple? Dans la poche des Boïers; et quel noble usage en font-ils? Ils le jettent au jeu sur un sept de pique ou un as de trèfle. La misère est au comble. Le peuple dure, mais il ne vit pas; il mange, mais ne se vêtit pas; il a une chaumine, mais point de meubles; un foyer, mais point d'ustensiles de ménage, et souvent point de bois; un lit, mais ni matelas, ni draps; des bestiaux, mais rien pour les abriter; du maïs, mais les moulins sont rares et les fours plus encore; et il ne vit que de màmàliga qu'il assaisonne d'un oignon, d'une gousse d'ail et d'une pincée de sel. C'est à peine, lorsqu'il s'en retourne de la ville où il a vendu ses denrées, s'il peut en rapporter une tranche de pastram (tassao) et une jimbla (miche) pour faire goûter à ses enfants un peu de viande et de pain. Il livre cette année à la

Abondance des produits et misère du peuple.

Digitized by Google

Porte deux cent cinquante mille moutons, trois mille chevaux, cent cinquante mille *kile* de blé, et il n'a reçu, suivant contrat passé entre le fermier général et son seigneur, que le quart du prix courant.

Il est vrai que les Principautés ont été exemptes du tribut pour deux années; mais ce n'est qu'un bien faible soulagement à la misère publique; mais cette grâce ne profite ni aux *ludé* qui n'en payent pas moins l'impôt, ni aux Scutelnici, ni aux Poslus'nici, qui doivent tenir compte à leurs patrons de leurs redevances; mais le tableau suivant des revenus de cette année, comparé aux tableaux antérieurs, laisse suffisamment entendre que le peuple n'est point épargné, que le fermier peut ne pas payer le tribut, mais que le peuple n'en est point exempt.

	Vallaquie.	*Moldavie.*
Capitation et salines.	600,000	328,000
Douane.	380,000	260,000
Vinade, moutonage.		
Paccage, abeillage.	1,380,000	812,000
Vaccage.		
Totaux. . . .	2,739,000	1,400,000 (1)

Comme en outre il est d'usage que tout fonctionnaire public abandonne au fermier une partie de ses profits, que souvent même il lui en tient compte d'avance, que d'ailleurs tout est vénal, emplois et titres, on peut assurer que les revenus des fermiers s'élèvent, ces deux années, à plus d'un tiers

(1) La piastre était alors égale au franc.

Digitized by Google

de ce qu'avouent les notes de l'administration (1).

Les Principautés n'ont encore à elles deux qu'un seul port, celui de Galatsi, et c'est par là que leur arrivent le café, le sucre, le rhum, toutes les danrées coloniales et une grande partie de marchandises d'Orient. On estime la consommation du sucre à huit cent mille kilogrammes par an, celle du café à neuf cent mille, celle du rhum à trente-cinq mille. Les draps, les cotons, la soie, la verrerie leur arrivent de l'intérieur; Vienne et Leipsik sont leurs marchés d'approvisionnement. On évalue à près de cinq mille francs la consommation de drap fin. Les draps anglais, les batistes et les soieries de France sont préférées ; Bucuresci compte déjà quatre-vingt mille habitants, et Iassi plus de trente mille (1812) (2).

L'empire russe est une seconde fois menacé dans son existence.

Cependant la victoire de la Moscova, remportée par les Français, met l'empire russe à deux doigts de sa perte, en ouvrant aux vainqueurs les portes de Moscou. Napoléon le tient là, comme le Moldave Boldure l'avait tenu cent ans auparavant au bord du Pruth, mais ce n'est que le second coup et il ne doit pas périr encore. Si la vénalité, l'ineptie, la trahison du vizir Baltadji Méhémet, ont paralysé les efforts du Moldave, et creusé sur les pas de la Porte un abîme, où se sont englouties déjà quelques-unes de ses plus belles provinces, la rigueur de l'hiver, le feu et la neige, le froid et la faim, enlèvent à la France la plus belle armée du monde; Rostopkin incendie Moscou, et l'empire russe est sauvé.

(1) *Voy.* Wilkinson.
(2) *Voy.* Wilkinson.

Digitized by Google

Alors commence dans les Principautés une propagande de haine contre la France. La Russie, qui connaît mieux que nous le fond de la pensée des Moldo-Vallaques, qui sait que la reconnaissance, pour être un devoir, n'est pas toujours de l'amour, qui vient de se faire haïr à jamais par l'incorporation de la Bessarabie à son empire, la Russie, dis-je, cherche à les détourner de leur haine pour elle, en les irritant contre les Français par les mensonges les plus absurdes. Comme elle ne peut abuser les classes élevées, c'est dans le peuple qu'elle fait travailler ses émissaires, et sa tactique est d'autant plus habile qu'en mettant le peuple dans son parti elle est sans crainte contre la noblesse. Les Français « sont des païens, des » cannibales; ils ne croient ni à Dieu, ni au diable; » ils ont pillé Moscou, profané les églises, bu le sang » des lévites dans les vases sacrés, et, après s'être » enivrés de tant d'infamies, ils ont incendié la ville. » Ignorant et crédule le peuple ajoute foi d'abord à ces absurdités, mais ensuite il raisonne et se dit : Quoi qu'aient pu faire les Français à Moscou, ils ne m'ont jamais accablé de leur protection; ils ne m'ont jamais enlevé de provinces, pris mes bestiaux, ruiné mes récoltes; jamais ils ne m'ont attelé comme des bêtes de somme à leur artillerie; ce ne sont pas eux qui viennent de commencer cette exploitation des mines, et qui, après avoir vainement fatigué la terre et les hommes, abandonnent leurs travaux et les laissent s'écrouler. Grâce à ces funestes souvenirs, les émissaires de la Russie trouvent peu de sympathie dans les Princi-

Propagande de haine contre la France.

Digitized by Google

pautés. Loin de là, un incendie, dont on ignore la cause, ayant réduit en cendres l'ancien palais des hospodars, à tort ou à raison les Bucuresciens font planer leurs soupçons sur les agents de cette puissance, et la peste étant venu réitérer ses ravages, ils oublient tout, Français et Russes, pour ne songer qu'à leur conservation (1813).

L'année suivante arrive à Bucuresci (24 mai) le nouveau consul d'Angleterre Wilkinson. Il voit les Principautés dans un triste état. Les titres ont été tellement prodigués, les scutelnici sont devenus si nombreux, que les contribuables, réduits à une partie minime de la population, ne peuvent plus suffire au payement de l'impôt. Pour y remédier, le gouvernement décide de ne plus accorder de scutelnici à de simples individus. Il paraît même une loi qui classe en *lude* de l'État tous ceux d'entre eux qui n'appartiennent pas à la première classe des Boïers. Les Boïers de Craïova, que cette mesure gêne dans l'exploitation de leurs domaines, poussent les hauts cris, et le fermier par crainte de Hafiz, pascha de Vidin, auquel ils se sont adressés, daigne prendre leurs remontrances en considération, et exempte de cette mesure ceux des scutelnici qui leur appartiennent. La mesure est bonne cependant, et les Boïers de Craïova ne s'y opposent que parce qu'elle n'est pas générale. Piqué de leur résistance, Caradja essaye de s'en venger. Profitant de la loi musulmane qui défend aux étrangers de posséder sur le territoire turc, loi que le vasselage a mis en usage dans les Principautés, il oblige, dès l'année suivante, les Alle-

Les Boïers font acte de résistance.

Digitized by Google

mands et les Hongrois de quitter sans délai le territoire; mais les Boïers, que cette mesure ne lèse pas moins que la première, protestent de nouveau, et cet ordre inique est également annulé.

Alors, tandis que l'Europe entière entre dans Paris et que, n'osant accomplir les desseins de Souvarof, les alliés poussent la velléité jusqu'à parler de démembrer la France, afin de mettre à la raison le peuple révolutionnaire, la société de l'Hétérie grandit à l'ombre du gouvernement russe, qui doit bientôt s'en servir pour révolutionner la Grèce. Le gouvernement russe, ami de l'ordre à l'intérieur, est, on le sait, essentiellement révolutionnaire au dehors. Incapable par les armes, il emploie la propagande, et le grand levier de sa politique est la corruption. Ce qui se passe en Allemagne en 1816 en est la preuve, et je n'en parle que parce qu'il s'y trouve un nom Moldave que je regrette d'y voir. A cette époque, le moldave Sturd'a d'intelligence avec Kotzebue, et tous deux soudoyés par la Russie, l'un en honneurs, l'autre en espérances, se mettent à jouer le rôle de calomniateurs : ce n'est pas à des individus qu'ils s'attaquent, c'est à des corps entiers; ce sont les universités de la grave et savante Allemagne qu'ils accusent de principes démagogiques, se plaisant à confondre dans la malignité de leur esprit la démagogie avec la liberté. Le poignard de Sand fait justice de cette trahison, et l'Allemagne est vengée, mais la Russie n'en a que mieux atteint son but. Tout pays dont les écoles font des Brutus, ne saurait convenir à l'éducation de la jeunesse, et soudain paraît un ukase qui défend aux

La Russie est un gouvernement révolutionnaire.

Sturd'a et Kotzebue.

Digitized by Google

Polonais d'aller étudier en Allemagne. Il ne faut pas qu'ils apprennent à venger les outrages que leur réserve l'avenir, comme si l'amour de la patrie, la haine des traîtres et des despotes étaient sciences universitaires, comme s'ils n'étaient pas innés dans le cœur de l'homme. Obligée de fuir un pays où elle n'a plus qu'à rougir, la famille du traître, au lieu de s'amender par un dévouement sans borne aux intérêts de l'Allemagne, va chercher un asile sur les terres du Czar, et expier la faute de son chef par le plus grand supplice qu'il soit possible d'infliger à un homme libre, celui de servir un tyran.

Codes Caradja et Callimachi.

Ces deux dernières années avaient été employées par J. Caradja et Ch. Callimachi à amasser de l'or et à faire réviser les lois de Mathieu Bassaraba et de Basile le Loup. Le soin de ce dernier travail avait été confié dans chaque province à un comité spécial. Deux nouveaux codes paraissent bientôt auxquels les fermiers imposent leur nom. A fort peu de choses près semblables dans l'ensemble, ces deux codes diffèrent de beaucoup par le volume et la base. Autant celui de Callimachi est compliqué et diffus, autant celui de Caradja pèche par trop de simplicité et de concision. Le premier, tout en admettant l'esclavage, commence au moins par déclarer qu'il est anti-naturel, mais qu'il existe dans les Principautés depuis des siècles. Doué d'instruction solide, et d'ailleurs partisan de la France, Callimachi ne pouvait penser autrement; d'un autre côté le personnage qui influa le plus sur sa rédaction, Michel Sturd'a, aujourd'hui prince de Moldavie, était

Digitized by Google

lui-même un jeune homme trop éclairé et animé de trop bonnes intentions pour ne pas constater cette vérité incontestable. Quoi qu'il en soit, cette mesure n'est que ce qu'elle pouvait être (obligé qu'il se crut de ne se servir que de matériaux écrits), une lourde et sophistique compilation des lois de l'empire (1). Le second code débute au contraire par établir :

Ire PARTIE. — *Des personnes*. Chap. I, art. 1, qu'il y a quatre manières de classer les hommes, suivant le rang, la fortune, la naissance et le hasard, c'est-à-dire en nobles, libres, esclaves et affranchis! Il est divisé en six parties et contenu dans six feuilles d'impression; on y remarque les articles suivants :

IIe PARTIE. — Chap. V, art. 3. Quiconque est né d'une mère libre est libre. — Chap. VII, art. 3. Quiconque est né d'une mère esclave est esclave. D'où il résulte qu'une femme libre peut commercer avec son scindrome, car son fils sera libre, tandis que le Boïer qui commerce avec son esclave verra son fils esclave. La partie n'est pas égale, et l'on se demande si c'est un homme qui a fait cette loi, laquelle peut être cause que beaucoup d'hommes libres aient des esclaves pour fils et des fils esclaves.

IIIe PARTIE. — *Meubles et immeubles*. Chap. II, art. 7. Ont droit de préemption sur la chose à vendre : 1° Les parents ascendants et descendants; 2° les collatéraux jusqu'au quatrième degré, s'ils sont associés ou voisins; 3° ceux qui sont en compte à demi; 4° les

(1) *Voy*. Colson, p. 143.

Digitized by Google

voisins en long et en large ou par coin. Ils ont pour se décider un délai de 40 jours. De là naissent mille causes d'irrégularité, et partant mille procès. — Chap. II, art. 5. La vente brise le bail; le vendeur indemnise le locataire ou le fermier. De là suivent l'impossibilité de longs baux, l'état précaire du fermier, la non-valeur des terres qui ne reçoivent que des semailles et où l'on ne peut faire ni plantations ni établissements durables. — De la glèbe ou *clacà*. Chap. VI, art. 2. L'homme de glèbe doit douze jours par an, plus un au printemps, un à l'automne, un chariot de bois à Noël et un transport à six heures de distance. — Art. 5. Si le propriétaire n'a rien à faire faire, le clàcas' (corveïeur calvanier ou homme de glèbe) est tenu de payer une piastre par jour de travail, et le propriétaire a le droit de le transporter à trois heures de distance sur une terre voisine. — Art. 9 et suivants : Il est défendu au paysan de planter de la vigne, de vendre vin et liqueur, de construire des moulins, de tenir étal de boucher sans l'assentiment du propriétaire. — Art. 16. Tout paysan doit au propriétaire la dîme du blé, de l'orge et du millet, 88 okas ou deux cents livres de maïs par pogon, la dîme de tous les produits, trois bans par ruche, deux bans par chèvre, un agneau, une piastre et du fromage par chaque troupeau. — Emprunts. Chap. X, art. 2. L'intérêt légal est de 10 pour 0/0. — Art. 3. Point d'intérêt des intérêts. — Art. 4. L'intérêt ne court plus dès qu'il est égal au capital. — Chap. XVI, dotations. Les *scindromes*, *les bestiaux* et les immeubles se donnent sans estimation. — Art. 30. Les scindromes et

Digitized by Google

les bestiaux sont à la responsabilité du mari, car il jouit de leur progéniture. — Art 26. La femme peut entre autres cas aliéner sa dot *pour obtenir un rang politique à son mari!*

IVe PARTIE. — *De l'héritage.* Chap. VIII, IX. L'enfant hérite tout de son père, *excepté la noblesse, et les priviléges qui en dépendent; comme aussi les crimes.*

Ve PARTIE. — *Crimes et délits.* Chap. Ier, art. 3. Le meurtre prémédité est puni de mort. — Art. 4. Le meurtre par colère avec arme aiguë, à feu ou tranchante, est puni de mort. — Si c'est de toute autre manière, le coupable est battu et exilé pour toujours, comme s'il était ivre. Ainsi, la loi ne punit pas le fait pour l'intention, mais pour les moyens. — Ch. VI, art. 2. La contrefaçon du sceau princier entraîne la peine du poing coupé. — Art. 3. Un faux billet en écriture privée porte obligation de payer le double de la somme que l'on voulait soustraire. — Ch. IX. Le faux-monnayeur est puni de mort.

VIe PARTIE. — *De l'appel.* Ch. IV, art. 71. On peut appeler de la sentence du prince à un autre prince. Si le second confirme le premier jugement, il n'y a plus droit à appel, sinon on peut appeler à un troisième prince; après quoi, quelle que soit la décision, il n'y a plus d'appel. Cet article fait inévitablement désirer à la moitié des plaideurs le changement du prince, et le plus promptement possible.

Manière de rendre la justice.

Si défectueux que soit ce code, il l'est moins encore que la manière dont se traitent les procès et se rend la justice. Point d'avocat, la partie est admissible à

Digitized by Google

plaider sa cause, et les pauvres gens, les gens timides ou modestes sont obligés souvent de se servir du premier venu pour traiter leur affaire. Quant aux juges, point d'études préalables, aucun sentiment d'honneur et nul respect des convenances. L'un s'assoupit, deux autres causent, le quatrième fume. Les parties expliquent l'affaire chacune à sa guise, se querellent et s'insultent; les juges apaisent et menacent, prennent parti pour l'une ou pour l'autre, et deux camps s'étant établis, les plaideurs savent à quoi s'en tenir et quelles mains il faut graisser; enfin l'heure du dîner arrive, la cause est entendue; la sentence est remise à huitaine, à un mois, et souvent il arrive que de huitaine en huitaine, de mois en mois, elle dure ainsi des années, si bien que les princes se succèdent, s'en vont et reviennent, qu'elle dure encore (1).

L'administration de Caradja et de Callimachi est également célèbre par les Pandours qui désolent le pays. Deux d'entre eux, Jian et Kirjali, y ajoutent un je ne sais quoi de pittoresque qui ne manque pas d'intérêt (2). Il est notoire d'ailleurs, et cela était depuis longtemps en usage, que le chef de la police autorise leurs méfaits. Il y a intérêt, car ils lui tiennent compte de la dîme en dessous main. Il en est ici comme à Sparte, volez mais ne soyez pas assez sot pour vous laisser prendre sur le fait. Ce principe est même devenu depuis longtemps un axiome administratif, à tel point que l'on méprise un employé qui par pudeur ou par Administration.

(1) *Voy.* Colson.
(2) *Voy.* l'Orographie.

Digitized by Google

maladresse n'a pas su s'engraisser de sa place. S'il n'y a pas gagné cent pour cent par an de ce qu'il l'a payée, il ne la méritait pas ; et s'il en sort pauvre, personne n'a pitié de lui. Quant à ceux des pandours tombés entre les mains de la maréchaussée, s'ils ne sont reconnus ni pour assassins, ni pour incendiaires, si surtout ils ne se sont pas attaqués à quelque archonda qui pourrait faire esclandre, il leur est ordinairement procuré le moyen de s'évader. C'est ainsi que la fonction de maître de la police générale est depuis près d'un siècle celle d'un chef de voleurs. Quoique réduit aux appointements minimes de douze mille piastres, il sait s'en faire, suivant son talent, de cent à quatre cent mille.

La tranquillité ayant reparu depuis quelques années, une grande partie de la population était rentrée dans le pays, et l'on y peut compter en Vallaquie dix-huit mille, en Moldavie six mille cinq cents *lude* de dix familles, lesquelles à six piastres par famille donnent un revenu ici de dix millions huit cent mille piastres, et là de trois millions. La mise à exécution de certaines formalités exigées par les nouvelles lois n'avait pas manqué de faire des mécontents, et il y eut cette année à Iassi une émeute qui faillit coûter la vie à Callimachi ; quelques têtes exaltées se font les agitateurs du peuple ; mais, à l'exception des étrangers allemands, serviens et bulgares, la population de la ville ne bouge pas. Cependant ceux-ci, armés de tout ce qui leur tombe sous la main, sabres, fusils, cognées et houes, se promènent par les rues de la ville en criant : « A

Émeute à Iassi.

Digitized by Google

» bas Callimachi ! » Afin de donner une apparence de légitimité à leur révolte, ils se rendent à la métropole, enlève le premier chanoine qu'ils rencontrent, le mettent à leur tête et arrivent au palais. Callimachi en avait fait fermer les portes ; elles sont enfoncées à coups de hache, et la foule se précipite avec fureur dans la cour. La présence d'esprit du fermier le sauve ; il appelle le chanoine, échange avec lui quelques mots, se montre à la foule et rejette sur les fonctionnaires la cause des griefs qui l'ont poussée au désordre. A ces mots la foule se retire respectueuse et en silence ; mais à peine sortie du palais elle recommence ses cris et ses menaces, court aux maisons des Boïers dont elle avait le plus à se plaindre ; et ceux-ci ayant pris la fuite, elle se fatigue de les chercher, s'apaise et se dissipe.

Le bruit de cette émeute, en avertissant la Porte que les sept années d'hospodarat allaient bientôt finir pour Callimachi et Caradja, fait réfléchir ce dernier sur le parti qu'il doit prendre ; et sa détermination ferait supposer qu'il n'était pas ignorant des projets de l'hétérie. Depuis quelque temps déjà il plaçait ses fonds dans des banques étrangères, lorsque le 7 octobre 1818, un capidji étant arrivé à Bucuresci, il se dispose à passer en pays chrétien pour sauver à la fois ses trésors et sa vie. Au lieu de recevoir le capidji, il donne à ses intimes l'ordre secret de se préparer à partir. Le lendemain son postelnic et son gendre Vlàcuça sont aperçus dans une voiture de voyage, et des préparatifs de départ se font déjà dans la cour du palais. Le dimanche 11, après la cérémonie ordinaire du beïram, il con-

Digitized by Google

Caradja se sauve avec l'argent du pays.

fère des titres à diverses personnes et fait quelques changements dans les emplois publics. Afin de mieux cacher son jeu jusqu'au bout, il accompagne dans l'après-midi le convoi du vieux bano Golesco. Mais à peine rentré, il fait appeler le spathar Bàliano, l'aga Vàcàresco et quelques autres grands indigènes, les informe qu'étant en danger de la vie il va les quitter, les prévient qu'il laisse le soin des affaires à un triumvirat composé légalement de l'archevêque métropolitain, du bano Brancovano et de Samurcas', envoie chercher M. Pini, consul de Russie, le charge de quelques affaires particulières sans lui rien dire de sa détermination, fait aux siens un cordial adieu, monte en voiture accompagné de deux domestiques, comme s'il allait à la promenade, gagne ainsi le bois de Baniasa, y attend son épouse, la princesse Ralou avec sa fille, le bano Argyropoulo, le postelnic Mavrocordato, l'aga Vlangali, quelques serviteurs et ses chevaux de poste. Ils ne tardent pas à arriver, et vingt minutes après, escortés par quatre cents Albanais, ils partent tous ensemble et gagnent la frontière. Après quelques jours de repos à Cromstadt, Caradja traverse la Hongrie, l'Autriche, la Suisse, et va résider en Italie pendant toute la guerre de l'indépendance. A la nouvelle de sa fuite, le consul russe, honteux de s'être vu joué de la sorte, se hâte de faire confisquer ses biens; mais il ne trouve que les meubles du palais, Caradja n'avait point converti son argent en domaines, et il s'était retiré en emportant avec lui dix-huit millions de piastres (1). Les

(1) *Voy.* Wilkinson.

Digitized by Google

Boïers ne sont guère moins surpris que le consul ; mais l'esprit public avait déjà commencé à faire quelques progrès, et malgré les bonnes qualités du fermier, ils le regrettent moins que le trésor de l'État qu'il emporte ; ils s'assemblent le 12, et rédigent une pétition au sultan, le suppliant de les débarrasser du gouvernement des phanariotes. En attendant l'effet de leurs prières, tout le pays est dans des transes mortelles ; on craint les invasions des Turcs des raï et des paschas de l'autre rive ; personne n'a assez de tête pour songer aux moyens de les arrêter ; ceux pour qui ce serait un devoir de position se montrent plus craintifs que les autres, et la plus grande partie de la noblesse se retire en Ardialie et en Moldavie. Enfin, le 10 décembre, la tranquillité commence à renaître. Le sultan a rejeté, il est vrai, la demande des Vallaques, mais du moins ils savent tous à quoi s'en tenir. D'accord avec la Russie la Porte vient de donner les chaises fiscales à Michel et à Alexandre Soutzo, et les caïmacans que ce dernier a nommés de Constantinople font reprendre aux affaires leur cours habituel (1).

Les Vallaques demandent à la Porte de les délivrer des phanariotes.

Arrivé au printemps de l'année suivant avec des projets de réforme, Soutzo se hâte d'en instruire la Russie, et profite de cette circonstance pour se plaindre de l'insuffisance de sa liste civile. C'est alors qu'il reçoit du baron de Strogonof le sage conseil de n'employer que des moyens légaux, qui ne blessent en rien ni les droits des Boïers, ni ceux du peuple, lui promettant d'ail-

V. Alexandre Soutzo III. 1819-21.
M. M. Soutzo III. 1819-21.

(1) *Voy.* Wilkinson.

Digitized by Google

leurs tout son crédit pour lui obtenir, autant que faire se pourra, sans porter la moindre atteinte aux règlements financiers, l'augmentation qu'il réclame de sa liste civile (1). Le fait suivant va nous dire quels moyens lui donna la Russie et la manière dont il en usa. N'ayant plus rien à espérer de la France, dont l'influence passagère n'avait rapporté qu'une pension de six mille francs à la veuve de son oncle, jaloux des grandes fortunes que s'étaient acquises en peu de temps les Mavrocordato, les Ypsilanti, les Mourouz, les Caradja, toutes créatures russes, il songe cette fois à se bien asseoir dans le pays, et fait comprendre au cabinet de Saint-Pétersbourg qu'il n'y peut réussir sans les imiter. En conséquence, et sur l'autorisation qu'il en reçoit, il tourne ses vues sur les Mos'neni. Commearnic avec son vaste territoire et ses habitants, avec ses eaux et forêts, ses vallons et ses montagnes, était devenu depuis longtemps la proie des Brancovano; Besdad et ses huit cents maisons, son torrent et son écho venait de se soumettre naguère au confident de Caradja, le vornic Bellio; il ne lui faut donc que de l'audace pour s'emparer de Tûrguvici, et cette audace ne lui manque pas, car il s'est fait l'homme de la Russie, et il peut agir sans la craindre. L'impunité lui est d'avance assurée. Ainsi, Alexandre Soutzo, phanariote, originaire de Bulgarie, dont le nom n'est connu à Constantinople que par son grand oncle, mort drogman de la Porte en 1769 (2), qui ne l'est dans les

Dépouillement des héritiers.

(1) *Voy.* Colson.
(2) *Voy.* Raïcevitch, p. 25 et 26.

Digitized by Google

Principautés que depuis 1783, Soutzo, dis-je, devenu créature russe, réclame comme sien le territoire de l'ancienne capitale des Voïvodes, des Mârcea, des Vlad et des Radu, viole le domicile des Mos'neni, les en chasse, incarcère les chefs de famille, leur fait donner la bastonnade pour les obliger de livrer leurs titres et s'en empare. C'était bien là ce qu'on devait attendre de celui qui avait dit à Zallony: « On trouvera plutôt » une coquette sans prétention, un médecin sans char- » latanisme, un prêtre sans hypocrisie, qu'un phana- » riote sans intrigue, sans orgueil et sans cupidité. » Cette impudente violence soulève pourtant l'indignation des habitants de Tûrguvici; ils courent aux églises, sonnent le tocsin, prennent en main, en signe de détresse, un cierge de cire noire, se promènent lentement et avec ordre par les rues de la ville en criant: « Mort aux Limondji! (1) » Le lendemain Tûrguvici est dans Bucuresci, et les Tûrguvisceni, exaltés par la longueur du voyage, se portent immédiatement au palais en réclamant leurs titres avec des cris de fureur. Personne ne les comprend; le fermier vient de mourir subitement. Ils n'ont qu'à s'adresser à son postelnic. Sans se le faire répéter, ils courent à l'instant même à la maison de ce Boïer qui leur est indiqué comme le détenteur de leurs titres, l'enlèvent de chez lui, le traînent à l'église la plus voisine, le font mettre à genoux sur la marche du portail, et lorsque vêtu de

(1) Marchands de limons, de citrons; c'est le nom injurieux par lequel les Vallaques désignent les phanariotes auxquels ils rappellent ainsi leur basse extraction.

Digitized by Google

ses habits sacerdotaux, tenant en main le saint calice, le prêtre le lui eut posé sur la tête : « Jure, lui crie la » foule, jure par le sang du Christ que tu n'as pas nos » titres, que tu ignores où ils sont. » Il ne sait ce qu'on veut lui dire, il n'a rien qui ne soit à lui, il jure. Les Tûrguvisceni ne sachant plus à qui s'adresser prennent le parti de se retirer, et jurent à leur tour qu'avec ou sans titres ils resteront maîtres de leurs biens. Comme on soupçonne certain parvenu d'avoir suggéré cette fatale idée à Soutzo, quelques malins gars trouvent fort piquant de le peindre à cheval sur un tonneau, la taille et la tête ceintes d'une guirlande d'oignons en guise de châle et de turban, afin de lui faire comprendre, par ce souvenir allégorique de son origine et de sa première misère, qu'il aurait dû avoir plus d'entrailles pour le peuple (1). Philippe Linche, auquel s'adresse cette satire, n'est pourtant pas un parvenu. Le berceau de sa famille est Florence, d'où elle fut exilée à la suite des guerres civiles des Guelfes et des Gibelins. Elle passa d'abord dans l'île de Corse, y occupa un rang distingué parmi la noblesse, et vint enfin se fixer à Marseille. Après le traité de Cateau-Cambrésis (1559) pourvue de lettres de naturalisation, elle y exerça bientôt les plus hautes fonctions municipales et s'allia aux principales familles de Provence. Thomas Linche fut nommé deuxième consul de Marseille le 18 novembre 1565 ; Antoine fut, par lettre de l'État, créé maître des ports de Toulon, 15 mai 1575, et ses services lui

Philippe Linche.

(1) Le tonneau indique l'état de marchand de vin, et les oignons sont la nourriture du peuple.

Digitized by Google

méritèrent la dignité de deuxième consul de Marseille, 29 octobre 1587. Le 26 août de l'année suivante, comme il tenait pour Henri III, il fut tué par des séditieux. En 1738 trois de ses descendants, François-Thomas, Joseph-Marie et Jean-Baptiste Linchou, se rendirent à Constantinople pour y faire du commerce.

Le premier n'ayant pas été heureux dans ses spéculations s'était attaché à Constantin Racoviça (1752), successivement fermier de Vallaquie et de Moldavie. Celui-ci, déposé après quelques années, travaillait à se faire rétablir, et François-Thomas Linchou le secondait secrètement dans ses démarches ; mais les ennemis de Racoviça ayant intercepté une lettre qui le compromettait au plus haut degré envers la Porte, Linchou fut, par ordre du sultan Mustapha III, décapité sous ses yeux dans le sérail (14 mars 1760).

Le deuxième, Joseph-Marie, était mort de peste à Constantinople le 9 juillet 1778. Quant à Jean-Baptiste, le troisième, il avait quitté cette ville dès 1754, s'était retiré en Vallaquie, y avait épousé Marie Hodivoïano, y vivait pauvrement en donnant des leçons de langue française, s'y était vu un instant le gouverneur des fils d'Ypsilanti, et y était mort le 3 août 1780, en laissant un fils unique.

Cet enfant était Philippe Linche qui, né dans la misère et recueilli par le grand bano Constantin-Philippesco, devait cependant relever la splendeur de sa maison. Si je suis entré dans ces détails, c'est que je tiens à faire revenir les Vallaques d'une erreur que j'ai longtemps partagée moi-même ; c'est qu'il est de mon de-

Digitized by Google

voir de soutenir les droits de la seule famille française qui jouisse chez eux de quelque influence politique; c'est que, je l'espère, les alliés des Blacas, des Doria, des Forbin, des Ornano, des Mirabeau, etc., travailleront à se rendre dignes de la nouvelle patrie que leur a méritée leur père.

Quoi qu'il en soit, ce dernier méfait des phanariotes, bientôt connu dans tout le pays, l'indispose contre eux à tel point, que l'hétairie éclatant, Vallaques et Moldaves lui refusent leur assistance.

L'hétairie.

Depuis 1819, la plupart des primats de Morée étaient entrés dans l'hétairie; cette année, les primats des îles se joignent à eux, rappellent leurs bâtiments et ferment leurs spéculations commerciales. Le comte Capo d'Istria, qui réside à Corfou, s'efforce de diriger leurs vues du côté de la Russie, orthodoxe comme eux et par conséquent seule capable, selon lui, de les affranchir. Pendant ce temps, la Porte, qui craint quelque rupture de ce côté, répare ses forteresses du Danube et établit de nouvelles batteries. Les choses en sont là, lorsqu'au printemps de 1821, la frontière de Moldavie est envahie par un corps de Grecs au service de la Russie, sous le commandement du prince Alexandre Ypsilanti.

Ce jeune homme, né en 1795, était fils du fermier général de ce nom; il avait étudié en Russie, fait la campagne de France, et, nommé pour ses services général de brigade, il s'était retiré à Kissenief, en Bessarabie. Depuis quelque temps déjà, à la tête des hétairistes qui habitaient cette nouvelle conquête du czar, il

Digitized by Google

profitait de son voisinage avec la Turquie, pour y envoyer des émissaires et préparer l'insurrection. La Moldo-Vallaquie étant pleine de Grecs et de phanariotes; il y avait trouvé de nombreux partisans. Quelques Boïers mêmes, séduits par l'espérance du succès et pensant faire leur cause de celle des Grecs, avaient donné franchement dans ses vues, et l'on remarquait à leur tête Constantin Negri, Alexandre Philippesco, Alexandre Villara et l'évêque de Rômnic-Vâlcea, tous hommes honorables, éclairés et animés des meilleurs sentiments pour leur pays. Le temps étant venu d'agir, Ypsilanti passe le Pruth, arrive à Iassi, et se rend immédiatement au palais de Michel Soutzo. « Les Russes » sont là pour nous soutenir, lui dit-il; ils vont passer » le Pruth derrière nous; leur flotte est déjà dans les » eaux du Péloponèse, et Votre Altesse pense bien » que je ne serais pas assez fou de risquer ma tête et » mes gens, si je n'avais l'assurance d'un puissant » appui. » D'abord indécis, mais séduit bientôt par son uniforme, par l'assurance de son langage, par la grandeur du plan qu'il lui expose, le fermier cède enfin à ses instances, et, le même jour, ils rédigent ensemble une proclamation, la font afficher pendant la nuit à tous les coins de la ville, et en attendent l'effet. Le lendemain, il y eut d'abord un moment de doute et d'effroi; la population grecque craignait une surprise; mais, emportée bientôt par les meneurs, elle se laisse aller à son enthousiasme, et, en un instant, tout ce que Iassi renferme de Grecs et de phanariotes, artisans, marchands et Boïers, accourt en foule se ranger

Digitized by Google

sous le drapeau de l'hétairie. Les Albanais, les Serviens, les Bulgares ne peuvent s'empêcher de les suivre; grand nombre même de Moldaves, croyant combattre pour leur pays, n'hésitent pas à marcher avec eux. Maître ainsi de quelques mille hommes, Ypsilanti s'avance vers le Seret. Pendant ce temps, le général Cantacuzène allait à Laybach demander les ordres d'Alexandre, et celui-ci, contrarié de cette visite importune qui met sa politique à découvert, lui intime l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures, et dit plaisamment au congrès : « C'est une bombe que » les révolutionnaires nous lancent; mais elle n'écla- » tera pas. » Elle éclatait, cependant.

État de Bucuresci à la nouvelle de la marche d'Ypsilanti.

Bucuresci se trouvait alors dans un état difficile à peindre. Callimachi, nommé à la place de Soutzo, y avait annoncé ses caïmacans, et on les attendait d'un moment à l'autre. A la vue de la proclamation qui leur arrive, au bruit de la marche d'Ypsilanti, les Boïers se consultent sur ce qu'ils ont à faire, parlent sans discuter, discutent sans s'entendre, courent les uns chez les autres; hommes, chevaux, voitures, toute la ville est en l'air. Cependant les Grecs et les phanariotes ont bientôt pris leur parti; les uns attendent le libérateur; les autres, plus enthousiastes, courent au devant de lui; grand nombre d'indigènes consentent à lui prêter la main; mais les plus sages, se doutant bien que la Russie ne peut que s'estimer heureuse de trouver là une nouvelle occasion d'offrir ses services à la Porte, afin d'occuper le pays, se tiennent à l'écart et combinent entre eux les moyens de tirer le meilleur parti

Digitized by Google

possible de cette échauffourée. La Russie vient en effet de désavouer la conduite d'Ypsilanti, de le dénoncer comme un rebelle à la Porte et d'offrir contre lui au sultan sa coopération active. Sur ces entrefaites, le serdar Théodore Vlàdimiresco quitte subitement la ville, à la tête de cinquante Albanais, court en toute hâte au Banat, appelle aux armes les montagnards, descend à Craïova, et réveille ainsi dans le peuple le sentiment de l'indépendance : « Romans, le temps est » venu de nous délivrer du joug des ciocoïs et des ar- » chondas du Phanar ; j'ai pris les armes pour cela ; sui- » vez-moi, et je mettrai fin à leurs spoliations, et je vous » rendrai vos droits et votre gouvernement national. » Ces paroles lui ayant amené quelques centaines de montagnards, d'Albanais et de Turcs même qui ne sont pas fâchés de trouver là une occasion de pillage, il reprend le chemin de Bucuresci, et y arrive au moment où Ypsilanti et Cantacuzène viennent d'obtenir à Galatsi, par le capitaine Athanase, leur premier avantage sur les Turcs. Dans le même temps arrivent les caïmacans de Callimachi, lesquels, le voyant maître de la ville, lui font faire des propositions conciliatrices. « Dis-leur bien, » répond Théodore à l'intermédiaire, de faire savoir » à leur maître que je ne lui laisserai pas passer le Da- » nube avant que la principauté ait obtenu une con- » stitution. » Sur cette réponse, les lieutenants de Callimachi n'insistent pas davantage, et se retirent.

Théodore Vladimiresco.

Pendant ce temps, Ypsilanti met de l'ordre dans sa troupe et forme son bataillon sacré. Ceux qui le composent sont de jeunes Grecs accourus de tous les coins

Le bataillon sacré.

Digitized by Google

de l'Europe, et qui tous, pleins d'études, de courage et d'enthousiasme, ont juré de combattre comme Thémistocle ou de mourir comme Épaminondas. Parmi eux, et animés des mêmes vertus, du même désir de la liberté, honteux de leurs siècles d'esclavage, jaloux de se réintégrer dans l'estime du monde, se trouvent aussi quelques fils de Boïers phanariotes, des Duca, des Soutzo, des Mavrocordato. Leur uniforme est noir, et sur leur étendard est écrit d'un côté : Θάνατος ἢ ἐλευθερία (mort ou liberté); de l'autre : ἢ τάν ἢ ἐπὶ τάν (dessus ou dedans). Ypsilanti avait alors dix mille hommes; il en laisse quatre mille à Cantacuzène, pour agir en Moldavie, et marche avec le reste sur Bucuresci. Il a hâte d'y célébrer par des fêtes la victoire d'Athanase, qui a combattu un contre dix. Théodore lui ayant fait savoir qu'il y commande, il s'arrête à Colentina, y pose ses tentes et l'invite à venir s'entendre avec lui. Théodore se rend à cette invitation, écoute, répond qu'il ne peut s'entendre, se retire et va se retrancher dans le monastère de l'évêché, d'où il domine le pays. Ce que voyant, Ypsilanti monte à Tûrguvici et y établit son quartier général.

Administration et assassinat de Théodore Vladimiresco.

Durant le peu de temps qu'il tient en main les affaires, Théodore se montre ferme, résolu et si bien décidé à reconquérir les droits du pays, qu'il met à ses pieds les Boïers indigènes de tous rangs, trop heureux qu'ils sont de trouver en lui un homme de cœur et de tête; conseillé d'ailleurs par Zalic, chancelier drogman du consulat de France, il sait se tenir en garde contre la couardise des uns, profiter du courage

Digitized by Google

des autres et prendre décidément le rôle de représentant du pays. C'est à ce titre qu'il adresse à la Porte et aux paschas danubiens, les plaintes énergiquement exprimées des Boïers contre l'administration des phanariotes, leur désir de recouvrer leur prince indigène et leur droit d'élection, leurs protestations contre les actes d'Ypsilanti et de Cantacuzène, leurs vœux de les voir au plus tôt chassés du pays, leurs sentiments de fidélité envers elle, déclarant qu'il est impatient que justice soit faite pour remettre la Vallaquie sous sa domination. A cette nouvelle, Kiaïa-Bey, pascha de Silistrie, passe le Danube avec trente mille hommes. Vlàdimiresco, qui ne connaît point ses intentions, juge prudent de se rapprocher des montagnes et d'aller camper à Pitesci.

En ce moment donc trois partis se disputent le terrain, Ypsilanti pour la cause de l'hétairie, Théodore Vlàdimiresco pour celle des Vallaques, les Turcs pour les mettre tous deux à la raison. Cependant Ypsilanti ne voit pas ainsi les choses. L'entrée de Kiaïa-Bey en Vallaquie et la marche de Théodore sur Pitesci lui font soupçonner qu'ils sont entre eux d'intelligence et que ce dernier ne s'est porté là que pour lui barrer le passage. Décidé à se débarrasser de lui, il le fait surveiller par ses espions; séduit par de merveilleuses promesses, son lieutenant G'iordaki l'enlève de sa tente, à Golesci, et lui fait trancher la tête. Avec plus de talent, Ypsilanti pouvait éviter à la cause de l'hétairie un crime qui ne la servit pas et dont elle n'avait que faire. La mort de cet homme gé-

Digitized by Google

néreux, qui jouait froidement sa tête pour leur indépendance, ne fait qu'indisposer davantage contre lui toutes les populations vallaques; si bien que, réduit à lui-même, incapable de résister aux trente mille hommes de Kiaïa-Bey, il ne songe déjà qu'à battre en retraite, se retire sur Pitesci et de là sur l'Olto, passe ce fleuve et va camper près de Dràgàs'an (15 juin).

Batailles de Dràgàs'an et de Sculeni.

Kiaïa-Bey le suivait de près; il s'était avancé par Rômnic-Salé et Buzèo, l'avait fait déloger de Tûrguvici et le poursuivait sans relâche. Le lendemain il passe aussi l'Olto. Pendant quelques jours les deux armées s'observent et ne se livrent que des combats partiels; mais l'impatience des Grecs n'y peut tenir, et le bataillon sacré demande à grands cris le combat. Le 19, les deux armées sont en présence et rangées en bataille. Les Grecs fondent sur les Turcs à la baïonnette et les enfoncent. Au même instant Ypsilanti ordonne à Caradja de les prendre en queue, et si cette manœuvre eût été bien faite, la victoire eût pu lui rester; mais soit trahison, soit inhabileté, Caradja ne l'exécute pas ou l'exécute mal, et cette faute décide du sort de la bataille en faveur des Osmanlis. Les Grecs sont taillés en pièces; le bataillon sacré meurt, comme il l'avait juré, en héros; ceux qui échappent au massacre se noient dans la rivière. Ce que voyant, l'ex-lieutenant de Vlàdimiresco, devenu philhellène, attaque les Turcs avec vigueur au moment même de leur triomphe, leur reprend l'artillerie des hétairistes et rentre vainqueur dans Rômnic. C'est alors qu'Ypsilanti prouve, malgré sa bravoure, qu'il n'est pas à la hauteur du rôle qu'il

Digitized by Google

a pris ; au lieu de mourir sur la place, ou plutôt, au lieu de rallier le peu qui lui reste et de se retirer par les montagnes sur la Moldavie, il remet le commandement des troupes à Olympiati, abandonne le champ de bataille et passe en Autriche. Les choses n'allaient pas mieux en Moldavie, et Cantacuzène n'y faisait pas acte de plus de caractère ; réduit, il est vrai, à huit cents hommes, et acculé à Sculeni sur les bords du Pruth par douze mille Turcs, il n'avait aucune chance de succès, mais avec un peu plus de talent il pouvait les tirer de ce mauvais pas, et avec plus de cœur il devait mourir avec eux : ce n'est pas ce qu'il fait. Il passe le Pruth et laisse à Contoguni et à Sophiano l'honneur d'être vaincus et de mourir glorieusement. Quant à G'iordaki et à Kirjali, qui des rives de l'Olto étaient accourus à son secours, le premier fut fait prisonnier, envoyé à Constantinople et décapité ; le second, redevenu pandour comme devant, mourut à la potence comme un criminel, après avoir tout fait pour mourir de la mort de braves (1).

Ce qui résulte de l'hétairie pour les Moldo Vallaques.

Tout ce que les Grecs gagnèrent à cette échauffourée dans les principautés, ce fut de faire faire un instant diversion aux forces musulmanes et de se donner le temps de courir aux armes. Quant à la Porte, irritée de la duplicité du gouvernement russe, et plus encore de la trahison de ces Grecs du phanar qu'elle avait portés au faîte des honneurs, elle peut savoir de ce jour à quoi s'en tenir sur la sincérité de l'une et les services

(1) *Voy.* l'Orographie.

Digitized by Google

des autres; mais si elle n'est pas aveugle, elle est borgne. Dans sa fureur elle met à mort le patriarche, fait main basse sur le clergé grec, et ménage à ses infidèles serviteurs un châtiment qui doit les tuer. Les Vallaques attendent et espèrent : à la nouvelle de la défaite d'Ypsilanti, je ne dirai pas les plus braves, mais les plus ambitieux rentrent dans le pays. Ils le voient dans un état pitoyable; les champs sont restés sans culture, l'incendie a détruit les villages, les vignes ont été foulées aux pieds des chevaux; pandours et janissaires se sont noyés tour à tour dans le vin et le sang; les caves et les greniers sont vides, et leurs compatriotes, pour être restés neutres dans cette affaire, n'en comptent pas moins de victimes; la plupart des Boïers ont pris la fuite à la mort de Vlàdimiresco et le cimeterre musulman en a arrêté plus d'un sur la route; les églises sont encore profanées; les plus grandes maisons ne leur ayant pas suffi, les Turcs y ont logé leurs chevaux; tout est arraché, brûlé ou mis en pièces, et c'est en vain que les caïmacans de Vallaquie et de Moldavie s'efforcent de rétablir l'ordre, ils sont contraints de céder à l'effervescence de la soldatesque. Cependant un ordre arrive de la Porte qui leur fait oublier tous ces malheurs. *Les Phanariotes étant des infidèles sur lesquels le sultan ne peut plus compter*, il leur est enjoint d'élire dans chaque province sept candidats, entre lesquels sa hautesse daignera choisir. Les plus remarquables de ces candidats sont pour la Moldavie Jean Sturd'a et Beldiman, et pour la Vallaquie Grégoire G'ica et Michel Philippesco. Une même barque

Digitized by Google

les transporte sur l'autre rive et ils arrivent ensemble à Constantinople. A quelque temps de là, J. Sturd'a et G. G'ica reçoivent l'investiture et reviennent au printemps de 1822 annoncer à la Moldo-Vallaquie que le règne des Phanariotes est enfin passé. Les Romans en bondissent de joie, battent des mains, éclatent en chants d'allégresse; ils sont sauvés! leur patrie n'est plus une ferme, leur hospodar est indigène, l'étranger ne les accablera plus de son insolence et ils lui disent: « Va-t'en, race immorale et funeste, obscurs débris de la race bysantine, dont les intrigues de valets, la politique perfide et cruelle (1), la cupidité sanguinaire nous ont dépouillés jusqu'aux os et ravi notre existence politique; va-t'en, troupeau de vils diplomates qui as détruit notre esprit public, licencié nos armées, fermé nos écoles, avili notre caractère national, corrompu nos mœurs; va-t'en, toi, qui sur une terre d'amour nous as fait nous mépriser et nous haïr les uns les autres, quand nous ne devions haïr et mépriser que toi, toi qui sur une terre de franchise et d'honneur nous as fait nous trahir entre nous et nous vendre nous-mêmes; vaniteux archonda-protipendada, va-t'en te pavaner au phanar de la fausse noblesse que tu tiens d'ici; va-t'en, servile et orgueilleux pédagogue, qui n'as fait de nous que des tyrans et des esclaves, et nous as donné la *falanga* en nous expliquant Homère et Xénophon; va-t'en, impitoyable fermier, qui ne laisses à nos *mos'neni* que la chemise sur le dos,

Reproches des Moldo-Vallaques aux phanariotes.

(1) *Voy.* Anagnosti, p. 18.

Digitized by Google

et à nous que la honte et le regret; allez-vous-en tous, hommes hautains, aristocratie jésuitique qui avez fait de nous des chiens couchants, et de notre liberté une prostituée que vous avez vendue à la Russie; allez, et malheur à vous! mais n'allez point à Constantinople, car c'est en vain que *vous y lécherez la main que vous n'osez mordre;* n'allez point en Grèce, car Odyssée vous dira comme nous : *Va-t'en, phanariote, né pour servir et pour opprimer* (1). Allez donc en Russie, insinuez-y vos doctrines, achevez de corrompre cette noblesse plus qu'à demi corrompue; avec vos manières distinguées, vos connaissances superficielles, votre beau parler, allez lui inculquer votre duplicité, votre fourberie et votre orgueil; avec l'art de tordre les peuples, allez lui apprendre à se haïr, au fils à trahir le père, au père à supplanter le fils; dites ensuite d'elle à son maître ce que vous avez dit de nous au sultan, qu'elle est lâche et incapable de le servir, et mettez-vous à sa place. Alors, en preuve de votre zèle, développez à ses yeux tous les ressorts de votre ambition, surexcitez la sienne, mettez la terre à ses pieds, que chacune de ses mains touche un des pôles, que le soleil ne se lève et ne se couche plus que sur son domaine, que la terre enfin soit à lui, et que las de n'être qu'une idole, il se croie un Dieu; allez, brouillez tout, corrompez tout, flétrissez tout et hâtez-vous, car les peuples slaves ont soif aussi de liberté! »

(1) *Voy.* Pouqueville.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE.

DE 1822 A 1844.

HOSPODARS INDIGÈNES, UNION, RÉGÉNÉRATION.

La Porte rend aux Principautés leurs princes indigènes.

Les généreuses tentatives de l'hétairie, la complicité des phanariotes, les soupçons que lui inspirait la Russie avaient irrité la Porte au point qu'elle semblait décidée à transformer en paschaliks les deux principautés de Vallaquie et de Moldavie ; mais la réaction patriotique de Vlàdimiresco, la neutralité des Boïers indigènes, leur dévouement à maintenir l'ordre au milieu de l'anarchie, leurs protestations de fidélité et les sages conseils de Vogoridis de Casan, leur médiateur, aujourd'hui prince de Samos, l'avaient ramenée bientôt à de meilleurs sentiments à leur égard. C'est pourquoi elle avait donné l'ordre aux divans de chacune de ces provinces de lui envoyer sept députés qui lui exposassent les griefs et les vœux du pays. Arrivés le 20 avril à Constantinople, les quatorze députés moldo-vallaques y reçoivent un accueil extraordinaire; Halet-Effendi, favori du sultan, les honore d'une visite, et, comme par suite des ravages de la guerre,

Digitized by Google

la plupart d'entre eux sont sans argent ou qu'ils n'en ont que fort peu, il leur fait distribuer à chacun une somme égale en outre du taïn considérable qui leur est accordé. A quelques jours de là, ils entrent en conférence avec le reiss-effendi et le kiaïa-bey, et il est enfin arrêté que les hospodars ne seront plus choisis désormais que parmi les indigènes. Le 20 juillet, ils sont présentés à l'empereur. Mahmoud fixe son choix sur le grand logothète de Moldavie, Jean Sturd'a, et le grand bano de Vallaquie, Grégoire G'ica; l'un indigène et descendant de Vlad III de Vallaquie; l'autre, indigéné depuis plus de cent cinquante ans. Il leur enjoint de nommer leurs caïmacans, les retient encore à Constantinople, et laisse au pacha de Silistrie le soin de leur investiture. Puis, afin de donner à l'Autriche et à l'Angleterre, qui se sont portées médiatrices entre lui et les principautés, une preuve évidente de ses bonnes intentions pour ces provinces, il ordonne à ses paschas de les soulager d'une partie des troupes qui les occupent.

M. J. Sturd'a I. 1822-28.
V. G. G'ica VIII. 1822-28.

Incendie de Iassi et de Bucuresci.

A la nouvelle que ces pays sont retombés sous la domination des chrétiens, les Tartares et les janissaires s'élèvent en murmures contre le sultan et contre les Moldo-Vallaques en menaçantes paroles qu'ils changent bientôt en actes de fureur. Le 10 août, les habitants de Iassi sont réveillés en sursaut par des cris de vengeance, de détresse et de mort. Les janissaires ont mis le feu à tous les coins de la ville, et ils profitent de la terreur des Iassiens pour se livrer au pillage et au massacre. Grand nombre de chrétiens périssent dans les

Digitized by Google

flammes, et le sang de ceux qui tombent frappés par le cimeterre des musulmans ne peut arrêter l'incendie. Près de deux mille maisons sont consumées; il n'en reste debout que cent cinquante environ; le palais n'est plus qu'une ruine; toute la population s'est enfuie dans les campagnes, et elle y erre à l'aventure sans asile et sans pain. Emportés par leur fureur aveugle, les janissaires eux-mêmes perdent dans cette affaire cent soixante-quinze des leurs, que la soif de l'or et du sang a précipités dans les flammes. Ceux de Bucuresci en font autant quelques jours après; mais là, ils occupent l'intérieur de la ville; les maisons sont moins contiguës, et le quartier dit *Scaun* (étal) (1) est le seul qui souffre de l'incendie. Cependant l'aspect de la ville n'en est guère plus consolant, les toitures des maisons de moyenne grandeur et leurs dépendances ont servi de bois de chauffage; quelques-uns des plus grands hôtels servent encore d'écurie; les fenêtres pendantes à leurs gonds, les gouttières à la corniche, agitées par le vent, menacent les passants de leur chute; et si Iassi n'est plus qu'un monceau de cendres, Bucuresci n'est plus qu'un amas de ruines.

Retour des princes indigènes.

M. J. Sturd'a 1822-28.
V. G. G'ica. 1822-28.

Tel était l'état des choses lorsque les nouveaux hospodars quittent Constantinople (20 août) Ils arrivent à Silistrie dans les premiers jours de septembre, reçoivent le 21 du même mois leur investiture du séraskier, pascha de cette ville, et entrent enfin l'un à Bucuresci le 6 octobre, et l'autre à Iassi le 19. Leur présence rend aux habitants la confiance et l'espoir.

(1) Ancien marché à la viande.

Digitized by Google

Ils leur vantent la clémence du sultan, leur jurent de travailler avec eux au bonheur du pays, proclament une amnistie complète, invitent les consuls à rentrer; et le peuple, joyeux de recouvrer ses princes indigènes, applaudit dans des transports d'enthousiasme aux généreuses démonstrations de la Porte. Cependant, de même que la différence n'avait pas été grande entre le dernier duc et les premiers hospodars, elle est presque insensible entre les derniers fermiers phanariotes et les premiers princes indigènes. C'est que Jean Sturd'a et Grégoire G'ica ne sont encore considérés de la Porte que comme des paschas à deux queues, qu'ils sont soumis à l'autorité du séraskier de Bulgarie, duquel ils tiennent leur investiture, et que, sous prétexte de les aider à rétablir l'ordre, celui-ci leur a imposé des basch-beschli-agas, qui commandent au lieu d'obéir, et commettent mille abus au lieu de réprimer ceux qui existent; c'est, enfin, que phanariotisés en naissant, ils ne peuvent redevenir romans du jour au lendemain. Incapables de mettre un terme aux avanies et aux exactions de la soldatesque, les deux hospodars semblent au contraire y prêter la main par leur complaisance à poursuivre les partisans de l'hétairie. La politique leur en fait un devoir; c'est en se montrant les ennemis des ennemis du sultan qu'ils peuvent reconquérir pour leur pays les droits sacrés qu'il a perdus, et la Porte aura égard à leur fidélité et à leur dévouement. Il faut le dire cependant, cette persécution n'est pas longue, les victimes n'en sont pas nombreuses, et elle n'atteint pas même tous ceux

Digitized by Google

qu'elle devait atteindre. Deux hommes payent plus particulièrement pour leurs concitoyens, l'un de sa tête, l'autre par l'exil. Constantin Négri et Alexandre Villara sont arrachés de leurs maisons et envoyés, celui-là à Constantinople, où il a la tête tranchée, et celui-ci à Iskizara, où pendant quinze mois il attend le même sort. Grâce à l'intervention de la Russie, il garde heureusement sa tête et peut rentrer dans ses foyers. Cet homme, que j'aime et que je distingue entre tous les Romans, est originaire d'Albanie, et primitivement de Venise; mais, séduit par quelques grecs beaux esprits qui, ayant besoin de son influence, avaient fait dériver son nom de *Vélaras*, il s'était cru grec comme eux, et avait donné comme eux tête baissée dans l'hétairie. Cette erreur est d'autant plus regrettable, qu'elle motiva son exil, que son exil nécessita l'intervention du cabinet russe, et qu'il est difficile à l'individu de faire abstraction de son pays dans la reconnaissance qu'il doit à son protecteur. Je ne veux point dire par là que Villara ait fait à la Russie des concessions indignes de lui; nous verrons plus tard qu'il n'en est pas capable; je veux seulement reprocher à sa reconnaissance de l'avoir rendu trop timide, et de l'avoir empêché de dominer toutes les situations dont sa capacité devait depuis le rendre maître.

Mort de Negri. Exil de Villara.

Pendant ce temps, l'empereur Alexandre nie à Vérone ses projets de conquête. Sent-il que c'est trop risquer que de vouloir trop étreindre? Non, mais il n'y a encore que dix ans que la Bessarabie est incorporée à son empire, et il ne croit pas que le temps soit

Digitized by Google

venu de l'accroître d'une nouvelle province. Aussi dit-il : « La Providence n'a pas mis à mes ordres huit » cent mille hommes pour satisfaire mon ambition, » mais pour protéger *la religion*, la morale et la jus- » tice, pour faire régner les principes d'ordre sur les- » quels repose la société humaine ; » et en preuve de ce qu'il avance, il fait demander à la Porte l'évacuation des Principautés. Il lui est répondu le 25 février 1823, que les hospodars ont été envoyés et installés *aux chefs-lieux de leur juridiction*, et que l'évacuation des provinces a eu lieu simultanément. Il n'en est rien cependant, car treize mois après, ses troupes les occupent encore, et l'ambassadeur d'Angleterre se voit contraint de prendre sur lui d'adresser au divan *au nom des puissances* (10 avril 1824), l'invitation de procéder sans délai à leur évacuation, et de les remettre, sous tous les rapports, dans le même état et dans les mêmes conditions où elles se trouvaient avant les troubles de 1821, en réduisant les troupes qui y stationnent au même nombre de Beschlis que dans les temps de calme. Il ajoute même, que le séjour des troupes musulmanes est une infraction flagrante des traités, et que la Porte ne peut être assez inhumaine pour nier l'énormité des sacrifices de toute espèce en argent, en corvées, en redevances de fourrage, de comestibles et de bois, que le maintien de ses troupes impose au pays. La Porte ayant donné d'avance à entendre que ces frais étaient à la charge des hospodars, et que, d'ailleurs, les habitants désiraient le séjour de ses troupes, l'ambassadeur cherche à l'en dissuader, en

La Russie et l'Angleterre demandent en vain l'évacuation des Principautés.

Digitized by Google

disant que ces hospodars, pour être indigènes, ne sont *encore que des fermiers*, que leur trésor n'est autre que celui du pays, que ce sont les Moldo-Vallaques qui le remplissent de la sueur de leur front, que directement ou indirectement le coup retombe sur eux, qu'enfin, ils béniront le jour du départ des troupes musulmanes, que les émigrés n'attendent que cela pour rentrer et donner l'essor à un nouvel ordre de choses. Malgré la justesse de ces raisons, la Porte s'en étonne, et peut-être n'a-t-elle pas tort. Il lui semble extraordinaire que l'Angleterre, qui jusqu'à présent a fermé les yeux sur les occupations réitérées de ces provinces par les troupes de la puissance *garante de leurs traités*, vienne lui reprocher d'agir avec elles *en suzeraine*. En conséquence, elle ne répond pas davantage à l'invitation de l'ambassadeur anglais; ses troupes restent et les avanies continuent. Ce silence désappointe l'empereur Alexandre; il n'a plus d'ambassadeur à la Porte pour se faire entendre, et il craint d'en envoyer un; ses protestations pourraient n'être pas mieux écoutées que celles du baron Strogonof *quand il désavoua l'entreprise criminelle d'Ypsilanti*, et il n'en voudrait pas venir à une rupture. Pour en éviter les chances, il se contente d'envoyer à Constantinople le conseiller d'état Minziaky, le chargeant de proposer au divan comme moyen de pacification générale, l'établissement de trois principautés de terre ferme, Grèce orientale, Grèce occidentale, Grèce méridionale, de lui faire comprendre que ces trois principautés *diminueraient l'intensité des forces grecques*, et que le sultan, se ré-

Digitized by Google

servant d'ailleurs la nomination des hospodars, s'attacherait ainsi les principales familles ; de s'appuyer ensuite sur les traités de Vlad V avec Mahomet II, et de Pierre Rares' avec Soliman Ier, pour demander l'évacuation complète des principautés de Vallaquie et de Moldavie. Mais, soit qu'elle juge avec raison que les Grecs ne gagneront rien à un régime qui a perdu les Moldo-Vallaques, soit qu'elle redoute pour elle-même les embarras d'une nouvelle suzeraineté, la Porte fait encore la sourde oreille à l'une et à l'autre de ces propositions, et ce n'est qu'après la mort de l'empereur Alexandre et à l'arrivée de Nicolas, son successeur, à Taganrok, qu'elle se détermine enfin à l'évacuation complète.

Autres causes de la misère du pays.

Le séjour des Turcs n'était pas la seule cause de la misère du pays. Elle provenait des besoins de la Porte pour soutenir la guerre contre les Grecs, et cette guerre ne coûta plus à aucune autre province qu'à la Moldo-Vallaquie. Il semblait que le sultan voulût la punir d'y avoir donné naissance. En outre des vivres qu'elle fournissait à l'armée d'occupation, des provisions de tous genres qu'elle expédiait au delà du Danube, il lui fallut encore rembourser à la Porte cinq millions de piastres pour ses frais de guerre. Cette somme était d'autant plus considérable, que le pays était peu peuplé et que la misère y était grande. Cependant la sagesse de l'administration des hospodars vint à bout de la solder sans être obligée d'employer les moyens vexatoires usités naguère en pareil cas. Malgré les Turcs tout rentrait dans l'ordre, et la tranquillité publique ne fut réellement troublée que par les sourdes

Digitized by Google

menées et les tentatives du parti russe réfugié en Ardialie, tentatives que le gouvernement réprima d'ailleurs facilement et sans le secours de personne, mais que la Russie se plut à interpréter en anarchie. Le pays était occupé; là était le malheur, car l'occupation est toujours une honte, sinon un fléau. Mais il y a cette justice à rendre à la Porte, qu'au lieu d'entraîner la déchéance des hospodars, comme il arrive toujours lors des invasions russes, son occupation ne fit au contraire que le consolider.

Cependant cet état de choses était illégal, et il fallait y mettre un terme. Les hospodars ne peuvent être réduits au rôle de pascha, ni les deux provinces supporter plus longtemps les frais de trente-cinq mille hommes. Déjà M. Minziaki a démontré à la Porte combien cet état des Principautés diffère de ce qu'il était précédemment, et combien aussi le système par elle employé est dérogatoire à leurs priviléges et à leurs traités, dont la Russie s'est portée garante (1-13 octobre 1825). Dès le 24 mars de l'année suivante, il lui a réitéré ses réclamations contre le pouvoir et le mode de nomination des Basch-Beschli-Agas et contre la présence des troupes musulmanes, et a exigé qu'en vertu des promesses par elle faites au vicomte de Strangford, les principautés soient remises dans l'état où elles se trouvaient avant 1821. Déjà même la Porte a répondu le 1-13 mai, que son intention est de conserver aux Principautés, avec les Priviléges dont elles jouissent, la paix et la tranquillité publique, et comme un témoignage de sa sincérité, elle vient d'ordonner au pascha

Nouvelles démarches du cabinet russe.

Digitized by Google

de Silistrie de rappeler les Basch-Beschli-Agas et de laisser aux hospodars le soin de les nommer à l'avenir, lorsque, convaincue enfin que la Russie a retiré toute assistance aux Grecs, elle consent à envoyer ses délégués à Akerman, pour y prendre part aux conférences qui doivent concilier leurs griefs réciproques et assurer aux principautés des jours meilleurs. Les conférences s'ouvrent le 1er août. La proposition de la Russie, rédigée en quatre-vingt-deux paragraphes, embrasse trois points principaux : 1° l'évacuation des forteresses d'Asie; 2° les rapports et priviléges légaux des Moldo-Vallaques; 3° l'existence civile et religieuse des Serviens, selon elle opprimés par Milosch, parce que Milosch avait été élu knez (prince) sans son assentiment, et qu'il favorisait peu les intrigants de son parti. Comme elle exige une réponse définitive pour le 7 octobre, menaçant en cas de refus de passer le Pruth, la Porte se hâte d'envoyer à ses délégués l'ordre de signer et la convention explicative du traité de Bucuresci et les deux actes séparés relatifs aux trois principautés de Vallaquie, de Moldavie et de Servie. Par l'article 3 de la convention, elle s'engage à observer les priviléges, traités et actes relatifs aux deux premières principautés, déjà confirmés par l'article 5 du traité de Bucuresci, à renouveler les hatti-schérifs de 1802, qui ont spécifié et garanti ces mêmes priviléges, et à les compléter, vu le choix qu'elle a fait d'indigènes pour hospodars. C'est en vertu de cet article et comme complément aux-dits hatti-schérifs que fut rédigé et signé, pour les Moldo-Vallaques, cet acte séparé :

Convention d'Akerman.

Digitized by Google

« Les hospodars de Moldavie et de Vallaquie étant choisis par les Boïers indigènes, *leur élection sera désormais faite dans chaque province*, d'après le consentement de la Sublime Porte, par l'assemblée générale du divan, conformément à l'ancien usage du pays.

Acte séparé relatif aux Principautés.

» Les Boïers du divan de chaque province, comme corps du pays *et avec l'accord général des habitants*, feront choix, pour la dignité d'hospodar, *d'un des Boïers les plus anciens et les plus capables de la bien remplir*, et ils présenteront à la Sublime Porte, par une requête (arz-mahsar) le candidat élu, lequel, s'il est agréé par la Sublime Porte, sera nommé hospodar et recevra son investiture. Si, par des raisons graves, la nomination du candidat élu ne se trouvait pas conforme au désir de la Sublime Porte; dans ce cas, après que ces raisons graves auront été avérées par les deux cours, il sera permis de recommander auxdits Boïers de procéder à l'élection d'une autre personne convenable.

» La durée de l'administration des hospodars restera toujours fixée, comme par le passé, à sept années complètes et entières, à dater du jour de leur nomination, et ils ne pourront être destitués avant ce terme. Si, pendant la durée de leur administration, ils commettent quelques délits, la Sublime Porte en informerait le ministre de Russie, et lorsqu'après vérification faite de part et d'autre, il sera constaté que l'hospodar est effectivement coupable, sa destitution sera permise, mais dans ce cas seulement.

» Les hospodars qui auront achevé leur terme de

Digitized by Google

sept années sans avoir donné, soit aux deux cours, soit au pays aucun sujet de plainte légitime et grave seront nommés de nouveau pour sept autres années, si la demande en est faite à la Sublime Porte par les divans des provinces et si *le consentement général des habitants se manifeste à cet égard.*

» S'il arrive qu'un des hospodars abdique avant l'accomplissement du terme de sept années, pour cause de vieillesse, de maladie ou pour toute autre raison, la Sublime Porte en donnera connaissance à la cour de Russie, et l'abdication pourra avoir lieu d'après un accord préalable des deux cours.

» Tout hospodar qui aurait été destitué avant d'avoir fini son terme ou qui aurait abdiqué, encourra la déchéance de son titre et pourra rentrer dans la classe des Boïers, à condition de rester paisible et tranquille; mais sans pouvoir ni redevenir membre du divan, ni remplir aucune fonction publique et sans pouvoir être réélu hospodar.

» Les fils des hospodars destitués ou abdicataires conserveront la qualité de Boïers, pourront occuper les charges du pays et être nommés hospodars.

» En cas de destitution, d'abdication ou de mort d'un hospodar, et jusqu'à ce qu'il lui soit donné un successeur, l'administration de la principauté sera confiée à des caïmacans nommés par le divan de ladite principauté.

» Le hatti-schérif de 1802 ayant ordonné l'abolition des impôts, redevances et réquisitions introduites en 1783, les hospodars et les Boïers des divans respectifs

Digitized by Google

détermineront et fixeront les impôts et les charges annuelles de la Moldavie et de la Vallaquie, en prenant pour base les règlements établis à la suite du hattischérif de 1802. Les hospodars ne pourront dans aucun cas manquer au strict accomplissement de cette disposition. Ils auront égard aux représentations du ministre de S. M. I. et à celles que les consuls de Russie leur adresseront d'après ses ordres, tant sur cet objet que sur le maintien des priviléges du pays, et spécialement sur l'observation des clauses et articles insérés dans le présen tacte.

» Les hospodars, de concert avec les divans respectifs, fixeront dans chaque province le nombre des Beschlis d'après celui qui existait avant les troubles de 1821. Ce nombre, une fois fixé, ne pourra être augmenté sous aucun prétexte, à moins que l'urgente nécessité n'en soit reconnue de part et d'autre, et il est bien entendu que les Beschlis continueront à être formés et organisés, comme ils l'étaient avant les troubles de 1821; que les agas continueront d'être choisis et nommés d'après le mode suivi avant ladite époque, et qu'enfin les Beschlis et leurs agas ne rempliront jamais que les fonctions pour lesquelles ils ont été institués, sans pouvoir se mêler des affaires du pays, ni se permettre aucune autre action.

» Les usurpations faites sur le territoire de la Vallaquie du côté de Bràila, Georgeo, Càlàras, Turnu et au delà de l'Olto seront restituées aux propriétaires, et il sera fixé pour ladite restitution un terme dans les firmans y relatifs, lesquels seront adressés à qui il appartient.

Digitized by Google

» Ceux des Boïers moldaves qui, uniquement par suite des derniers troubles, se sont vus forcés de quitter leur patrie, pourront y revenir librement, sans être inquiétés par qui que ce soit et rentreront dans la pleine et entière jouissance de leurs droits, prérogatives, biens et propriétés, comme par le passé.

» La Sublime Porte, eu égard aux malheurs qui ont pesé sur les principautés de Moldavie et de Vallaquie, par suite des derniers troubles, leur accordera deux années d'exemption des tributs et redevances qu'elles sont tenues de lui payer; à l'expiration du terme de l'exemption ci-dessus mentionné, lesdits tributs et redevances seront acquittés au taux fixé par les hatti-schérifs de 1802 et ne pourront être augmentés dans aucun cas. La Sublime Porte accorde également aux habitants des deux principautés la liberté de commerce pour toutes les productions de leur sol et de leur industrie, dont ils pourront disposer comme bon leur semblera, sauf les restrictions exigées d'un côté par les fournitures dues annuellement à la Sublime Porte, dont ces provinces sont comme les greniers, de l'autre par l'approvisionnement du pays. Toutes les dispositions du hatti-schérif de 1802, relatives à ces fournitures, à leur acquittement régulier aux prix courants d'après lesquels elles doivent être soldées, et dont la fixation appartiendra, en cas de litige, aux divans respectifs, seront remises en vigueur et observées à l'avenir avec une scrupuleuse exactitude.

» Les Boïers seront tenus d'exécuter les ordres des hospodars et de rester envers eux dans les bornes

Digitized by Google

d'une parfaite soumission. De leur côté, les hospodars ne pourront sévir arbitrairement contre les Boïers, ni leur faire subir des punitions imméritées, et sans qu'ils aient commis quelque faute avérée; et ces derniers ne subiront de peine qu'après avoir été jugés conformément aux lois et usages du pays.

» Les troubles survenus dans les dernières années en Moldavie et en Vallaquie, ayant porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration intérieure, les hospodars seront tenus de s'occuper sans le moindre délai, avec les divans respectifs, des mesures nécessaires pour améliorer la situation des principautés confiées à leurs soins, et ces mesures seront l'objet d'un règlement général pour chaque province, lequel sera mis immédiatement à exécution.

» Tous les autres droits et priviléges des Principautés et tous les hatti-schérifs qui les concernent seront maintenus et observés en tant qu'ils ne seraient pas modifiés par le présent acte. »

Résumé des bienfaits de cette convention.

Les bienfaits de cette convention sont immenses; elle garantit aux indigènes l'hospodarat et en fixe la durée à sept ans; elle exige, pour la validité de l'élection de l'hospodar, l'accord général des habitants et la manifestation unanime de leur consentement pour sa réélection; elle restitue aux propriétaires les domaines que les Turcs avaient enclavés dans leurs *raï*, et au pays la liberté de commerce; elle détruit mille abus, met obstacle à mille autres et donne enfin aux Moldo-Vallaques l'occasion de faire usage de leur droit

Digitized by Google

d'autonomes en les obligeant à travailler à une nouvelle constitution. C'en serait assez pour mériter au bienfaiteur une reconnaissance éternelle s'il n'était notoire que l'intérêt seul le fait agir, qu'il ne vit que d'arrière-pensées et que les restrictions qu'il se ménage lui livrent un à un les droits de la Porte sur ces provinces et les droits même de celle-ci. La destitution de l'hospodar, en cas de délit, le met naturellement sous la dépendance de la Russie, et le droit de censure qu'elle se réserve sur l'emploi des deniers publics, livre à sa merci l'administration tout entière et la fait s'immiscer dans les moindres détails. Quoi qu'il en soit les deux hospodars, jusqu'alors impuissants à réprimer le mal, témoignent, de ce jour, de tout leur désir de faire le bien. Ils remettent en honneur la langue nationale et rappellent aux Romans les doux noms de patrie et d'union. J. Sturd'a rouvre le collége Basilien, et G. Gica construit sur les ruines du couvent de St.-Sava le collége actuel de ce nom. Ignorants des conditions de semblables établissements, il n'en fait encore qu'un couvent, mais ses intentions sont bonnes, et partant honorables. Il veut que les instituteurs de la jeunesse y soient logés aux frais de l'État, et ils y sont à leur aise. Tandis que les Boïers revenus de l'émigration et que le peuple, rassuré par le départ des troupes musulmanes, reconstruisent leurs maisons et leurs cabines, il dresse un plan d'amélioration générale pour toutes les villes du pays et commence par restaurer les hôpitaux de la Philanthropie et de Pantéléimon et par faire paver les principales rues de Bucuresci. Il est à regretter en-

Les hospodars se livrent à des améliorations.

Digitized by Google

core que ce dernier travail, confié à des hommes ignorants, ait été cause de la destruction de toutes les fontaines qui alimentaient la ville. J. Sturd'a répare au contraire celles de Iassi et tous deux travaillent activement avec leurs divans respectifs à la confection d'un règlement général pour les deux principautés. Une commission est formée à cet effet dans chaque province ; elle est composée de quatre membres dont deux sont choisis par l'hospodar, et les deux autres par la Russie. Il est vraiment étonnant de voir avec quelle impudeur, bien qu'elle les reconnaisse elle-même pour *autonomes*, la Russie, qui n'est que garante, s'arroge sur les Principautés des droits que lui refusent les traités, et qui n'appartiennent pas même à la Porte. Il est plus étonnant encore de voir la Porte la laisser faire et les Moldo-Vallaques le souffrir. Ce serait là le cas d'appliquer à ces derniers ce mot fatal des phanariotes : « ils sont incapables, » si ces comités n'étaient composés au contraire d'hommes vraiment instruits et animés des meilleures intentions. M. Sturd'a, Catargi, A. Villara, A. Philippesco, ont certes autant de savoir qu'il en faut pour jeter les bases d'une réforme, et Assaki et S'tirbéïu, leurs jeunes secrétaires, ont assez d'enthousiasme pour renouveler une constitution d'Épidaure ; mais les uns se méfient de la magnanimité de la Porte, et les autres ont trop de confiance dans la libéralité de la Russie ; l'ambition d'ailleurs s'ajoutant bientôt à la méfiance des uns, à la confiance des autres ; les hospodars visant à leur réélection, et S'tirbéïu à son avancement dans la hiérarchie nobiliaire, ils finissent par se sou-

La rédaction d'un règlement est confiée à un comité.

Digitized by Google

mettre tous aux instructions qui leur sont imposées de St.-Pétersbourg, se contentent d'exprimer des désirs et laissent au consul russe Minziaki le soin de modifier leurs projets et de les adapter aux besoins du pays après les avoir fait coïncider avec la politique de son gouvernement. C'est en reconnaissance de *ce léger sacrifice* qu'il lui sera agréable de pouvoir ajouter *à ceux* qu'il se félicite déjà de faire valoir auprès de son auguste cour, que l'ambassadeur de Russie à Constantinople, M. de Ribeaupierre, écrit le 9 juillet 1827 à l'hospodar G. G'ica : « Je place ma confiance dans votre zèle à rem-
» plir fidèlement les fonctions honorables que la Porte
» vous a confiées et que la Russie voudrait sanctionner
» par ses suffrages. Plus l'époque approche où un chan-
» gement du *chef de l'administration* pourra avoir lieu,
» plus je voudrai vous devoir de la reconnaissance pour
» vos soins assidus (1). »

Otages abolis.

Si l'on est en droit de blâmer la Russie de s'immiscer non-seulement dans l'administration intérieure du pays, mais encore dans la confection de ses lois, il faut, pour être impartial, lui savoir gré cependant de la nouvelle servitude dont elle vient de l'affranchir quelques mois auparavant. Grégoire G'ica s'était cru obligé d'envoyer son fils aîné en otage à Constantinople, et pour cacher sa fausse position il avait obtenu du divan de l'accréditer auprès de lui en qualité de chargé d'affaires. Les dix-huit ans de ce jeune homme, son manque d'instruction et d'expérience le rendaient peu

(1) *Voy.* Colson, p. 43.

Digitized by Google

propre à un pareil emploi. Aussi ne s'en occupait-il guère, et préférait-il les plaisirs de son âge. Éperdument épris d'une Arménienne, il venait de l'épouser, et il n'avait rien moins fallu qu'un esclandre pour rompre ce mariage mal assorti. La légèreté de cette conduite avait ouvert les yeux de M. de Ribeaupierre, et bien qu'il ne crût pas aux prétentions de la Porte d'avoir exigé ou même accepté ce jeune homme comme otage, puisqu'il le voyait partir sans obstacle, il s'était hâté d'écrire à ses subordonnés de Bucuresci, MM. Katof et Domnando, gérants provisoires du consulat russe (25 avril 1827) : « Une pareille mesure » n'est autorisée ni par les usages, ni par les hatti-» schérifs, ni par aucune des stipulations avec la Rus-» sie, et elle ne pourrait s'effectuer sans porter la plus » grave atteinte aux droits que les traités ont garantis. » Si donc les bruits répandus à Constantinople se con-» firment également à Bucuresci, à savoir que la Porte » exige un des autres fils de l'hospodar en garantie de » sa fidélité, faites savoir à l'hospodar, par une note » officielle, que cette mesure est une violation des traités, » qu'elle est attentatoire aux droits et priviléges des » Moldo-Vallaques, et contraire à la lettre et à l'esprit » des stipulations avec la Russie; protestez enfin forte-» mentet rendez-le personnellement responsable (1). » On pense bien qu'il n'en fallut pas davantage pour détruire un abus au devant duquel les hospodars couraient d'eux-mêmes.

(1) *Voy.* Colson, p. 243.

Digitized by Google

L'esprit de vie renaît.

C'est ainsi que pour être affranchies, en vertu des traités, d'une servitude envers la Porte, les Principautés sont violentées par la *puissance garante* dans leur administration et leur législature, au mépris de ces mêmes traités dont elle invoque si hautement l'exécution contre la *puissance suzeraine*. Néanmoins l'esprit de vie renaissait partout, il fécondait partout la matière, partout recommençaient à régner la paix, l'abondance et l'espoir; Moldaves, Ardialiens, Vallaques, s'étaient reconnus pour frères. Déjà il s'établissait entre eux de plus fréquentes relations; les Moldo-Vallaques s'inspiraient à la lecture de Çichendela, et leurs jeunes hommes enlevaient déjà aux Ardialiens la palme de la poésie; Assaki avait chanté la Moldavie renaissante, J. Vàcàresco avait chanté l'amour dont la Romanie est le domaine; Paris Mumuléano gémissait sur les maux que le temps n'avait pu encore effacer. Les pauvres avaient reconstruit leurs cabines; les riches s'étaient bâti des palais, le laboureur traçait tranquillement ses sillons, le marchand se livrait en toute sécurité à son négoce, tout allait lentement, mais avec assurance; tout annonçait le progrès, tout promettait la prospérité, la Moldo-Vallaquie semblait enfin s'appartenir, lorsque la guerre éclatant de nouveau entre la Russie et la Porte, elle retombe tout à coup dans la plus affreuse anarchie.

Guerre entre la Russie et la Porte.

Je n'ai point l'intention d'entrer dans les détails de cette guerre qui se rattache au plan général d'envahissements périodiques de la politique russe, je me bornerai à rapporter succinctement les opérations qui

Digitized by Google

eurent lieu dans les Principautés. Le sultan qui la prévoyait en avait averti d'avance les hospodars et leur avait promis que leurs pays ne seraient ni occupés, ni incommodés, ni attaqués par ses troupes; qu'il se contenterait de défendre les forteresses, et qu'il ne tiendrait pas qu'à lui que les Moldo-Vallaques n'en eussent rien à souffrir. Il avait engagé en même temps les hospodars à se retirer sur la rive droite du Danube pour se mettre à l'abri d'un enlèvement; mais Grégoire G'ica trouve plus prudent de se retirer à Cronstadt, et J. Sturd'a n'a pas le temps de profiter de ce conseil. Le 7 mai 1828 cent cinquante mille hommes passent le Pruth sur trois points à Sculeni, à Fals'ci et au gué d'Isaac (Vadului Isaktscha), et J. Sturd'a, surpris à l'improviste par le maréchal Wittgenstein qui arrive à Iassi le même jour, est obligé de se constituer prisonnier. Le lendemain le maréchal fait publier cette proclamation :

Proclamation du maréchal Wittgenstein.

« Habitants de la Moldavie et de la Vallaquie, Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, m'a ordonné d'occuper votre territoire avec l'armée dont il a daigné me confier le commandement. Les légions du monarque protecteur de vos destinées, en franchissant les limites de votre terre natale, y apportent toutes les garanties du maintien de l'ordre et d'une parfaite sécurité.

» Moldaves et Vallaques de toutes les classes, c'est pour y parvenir plus promptement que l'empereur m'a chargé d'instituer sans retard dans les Principautés une administration centrale provisoire dont

Digitized by Google

le conseiller privé, comte Palhen, est nommé chef. Dépositaire de la confiance de S. M., il va désormais exercer parmi vous les fonctions et les pouvoirs de président plénipotentiaire des divans de Vallaquie et de Moldavie.

» Je mettrai la plus active sollicitude à le seconder dans ses travaux. Une discipline sévère sera maintenue dans tous les corps d'armée. Il sera fait prompte justice des moindres désordres.

» Habitants de la Vallaquie et de la Moldavie, la guerre que mon auguste maître est forcé d'entreprendre *ne vous enlèvera que momentanément*, il se plaît à l'espérer, les avantages de la paix; elle vous garantira le prochain retour et vous assurera le bienfait d'une *existence légale et stable*, fondée sur des stipulations qui achèveront d'effacer les traces des maux que vous avez soufferts et vous offriront le reflet d'un heureux avenir.

» La soumission due aux autorités, l'oubli des ressentiments que l'anarchie avait fait naître, le sacrifice de vos intérêts privés pour une cause qui les embrasse tous, tels sont les devoirs dont je vous recommande l'accomplissement spontané, unanime, au nom de l'empereur. Conformez-vous aux magnanimes instructions dont je me félicite d'être l'organe, et vous acquerrez un nouveau titre à la bienveillance de S. M. »

Pendant que cette proclamation, lancée dans toutes les villes des Principautés, y apportait la joie aux partisans de la Russie, aux marchands de vins étrangers,

Digitized by Google

aux aubergistes et aux filles publiques, et qu'elle pénétrait de douleur au contraire les amis de l'ordre et de leur pays, le général Roth, commandant du sixième corps d'armée, faisait marche forcée sur Bucuresci pour y surprendre l'hospodar ; mais il n'y arrive que le 12 et G. G'ica était déjà à Cronstadt dès la veille. Le comte Palhen se présente à Bucuresci trois jours après ; il y établit le siége de l'administration des deux principautés, et la plupart des partisans de G'ica s'étant retirés, il obtient sans peine d'un divan, composé d'hommes plus ou moins ignorants, plus ou moins pusillanimes, plus ou moins ambitieux, qu'il fasse acte de soumission à l'empereur. En conséquence, cinq jours après l'entrée du général Roth, ce divan, dit de Vallaquie, envoie à Nicolas cette singulière adresse :

« SIRE,

Adresse des Vallaques à l'empereur Nicolas.

» Depuis cinq jours l'avant-garde de l'armée *victorieuse* de V. M. I. faisant partie du corps commandé par son excellence le lieutenant général Roth se trouve parmi nous. Par la marche *la plus habile et la mieux combinée*, elle a épargné à la population entière *les désastres affreux* dont elle était menacée et a *sauvé la capitale* de Vallaquie *d'un danger imminent.*

» Sire, le divan de Vallaquie, *interprète des sentiments de tout le peuple*, s'empresse de déposer au pied du trône de V. M. I. l'hommage de sa profonde reconnaissance et de sa fidélité inviolable. Pénétrés de l'étendue de nos devoirs, *nous rivaliserons tous de zèle pour le service des troupes impériales* qui sont les défenseurs na-

Digitized by Google

turels de notre patrie, et nous nous empresserons, autant que nos ressources le permettent, de coopérer à tout ce qui nous sera demandé. Sire, tous les obstacles qui s'opposent encore à notre prospérité vont disparaître devant votre auguste protection, votre main puissante empêchera qu'*on ne trouble plus nos destinées.* Nos destinées, Sire, sont sous l'impérissable sauvegarde de V. M. I. Elle les protégera; elle nous assurera le bienfait d'*une existence légale et stable*, elle nous garantira les lois, les usages de nos ancêtres, nos propriétés et le plus sacré de tous les droits, celui de la religion que nous professons. Ainsi, Votre Majesté, devenue la bienfaitrice de l'humanité souffrante, gravera son auguste nom dans l'histoire en caractères aussi brillants qu'immortels. *Soumis à toutes les intentions de V. M. I.*, nous sommes avec le plus profond respect, etc. »

Ce qu'il faut penser de cette adresse.

A voir cette fatuité de l'ignorance qui se permet de juger de la marche de l'armée russe, cette flatterie de mauvaise foi qui présente des désastres, des dangers imminents là où il n'y a rien à craindre, cette audacieuse présomption de se faire l'interprète des sentiments de tout un peuple qui ne les connaît pas, ce zèle pour les troupes impériales en si grand contraste avec leur tiédeur pour le pays, cette astuce à faire dépendre le calme de leurs destinées de celui-là même qui les vient troubler; cette servilité qui s'en tient à l'existence *légale* et *stable* de la proclamation sans oser la définir, cette pusillanimité qui se tait sur son indépendance et fait, contrairement à ce qu'elle devrait, de

Digitized by Google

la manifestation de son zèle une condition de la garantie de ses droits, à voir cette absence complète de patriotisme, on ne peut s'empêcher de croire que ces hommes ne se soient pas vendus; on se demande s'ils ne sont pas phanariotes et s'ils sont Romans; s'ils ne sont qu'ignorants, on peut du moins leur jeter au visage ce sublime refrain d'Assaki :

> Où donc est-il ce temps où les femmes moldaves
> Pouvaient servir d'exemple aux hommes les plus braves?

Cependant, le général Voïnof descend le Pruth avec une partie du sixième corps, et va occuper Galatsi; d'un autre côté, le grand-duc Michel, à la tête du septième corps, se porte sur Bràila et en fait le siége. Il veut de là passer le Danube et pousser sur Schumla, tandis que le troisième corps du général Roudzewitch passerait lui-même le fleuve à Isaktscha, et irait assiéger Varna; mais il lui faut avant s'emparer de Bràila, et la résistance opiniâtre de cette place doit ralentir l'exécution de son plan. Le 15 mai, il vient d'en emporter un faubourg; mais, construite par des Français, défendue par cinq mille Turcs, il ne faut pas moins que cinquante mille Russes et la présence de leur empereur pour s'en rendre maître. En effet, Nicolas se présente le 20 devant ses murs, visite les travaux et encourage ses troupes par son sang-froid au milieu du danger. Néanmoins, comme il juge que la place n'est pas encore près de se rendre, il quitte le camp, rentre en Russie et s'y tient à la frontière. Il y reçoit des mains d'un Français, Henri de la Rocheja-

Le premier drapeau de la campagne est enlevé par un Français.

Digitized by Google

quelein, volontaire à son service, le premier drapeau de la campagne, que ce jeune homme vient d'enlever aux Musulmans, sous les murs d'Isaktscha. Le 12 juin, M. de Nesselrode, qui se trouve devant cette place, au camp de Satu-nou (village neuf), accueille une députation de Moldaves, chargés par l'administration provisoire d'aller lui faire acte de soumission, et il leur répond à peu près dans les termes de cette réplique, qu'il vient d'adresser aux Vallaques le 28 mai dernier :

Réponse de M. de Nesselrode aux Vallaques.

« Messieurs, l'empereur mon maître a reçu l'adresse que vous lui avez présentée à l'occasion de l'entrée de ses troupes dans les principautés de Moldavie et de Vallaquie. Les sentiments que vous exprimez à S. M. I. lui ont fait éprouver une vive satisfaction. Sa sollicitude veillera constamment au bien de votre patrie. Vous savez que le dessein de S. M. *n'est pas et n'a jamais été d'agrandir ses états aux dépens des provinces qui les avoisinent. Vos destinées sont donc à l'abri de tous projets de conquête*, mais l'ordre légal dont vous êtes appelés à jouir, mais les bienfaits d'une administration régulière et stable, mais *l'inviolabilité* des priviléges que vous possédez, *l'usage paisible des droits qui en découlent*, le bonheur, enfin, de votre terre natale, sous l'égide des lois qui doivent la gouverner, tel est et tel sera toujours l'objet des vœux que l'empereur formera pour vous; *tels seront aussi*, il se plaît à le croire, *les résultats de la protection* qu'il ne cessera d'exercer sur les Principautés, et de *l'administration provisoire* qu'il vient d'y établir. Secondez ses efforts,

Digitized by Google

Messieurs, par votre zèle, donnez l'exemple d'une utile concorde, comme les troupes de S. M. donneront *celui de la plus rigoureuse discipline*, et en recevant vous-mêmes, portez à tous vos compatriotes, l'expression de la bienveillance avec laquelle *votre loyale adresse* a été accueillie par mon auguste maître. »

Pendant ce temps, le grand-duc Michel pressait le siége de Brâila. Il avait pratiqué trois mines qui devaient faire sauter une partie des bastions de l'ouest. Le 14 juin, il dispose les travaux pour une nouvelle attaque; et le 15, tout étant prêt, il donne le signal. Ses troupes font leur devoir, mais elles sont repoussées, et il perd deux mille hommes; le 16, il fait jouer la mine, les bastions s'écroulent; il fait attaquer la brèche, s'en empare, et force les Turcs à capituler (18 juin). Prise de Brâila.

Après la prise de cette place, le sixième corps passe le Danube et se porte sur Hirsova et Silistrie; le général Geismar court occuper le banat de Craïova avec quinze mille hommes, et tandis que le 29 juillet les bataillons des colonies militaires entrent en Moldavie et en Vallaquie, le général Roth cerne Silistrie; le général Karnilof observe Georgeo, et le comte de Langeron entre dans Bucuresci avec douze mille hommes. Le général Geismar avait reçu l'ordre de se porter sur la Servie, *pour y soulever les populations*, et le 12 août il allait passer le Danube, lorsque le pascha de Vidin, nommé subitement pascha de Calafat, vient prendre possession de cette citadelle avec douze mille hommes et trente pièces de canon. Il y laisse

Digitized by Google

trois mille hommes, et remontant le Gilu inférieur à la tête des neuf mille autres, il rencontre le général Geismar à Moldaviça, le bat, lui tue deux mille hommes, lui enlève tout son matériel et près de mille bœufs, l'oblige à se replier sur Cioroiu (7 août), l'en déloge quelques jours après, bien qu'il s'y soit retranché, et l'oblige à battre en retraite jusqu'à Craïova. Après s'être refait, le général Geismar se remet en marche, et, pour venger sa défaite, court attaquer le séraskier à Slatina, il le taille en pièces, lui tue quatre cents hommes, lui enlève sept canons, vingt-quatre drapeaux, sept cents chariots de vivres, et l'oblige à repasser le Danube (18 août). Il avait été puissamment aidé par les volontaires vallaques et des troupes de pandours, aux ordres du capitaine Salomon. Sans terminer la campagne, cette victoire avait cependant rendu un peu de calme au pays, et le petit nombre des cultivateurs qui n'étaient pas employés aux corvées, pouvaient du moins ensemencer leurs sillons et prévenir la famine.

Défaite du général Geismar.

Cependant la saison est avancée. Georgeo, Turnu, Calafat tiennent toujours; et, malgré ses échecs dans les Principautés, l'empereur Mahmoud ne se dispose pas moins à reprendre Varna, qui vient d'être emporté, et à faire lever le siége de Silistrie et de Georgeo. Ce qu'apprenant, le maréchal Wittgenstein fait bombarder Silistrie (2 et 3 novembre); mais le froid se faisant vivement sentir, la neige couvrant les travaux, le Danube commençant à charrier, il lève le siége, envoie le deuxième et le troisième corps hiverner en

Digitized by Google

Vallaquie, laisse une partie de la flottille devant Silistrie pour l'observer, et attend le printemps pour reprendre les hostilités. Ainsi, la prise des quatre places d'Isaktscha, Bràïla, Varna et Calafat, qui vient de se rendre le 14 décembre, sont avec douze cent quatre-vingts pièces de canon les fruits de cette campagne; mais les sept mois qu'elle y mit, les soixante mille hommes qu'elle lui coûta, tout aidée qu'elle fut par les populations, sont le témoignage le plus évident que la Russie ait jamais donné de la faiblesse de ses armées, et la preuve peut-être qu'elle serait incapable de se défendre chez elle, si jamais, au lieu de l'attendre sur son territoire, la Porte avait enfin le bon esprit d'aller l'attaquer sur le sien. C'est en effet ce qu'elle semble redouter le plus; car pour l'éviter, elle n'a cessé d'être aggressive depuis Charles XII et de sortir de ses limites; l'on se rappelle d'ailleurs qu'elle ne dut son salut, en 1812, qu'à l'énergique résolution de Rostopkin d'incendier Moscou.

Résultats de cette campagne.

Comment peindre maintenant les souffrances des populations moldo-vallaques qui lui ont été des si puissants auxiliaires? Pour s'en faire une idée, il est bon de se rappeler leurs misères de 1821 à 1826 sous l'occupation ottomane, les doléances adressées à ce sujet à la Porte par lord Strangford et le consul Minziaki; le peu de temps qui leur fut laissé pour se refaire de leur épuisement, et l'on pourra juger si l'Angleterre n'a pas été la dupe candide de la feinte pitié que lui suggéra alors la Russie, et l'on sera convaincu peut-être que la Russie ne se plaignait de tant de maux que

Misère des Moldo-Vallaques.

Digitized by Google

parce qu'ils n'étaient pas faits par elle. La soldatesque musulmane extorquait ceux qu'elle croyait ses ennemis ; ce sont ceux qu'ils disent leurs amis que volent et que pillent les officiers russes (1). Contributions de toutes espèces, denrées, fourrages, bestiaux, corvées, ils exigent tout comme l'avaient exigé les Turcs, et si les malheureux s'y refusent, ils les menacent d'exécution militaire. Ils vendent à leur profit les rations de leurs soldats et mettent ceux-ci à la charge des villages où ils sont cantonnés. Les commandants de cavalerie désignent pour leurs corps les lieux de cantonnement, font transporter le fourrage, le vendent et se portent ailleurs ; l'administration ne paye rien de ces fournitures, ou ne les paye qu'en bons et à moitié perte. Si l'on ajoute à ce triste tableau de concussions tyranniques, la peste apportée dans le pays depuis le milieu de l'année par cent vingt-quatre chariots de blessés, les corvées de trente mille Vallaques jusque dans l'intérieur de la Bulgarie, la plupart des grandes maisons et les colléges mêmes servant d'hôpitaux à quelque vingt mille malades ; si l'on fait attention à la famine régnant dans les deux provinces, aux hommes tombant dans les rues et sur les grands chemins, victimes de la faim ou de la peste, au peuple nu et livide s'enfuyant dans les montagnes et préférant se nourrir d'écorces d'arbres, plutôt que de souffrir tant d'iniquités ; si l'on voit les Boïers se sauvant en Ardialie, les habitations de la campagne désertes ou brûlées, les bestiaux épuisés par

(1) *Voy.* le porte-folio 1828 à 1835.

Digitized by Google

la famine ne se traînant plus qu'à peine, l'épizootie les diminuant de moitié, les paysans employés à leur place au service des troupes; si l'on ne rencontre partout que ruines, morts et mourants, c'est alors seulement que l'on peut comprendre ce que doivent souffrir les populations moldo-vallaques dans cette fatale année de 1828, et qu'on est en droit de nier qu'elles aient jamais tant souffert sous l'occupation ottomane. Au moins alors elles avaient pu faire entendre leurs plaintes, elles ne le peuvent aujourd'hui; pour l'avoir osé, l'archevêque métropolitain de Vallaquie, Grégoire, est exilé en Bessarabie, et le gouvernement russe répond aux remontrances qui lui sont faites, qu'il n'importe pas de *savoir qui des hommes ou des bêtes font le service, pourvu que les ordres soient exécutés.* Cependant hommes et femmes étaient attelés aux chariots, et les Cosaques les conduisaient comme des bœufs; le temps des semailles avait été perdu à envoyer douze mille chariots recevoir de Russie des farines avariées, et qu'il avait fallu jeter à l'eau; un violent ouragan avait arraché des forêts entières dans les montagnes, enlevé les toitures des maisons, étouffé des hommes et des bêtes sur le grand chemin; le printemps avait ramené la peste, la famine continuait toujours, le pain n'était plus qu'une pâte gluante et noire comme de l'asphalte; plus d'un corvéïeur s'était déjà donné la mort, plus d'une femme s'était jetée à l'eau, lorsqu'enfin la prise de Schumla vint décider de la paix d'Andrinople, et celle-ci promettre un terme à tant de misères. C'est quelque temps après, le 4 novembre, que j'arrivai à Bu-

Le métropolitain de Vallaquie est exilé.

Digitized by Google

curesci : la misère était encore la même, je pus d'autant mieux en juger que, descendu dans la maison la plus considérable et la plus opulente de Vallaquie, celle de M. le bano actuel, Georges Philippesco, j'eus, avec la douleur d'en connaître les détails, l'avantage d'en pouvoir préciser les contrastes, et je dois avouer à l'honneur de ce généreux gentilhomme, obligé pour ainsi dire de représenter le pays et de tenir table de prince, qu'il souffrait profondément de la somptuosité de sa table, que pour être un peu plus blanc et affecter une autre forme, le pain chez lui n'en était pas moins rare, qu'il y manquait parfois, et qu'il m'est arrivé de le voir s'enorgueillir devant les généraux russes de partager la misère publique.

Tremblement de terre.

Le traité d'Andrinople (14 septembre 1829) n'y met pas fin encore, mais il la soulage ; la cessation des hostilités diminue au moins les corvées et permet de combattre la peste. Soulagés d'un côté, les Moldo-Vallaques ont de l'autre à souffrir de la rigueur de l'hiver, et comme si ce n'est assez de la peste, de la famine, de l'ouragan et du froid, un tremblement de terre éclate qui achève de jeter la consternation dans tous les esprits. Il est deux heures du matin, tout le monde est sur pieds, nu dans la rue, sur la neige. Dans la maison dont je partage l'hospitalité avec le grand logothète, Michel Sturd'a de Moldavie, et dont les maîtres, leurs hôtes et leurs gens composent une population de plus de cent personnes libres ou esclaves, c'est un vacarme indéfinissable. Les chiens hurlent, les chevaux hennissent, les femmes crient, les enfants pleurent, les

Digitized by Google

murs grincent, le plâtre des plafonds s'écroule; Michel Sturd'a ne veut plus dormir que sous une table, et M. Cola, employé de la chancellerie du consulat russe, implore, en chemise et à genoux sur la neige, le secours de la bienheureuse Vierge Marie. Revenu bientôt de son étourdissement, chacun se rassure, et l'on songe alors à se visiter les uns les autres, parents et amis. Tout le monde à peu près en avait été quitte pour la peur. Deux des principales victimes de cette terrible alerte, sont la femme et la fille d'un Français au service de Russie, le Dr Tavernier, proto-médecin de Vallaquie, et occupé sur les bords du Danube à l'extirpation de la peste. Mme Tavernier était Polonaise, élève de St.-Denis et femme d'un grand mérite; elle mourut écrasée dans son lit par un pan de murailles avec sa fille unique qu'elle serrait entre ses bras. Il faut croire que pleine encore du souvenir de l'ouragan, elle s'était méprise et s'était obstinée à ne pas bouger, ce que je voulais faire moi-même.

Traité d'Andrinople.

Par le traité d'Andrinople, art. 2, la Russie rend toutes ses conquêtes d'Europe, mais toutes les forteresses de la rive gauche sont rasées et restituées avec leurs *raï* à la Vallaquie; art. 3, le Pruth continue d'être la limite des deux empires, mais la passe de Sulina et les îles à l'embouchure du Danube restent à la Russie; art. 5., les principautés de Vallaquie et de Moldavie s'étant, par une capitulation, placées sous la *suzeraineté* de la Sublime Porte, et la Russie ayant *garanti* leur prospérité, il *est entendu qu'elles conservent tous les priviléges et immunités qui leur ont été accor-*

Digitized by Google

dés en vertu de leur capitulation, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hatti-schérifs promulgués à diverses époques. En conséquence, elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale *et indépendante* et d'une entière liberté de commerce. Cependant, nota de l'art. 9, elles resteront avec Silistrie sous le poids de l'occupation militaire et seront gardées à titre de dépôt par la Russie jusqu'au parfait payement de la somme de onze millions cinq cent mille ducats de Hollande. Enfin, par l'acte séparé, et à elles relatif, l'empereur et le sultan reconnaissant la nécessité de donner à l'administration de ces provinces une base *plus stable* et plus conforme à leurs véritables intérêts, il est convenu et réglé définitivement que la durée du *gouvernement* des hospodars ne sera plus bornée à sept ans comme par le passé, mais qu'ils seront dorénavant investis de cette dignité *à vie*, sauf le cas d'abdication volontaire *ou de destitution pour cause de délit.*

Les hospodars régleront *librement* toutes les affaires *intérieures* de leur province, en consultant leurs divans respectifs, sans pouvoir néanmoins porter aucune atteinte aux droits garantis aux deux pays par les traités ou les hatti-schérifs, et ne seront troublés dans leur administration intérieure *par aucun ordre* contraire à ces droits.

La Sublime Porte promet et s'engage de veiller scrupuleusement à ce que les priviléges accordés à la Moldavie et à la Vallaquie ne soient d'aucune manière

Digitized by Google

enfreints par les commandants limitrophes, de ne souffrir aucune ingérence de leur part dans les affaires des deux provinces, et d'empêcher toute incursion des riverains de la rive droite du Danube sur le territoire vallaque ou moldave. Sont considérées comme partie intégrante de ce territoire toutes les îles attenantes à la rive gauche du Danube, et le chenal de ce fleuve formera les limites des deux principautés, depuis son entrée dans les États ottomans jusqu'à son confluent avec le Pruth.

» Pour mieux assurer l'*inviolabilité du territoire moldovallaque*, la Sublime Porte s'engage à ne conserver aucun point fortifié, à ne tolérer aucun établissement quelconque de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. En conséquence, il est invariablement arrêté que sur toute cette rive, dans la grande et la petite Vallaquie, comme aussi en Moldavie, aucun mahométan ne pourra jamais avoir son domicile, et que l'on y admettra les seuls marchands munis de firmans qui viendront acheter, pour leur propre compte, dans les Principautés, des denrées nécessaires pour la consommation de Constantinople ou d'autres objets.

» Les villes turques situées sur la rive gauche du Danube seront, ainsi que leur territoire (raï), restituées à la Vallaquie pour être désormais réunies à cette principauté, et les fortifications existantes auparavant sur cette rive ne pourront jamais être rétablies. Les musulmans qui possèdent des biens-fonds non usurpés sur des particuliers, soit dans ces mêmes villes, soit

Digitized by Google

sur tout autre point de la rive gauche du Danube, seront tenus de les vendre aux indigènes dans l'espace de dix-huit mois.

» Le gouvernement des deux principautés jouissant de tous les priviléges d'une administration intérieure *indépendante*, pourra librement établir des cordons sanitaires et des quarantaines le long du Danube, et ailleurs dans le pays où il en sera besoin, sans que les étrangers qui y arrivent, tant musulmans que chrétiens, puissent se dispenser de l'exacte observation des règlements sanitaires. Pour le service des quarantaines, aussi bien que pour veiller à la sûreté des frontières, au maintien du bon ordre dans les villes et les campagnes, et à l'exécution des lois et règlements, le gouvernement de chaque principauté pourra entretenir un nombre de gardes armés strictement nécessaire pour ces diverses fonctions. Le nombre et l'entretien de cette milice seront réglés par les hospodars, de concert avec leurs divans respectifs, *en se basant sur les anciens exemples.*

» La Sublime Porte, animée du désir sincère de procurer aux deux principautés tout le bien-être dont elles peuvent jouir, et informée des abus et des vexations qui s'y commettent à l'occasion des diverses fournitures exigées pour la consommation de Constantinople, l'approvisionnement des forteresses situées sur le Danube et les besoins de l'arsenal, leur fait un abandon plein et entier de son droit à cet égard. En conséquence, la Vallaquie et la Moldavie seront pour toujours dispensées de fournir les grains et autres denrées, les mou-

Digitized by Google

tons et les bois de construction qu'elles étaient tenues de livrer précédemment.

» Il ne sera de même requis de ces provinces, en aucun cas, des ouvriers pour les travaux des forteresses, ni aucune autre corvée de quelque autre nature que ce soit. Mais afin de dédommager le trésor impérial des pertes que cet abandon total de ces droits pourrait lui faire éprouver, indépendamment du tribut annuel que les deux principautés doivent payer à la Sublime Porte sous la dénomination de haratsch, idyié et bekiadyé (selon la teneur des hatti-schérifs de 1802), la Moldavie et la Vallaquie payeront chacune annuellement à la Sublime Porte, par forme de compensation, une somme d'argent dont la quotité sera déterminée ultérieurement d'un commun accord. En outre, à chaque renouvellement des hospodars, par décès, abdication ou destitution légale des titulaires, la principauté où ledit cas viendrait à échoir, sera tenue de payer à la Sublime Porte une somme équivalant au tribut annuel de la province. Ces sommes exceptées, il ne sera jamais exigé du pays ni des hospodars aucun autre tribut, redevance ou cadeau, sous quelque prétexte que ce puisse être.

» En vertu de l'abolition des fournitures ci-dessus spécifiées, les habitants des principautés jouiront de la pleine liberté de commerce pour toutes les productions de leur sol et de leur industrie sans aucunes restrictions, hormis celles que les hospodars, de concert avec leurs divans respectifs, jugeront indispensables d'établir, afin d'assurer l'approvisionnement du pays. Ils

Digitized by Google

pourront naviguer librement sur le Danube avec leurs propres bâtiments, munis de passe-ports de leur gouvernement, et aller commercer dans les autres villes ou ports de la Sublime Porte, sans être molestés par les percepteurs du haratsch, ni exposés à aucune vexation.

De plus, la Sublime Porte considérant toutes les calamités que la Moldavie et la Vallaquie ont eu à supporter, et mue par un sentiment d'humanité tout particulier, consent à exempter les habitants de ces provinces, pour l'espace de deux ans, à compter du jour où les Principautés auront été entièrement évacuées par les troupes russes, du payement des impôts annuels versés dans son trésor.

» Enfin, la Sublime Porte désirant assurer de toutes les manières le bien-être futur des deux principautés, s'engage solennellement à confirmer les règlements administratifs qui, durant l'occupation de ces deux provinces par les armées de la cour impériale, ont été faits d'après le vœu exprimé par les assemblées des plus notables habitants du pays, et qui devront servir de bases pour le régime intérieur des deux provinces, *en tant bien entendu que lesdits règlements ne porteront aucune atteinte aux droits de suzeraineté de la Sublime Porte.* »

Reprise des travaux du comité du règlement.

Bien que réunis depuis le 29 juillet sous la présidence illégale du consul russe Minzaki, les commissaires chargés de la rédaction de ces règlements n'avaient pas encore achevé leur travail. Ce retard provenait de l'obligation où ils étaient de soumettre

Digitized by Google

leur rédaction au cabinet russe, d'amender et de surmender sans cesse chacun de leurs paragraphes, de marcher contre leurs principes, de violer à chaque pas et les lois fondamentales du pays, et l'esprit et la lettre des traités, de ne travailler enfin que pour la noblesse, quand leur idée première avait été de le faire pour tout le monde, pour la noblesse et pour le peuple, et ils n'en eussent pas fini de longtemps encore sans l'arrivée, au mois de novembre, du général Kisselef, en qualité de président plénipotentiaire des deux principautés. La présence de ce haut dignitaire ayant rendu plus immédiats leurs rapports avec la puissance *garante*, ils achèvent enfin leur travail, et une assemblée dite extraordinaire est convoquée dans chacune des deux capitales, sous la présidence d'envoyés russes, soi-disant à l'effet de le réviser, mais au fond dans le seul but de le faire agréer et d'obtenir immédiatement les signatures. La discussion s'ouvre alors, mais comme il est défendu de toucher aux principes, de rappeler l'ancienne forme de propriété, l'origine des mos'neni et du servage, de définir les droits de l'*autonome*, du suzerain et du garant, d'en fixer les limites, de déterminer le sens précis *des rapports et des priviléges légaux du pays*, de la convention d'Akerman, comme aussi celui de l'*existence légale* et *stable* promise par la proclamation du maréchal Wittgenstein et confirmée par le traité d'Andrinople, d'interpréter plus largement qu'il ne l'est fait l'*accord général des habitants et leur consentement unanime* pour l'élection de l'hospodar, d'exiger que les droits de celui-ci soient aussi bien

Ce qu'il faut penser du fond et des détails du règlement.

Digitized by Google

définis que le sont ceux de l'assemblée; comme il y aurait danger à s'appuyer sur le dernier traité pour oser dire qu'ainsi conçu le règlement ne donne au pays que l'*ombre d'une administration nationale et indépendante*, qu'il enlève sans pudeur à l'hospodar *le droit de régler librement toutes les affaires intérieures;* que comparé à celui de Caradja, l'urbarium de ce règlement est plutôt un recul qu'un progrès; qu'enfin, élaboré, discuté, amendé, conclu et signé sous le poids d'une occupation militaire, il est par ce seul fait une violation manifeste des droits du pays, et *porte par conséquent atteinte aux droits de suzeraineté de la Sublime Porte;* comme la discussion ne pèse que sur les détails, que le paysan reste écrasé comme devant, que la noblesse conserve ses priviléges féodaux, qu'elle est indemnisée de l'abolition des scutelnici, que sa hiérarchie est maintenue dans tout son ridicule, que les places sont restées la proie triennale de ses intrigues, que le rang continue d'y faire le mérite, qu'au lieu d'être de droit sacré comme le pain pour le corps et la religion pour l'âme, le pain de l'esprit et du cœur, l'éducation, l'instruction publique, n'est encore qu'une aumône que 'on peut dénier et pour laquelle on lésine; comme enfin, à cela près, les rouages administratifs sont mieux consolidés, leur marche plus régulière, les tribunaux mieux établis, les revenus de l'État mieux assurés, les frontières mieux gardées, l'instruction plus générale, les pauvres mieux soignés, le commerce plus facile (1),

(1) Nous en verrons les dispositions et les résultats à la statistique.

Digitized by Google

ces améliorations matérielles et de détails, séduisent la majorité de l'assemblée, et la minorité ayant fini par se rendre, ils signent tous, à l'exception du bano C. Bàlàcëno, du logothète Câmpiniano et du vornic D. Chrysoscoleo Buzoïano, lesquels s'évitent par là d'avoir à rendre compte à leurs concitoyens d'un acte dont le souvenir ne les eût pas laisser mourir tranquilles. Heureux ceux qui meurent en paix avec eux-mêmes!

Le règlement une fois signé, Alexandre Villara, de la part de la Vallaquie, et Michel Sturd'a, de la part de la Moldavie, sont chargés d'aller à Saint-Pétersbourg l'offrir à l'empereur Nicolas. Cet honneur pouvait leur valoir le trône à tous deux; mais ils résistèrent tous deux aux insinuations du cabinet russe.

Le général Kisselef et son administration.

Pendant ce temps le général Kisselef s'appliquait dans les Principautés à mettre à exécution les réformes administratives instituées par ce règlement. Malgré leur nécessité absolue pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans un pays si longtemps travaillé d'abus et livré à toutes les espèces d'exactions, malgré le bon vouloir de la plupart qui les accueillent avec enthousiasme, ces réformes rencontrent plus d'un obstacle dans leur mise à exécution. Les Moldo-Vallaques ont de la peine à renoncer subitement à toutes leurs vieilles habitudes de bon plaisir, d'intrigues et de rapines, et s'astreignent difficilement à l'exactitude, à la ponctualité du service. Les archondas ne voient pas de bon œil l'arrivée de certains parvenus aux affaires; les vieillards jalousent les jeunes hommes, les jeunes hommes veulent supplanter les vieillards, et par dépit ou par préjugé ils

Digitized by Google

ne renoncent pas tous sans peine, ni à leur barbe ni à leur costume oriental, qu'ils appellent encore costume national ; mais le général Kisselef, doué d'une entente admirable des divers intérêts, du sentiment des convenances et de l'amour du bien, vient à bout de les concilier par la persuasion et la douceur, par la perspective de la rémunération des services, par le brillant costume civil et militaire qu'il leur fait adopter; doué d'ailleurs des plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur, affable sans affectation, sévère sans rigueur, d'une activité sans égale, porté pour le progrès, humain, généreux, homme d'honneur, digne en tout de son épée de Schumla ; il sait non-seulement se faire aimer, et ses bonnes intentions personnelles lui mériteront toujours un bon souvenir, mais il finit même par faire aimer le règlement quel qu'il soit. Le choléra vient arrêter un instant en 1831 la marche des affaires, mais la sagesse des mesures qu'il déploie en cette circonstance, sa sollicitude pour les populations épouvantées, le courage qu'il sait inspirer aux plus timorés des fonctionnaires publics, sont de nouveaux titres à la reconnaissance que lui doivent les Moldo-Vallaques. Pour diminuer l'intensité du fléau, les classes aisées des villes s'étant déjà retirées dans les montagnes, il parque les classes pauvres hors de l'enceinte, veille avec un soin scrupuleux sur leur nourriture, et s'y prend si bien que sur les quatre-vingt mille habitants demeurés d ns B u-curesci, il n'en meurt pas plus de cent vingt par jour, à l'époque où le mal était à son plus haut période. Cet état dure plus d'un mois ; peu à peu les ravages diminuent,

Digitized by Google

et trois mois ne s'étaient pas écoulés, que l'administration et les tribunaux avaient repris leur cours habituel. C'est alors que le général Kisselef s'occupe à la fois de l'établissement des quarantaines, de la fondation des hôpitaux, de l'organisaion de l'administration, des tribunaux, des écoles, de la milice, des magasins de réserve, jette les fondements du port d'Ibraïl, transforme en villes les citadelles du Danube, fait aligner les villages, augmente le pavage de Bucuresci, pousse à celui des autres chefs-lieux, donne à tout le mouvement et la vie, et sourit même à l'opposition naissante dans la session de 1833. Sous lui les Principautés reprennent une face nouvelle; on se croirait aux jours, où Trajan y animait les colons de sa présence. Tout renaît, tout marche, tout progresse, l'abondance revient et avec elle la joie, les plaisirs et les concerts de bénédiction. C'est que, si Russe par le service, il a été de son devoir de se montrer *l'intelligent interprète de la volonté impériale*, Français par le cœur, il veut du moins prouver par son zèle, et je dirai même par son amour pour les Romans que le mal ne vient pas de lui, qu'il n'a pas dépendu de lui de mieux faire, mais qu'il avait des ordres, et que la volonté *immuable* du cabinet russe veut être obéie. Aucun Tiberianus (1) ne m'a dicté ces éloges; ils ne sont pas ceux d'un courtisan, et ils viennent d'autant moins de la faiblesse de mon cœur, que pour les livrer à l'histoire j'ai dû imposer silence à mes propres griefs; je l'ai fait sans hésitation et sans peine, par devoir d'historien

(1) *Voy.* tome I, page 48.

Digitized by Google

et pour donner aux aristocraties européennes une idée de la noblesse de la roture française, noblesse qui me suffit parce que le vrai gentilhomme n'en a pas d'autre. D'ailleurs ce n'est pas sa faute, s'il a feint de s'épouvanter de voir un Français à la tête de l'élite de la jeunesse, il devait céder aux insinuations d'un Vallaque plus russe que lui et se résigner à commettre la maladresse de faire douter au public de la sincérité de son zèle pour le progrès, afin d'obtenir gain de cause dans des intérêts autrement majeurs. Il ne faut donc pas lui en vouloir d'avoir servi son gouvernement, mais il faut regretter ou qu'un tel homme ne soit pas Français pour n'être pas obligé de le servir, ou que tous les Russes ne lui ressemblent pas, pour imposer à ce gouvernement un autre système, lui donner une direction plus humaine, et le faire bénir au lieu de lui mériter la malédiction des peuples.

Les étrangers trouvent des places.

Un fait qui trouve naturellement sa place ici, bien que plus tard nous le rendrons plus sensible encore, c'est que tous les étrangers qui se présentent dans les Principautés, y trouvent du service, à la seule exception des Français; dans l'administration, on peut s'en passer; dans la milice ils seraient insubordonnés; dans la direction de l'enseignement ils seraient dangereux; dans les tribunaux leur probité serait gênante. Un seul, M. Coulin, qui, pendant trente ans, a vécu l'ami des principales familles de Vallaquie, auquel on doit tout le travail attribué au secrétaire d'État, et à qui celui-ci doit lui-même ses décorations, achète au prix de cinq ans d'avanie l'honneur de demeurer secrétaire de la chancel-

Digitized by Google

lerie de son ancien patron ; mais qu'un Prussien, qu'un Russe, qu'un phanariote, qu'un Grec se présente, et quinze jours après place lui est faite. Le baron Borotzin est nommé capitaine, Banof colonel, le médecin Piccolo censeur, le conseiller d'État Mavros directeur des quarantaines, et tandis que tous ces étrangers trouvent des places, les Français ne trouvent pas toujours de la politesse. Il faut le dire cependant, le général Kisselef se montre réservé dans l'admission de ces étrangers, et s'il choisit bien ses créatures, il sait du moins en restreindre le nombre.

La Russie viole le règlement.

Les choses allaient ainsi, lorsque, pressée par l'Angleterre d'évacuer les Principautés, la Russie pense enfin à les laisser à leurs hospodars. En vertu du règlement organique, ces hospodars doivent être élus par la nation ; mais pour assurer le maintien de ses réformes, la Russie trouve plus raisonnable de commencer elle-même par les violer, à l'aide de l'art. 2 du traité de Saint-Pétersbourg (29 janvier, 1834) dont nous parlerons tout à l'heure. Sentant néanmoins tout ce que cet article a de spécieux, elle se garde bien d'en instruire les Moldo-Vallaques, et leur fait au contraire dresser des listes de candidats comme pour procéder à une élection. Son choix était déjà fixé depuis le 14 mai 1834, que les Boïers de l'une et de l'autre principauté ne s'en doutant pas encore, et s'attendant tous à être princes, étaient impatients de voir ouvrir l'assemblée qui devait les élire. En Moldavie les Balsch, les Rosnovano, les Pas'cano, les Conaki, les Catargi, les Sturd'a, en Vallaquie les Creciulesco, les Philippesco, les Và-

Digitized by Google

càresco, les Golesco, les Bàliano, de part et d'autre les G'ica, les Rosetti, les Cantacuzène, tous se flattent de mériter cet insigne honneur et il n'est pas jusqu'aux Soutzo et aux Mavrocordato qui ne secouent leur poussière du Phanar pour se mettre sur les rangs. Plein du sentiment de son droit et fort de ses services, chacun n'en trouve pas de plus capable et de plus digne que soi; les *protipendadas* ne peuvent s'imaginer qu'on leur préfère un parvenu; les parvenus espèrent monter encore; tel fait déjà des promesses, tel autre des menaces; celui-ci se ménage un emprunt, celui-là se hâte d'achever son palais. Pour perdre l'habitude de la familiarité avec de futurs sujets, l'ex-secrétaire d'État S'tirbeïu se retire à sa terre de Buphta, et, nouveau Numa, il y oublie Montesquieu pour ne s'entretenir qu'avec sa nymphe l'espérance. C'est ainsi qu'ils rêvent tous, lorsque la fin du printemps arrivant, arrive avec elle la journée des Dupes.

Tout le monde prétend à l'hospodarat.

Par l'article 2 du traité de Saint-Pétersbourg, la Porte *ne trouvant dans la constitution moldovallaque rien qui puisse affecter ses droits de suzeraineté*, avait consenti à la reconnaître, et s'était engagée à publier un firman à cet égard; il avait été convenu, en outre, qu'*après la reconnaissance formelle de la constitution, les Hospodars de Vallaquie et de Moldavie seraient nommés, mais pour cette seule fois-ci et comme un cas tout particulier*, de gré à gré par les deux cours. De tous les prétendants à l'hospodarat, cinq seulement dans chacune des principautés avaient été portés sur la liste. Les deux plus jeunes de ces candidats étaient Alexan-

La Russie rejette Sturd'a.

Digitized by Google

dre G'ica et Michel Sturd'a ; le premier, présenté par la Russie, fut agréé sans difficulté par la Porte ; le second, présenté par la Porte, fut rejeté par la Russie. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui le soupçonne de lui être hostile, avait effacé son nom de la liste, et s'était cru par là en droit de ne pas l'admettre. Mais la Porte s'était montrée décidée à n'en pas choisir d'autre, et comme elle avait déclaré que si son nom ne se trouvait pas sur la liste, elle publierait un manifeste pour exposer à l'Europe la conduite de la Russie et ses propres motifs, la Russie s'était enfin décidée à l'accepter. Tout ceci s'était fait en silence. C'est alors que sous le prétexte d'un voyage à Vienne, le spathar Alexandre G'ica va prêter serment en Russie et recevoir l'assurance de son investiture. Quelque temps après, le général Kisselef remettait le gouvernement provisoire aux mains du consul Rukman, et quittait la Vallaquie, en emportant avec lui l'estime et les regrets publics. Arrivé à Iassi, il s'y rencontre avec les deux futurs hospodars, leur souhaite bonne fortune, et leur impose en cadeaux et à titre d'aides de camp plusieurs de ses officiers. Peu de jours après, il passait le Pruth, en regrettant surtout les Vallaques, au milieu desquels il avait plus vécu et dont il avait pu apercevoir les heureuses qualités à travers le voile épais de pusillanimité, de désaccord, de brigues, de jalousies qui leur restait encore du Phanar; il envoyait de là ses vœux à la nation, son équipage à quatre chevaux à Madame Philippesco, et ses remercîments écrits à M. S'tirbeïu. Cette lettre et ce cadeau avaient diminué subitement le

Journée des dupes.

M. Michel Sturd'a II. 1834.
V. Alexandre G'ica IX. 1834-42.

Digitized by Google

nombre des prétendants, et l'hospodarat de Vallaquie semblant ne plus se balancer qu'entre MM. Philippesco et S'tirbeïu, le rôle de courtisan était devenu plus facile. Mais hélas! que d'illusions évanouies et que de révérences perdues! Cette lettre est à la fois la nouvelle confidentielle de la nomination d'Alexandre G'ica. Bien des gens ont peine encore à y croire, et son retour à Bucuresci peut tout au plus les en convaincre. Cependant, quand ils le voient faire choix de la suite qu'il doit emmener à Constantinople pour la cérémonie de son investiture, la plupart de ses rivaux veulent bien consentir à le reconnaître pour le plus digne.

Arrivés à Constantinople, Michel Sturd'a et Alexandre G'ica s'y font bien accueillir en jetant l'or à pleines mains; Sturd'a, qui est riche, n'y sème que sa fortune; G'ica, au contraire, qui est pauvre, y répand un argent qu'il a emprunté, qu'il ne pourra peut-être pas rendre, et dont le banquier Hadji Mosco doit lui-même compte à ses clients. Divorcé d'avec son épouse, Michel Sturd'a cherche l'appui de Vogoridis, prince de Samos, en épousant sa fille Catherine; Alexandre G'ica, encore célibataire, a promis à son banquier de devenir son gendre; enfin, les deux hospodars ayant reçu leur investiture, laissent à Constantinople pour leurs agents, l'un son beau-père, l'autre le grand logothète de l'Église grecque, M. Aristarki, et retournent dans leurs capitales.

La Russie ne paye pas ses dettes.

Pendant ce temps, les Russes achevaient d'évacuer les Principautés. Avant qu'ils en sortent, et pour ter-

Digitized by Google

miner le tableau de la misère que leurs diverses occupations y ont apportée, et pour donner une idée de la bonne foi de leur gouvernement, je rapporterai ici les griefs de quelques particuliers dont il a brisé la fortune. On sait qu'à chacune de ses occupations, il a toujours promis de payer les fournitures faites à ses armées. Dans cette assurance, les familles Pruncu et Alexandri, de Moldavie, chargées en 1812 de la fourniture des hôpitaux, lui avaient avancé des sommes considérables. C'est en vain qu'elles les ont réclamées, elles sont encore à les attendre. Il revient à la première seulement, d'après comptes faits et arrêtés par le gouvernement provisoire, la somme de quatre-vingt mille ducats. Les titres de vingt mille ducats de cette créance ont été reconnus légaux par les tribunaux russes, mais ils se sont contentés d'en ordonner le dépôt, et le créancier n'y peut toucher avant la fin de l'affaire qui depuis trente-deux ans n'est pas plus avancée. La famille Philippesco réclame au même titre et de la même époque, un restant de compte de cent vingt mille ducats. Dans cette dernière occupation, deux faits de la même gravité se présentent. Le banquier grec Sakellario, baron de l'empire d'Autriche, a fourni vingt mille bœufs en 1828, au prix de trois ducats; il en attend le remboursement jusqu'en cette année, 1834, et faute de payement intégral, il est obligé de suspendre lui-même les siens. Homme d'honneur, il a fini par payer, mais il s'est ruiné. Enfin, madame la princesse Zoïça Mavrogeni a fait marché de quarante mille pieds d'arbres au choix, et au prix d'un ducat le pied; elle n'en ré-

Digitized by Google

clame que la moitié, sa créance est reconnue, et elle n'en peut rien avoir. Ruinée par la mauvaise volonté ou la mauvaise foi, elle prend le parti de se mettre sous la protection anglaise, obtient des lettres pour lord Durham, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et va le supplier de lui obtenir justice. Lord Durham fait ce qu'il peut; il en écrit au département asiatique; mais le général Rodafinik, directeur de ce département, se contente de répondre : « On cherchera. » Un jeune Moldave de mes amis accompagnait la princesse; il se fait fort d'obtenir gain de cause si elle veut le charger spécialement de cette affaire; et trop enchantée d'avoir quelqu'un qui voulût s'y intéresser, elle lui en abandonne le quart. Alors, soit qu'il y ait vraiment danger, soit qu'il veuille se ménager le bénéfice pour lui-même, le colonel de génie Fonton, auquel il s'adresse, essaye de l'épouvanter, envoie son épouse chez la princesse pour l'épouvanter elle-même, et, dans la crainte de la Sibérie peut-être, la malheureuse créancière fait cesser toute poursuite et se retire. Ainsi, c'est entre quatre particuliers seulement, une somme de trois cent mille ducats (3,500,000 fr.) dont la Russie consent à rester débitrice au prix de son honneur.

Arrivée des hospodars.

L'arrivée des hospodars dans leurs capitales est saluée par des acclamations de joie et des vivat d'espérance. Les habitants de Iassi et de Bucuresci courent au-devant d'eux à plus d'une lieue de la ville, et les mécontents ne tardent pas à faire leur soumission. G'ica et Sturd'a continuent ce qu'avait commencé le général Kisselef; mais n'ayant ni sa force, ni ses moyens, c'est-à-dire

Digitized by Google

ni le droit de s'y prendre comme ils l'entendent, ni la faculté de choisir leurs ministres, censurés par la Russie dans les moindres de leurs actes, blâmés par les Boïers pour leurs moindres fautes, peu faits d'ailleurs au régime constitutionnel, ils se laissent aller aux influences du cabinet russe, se roidissent contre le parti national au lieu de s'entendre avec lui, et composent avec l'opposition. L'année suivante le colonel Câmpiniano fonde la société philharmonique, d'où doit sortir un théâtre national. Aidé de MM. Éliade et Aristias, et en dépit des propagandistes russes qui font fi de la langue d'Or parce qu'elle n'est pas sclavonne, mais romane, il se fait fort de la faire agréer sur la scène. Son apport dans ce pacte patriotique sont ses fonds et son influence; ceux de MM. Éliade et Aristias sont leurs talents de poëtes et leur entente de l'art. Le colonel ne néglige rien pour vaincre le préjugé dont sont frappés les artistes de cette catégorie; il obtient même du gouvernement que l'acteur serait considéré comme un fonctionnaire public, et qu'après un temps donné d'exercice, il serait admissible aux emplois dont sa capacité pourrait le rendre digne. Il y a là un progrès dont nous sommes loin. A cette condition, les hommes de bonne volonté ne sont pas rares. Des fils et des filles de nobles ne rougissent plus de monter sur la scène, c'est la patrie qu'ils y vont servir. Aussi, après dix-huit mois d'étude, le Mahomet d'Éliade est-il joué avec un succès inespéré, et ce jour-là est-il un jour de fête: toute la noblesse est présente, et l'orgueil national grandit d'une coudée. De ce moment chacun met la main à l'œuvre, et en quel-

Société philharmonique.

Digitized by Google

que temps plus de quatre-vingts pièces de théâtre, traduites du français ou de l'allemand, sont en état d'être représentées (1). Tandis que s'opère dans les Principautés ce mouvement de l'intelligence et du patriotisme, et que les plus indifférents ne peuvent s'empêcher d'y applaudir, le traité de navigation entre l'Autriche et la Grèce vient activer les progrès de leur commerce. Une ligne de bateaux à vapeur s'établit entre Vienne, Constantinople, Smyrne et Trébisonde, et le Danube est enfin devenu le grand véhicule central de la richesse et de la civilisation du nord-ouest de l'Europe vers l'orient. Cet établissement, dû à la politique de M. de Metternich, lui mérite mieux que de voir décorer de son nom le premier bateau lancé sur le fleuve, car il fait plus par là que de protester contre l'occupation de Sulina par les douaniers russes, il revendique et reprend des droits européens oubliés par le congrès de Vienne, et ce n'est pas la Moldo-Vallaquie seulement, c'est l'Europe entière qui doit lui en savoir gré. Pendant que tout le monde en profite et que, par la force des choses, tout progresse dans les Principautés, intelligence, intérêts matériels, idées de morale et de politique, jetons un coup d'œil rapide sur l'état des esprits, la situation des affaires et les difficultés qu'elles rencontrent encore dans leur marche.

Établissement des bateaux à vapeur de l'Autriche sur le Danube.

Coup d'œil sur l'état des hommes et des choses.

L'administration provisoire n'a laissé en se retirant que des dettes au trésor. La Vallaquie doit neuf millions, et ses caisses sont vides. Deux faillites considé-

(1) *Voy.* Colson.

Digitized by Google

rables ont alarmé le public et entravé toutes les affaires. Le banquier Méitani doit à l'État douze millions ; mais le recouvrement en ayant été confié, par le bon plaisir de l'hospodar, au conseiller russe Mavros moyennant 10 pour 100 après parfait recouvrement, celui-ci se contente de verser 3,000,700 piastres, dont il prélève les 10 pour 100, et l'on n'a plus entendu parler du reste. En 1815 les salines viennent d'être allouées au prix modique de 2,400,000 à condition d'une organisation plus régulière dans l'administration de ce bien de l'État. Le fermage en est adjugé à Jean G'ica, cousin de l'hospodar ; mais le trésor n'a encore touché que 200,000 piastres du fermage convenu. La liste civile du prince est augmentée d'un tiers, et portée à 1,600,000 piastres ; elle devient ainsi le douzième des revenus publics. Enfin, la faillite de Hadji Mosco de Bucuresci achève de porter le trouble dans tous les esprits et dans toutes les affaires ; des centaines de familles sont ruinées. L'hospodar, son débiteur pour plusieurs millions, est soupçonné d'avoir fait enlever par les syndics les titres qui accusent sa dette ; et plus tard, quand les choses seront toujours dans le même état, il demandera et obtiendra en subside l'augmentation d'un dixième de la capitation, sous le prétexte d'un voyage en Allemagne.

Du peuple.

Le peuple, qui de fait n'a gagné au règlement que la paix, mais auquel on a fait croire qu'il n'a été rédigé que pour son bonheur, profite néanmoins de l'illusion mensongère que l'on fait ainsi passer devant ses yeux pour courir après elle, en chercher la réalité, travail-

Digitized by Google

ler à son bien-être, grandir en dignité, reprendre le sentiment de sa force et de son droit. En Vallaquie du moins, tandis que naguère il n'osait ni voir, ni parler, ni entendre, il ouvre les yeux maintenant, prête l'oreille, sait se plaindre et demande justice. En Moldavie, il est livré à la merci des juifs.

Des hospodars.

« L'hospodar, dont les pouvoirs n'ont été fixés que d'une manière vague par le comité du règlement, trop occupé qu'était ce comité d'obtenir pour la noblesse *de nouveaux droits et de nouvelles prérogatives*, est plutôt un fonctionnaire placé à la tête des affaires moins pour les diriger que pour en observer la marche, que le chef d'un gouvernement autonome et d'une administration nationale et indépendante ; il n'a aucun des ressorts qui poussent vers le bien ; il n'a pas même la faculté du libre choix des hauts employés de l'administration, ou cette faculté n'est qu'illusoire, car elle ne sort pas du cercle étroit des individus qui composent la haute noblesse de la capitale ; sous le poids d'ailleurs de la censure russe qui lui lie les bras, et l'oblige de ne s'entourer que des hommes dont elle a fait choix, il est privé de la faculté de rémunérer les services par des récompenses dont la Russie s'est illégalement adjugé la distribution ; il ne peut accorder que des rangs dont l'éclat, faute de patriotisme, s'est terni devant la moindre décoration russe ; il n'est plus maître de les accorder au mérite par les dispositions de la réforme qui les ont laissés ce qu'ils étaient, des échelons tellement éloignés les uns des autres que l'on n'en peut franchir deux à la fois. Enfin, s'il n'a aucun moyen de récompense, il a

Digitized by Google

moins encore ceux de punir. Le juge qui a prévariqué, l'administrateur qui a malversé, est à l'abri des poursuites; l'esprit de famille et de caste le soutient contre la vindicte de la loi. Ainsi, inhabile à faire le bien, impuissant pour réprimer le mal, le prince oublie la fortune publique pour ne s'occuper que de ses intérêts privés, ou s'il y songe, ce n'est que pour réprimer le mouvement progressif, pour arrêter l'élan de la jeunesse, car il a l'amour-propre d'être quelque chose, et ne le pouvant prouver par le bien, il essaye de le faire par le mal (1). Cependant Michel Sturd'a et Alexandre G'ica ne manquent pas de bonnes qualités. Le premier est instruit, bon administrateur, habile diplomate; le second est doué d'un bon cœur, de bonnes intentions; on le croit patriote. Tous deux ils sentent leur faiblesse; mais l'un s'en dédommage en s'occupant du bien-être matériel des Moldaves, l'autre en versant tous ses soins sur la milice nationale. Celui-ci thésaurise pour éviter d'être supplanté par quelque ambitieux, celui-là prodigue sa fortune pour se faire des amis. L'un ne fait que des mécontents et l'autre des ingrats.

Des trois classes des Boïers.

Pour être appréciés à leur juste valeur, les Boïers demandent à être considérés aux différents points de vue de leurs catégories. Parmi les grands et les vieux Boïers, il en est dont le seul passe-temps est de jalouser l'hospodar; mais, en général, ils ne brillent guère que par leur nullité. Partisans ou non du progrès, leur assentiment ne s'exprime jamais que par oui ou non;

(1) Extrait de la note secrète du prince G'ica à M. de Nesselrode.

Digitized by Google

il leur serait impossible de discuter logiquement sur une question d'État. Le nombre des hommes capables de cette classe est extrêmement restreint. La faute n'en est pas à eux ; elle en est à leurs pères, à l'ancien état de choses. Bercés dans leur enfance par des serviteurs serviles, habitués en naissant à mépriser les hommes dans leurs esclaves, faits aux châtiments corporels par des *dascales* (1) qui leur apprenaient à comprendre Homère en leur appliquant parfois la falanga, n'ayant d'autre instruction que la connaissance traditionnelle de leur arbre généalogique ; ils sont, on le voit, peu propres à occuper les emplois publics ; mais comme ils s'y croient aptes par leur titre et leur barbe, ils occupent tous ceux auxquels leur dignité leur donne droit. Parmi les plus jeunes de cet ordre, il y a plus de savoir, mais aussi plus d'ambition. On y crie plus fort contre les abus ; mais on est plus habile à en commettre ; on affecte plus de patriotisme, mais on est au fond plus courtisan ; on flatte le consul russe par dédain de l'hospodar ; on contrôle les comptes avec un soin rigoureux, et l'on accepte la plus mince gratification pécuniaire ; on ne fait pas fi des rangs et l'on brigue un crachat ; car on sait qu'au delà des limites du pays, les rangs et les titres de la hiérarchie moldo-vallaque sont tout à fait choses incomprises, tandis qu'une décoration, quelle qu'elle soit et n'importe d'où elle vienne, éblouit partout le vulgaire.

Les Boïers du second ordre, fils aînés des premières familles et chefs eux-mêmes de nouvelles branches,

(1) Abréviation romane du grec διδάσκαλος.

Digitized by Google

hommes de trente à quarante-cinq ans, ne diffèrent des plus jeunes du premier ordre que par plus de patriotisme, plus d'idées libérales, plus de sentiment de leur dignité, plus d'attachement sincère à leur pays. Quant à ceux du troisième ordre, jeunes et vieux, ils veulent tous, à quelques exceptions près, un gouvernement fort et indépendant. Grand nombre encore parmi eux sont ce qu'ils apppellent cöda colace (queue flatteuse (cauda colax); leur instruction est bornée, mais ils y suppléent par leur intelligence naturelle; ils questionnent, s'informent, veulent connaître, et leur soumission envers les grands n'est déjà plus que déférence. L'humanité commence à pénétrer leur cœur; ils se font aisément à l'idée d'une douce égalité, et ils l'obtiendraient si ceux du second ordre n'aspiraient à monter au premier. Ces trois classes qui constituent la noblesse indigène depuis que les nëmuri sont réduits à l'état de paysans, tendent néanmoins à se fondre; la première y met de la bienveillance, la deuxième ne s'y oppose pas, la troisième y voit la force du pays.

La fusion des classes s'opère.

C'est cette noblesse qui occupe toutes les charges. Ces charges sont toutes amovibles, triennales, et généralement vénales comme les titres. De cette vénalité résultent les intrigues, les prévarications et le gaspillage. Puis viennent le mécontentement, les plaintes et les récriminations; et au lieu d'être attribué au règlement, tout le mal pèse sur l'hospodar : on implore contre lui le consulat russe, on le met dans la nécessité d'en faire autant, et il en résulte que c'est la Russie qui gouverne. Au milieu de tout cela, il est cependant

Ce que veulent les patriotes.

Digitized by Google

des hommes qui se respectent, qui savent souffrir sans se plaindre ou se plaindre à qui de droit; ces hommes sont ceux qui veulent le bien du pays, qui ne font pas de l'opposition au prince pour le plaisir d'en faire, mais dans le seul but d'améliorer l'état des choses. Ces hommes sont ce que les deux provinces renferment de plus éclairé et de plus illustre aussi par la naissance; ce sont les patriotes. Ils veulent plus de liberté réelle pour le paysan, plus d'extension dans l'aptitude à l'exercice des droits civils et politiques; ils rejettent toute influence étrangère; ils tiennent à la suzeraineté de la Porte, en attendant l'indépendance; ils ne reconnaissent pas la *protection* de la Russie; ils n'acceptent de cette puissance que la *garantie*, et ne demandent pas mieux que de marcher dans ce sens avec l'hospodar qui aura la force de se croire et de se montrer ce qu'il doit être réellement, le chef *d'une administration nationale et indépendante.*

Comment la Russie y met obstacle.

Ce n'est pas sans doute ce que désire la Russie, mais comme elle ne peut s'y opposer légalement, elle le fait de toutes ses forces par l'intrigue. Entretenir des partis, les exciter entre eux, les porter contre l'hospodar, les mettre avec lui en guerre continuelle, susciter des mécontents, se poser en médiatrice, ne permettre au prince de rien faire sans son agrément, et insinuer pourtant aux Boïers que tout le mal ne vient que de lui, c'est ce qu'elle fait, ne pouvant faire mieux. Que les Moldo-Vallaques y prennent garde, cette impuissance, ces intrigues, ce penchant à la rapine, cette impunité entravent les affaires, font obstacle aux

Digitized by Google

progrès, jettent l'anarchie dans les esprits et menacent d'un grand malheur.

Jusqu'où va l'intrigue.

Les deux lettres suivantes donneront une idée des intrigues employées au delà même des frontières, pour obtenir fonctions, décorations et faveurs de tous genres; et, de dix-huit mois postérieures à l'époque dont nous parlons, elles sont une preuve que les choses n'allèrent que de mal en pis.

Constantinople, 5-17 octobre 1838.

« Mon cher et digne ami,

» Pour vous convaincre que je n'ai pas oublié votre commission, je puis vous donner la bonne nouvelle que M. Aristarki se chargera de cette affaire, qu'il en parlera demain à l'ambassadeur russe ou au prince Hangerly, *en disant que vous êtes son parent*, que vous avez rendu d'immenses services, même sous le gouvernement russe, et qu'il faut absolument qu'il vous fasse directeur de ***. Il n'est pas douteux que vous ne soyez nommé à cette place; *le prince ne peut assurément repousser la demande de l'ambassadeur*. Enfin, *M. Aristarki m'a prié de vous écrire qu'il demande une paire de grands chevaux, bais ou noirs;* que ce ne soient pas des étalons, parce qu'ici, pays de montagnes, les chevaux entiers se gâtent immédiatement. Vous tâcherez donc de trouver des chevaux coupés. Il vous prie de les prendre grands et forts, sans taches blanches aux pieds, cela porte malheur. En outre, vous payerez une lettre de change de deux cents ducats,

Digitized by Google

qu'il doit dépenser par ci par là pour gagner quelques personnes. Quant aux chevaux, vous voudrez bien les envoyer par le *vapeur* qui partira au mois de novembre. De cette manière, l'histoire est finie. J'espère que vous serez content de votre ami, qui se trouve heureux d'avoir trouvé une occasion de vous être utile.

» Votre tout dévoué, etc. »

« *P. S.* Peut-être pourrait-on aussi faire quelque chose pour vous au sujet d'une décoration, mais vous êtes trop philosophe, vous tenez à l'hétairie. »

Bucureści, 28 octobre 1838.

« Cher et digne ami,

» Je vous suis on ne plus reconnaissant de vos bons offices et du zèle que votre amitié a mis à me servir; je n'en ai jamais douté, et je suis aujourd'hui pleinement convaincu que j'ai eu raison d'avoir recours à vous, puisque par vos efforts je reçois une nouvelle qui me donne toute espérance que mes désirs seront accomplis. J'aurais, néanmoins, quelques observations à vous faire : vous me dites que l'*histoire est finie*, mais notre prince quitte la Vallaquie mercredi ou jeudi; il se rend en Autriche. Les uns disent qu'il va aux eaux, mais le temps en est passé, et nous en sommes tous de retour; d'autres, qu'il a rendez-vous à Pest avec madame la comtesse Suktelen, mais l'hiver est une mauvaise saison pour un rendez-vous. Nous sommes donc tous à nous demander le véritable but de son

Digitized by Google

voyage, et je ne vous en parle que parce que je ne sais comment, en son absence, ma nomination pourrait s'effectuer. C'est à vous de faire lever cette difficulté, et d'aviser aux moyens qu'il n'y ait aucun retard. Je vous serais très-obligé de vouloir bien me donner avis de ce qui serait fait, pour y porter remède. Dans tous les cas, ma reconnaissance envers M. Aristarki sera du fond du cœur. Dites-lui que je suis prêt pour la lettre de change, mais que, quant aux chevaux, je le prie de patienter, car nous n'employons ici que des étalons, et pour le satisfaire et lui envoyer un présent qui me fasse honneur, je dois absolument expédier quelqu'un en Ardialie. Je vous laisse à juger, d'ailleurs, s'il m'est possible de profiter du dernier vapeur. Je les garderai donc dans mes écuries jusqu'au premier vapeur du printemps, et je les lui ferai conduire alors par le cocher.

» Je suis philosophe, il est vrai, et c'est pour cette raison que j'ambitionne la décoration dont je vous ai parlé, me croyant assez honoré par mes services pour la porter honorablement. Adieu donc, ne m'oubliez pas, et croyez que le retard que je vous présente quant aux chevaux, ne provient absolument que du peu de temps qui nous reste jusqu'à l'hiver. Comptez sur moi comme je compte sur vous, et conservez-moi votre amitié qui m'est si chère.

» J'ai l'honneur, etc. »

De la jeunesse.

Heureusement que derrière les hommes du jour grandit une génération nouvelle, studieuse jeunesse qui forme sa tête par l'étude et son cœur par les bons

Digitized by Google

exemples. Les plus riches des fils de famille s'en vont étudier à l'étranger, en Italie, à Berlin, à Vienne, à Munich, à Paris, et s'instruisent par de fréquents voyages; les autres étudient sur les lieux la marche des affaires, combinent déjà les moyens d'y porter remède, et de l'instruction des uns et de la pratique des autres et des bons sentiments de tous, doit nécessairement résulter cette révolution pour laquelle le règlement avait été primitivement conçu, mais qu'il est incapable d'exécuter. Les femmes elles-mêmes commencent à y prêter la main, quelque peu d'instruction, le goût de bonnes lectures leur ont élevé le sentiment, et peut-être ne seront-elles pas les dernières à soutenir une réforme dont on commence à sentir la nécessité.

Du clergé. Les hauts prélats, usant noblement de leurs droits, y veulent aussi contribuer de tout leur zèle. Les métropolitains et les évêques, honteux de l'abaissement où était tombé le clergé séculier, s'efforcent aujourd'hui de le rendre digne de sa mission. Chaque diocèse a son séminaire, et il en a déjà dû sortir des hommes en état d'enseigner, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain et de la patrie. Grâce à ces généreux efforts des hommes éminents qui brillent à la tête de l'Église moldo-vallaque, cette Église restera toujours orthodoxe, et tout porte à croire, tant est grande son horreur de l'idolâtrie, qu'elle aurait la sagesse de s'unir à l'Église d'Athènes, dans le cas où le patriarche de Constantinople viendrait à courber la tête devant l'idole polaire.

Des étrangers. Les étrangers fourmillent dans les Principautés. Les uns y sont un bienfait, les autres un fléau.

Digitized by Google

Les rayas turcs sont les plus nombreux; les Serviens et les Bulgares y cultivent la terre; les Grecs en Vallaquie et les juifs en Moldavie, sont généralement fermiers. Ces derniers sont impitoyables. Mais il est à remarquer qu'ils viennent presque tous de Pologne et de Russie. Ceux de Turquie habitent plus particulièrement la Vallaquie, s'y conduisent mieux, et grand nombre d'entre eux sont vraiment dignes d'estime. Les Arméniens, les Grecs et les Allemands se partagent le haut commerce, et ces derniers participent avec les Français au développement intellectuel des habitants. Quoique le nombre des Français soit extrêmement borné, on n'en compte guère plus de quarante à Bucuresci et de vingt à Iassi, tant hommes que femmes; il est certain qu'ils ont contribué plus que tous les autres étrangers ensemble à relever le sentiment national des Moldovallaques. C'est pourquoi ils sont aimés des particuliers, craints de la Russie et persécutés par le gouvernement. Par malheur pour ceux de Iassi, plus de cent cinquante Suisses qui se disent Français humilient facilement leur fierté républicaine devant les exigences de l'aristocratie moldave, et leurs révérences font nécessairement trouver justes leurs propres prétentions de connaître et de parler notre langue mieux que ceux de nos compatriotes qui la parlent bien. Il y a certes quelques exceptions à faire, mais je parle ici au point de vue général. Les Allemands et les Grecs sont aussi les seuls médecins; les Grecs sont presque tous des élèves de la Faculté de Paris. Comme en Orient, le médecin a conservé encore ici

Digitized by Google

une partie de son influence politique, et M. Arsaki a dû à cette profession longtemps exercée de tenir un moment en main le portefeuille de secrétaire d'État. Quelques Russes avides de plus de liberté que sur leur sol natal, se sont fixés dans ce pays, les uns en qualité de cochers de fiacre, les autres avec de hauts grades; puissent ceux-ci ne lui être jamais ingrats!

En résumé, point d'argent au trésor, bien-être dans les campagnes, développement de l'intelligence et du commerce, despotisme de la censure, jalousies, petites intrigues, faiblesses des vieillards, peu d'audace de la part des hommes faits, enthousiasme de la jeunesse, volonté ferme des patriotes, régénération du clergé, et au fond de tout cela des prévisions qui depuis longtemps ont changé en haine la reconnaissance que les Moldo-Vallaques eussent aimé à prouver à la Russie si elle n'eût fait de la sollicitude de sa *garantie* une menace de *protection* et de celle-ci son intérêt personnel.

Plaintes de G'ica au cabinet russe.

Tels étaient l'état des choses et la disposition des esprits au commencement de 1837, lorsque obligé de s'y résigner, incapable d'y porter remède, abreuvé d'amertume et de dégoût, au lieu de se décider à appeler à soi les patriotes afin de devenir, à l'avantage du pays, aussi fort qu'il était faible, l'hospodar de Vallaquie préfère porter ses doléances au cabinet de Saint-Pétersbourg, et confondre dans une même accusation de mauvaise foi les généreux sentiments des patriotes avec les tracasseries et les sourdes menées du parti russe. Il ne veut point, assure-t-il, fausser les lois de son pays; mais en rappelant la forme des as-

Digitized by Google

semblées nationales telles qu'elles étaient sous le règne des aventuriers, c'est-à-dire de 1601 à 1716, il réclame la faculté de convoquer à son gré l'assemblée générale, rejette l'organisation constitutionnelle résultant d'une représentation nationale délibérante, évoque les temps du bon plaisir, refuse aux députés la plénitude de leurs droits, et parce que les siens ne sont pas précisés, il demande pour lui la concentration de tous les pouvoirs. Tout ceci fait avec franchise n'eût été qu'une manifestation de son impuissance, peut-être même une preuve de sa sagacité; tout détruire pour tout refaire, et faire mieux, eût été un acte d'habileté qui ne lui eût pas fait un seul ennemi sérieux; mais sa conclusion est tellement empreinte du jésuitisme de l'époque qui vient de finir, qu'elle doit bientôt causer sa perte.

Comment G'ica veut escamoter le règlement.

« Le ministère impérial peut, dit-il, trancher la » question sans qu'il y ait besoin de venir remettre de » nouveau en question les principes fondamentaux des » réformes et de changer les dispositions réglemen- » taires définitivement confirmées par les cours *protec-* » *trice* et suzeraine. Il ne s'agit point ici ni de changer » rien au règlement, ni d'innover dans les principes » des réformes : c'est une pure question d'interprétation » et de tendance. *On dira* aux pouvoirs qui forment le » gouvernement de Vallaquie : *Vous entendrez de telle* » *ou telle manière le règlement organique, et vous mar-* » *cherez désormais ainsi!* (1) »

(1) Extrait textuel de la note secrète de l'hospodar au comte de Nesselrode.

Digitized by Google

Je ne parlerai point de la rédaction servile de cet acte ; les quelques lignes que je viens d'en citer en sont une assez forte preuve, on y voit la garantie se changer en protection et la protection prendre le pas sur la suzeraineté ; je me bornerai donc à en montrer les résultats. A la même époque le prince Sturd'a s'était également adressé à la cour impériale de Russie ; mais il s'était borné à demander s'il devait sacrifier le règlement aux intérêts isolés de quelques Boïers animés d'un esprit de caste, ou si, conformément aux inspirations de sa conscience, aux exigences de ses devoirs, il ne devait pas soutenir ces institutions *tutélaires* envers et contre tous (1). Quoi qu'il en soit, le cabinet de Saint-Pétersbourg, satisfait de ces doléances qui lui indiquent une consomption, n'y répond que d'une manière évasive tendant à prouver que les choses peuvent marcher ainsi, et prépare, en silence, par une étude plus approfondie du règlement, les moyens restrictifs propres à annuler les droits des députés. Trois hommes distingués, le colonel Câmpiniano, Jean Rosetti, Grégoire Cantacuzène, étaient depuis longtemps en Vallaquie à la tête du parti national. Sans animosité personnelle contre l'hospodar, en vertu de leurs droits de députés, ils censuraient hautement les malversations du pouvoir, les dilapidations des deniers publics, l'indifférence du gouvernement pour les améliorations matérielles, les menées corruptrices du consulat russe, les condescendances coupables d'un grand

(1) *Voy.* Colson, p. 81.

Digitized by Google

nombre envers cette puissance. Ces hommes dont nous avons vu les intentions, étaient nécessairement dangereux pour l'influence dominatrice, et c'est sur eux que, par suite de cette influence, le prince G'ica a la maladresse de frapper. Il les dénonce à l'assemblée comme les perturbateurs du repos public, l'invite à ne se plus laisser guider dorénavant par leurs conseils, enjoint au président d'extirper de la chambre cet esprit dangereux contre lequel il se verra forcé de sévir; mais le président est l'archevêque métropolitain, homme habile et patriote; mais l'assemblée a le sentiment de l'injure qui lui est faite, et l'office du prince est repoussé avec énergie, et dans sa protestation la chambre lui reproche sa nonchalance et l'incapacité de ses ministres (1).

Révision du règlement organique.

L'époque du renouvellement des élections étant arrivée, l'hospodar met tout en œuvre, intrigue, calomnie, intimidation, pour écarter le parti national de la députation; mais les électeurs ne cèdent à aucune influence, ne croient à aucun mensonge, ne craignent aucune menace et réélisent leurs chefs persécutés. L'assemblée ayant été convoquée (1837-38), M. le baron de Rukman lui demande au nom de sa cour l'insertion d'un nouvel article et des changements à quelques autres du règlement.

L'art. 52 portant : « Tout acte ou décision de l'assemblée générale et du prince qui serait contraire aux priviléges de la principauté, aux traités et aux hatti-

(1) *Voy.* Colson, p. 71.

Digitized by Google

schérifs émanés à son profit, comme aussi contraires *au droit de la cour suzeraine et protectrice*, doivent être considérés comme nuls et non avenus. » Le cabinet russe exige que l'on remplace les mots soulignés par ceux-ci : *aux deux cours.*

A l'article 54, au lieu des mots : faire parvenir *à la connaissance des deux cours*, elle veut substituer : *à une plus haute connaissance.*

Enfin la conclusion du règlement manuscrit disant que l'assemblée peut, avec le concours de l'hospodar, faire au règlement les changements et réformes que les besoins réclameront, la Russie ordonne que l'on ajoute : *toutefois cela ne saurait avoir lieu sans le consentement de la cour suzeraine et protectrice.*

Il est donc clair dans le premier cas que cette puissance s'arroge des droits qui n'appartiennent qu'à la Porte, seule à la fois suzeraine et protectrice; que, dans le second cas, elle compte sur son influence pour obliger de n'en appeler qu'à elle; qu'enfin, par la plus bizarre des contradictions, et peut-être sans le vouloir, elle oblige la Porte à reprendre le droit *d'autonome* que par tous ses traités et hatti-schérifs elle a toujours reconnu à la Moldo-Vallaquie.

L'assemblée générale sentant toute la portée de pareilles atteintes au peu de droits qui lui restent, prend cette fois une attitude imposante, invoque les traités qui garantissent son existence politique et rejette à la fois et les changements et l'addition qu'on lui impose. D'autant plus surpris de son refus que depuis deux ans déjà l'assemblée de Moldavie s'est empressée de condescen-

Digitized by Google

dre au désir de son cabinet, le baron de Rukman s'empresse de protester entre les mains de l'hospodar.

Protestation du baron de Rukman.

« Je m'attendais, dit-il, que l'assemblée générale de Vallaquie, pénétrée comme celle de Moldavie *des intentions salutaires* qui ont présidé aux réformes introduites dans les principautés, *tributaires* de la Porte, mais placées formellement par les traités, *sous la protection* de la Russie, suivrait une ligne de conduite analogue, conduite qui lui était tracée par des devoirs qu'elle ne pourra jamais méconnaître *impunément*.

» Ce n'est pas sans une extrême surprise et un vif regret que j'ai vu l'assemblée générale élever des objections et des difficultés relativement aux changements introduits dans la nouvelle rédaction par suite des principes qui ont servi de base et de règle et en vertu d'une fonction suprême.

» Cette rédaction est basée d'une part *sur le texte primitif du règlement* et des stipulations supplémentaires *adoptées par l'administration provisoire*, et d'autre part sur des changements de pure forme arrêtés entre la cour impériale et la Porte ottomane et *qui n'altèrent d'aucune manière la disposition du texte.*

» D'après cela, l'assemblée générale n'*étant appelée qu'à constater si la nouvelle rédaction est exactement conforme à ses bases*, elle ne pouvait que sortir du cercle de ses attributions et de ses pouvoirs, soit en s'opposant à ces changements, soit en voulant les modifier selon ses propres opinions.

» En conséquence, je me fais un devoir de déclarer à Votre Altesse que les discussions des membres de

Digitized by Google

l'assemblée ayant pris une pareille tendance, je ne puis les considérer que comme essentiellement attentatoires aux droits des *cours suzeraine* et *protectrice*, et il ne me reste dès lors qu'à protester, comme je proteste par la présente, de la manière la plus formelle, contre une marche aussi irrégulière et aussi contraire au respect dû aux deux hautes cours qui n'admettent aucune déviation de la lettre *des transactions qu'elles ont conclues* et qu'elles sauront maintenir dans leur intégrité (1). »

Conduite d'A. G'ica.

Au lieu de répondre à cet inqualifiable langage : 1° Qu'il est permis à tout gouvernement garanti de douter des intentions de son garant, quelque salutaires qu'il les croie ; 2° que les traités donnent à la Porte seule le droit de suzeraineté et de protection, que la Russie n'est que garante ; 3° qu'il est faux que cette rédaction, pour avoir été adoptée par l'administration provisoire, soit basée sur le texte primitif, qu'il est plus faux encore que ces changements n'altèrent en rien le texte ; qu'enfin l'assemblée n'a fait que son devoir en constatant par son refus que la nouvelle rédaction n'est pas exactement conforme à ses bases ; au lieu de faire sentir à ce fougueux représentant la nullité de ses prétentions à la protection, attendu que la Moldo-Valaquie ne reconnaît qu'une seule cour, la Porte, à la fois suzeraine et protectrice, au lieu de le punir de son impertinente menace en exigeant immédiatement son rappel, l'hospodar tremblant pour sa place, et qui

(1) *Voy.* Colson, p. 97.

Digitized by Google

d'ailleurs se reconnaît dans sa conscience la cause première de ce qui arrive, retire à la chambre la copie du règlement à réviser, et annulle par un office tout le travail déjà fait. Ce pays est-il autonome? De droit, oui; de fait, non; car il est trop faible pour résister à la violence.

Dans l'impuissance dont la frappe son propre hospodar, l'assemblée se soumet; mais comme elle doit compte de sa conduite à ses commettants, à l'Europe, à la postérité, malgré les ministres, elle procède à la rédaction de cette adresse en réponse à l'office de l'hospodar :

Adresse de la chambre en réponse à l'office de l'hospodar.

« Hier, 20 du présent mois de juillet, l'assemblée a entendu, avec la plus grande affliction, l'office de Votre Altesse en date du 18. Prince, la tache qu'on jette aujourd'hui avec la plus criante injustice sur les sentiments et la soumission pleine de reconnaissance de cette assemblée envers les hautes puissances est une flagrante atteinte à la rectitude de la conscience avec laquelle elle a toujours rempli et continuera de remplir ses devoirs. La vérité tout entière est dans l'exposé qui suit :

» Le règlement manuscrit contient, en effet, quelques lignes d'après lesquelles toute disposition administrative ou changement qui pourrait être opéré sans l'agrément de la cour protectrice, serait considéré comme nul. Ce passage n'ayant pas été imprimé par ordre du ci-devant président plénipotentiaire, M. le général Kisselef, a excité maintenant l'attention de l'assemblée, à l'effet de se convaincre de la vérité d'une pareille

Digitized by Google

addition, et après avoir pris toutes les circonstances en considération, elle est restée convaincue que M. le général Kisselef, d'après toute justice, ne pouvait faire insérer un semblable article additionnel, puisqu'il se trouve en contradiction patente avec tous les priviléges de cette principauté, comme le prouve ce qui suit :

» L'art. 5 du traité d'Andrinople statue : « Les principautés jouiront du libre exercice de leur culte, d'une *parfaite sûreté*, d'une administration nationale *indépendante*, et d'une entière liberté de commerce. »

» L'art. 4 du hatti-schérif publié à l'avénement de Votre Altesse contient : « Les principautés feront *librement* toutes les lois nécessaires à leur administration intérieure, de concert avec leurs divans respectifs, sans qu'elles puissent néanmoins porter atteinte aux droits garantis par les différents traités ou hatti-schérifs, et elles *ne seront molestées pour l'administration intérieure du pays par aucun ordre contraire à leurs droits.* »

» L'art. 8 du même hatti-schérif dit : « Ces principautés ont *tous les droits d'une principauté indépendante.* »

» L'art. 399 du règlement organique militaire, *fait et sanctionné par la cour impériale protectrice elle-même pendant son gouvernement provisoire*, commence ainsi : « D'après l'article du traité de paix d'Andrinople qui assure *au seul* gouvernement moldo-vallaque l'*administration intérieure du pays*, etc. » Enfin, l'art. 52 du règlement organique, et de plus le manifeste du maréchal comte Wittgenstein, assure qu'il *sera conservé aux Moldo-Vallaques une existence politique...*

» C'est sur ces bases, Prince, que l'assemblée a pro-

Digitized by Google

cédé dans les débats au sujet de la révision du règlement, conformément aux mesures prises en 1832 par le gouvernement provisoire. En quoi donc peut consister le *but caché et attentatoire aux droits des hautes cours suzeraine et protectrice?*

» Ne serait-ce pas une atteinte grave à cette assemblée que de considérer ses travaux, ses principes consciencieux, son amour et sa confiance dans les droits *garantis* à sa patrie comme une infraction aux lois et une conduite reprochable? Quand l'assemblée remplit religieusement le but sacré pour lequel elle est convoquée, mérite-t-elle une protestation contre la légalité de ses travaux, et par conséquent une inculpation à laquelle elle était loin de s'attendre ?

» Nous prions très-humblement Votre Altesse, comme fils de cette patrie, gouvernant aujourd'hui le peuple qui lui a été confié par la divine providence, de se persuader *de toute la justice des droits du pays*, de reconnaître l'innocente conduite de cette assemblée, de partager ses sentiments et de vouloir bien porter à la connaissance de qui Votre Altesse jugera convenable la vérité que nous lui exposons et la rectitude de nos intentions, comme aussi de recevoir les papiers que Votre Altesse a reclamés par son office et que le secrétaire d'état a reçus dès hier pour les lui transmettre. »

L'assemblée était dupe; elle ignorait encore que l'hospodar était de connivence avec le cabinet impérial, et elle ne l'apprendra que deux ans plus tard; elle ignorait même que, d'intelligence avec le baron de Rukman, tandis qu'elle signait cette adresse, il faisait placer

Digitized by Google

dessentinelles aux avenues et jusqu'à la porte de la chambre, afin de donner à cette opposition légale un caractère de rébellion. Jamais séance au contraire n'avait été plus calme, et le seul bruit qui se fit entendre ne provint que des ministres auxquels deux hommes fermes et irréprochables, l'honneur de leur pays, avaient été obligés au contraire de reprocher dans les termes les plus durs les semences de zizanie qu'ils s'efforçaient de jeter dans l'assemblée. « Monsieur, dit à l'un le colonel Campiniano, *prenez-y garde*, *nous ne sommes pas des chevaux!* » il lui rappelait l'état de son aïeul. « *Tu mériterais*, dit à l'autre Jean Philippesco, *que l'on te serrât au cou le cordon rouge qu'y a attaché la Russie.* » Après ces véhémentes paroles prononcées avec tout ce qu'un vrai patriote peut avoir d'amour au cœur et de force dans l'âme, ce dernier, préfet de la police générale de la principauté, sort brusquement de la chambre, se rend chez le prince, lui remet son épée et rentre chez lui.

Noble conduite de Jean Campiniano et de Jean Philippesco.

La clôture de la chambre, la fermeté des députés, le courage de quelques-uns, les vues de la Russie mises au jour, irritent les esprits et exaltent l'enthousiasme. On blâme hautement le prince, on ne cache plus sa haine contre la Russie, on applaudit au patriotisme de l'assemblée, et la jeunesse chante :

> Il reviendra ce temps où le Boier moldave
> Savait pour son pays vaincre ou mourir en brave.

La haine contre les phanariotes se réveille.

Cependant le prince accepte la démission de J. Philippesco, et le baron de Rukman reçoit de son cabinet l'ordre de se rendre à Constantinople ; il y présente

Digitized by Google

comme révolutionnaires et dangereux ceux-là mêmes qui ne s'appuient que sur la suzeraineté pour le maintien de leurs droits, et donne au contraire pour vassaux fidèles et bons patriotes ceux qui ne travaillent contre leur pays qu'en haine de la Porte. Pendant qu'il intrigue ainsi auprès du dívan pour achever la ruine des libertés vallaques, et que le divan sot ou félon cède à ses insinuations perfides, voyons ce qui se passe dans les principautés. La haine y renaît plus forte que jamais contre les phanariotes, et elle y devient parfois injuste.

Dans une discussion avec un des aides de camp du prince G'ica, le jeune Aristarki, frère de l'agent de cet hospodar, ose-t-il répondre à une injure par un soufflet, tous les officiers, au lieu d'applaudir à sa conduite, se tournent contre lui et mettent sa vie en danger. Il faut le dire néanmoins, s'il ne mérite pas cette haine, ni les Français, ni le consulat général de France qui lui viennent en aide ne méritaient non plus l'injure de ses soupçons, et s'il s'est montré phanariote, ce n'est pas en répondant à l'insulte, mais en préférant un passeport russe. C'est donc en vain que pour ramener les esprits à de meilleures dispositions pour eux le prince Sturd'a a gratifié le conseiller d'état russe, Mavros, de la libre exportation sans droit de douane de vingt-cinq mille *kile* de blé; cette libéralité au détriment du trésor ne fait au contraire qu'irriter davantage, et l'on n'aspire plus qu'au jour où l'on pourra les chasser tous des principautés.

L'année allait finir, lorsqu'une malencontreuse affaire détourne soudain sur les Français la haine reversée **Affaire Tavernier et Marsille.**

Digitized by Google

depuis si longtemps sur les phanariotes. Suspendu en 1832 de ses fonctions de médecin, par arrêté du comité médical, et attribuant cette décision aux intrigues de Marsille, son compatriote, Tavernier n'avait cessé de l'accuser au consulat de France d'exercer à l'aide d'un faux diplôme; ses preuves n'étant pas encore assez convaincantes, le consulat n'avait pu que l'engager à se taire; mais enfin maître de pièces qui démontrent l'évidence de ses dires, il se décide à l'attaquer. Il ne s'y prend pas en traître cependant; avant d'entamer l'affaire, il la communique au médecin en chef, Estiotis, et lui jure de garder le secret si Marsille consent à lui demander pardon. Une démarche est faite auprès de celui-ci, et sa réponse est cruelle : *C'est un vagabond, et je le ferai chasser du pays.* Quels sont donc ces deux hommes? L'un, Tavernier, est un vieux soldat de l'empire; capitaine maître de cavalerie à vingt-deux ans, il avait été fait prisonnier, n'avait dû sa liberté en 1815, qu'à M. de Los Rios, ministre d'Espagne, et chargé, par intérim, des affaires de France à Vienne. La déchéance de Napoléon, une carrière brisée, de grandes douleurs de famille, en avaient fait un *grognard*; généreux et humain, il avait pour ami les pauvres; mais exalté et frondeur, il s'était fait des ennemis des grands, et ne suffisait plus qu'avec peine à l'entretien de ses nombreux enfants; l'autre avait été un de ces jeunes étourdis qui viennent des provinces, dissiper à Paris l'argent dont leur père fait un sacrifice à leur instruction; il avait depuis couru le monde, mais depuis quinze ans aussi il vivait rangé, parlait peu, se tenait dans

Digitized by Google

un cercle étroit de connaissances, et ces connaissances étaient de la haute aristocratie de Bucuresci. Il avait acquis du talent à force d'expérience, de l'estime par sa bonne conduite, la croix russe de Ste-Anne pour ses services, et s'était enfin allié à l'une des premières familles de la ville ; il pouvait donc se dire à volonté Français et Vallaque. Cité une première fois au consulat, il ne paraît pas ; cité une deuxième, une troisième fois, il s'étaye sur sa nouvelle nationalité ; mais le consulat qui ne la comprend pas, qui ne peut pas la comprendre, se détermine à user contre lui des droits que lui donnent nos capitulations avec la Porte. En conséquence, le drogman, le secrétaire et l'Albanais ont ordre de forcer son domicile, de s'emparer de sa personne et de l'*amener pieds et poings liés*. Pour éviter cet affront, il se décide enfin à se rendre ; on l'amène au consulat ; il y est interrogé et mis au secret. Témoin de cet acte de vigueur, la ville entière est en émoi, le gouvernement local se sent blessé, la noblesse se récrie contre cette violation de ses priviléges, et quelques-uns des amis de l'accusé se disposent à l'arracher de vive force à la justice de la France ; mais M. de Châteaugiron, notre agent, ne se laisse point intimider par ces cris et ces menaces. Le lendemain il fait savoir au prévenu qu'il va réitérer une descente à son domicile pour la saisie de ses papiers. Par déférence et sur sa parole d'honneur de ne pas chercher à lui échapper, il lui permet de se trouver présent à cette opération. Marsille s'y rend donc avec les officiers du consulat ; mais monté chez lui, il s'esquive, et la maréchaussée étant là nombreuse pour le protéger, les offi-

Digitized by Google

ciers consulaires se voient contraints de protester contre la conduite du gouvernement comme attentatoire à nos capitulations avec la Porte. Appelé en qualité de Français et de notable à prendre part dans cette affaire, je crus servir la morale publique en soutenant les droits du consulat, au mépris des insinuations qui me furent faites de la part de l'administration locale. Il en résulta que l'agent de France amena son pavillon ; que le prince G'ica pâlit en lisant la lettre que M. Loyd, gérant du consulat d'Angleterre, fut chargé de remettre *à M. l'hospodar*, de la part de l'ambassadeur de France ; que l'amiral Roussin plaignit M. de Châteaugiron d'avoir été dans la nécessité d'agir, qu'il lui obtint néanmoins droit à une satisfaction éclatante ; que, par une bénignité impardonnable au représentant d'une nation, M. de Châteaugiron se contenta pour réparation d'une visite clandestine ; qu'en lui appliquant la loi le gouvernement français abandonna Marsille à sa nationalité vallaque ; que le drapeau fut relevé, que pendant quelques jours les quarante Français qui habitaient Bucuresci n'y furent pas tous en entière sûreté, et que trois mois après, livré à la perfidie de Hadji-bey, caïmacan de Rutschuk, abandonné par l'agent de France, je dus perdre trois mille ducats pour sauver ma tête.

Cette affaire préoccupait encore les esprits lorsque, le printemps arrivant, arrivent aussi à Bucuresci M. Aristarki, en qualité de drogman de la Porte, et à l'hospodar cette lettre du baron de Rukman, dont il a ordre de donner connaissance à ses Boïers. Il les convoque donc, et leur fait lire :

Digitized by Google

« Quoique les actes de la dernière session de l'assemblée nationale séant à Bucuresci soient parvenus à temps au ministère de Saint-Pétersbourg, le ministère a retardé *ses mesures de répression nécessaire* dans le but de bien savoir si les actes de l'assemblée nationale vallaque étaient le résultat d'un mouvement général ou seulement l'effet d'un entraînement partiel; et s'étant convaincu que ces mouvements n'étaient que l'effet de l'emportement *de quelques personnes*, et qu'en Vallaquie il régnait une tranquillité et un calme parfaits, il a cru devoir s'entendre, par la légation impériale de Constantinople, avec le ministère ottoman, qui désapprouve également les actes de l'assemblée, et, *par un effet de l'intelligence* qui règne entre les deux cours, *on* a jugé nécessaire que la Porte publiât un firman qui réprimandât d'abord en général l'assemblée, et en particulier les premiers moteurs, et leur enjoignît *par menaces* de rester dans les limites de la soumission et du devoir; car si par suite il arrivait chose pareille, une punition exemplaire attendrait les chefs et leurs imitateurs. »

Lettre du baron de Rukman.

Quelques jours après la réception de cette insolente missive arrive M. de Rukman. Il convoque chez lui les membres de l'assemblée, menace les uns, flatte les autres et leur conseille à tous de bien comprendre le firman qui doit leur être lu. Le 14 mai, il leur est donné lecture de ce qui suit, au palais de l'hospodar :

Les Boïers cèdent à la violence et signent par ordre du sultan.

« Il n'appartient pas aux députés de refuser leur assentiment à tout ce qui a été résolu par l'assemblée extraordinaire de révision de 1831, et c'est à cette fin

Digitized by Google

que M. Rukman a reçu l'ordre de revenir provisoirement à Bucuresci afin de parler personnellement à tous les membres de l'assemblée. L'hospodar doit faire en sorte que l'ouverture de l'assemblée ait lieu en même temps que l'arrivée de son excellence à Bucuresci. *La principale et la première occupation de l'assemblée générale sera l'intercalation de toutes les annexes faites ultérieurement durant le gouvernement provisoire russe*, annexes à la fin desquelles sera jointe aussi la conclusion. »

Le 15, la chambre ayant été réouverte, ils s'y rendent pour procéder *à l'exécution du bon vouloir du sultan*. J'étais présent avec les consuls d'Angleterre et de France; pas un ne s'y prête de bonne grâce; le colonel Câmpiniano fait défaut, et le prince lui-même laisse lire ses remords sur son visage. Deux fois il rejette la plume avant de signer; mais la troisième est bonne, et il signe. Les autres l'imitent, mais avec réserve et *par ordre du sultan*, et dans l'espoir qu'il aura un jour la force de revenir sur cet acte de sa faiblesse ou de sa bonne foi trompée.

Car le sultan ne peut laisser longtemps encore à la Russie *les mesures de répression*, sans renoncer à ses droits, car il ne peut abandonner les patriotes moldo-vallaques sans forfaire à l'honneur du suzerain; car il il est faux que l'assentiment de l'assemblée ait légalisé cette iniquité en 1831. La prise d'Alger, la révolution française de 1830, l'insurrection de la Pologne, avaient engagé, au contraire, la Russie à en différer la consommation. Aujourd'hui le mal est fait; mais il est d'autant plus facile d'y porter remède, que d'aujour-

Digitized by Google

Souvenirs et pressentiments.

d'hui les Moldo-Vallaques sont entièrement désabusés sur *la bénigne influence de la garantie russe*. Ils se rappellent où *la renonciation de la Porte à protéger la Pologne a conduit cette puissance*, et où a conduit aussi toutes les nations tartares *son assentiment à ce que celles-ci soient libres et entièrement indépendantes* (1). Ils tiennent donc aujourd'hui plus que jamais à sa suzeraineté, et la Russie qui n'a triomphé d'elle que par eux se ménage pour des temps prochains autant de revers qu'elle en a fait essuyer; car, il faut le lui dire, elle n'eût jamais passé le Danube si, par le régime des phanariotes, la Porte ne se fût désaffectionné les habitants de la Moldo-Vallaquie. Elle n'eût jamais conquis la Pologne si les Moldo-Vallaques eussent conservé leurs princes indigènes. Ils les tiennent maintenant, et ce sont ces princes qui leur rendront leur antique énergie, si, quoi que s'ingère la Russie, incendie ou complots pour les leur enlever, la Porte comprend qu'il est du plus haut intérêt pour elle de les leur conserver, afin qu'ils lui soient un rempart contre les Russes comme ils l'étaient jadis aux Polonais contre elle-même.

Attaquée dans ses droits, menacée dans son existence, livrée aux intrigues de son garant, victime des faiblesses de son suzerain, l'assemblée de Vallaquie, loin de perdre courage, se sent forte, au contraire, de sa défaite; car sa résistance, dont la France et l'Angleterre sont témoins, leur fait un devoir de ne pas laisser mourir dans ces contrées le germe constitutionnel qui

(1) *Voy.* page 232.

Digitized by Google

vient d'y naître et dont les racines, se frayant un chemin entre les rochers des Carpathes, peuvent, d'un jour à l'autre, pousser des tiges orgueilleuses comme les cèdres du Liban, et couvrir de leur ombre toute l'ancienne Pologne. Pour prouver qu'elle n'est point abattue, elle frappe de nullité les actes arbitraires du gouvernement, reproche aux ministres les dilapidations des deniers de l'État, souscrit volontiers à l'affranchissement de ses scindrômes, réclame l'exécution du règlement organique au sujet de la confection des routes et de la canalisation des rivières, et force le ministre de l'instruction publique à rougir de son obscurantisme en votant, à l'unanimité, l'impression, aux frais du pays, de trois livres fondamentaux, l'*Histoire de la Vallaquie*, par l'Ardialien Aaron Florian; la traduction en vers de l'*Iliade*, par le Grec Aristias; et le *Dictionnaire universel de la langue romane*, par le Français Vaillant. Mais la haine contre les Français dure encore, le ministre S'tirbéïu *jure que ce dernier ouvrage ne sera jamais imprimé aux frais du pays*, et il est de fait que jusqu'à présent sa haine a fait mentir la chambre.

Chute du théâtre national.

Pour contrebalancer ce vote de l'assemblée, ou plutôt pour s'en venger, l'hospodar feint de s'intéresser à la société philharmonique, s'en déclare le protecteur, témoigne même le désir de faire des sacrifices pour sa réussite, et en confie la direction à des hommes qu'il abuse. Dans l'espoir qu'il leur viendra en aide, ceux-ci font de grands frais pour reprendre avec éclat des représentations interrompues depuis quelque temps. Ils commencent par la tragédie de Saül, tra-

Digitized by Google

duite d'Alfieri par Aristias. Le concours est immense, l'émotion universelle, la recette magnifique, et, pourtant, cette brillante soirée ne se répète pas. Les directeurs font faillite, et la cour et les Russes applaudissent à la chute du théâtre national. Cette parcimonie indigne d'un prince indigène, en contraste avec ses prodigalités pour la scène allemande, qui ne profite qu'à quelques personnes, les prétentions de son frère Michel, de donner à la langue une tournure grecque par l'établissement d'une chaire d'étymologie, dont il gratifie le jeune instituteur de ses enfants, les violences de ce premier ministre envers le stolnic Pétraki, qu'il veut dépouiller de sa propriété, sa dureté pour les pauvres, qui lui demandent en vain une diminution dans le prix du pain, la vénalité des emplois et des titres; tous ces faits, ajoutés à la faiblesse de la politique de l'hospodar, excitent le mécontentement universel et doivent causer sa chute. L'état des affaires d'Europe au sujet de la question d'Orient, dont elle voit la solution en Égypte; la déposition du prince Milosch, qui se retire en Vallaquie, en maudissant les intrigues de la Russie et l'égarement de ses compatriotes; les Mos'neni de Moldavie, menacés d'être dépouillés de leurs biens; la conspiration de Basile Popovitch, qui ne veut rien moins que massacrer tous les grands Boïers de cette province; le peuple moldave, gémissant sous la tyrannie des juifs; la courageuse détermination du colonel Câmpiniano, d'aller, au nom de ses compatriotes, implorer l'appui de la France et de l'Angleterre; les Bulgares qui se remuent; les me-

Mécontentement universel.

Digitized by Google

naces de guerre poussées par les journaux français, tout annonce aux Moldo-Vallaques une crise prochaine, tout les porte à croire à la prophétie du calendrier grec, *qu'il ne doit plus être bientôt qu'un troupeau et qu'un pasteur*, et 1840 sonne à peine, que le poëte Alexandresco le salue par des vers, qui leur apportent à tous l'espérance, et il n'a pas encore battu huit coups, que le censeur russe Piccolo est destitué, et va cacher à Paris la honte de sa défaite.

Au lieu de revenir à des sentiments de nationalité, et d'imiter au moins le prince Sturd'a, d'établir des routes, de construire des ponts, et de faire oublier au peuple, par le bien-être, la perte de ses droits qu'il a livrés, l'hospodar de Vallaquie, comme un autre Poniatowsky, s'amuse à jouer aux soldats, et il n'est dessins de broderies qu'il n'invente pour ses uniformes. Tandis que Michel Sturd'a propose à l'assemblée, et en obtient qu'aucun fermage ne soit désormais donné aux juifs, tandis qu'il jette les fondements de la quarantaine de Galats, qu'il construit le pont de Bûrlatu, qu'il fait percer une route magnifique dans toute la longueur de la Moldavie, du nord au sud, Alexandre G'ica soudoie des libellistes qui, sous l'anonyme, accusent les patriotes de complot et de trahison, menacent, pour ses généreuses démarches, le colonel Câmpiniano; cherchent à effrayer les Boïers, dont celui-ci a les signatures, et soufflent la haine contre les Français (1). C'est à n'y pouvoir plus tenir. Les menaces commen-

Campiniano est exilé.

(1) *Voy.* la littérature.

Digitized by Google

cent déjà à se réaliser; par l'entremise du cabinet russe, l'hospodar a obtenu un firman contre le colonel. De Paris où il est encore, celui-ci est informé de tout ce qui se passe, il a lu le libelle et connaît déjà la teneur du firman. Mais, malgré les conseils qui lui sont donnés de différer son retour, il regarde ce retard comme indigne de lui, et se hâte de rentrer. Les trabant'i l'attendent aux frontières, il est mis aux arrêts dans sa villa de Scufa, transféré peu après au monastère de Màrginano, et plus tard à celui de Plumbuitu. L'exaspération publique est au comble, et, jusqu'à la jeunesse des écoles, tout le monde murmure ce refrain d'une virulente chanson (1) :

Allons tous à Màrginano
Pour délivrer Câmpignano (2) !

Cet homme est, en effet, l'honneur et l'espoir de son pays; il ne hait point les Russes, mais il repousse l'influence de leur cabinet sur les affaires intérieures de la Moldo-Vallaquie, il les veut pour garants et non pour protecteurs; il ne mésestime point les Turcs, mais il plaint la faiblesse du sultan, et tient à sa suzeraineté pour rester fidèle aux traités qui lient sa patrie à la Porte; il aime les étrangers de quelque pays qu'ils soient, les Européens surtout, et s'il ne cache pas sa prédilection pour la France et l'Angleterre, c'est qu'il a foi en elles.

(1) Aïdet'ï frat'i la Màrginano
Sè scàpàm pe Câmpiniano.

(2) J'ai francisé l'orthographe de Câmpiniano pour la mesure.

Digitized by Google

On conçoit donc qu'un tel homme devait porter ombrage à la Russie, inquiéter l'hospodar et mériter par cela même l'estime et l'affection de ses concitoyens. Mais un tel homme ne pouvait manquer non plus de s'attirer des persécutions, et la Russie l'a déjà frappé de deux firmans; le premier a censuré sa conduite de député et l'a menacé de châtiment; le second réalise les menaces et le condamne à un exil indéfini dans un monastère. C'est la persécution qui commence. Il ne s'en effraye point. Il sait qu'il faut des victimes à la liberté, et il fait volontiers à sa patrie le sacrifice de la sienne. Malgré sa résignation le mécontentement augmente; et malgré la pusillanimité des siens qui l'abandonnent sans la moindre manifestation légale de leur désapprobation d'un tel acte, le peuple et la jeunesse, alarmés d'abord, reprennent bientôt courage, et jurent de le sauver. C'est alors que le gouvernement qui les en sait capables, se hâte de le transférer à Plumbuitu, plus près de la capitale, et par conséquent plus à même d'être garanti contre un coup de main. Cependant lorsque les Boïers tenant en mains la pièce qui fait agir la jeunesse et le peuple, ont reconnu, au milieu des vérités incontestables de *cet exposé de la situation actuelle du gouvernement*, l'origine de ce qui s'est passé dans les deux sessions précédentes; honteux d'avoir été la dupe de cette trahison, ils s'apprêtent à la punir. De ce moment la chute de G'ica est décidée.

Disposition des esprits lors du traité du 15 juillet.

La question d'Orient se compliquant de plus en plus, le traité du 15 juillet faisant exhaler la France en cris de guerre, ces cris retentissent jusqu'aux bords du

Digitized by Google

Danube, et y portent la joie et l'espérance. Les Romans, les Serviens, les Bulgares, dans la prévision d'un conflit général, songent aux moyens de tirer leur épingle du jeu. Les Bulgares demandent à Milosch de se mettre à leur tête, douze mille d'entre eux doivent passer le Danube; les Boïers vallaques appellent de leurs vœux un second Vlàdimiresco, ou la réunion des deux principautés sous la souveraineté de Michel Sturd'a; Moldo-Vallaques, Bulgares et Serviens doivent faire cause commune pour résister à toute invasion de leur territoire, et profiter de la conflagration de l'Europe, les uns pour se donner des lois, les autres pour réformer celles qu'ils ont déjà, tous pour s'affranchir du joug de l'étranger dans le cas où il serait attenté à l'intégrité de l'empire ottoman. Toutes ces choses se passent en silence, et pour éclater l'on n'attend plus que le signal; mais l'ultimatum de M. Thiers leur dit qu'il n'est pas temps encore, et sa démission les perd tous. Car c'est en vain qu'ils s'arrêtent quand s'arrête la France. Ils sont trahis par un des leurs, qui les vend au consul russe, et celui-ci qui a défendu à des députés d'user de leurs droits, doit à plus forte raison châtier le peuple d'avoir eu l'*intention* d'oser en revendiquer l'usage. En conséquence, Téléjesco et Marine, Démétrius Philippesco et Bàlcesco, Sotir et Murgu, Boliaco et d'autres encore dont je regrette d'avoir oublié les noms, tous gentilshommes et fils de gentilshommes, sont arrêtés, incarcérés et lâchement abandonnés, non pas à la vindicte des lois, mais à la vengeance de l'hospodar et de la Russie (20 octobre). C'est

Arrestations.

Digitized by Google

en vain que j'attends et sollicite pendant dix-sept jours les mesures du gouvernement à mon égard : il reste muet et inactif. Alors pressé par les conseils de M. Billecocq, par les prières que mes amis me font entendre du fond de leurs prisons et dans l'espoir que mon absence ne pourra que leur profiter, je me décide enfin à quitter la place. C'est, au dire de M. Billecocq, qui me demande le secret, un voyage de six mois que je vais faire en Moldavie. Mais pour éviter d'être dupe, pour éviter la contumace, je prends trois de mes concitoyens, MM. Pigalle, Jouette et Jobin, et me rends avec eux au consulat afin qu'ils y soient témoins des conditions de mon départ. Devant eux, M. l'agent de France prend sur lui de m'assurer que cette absence n'est que momentanée, que je ne serai nullement inquiété en route, qu'il ne sera rien fait contre moi sans que je sois entendu, et trouve bon même que, pour enlever à ce départ toute apparence de fuite, un de ces messieurs veuille bien m'accompagner. *Ce sera pour lui d'ailleurs l'occasion de faire connaissance avec la société moldave dans laquelle M. le consul de France à Iassi voudra bien nous introduire.* Car M. l'agent pousse l'obligeance jusqu'à me donner pour son subordonné une recommandation affectueuse. Mais la pusillanimité de M. Hubert le rendit malhabile, et il doit comprendre aujourd'hui pourquoi il est à Stettin.

Quoique tenu à distance par le consul, je n'en restai pas moins à Iassi tant qu'il me plut. C'est là qu'à l'ombre de la protection du prince Sturd'a, je m'occupai de la rédaction de cet ouvrage, et suivis toutes

Digitized by Google

les phases de cette pitoyable affaire, qui devait durer huit mois encore. J'en éviterai les détails au lecteur, pour m'épargner de lui parler de moi. Je ne le pourrais sans me juger, et quelque impartialité que j'y misse, il serait en droit de douter; j'aurais été juge et partie. J'aime mieux l'intéresser à mes amis. Comme le crime dont on les accuse n'est pas prévu dans le Code, au lieu de s'en tenir aux lois existantes on en fait une, haineuse, passionnée, qui confond dans un même châtiment la politique et la scélératesse, et il est formé contre eux un tribunal exceptionnel dont plusieurs membres portent l'épée! Je ne rapporterai ni les mauvais traitements auxquels ils furent en butte jusqu'au jour de leur condamnation, ni les violences employées pour leur faire faire des aveux et trahir leur conscience par des mensonges; je ne m'appesantirai pas sur la lâcheté du spathar G'ica qui, l'épée au côté, alla jusqu'à donner un soufflet au jeune cadet Bàlcesco, prisonnier et sans armes, et moins encore sur l'infamie de celui qui les poussa tous, mais en vain, à avouer qu'ils n'avaient cédé qu'à mon influence: le silence et le mépris sont assez pour de tels hommes, et d'ailleurs voici ce que j'écrivais moi-même de Iassi à M. Billecocq (24 décembre 1840): « Si les malheureux en rejetant » tout sur moi ont pu s'éviter des supplices et des flé- » trissures, ils ont bien fait; l'iniquité des tribunaux » de Vallaquie est trop proverbiale pour que j'attache » la moindre importance morale à leur décision; je » serai toujours à temps de plaider devant l'opinion » publique, ce que je regarderais indigne de moi de

Iniquités.

Digitized by Google

» demander à des juges vendables et vendus, ma justification. Je sais bien que par la chambre qui va » s'ouvrir le prince saura se faire donner acte de » désapprobation et de condoléance de ce crime imaginaire ; je m'attends à ce que cet acte se trouve attentatoire à mes principes ; mais rien de tout cela ne » m'épouvante, et je proteste d'avance contre tout » acte qui m'atteindrait sans que j'eusse été entendu » (10 mars 1841). S'il n'est pas de Code criminel, » les bases en sont du moins tracées dans le règlement » organique, chap. VII, et je suis persuadé que si vous » voulez voir les art. 229, 230, 280 et 298, vous ne » pourrez vous empêcher de convenir que tout a été » violé. » Malgré ces observations, dont je ne doute pas qu'il ait fait usage, M. Billecocq ne peut obtenir de l'hospodar que ses victimes ne soient condamnées aux mines (juillet 1841) qui pour trois ans, qui pour huit, qui à perpétuité, et je lui dois moi-même, ainsi que le professeur de philosophie Murgu, d'être banni à jamais d'un pays où je n'ai fait que du bien. Loin de m'en plaindre, je remercie au contraire la sagesse de ceux de mes juges qui m'ont fait cet honneur. Je les connais tous, quelques-uns d'entre eux sont mes amis, et ils ne l'eussent certes pas fait s'ils n'avaient eu foi dans la France, s'ils n'avaient mesuré à ma taille les ministres de la grande nation. Si mes amis sont condamnés, je dois l'être, je veux l'être et c'est sur eux que je dois pleurer. Quoi ! tant d'intelligence irait s'anéantir à jamais dans l'abrutissant travail des bêtes de somme ! Quoi, ce bouquet de fleurs si rares en Vallaquie irait se

Condamnations.

Digitized by Google

blanchir à l'ombre des abîmes de la terre ! Quoi, ces nobles cœurs seraient condamnés à se flétrir au contact des scélérats ! Non, non ! Dieu ne le veut pas, justice sera faite ; et c'est en vain que l'hospodar s'accroche à la France pour ne pas tomber ; il est trop tard, je vous le dis, monsieur Billecocq, il faut qu'il tombe ; le poids de ses iniquités l'emporte ; il tombera !

Il est bon pourtant, mais sans courage ; humain, mais sans magnanimité ; ami de son pays, mais plus encore de son poste ; généreux, mais par caprice ; Roman, enfin, mais phanariotisé, et malheureusement dominé par son frère Michel, dont les conseils l'ont perdu. Ne pouvant gouverner en hospodar, il prétend régir en fermier, mais A. Villara, les Philippesco, J. Câmpiniano, J. Rosetti, G. Cantacuzène, les Bàliano et tous ceux qu'il a sacrifiés à son frère ne sont plus faits au despotisme, et il doit expier lui aussi, par le bannissement, sa pensée criminelle d'interpréter le règlement à sa guise. D'ailleurs, comme l'épée de Damoclès, pèsent sur sa tête, de tout le poids de leur dévouement vrai ou faux à la Russie, les deux frères Stirbeïu et Bibesco, anciens noblois de Craïova, qui doivent leur fortune à une femme, leur mérite à la France, leur succès au général Kisselef, et travaillent depuis longtemps à le supplanter. Pour y parvenir, ils agissent par des moyens différents. L'un est laborieux, actif, jaloux et haineux ; il s'entoure d'étrangers qui l'éclairent, veut tout faire par lui-même, entre aux affaires et en sort quand il veut, fait tour à tour du gouvernement et de l'opposition, s'impose à son gré à l'une et à l'autre,

Portraits des deux frères Stirbeïu et Bibesco.

Digitized by Google

s'en fait craindre et sait enfin se rendre indispensable; l'autre affecte, au contraire, de la nonchalance, mais il semble fuir le monde, fait peu de cas des emplois et paraît trop accablé de ses chagrins domestiques pour occuper longtemps ceux qu'il pourrait honorer par sa capacité et son zèle. Le premier a plus d'habitude des affaires et moins d'esprit naturel que d'acquis; le second a plus de savoir-vivre, et son intelligence lui a rendu la science facile. L'un est habile par routine et veut paraître savoir; l'autre l'est par nature et n'a pas même l'air de se douter qu'il sait. Celui-ci a la roideur du bourgeois parvenu, celui-là l'air dégagé du gentilhomme. L'un est craint, l'autre est aimé.

Ce dernier revenait de Vienne lorsqu'avait éclaté déjà la fatale affaire dite Vaillant-Philippesco. Le général Kisselef, qu'il y avait rencontré, s'était plaint à lui de l'ingrat oubli des Vallaques. Arrivé à Bucuresci, il y fait part à ses concitoyens des reproches que leur adresse l'ex-président plénipotentiaire. La chambre était ouverte. Le député Manuel Bàliano venait d'être exilé pour avoir, au dire de l'hospodar, forfait à ses devoirs. Mais, dès le jour même, monseigneur l'archevêque et le grand Bano, père du député, avaient obtenu son rappel. Le surlendemain, Bàliano reparaît à la chambre, et là, que Dieu lui pardonne! sans savoir ce qu'il fait et par vengeance contre l'hospodar, et par sûreté pour lui-même, armé des regrets du général, il reproche hardiment au gouvernement son ingratitude envers l'ancien président plénipotentiaire, et fait en faveur de celui-ci une motion

Digitized by Google

par laquelle il propose de lui décerner l'indigénat. A cette sortie, la chambre reste stupéfaite, et les ministres rompant enfin le silence, protestent du bon souvenir du gouvernement pour le général Kisselef, et de ses intentions de lui offrir une récompense digne de lui. A la séance suivante, les uns jugent suffisant d'attacher son nom à quelque lieu ou monument public, rue ou pont, les ministres proposent de lui élever une statue, mais la motion de Bàliano l'emporte : le général Kisselef est honoré de l'indigénat, décoré du titre de bano, et gratifié d'une terre. La position de l'hospodar lui avait suggéré cette fois de sages prévisions, mais cette sagesse même est une arme que les mécontents vont retourner contre lui, car il n'y a pas à dire, il faut qu'il tombe, dût le nouvel indigène prendre sa place. En effet, les intrigues continuent, et l'insurrection qui éclate à Bràila au milieu de l'été, est un moyen d'action de plus contre lui. A la nouvelle que les Bulgares se sont révoltés, quelques centaines des leurs, qui vivaient en Russie, accourent à Bràila et demandent à passer le fleuve pour voler au secours de leurs frères. Alexandre G'ica reconnaissant dans l'effervescence de ces populations les sourdes menées de la Russie, et se rappelant, mais trop tard, ce qu'il doit à la Porte, se hâte d'étouffer la rébellion dans son germe. Il expédie l'ordre de s'emparer des principaux chefs, de laisser aux autres le passage du Danube, et en secret celui de les exterminer. Le colonel Engel, chargé de cette affreuse mission, se met à la tête de cent hommes et conduit les insurgés

L'indigénat est décerné au général Kisselef.

Digitized by Google

au bord du fleuve. Arrivés là, les insurgés ne trouvent que deux barques en mauvais état, et ils sont trois cents. Ils en demandent d'autres. Il leur est répondu qu'il n'y en a pas, qu'ils doivent se contenter de celles-ci; et le colonel les presse de s'embarquer. Quelques-uns obéissent; mais comme il y a vraiment danger, et que d'ailleurs il n'est pas de place pour tous, les autres s'y refusent, en criant : « Nous ne voulons pas nous noyer dans le fleuve ; si vous voulez nous tuer, tuez nous ! » Au même instant, le colonel commande le feu, et la plupart de ces malheureux restent sur la place. L'hospodar s'était déjà fait un mérite de cette conduite, et Chékib-Effendi lui avait apporté une lettre de félicitation du sultan (1842), lorsque la chambre, indignée de le voir laver ses méfaits envers le pays dans le sang des Bulgares, se décide, pour lui porter un dernier coup, à lui voter cette adresse, qui dissimule parfois sa pensée et corrobore par de curieux détails ce que nous n'avons exprimé souvent que d'une manière vague.

« PRINCE,

Adresse de la chambre à l'hospodar.

» La haute sagesse de Votre Altesse, en appréciant la garantie qu'offrent à la prospérité publique les institutions qui nous ont été accordées par les deux hautes cours suzeraine et protectrice, a bien voulu convoquer l'assemblée générale pour une troisième période de cinq années.

» Les membres qui la composent ont l'honneur d'assurer Votre Altesse, avec la plus profonde soumission,

Digitized by Google

que la conservation *intacte* de ces institutions et le bien public dont elles sont la sauvegarde, seront aussi l'unique but vers lequel tendront tous leurs travaux et tous leurs efforts.

» Les assurances que Votre Altesse a bien voulu nous donner que, dans la tentative des troubles essayés l'été dernier dans la ville de Bràila, les autorités locales n'ont point failli à la surveillance de tous les instants qu'exige un point aussi important, et que l'audace d'une pareille entreprise ne peut être imputée à aucune négligence de leur part, nous ont causé, Prince, le contentement que nous éprouverons toujours en apprenant le succès des mesures adoptées pour le maintien du bon ordre et de la tranquillité publique.

» Prince, l'assemblée générale, fidèle à ses devoirs et toujours soumise aux ordres de Votre Altesse, apportera l'examen le plus consciencieux sur tous les objets sur lesquels il plaira à Votre Altesse d'appeler son attention. Elle ose toutefois vous supplier, Prince, de vouloir bien lui permettre de s'acquitter aujourd'hui d'un de ses devoirs les plus sacrés, mais en même temps le plus pénible; car il lui en coûte d'affliger le cœur de Votre Altesse. Heureuse si elle avait pu lui épargner toute cause de déplaisir, l'assemblée se serait épargné à elle-même la vive douleur qu'elle ressent en ce moment.

» Prince, nous ne saurions vous cacher plus longtemps l'état critique du pays, sans assumer sur nous la plus grande responsabilité, en manquant aux devoirs de notre mission et à la fidélité que nous devons à Votre Altesse.

Digitized by Google

» La Vallaquie, Prince, succombe sous les nombreux abus qui ont envahi, dans l'espace des sept dernières années, toutes les branches de l'administration, et dont la marche toujours progressive a jeté l'inquiétude et la détresse dans toutes les classes de la population. Par une fatalité attachée à la destinée de notre patrie, tout ce qui fut statué, il y a à peine quelques années, dans le seul but de sa prospérité future, a malheureusement tourné contre elle, et le paysan, dont le sort fut alors l'objet de la plus vive sollicitude, est aujourd'hui livré de nouveau et plus que jamais en proie à la concussion et à la rapine. Ainsi l'alignement des villages et la construction des maisons communales, celle des écoles dans les campagnes, imposés primitivement aux villageois, dans l'espoir que leur bien-être moral et matériel en serait augmenté, sont depuis sept ans une cause incessante d'abus. Cependant, les maisons communales, destinées plus particulièrement à servir de dépôts aux ordres que les autorités compétentes sont tenues d'adresser par écrit aux communes, sont devenues inutiles ; car ces ordres sont transmis pour la plupart du temps de vive voix au moyen de trabant'i.

» Les greniers de réserve sont devenus, dans un grand nombre de localités, un moyen d'exactions *ruineuses* pour les paysans qui sont continuellement rançonnés, soit qu'on les appelle à y faire le dépôt de l'année, soit qu'ils viennent réclamer les grains déposés trois ans auparavant, soit qu'on visite leurs greniers.

Digitized by Google

» L'entretien des trabant'i, qui, dans le principe, avait été calculé de manière à ce qu'il pesât le moins possible sur les communes, est aujourd'hui extrêmement onéreux, à cause des injustices qui se commettent par les dispenses accordées dans un but d'intérêt particulier.

» Les abus sont bien plus graves encore dans le recrutement de la milice. Chaque recrue coûte à son village de 1,500 à 3,000 piastres; en effet, indépendamment de la somme légale de 300 piastres qui doit être payée à la recrue, au moment de son engagement, et qui s'élève presque toujours au delà du double, les allées et venues des villageois chargés de déposer les recrues à des distances souvent de cinq à six jours de marche, les difficultés de toute sorte suscitées par quelques officiers recruteurs qui, de concert avec les autorités civiles, renvoient deux et trois fois les recrues, sous prétexte qu'elles n'ont pas les qualités requises, sont une source inépuisable d'avanies et d'extorsions.

» Les réparations des routes faites par les villages s'exécutent sans aucun soin, sans aucune surveillance, de manière que le travail de la veille est toujours à recommencer le lendemain; les transports exécutés sans aucune rétribution; les manœuvres employées par les administrateurs et les sous-administrateurs pour obliger les paysans à livrer leurs produits à la moitié et au tiers de leur valeur; les amendes prononcées arbitrairement et à leur profit par ces mêmes employés; les dépenses causées par les sous-administrateurs et les

Digitized by Google

trabant'i à leur passage et pendant leur séjour dans les villages, ont ramené les anciennes corvées, les rétributions en nature, les cotisations et tout ce que l'ancien ordre des choses, aboli par le Règlement organique, avait d'écrasant et d'oppressif.

» Nous pouvons avancer, Prince, avec la conviction de ne pas nous tromper, que, s'il était possible de calculer toutes les sommes illégalement payées par les paysans, et toutes les corvées exécutées pendant les sept dernières années, elles s'élèveraient au double des redevances légales acquittées par eux dans ce même espace de temps, sans compter les dommages toujours incalculables provenant d'un tel état de choses.

» La cause du mal, Prince, est dans la vénalité des places de sous-administrateurs (1), dans la protection accordée aux administrateurs accusés de concussion par l'opinion publique, dans le peu d'encouragement que reçoivent ceux, en petit nombre, qui remplissent leurs devoirs avec conscience. Si dans ce déplorable état de choses, qui ne saurait se prolonger sans attirer sur le pays les plus grandes calamités, il nous était permis d'établir des degrés de souffrances, nous oserions, Prince, invoquer plus particulièrement la sollicitude de Votre Altesse en faveur de nos villages situés sur le Danube. Préposés à la garde de nos frontières, dans l'espoir qu'avec des soins et du temps ils seraient parvenus à acquérir une certaine discipline

(1) Soyez plus francs, et dites *de toutes les places*.

Digitized by Google

militaire propre à garantir l'efficacité du service qui leur est confié, ces villages, loin d'avoir répondu à cet espoir, se trouvent aujourd'hui dans l'état le plus complet de dénûment et de misère. A l'époque de leur organisation primitive, le temps de service pour chaque famille, à tour de rôle, fut fixé au maximum de quatorze jours, et les plus fortes corvées pèsent en outre sur ces malheureux villages, tiraillés dans tous les sens entre les doubles exigences des autorités civiles et militaires, aussi vexatoires et aussi ruineuses les unes que les autres. Nous ne saurions cacher, Prince, à Votre Altesse, que si les plus promptes mesures ne sont prises pour leur soulagement, non-seulement la garde de notre frontière sera entièrement compromise, surtout maintenant qu'on a diminué le nombre des soldats jugé nécessaire au service des piquets, mais nous sommes en outre menacés de les voir bientôt émigrer tous au delà du Danube.

» Dans les villes, comme dans les campagnes, nous le disons, Prince, avec douleur, *le mécontentement est également dans tous les cœurs, et la plainte dans toutes les bouches*. On accuse les conseils municipaux et les autorités chargés de la surveillance de ces villes, de détourner à leur profit les revenus destinés à y maintenir l'abondance et le bon ordre. On les accuse de spéculer sur la nourriture du pauvre. Ces accusations reçoivent un caractère plus grave encore dans la capitale, où l'agglomération de la population rend le mal plus sensible. Nous aurions douté, Prince, de la vérité de la plupart de ces accusations, que nous

Digitized by Google

aurions encore cru devoir les porter à la connaissance de Votre Altesse, dans la conviction où nous sommes que si l'opinion publique mérite des égards et une prompte satisfaction, même dans son égarement, c'est surtout lorsqu'il s'agit des premiers objets nécessaires à l'existence.

» Ainsi, avec l'infraction progressive des dispositions du Règlement organique, ont reparu les anciens vices et toutes les habitudes ruineuses auxquelles ces dispositions étaient destinées à remédier, comme en effet elles y étaient parvenues dans le principe.

» Si de la partie administrative nous passons à la partie judiciaire, nous ne pourrons malheureusement signaler à Votre Altesse que *le même mépris des lois*, *la même tendance à substituer sans cesse l'arbitraire à la légalité*, *le même abus de pouvoir*. Dans les premiers temps de la réforme, il y avait une ambition générale, celle de faire preuve d'attachement au bien public ; il y avait une conviction unanime que, pour prétendre à des distinctions, chacun devait se signaler par quelque action utile et surtout par un caractère honorable ; ce double motif d'émulation avait engendré une amélioration sensible dans l'état moral de nos tribunaux et divans, amélioration qui faisait espérer qu'avec le temps ils finiraient par s'élever entièrement à la hauteur de leur noble et importante mission. Malheureusement cet espoir n'a été que de bien courte durée. Les fonctions que plusieurs d'entre nous remplissent dans la magistrature ne nous empêcheront pas, Prince, de dire ici toute la vérité, car nous le devons à Votre Al-

Digitized by Google

tesse et au pays. Vrais à l'égard des autres, nous ne le serons pas moins à notre égard, et nous ne chercherons pas à rejeter loin de nous la part qui nous revient de ce discrédit général dans lequel est tombé l'ordre judiciaire, et des justes reproches qui lui sont adressés. Une grande démoralisation règne en effet dans nos tribunaux et nos cours de justice. Mais, à côté de ce mal, bien grand sans doute, il en est un autre plus pernicieux encore, parce qu'on ne peut ni le prévenir ni s'en défendre : c'est l'envahissement continuel du pouvoir judiciaire par les autres pouvoirs.

» Votre Altesse n'ignore pas que la séparation de ces pouvoirs, réunis sous l'ancien régime, est un des grands principes sur lesquels est fondée toute notre législation actuelle. Les abus révoltants auxquels leur réunion avait donné lieu, ont déterminé, indépendamment de plusieurs autres motifs non moins puissants, l'adoption de ce principe fondamental auquel sont portées chaque jour de nouvelles atteintes qui font craindre de voir bientôt s'effacer entièrement toute garantie de la part des lois. Ainsi, à la méfiance qu'inspirent nos tribunaux est venue se joindre l'inquiétude causée par ces instructions qui préjugent souvent les questions les plus graves, en influençant la conscience des juges par des interprétations de lois, qui viennent attaquer des droits acquis depuis un grand nombre d'années, par des suspensions indéfinies qui arrêtent l'exécution de jugements définitifs, et mettent souvent en péril les intérêts et la fortune des parties. De là aussi, Prince, ce malaise qui se manifeste

Digitized by Google

chaque jour dans notre commerce, et cette absence totale de crédit qui empêche la mise en circulation de nos capitaux.

» L'exposé de l'état de notre pouvoir judiciaire nous offre l'occasion de recommander à la commisération de Votre Altesse les créanciers compromis dans la banqueroute de la maison Mosko, dont plusieurs sont réduits à la dernière misère, en attendant une justice qui s'est trop fait attendre pour eux. Il y a cinq ans passés que cette affaire traîne, et, loin de laisser entrevoir une issue favorable, elle offre plus de complications qu'à son début, à cause des machinations de toutes sortes mises en œuvre pour décourager les créanciers, et du peu d'assistance que ceux-ci ont rencontré auprès des autorités auxquelles ils se sont adressés.

» Le désordre de nos finances et l'état déplorable où se trouvent toutes nos caisses publiques, réclament aussi la plus haute sollicitude de Votre Altesse. Nous voyons, Prince, avec inquiétude, que nos dépenses augmentent chaque année en raison du relachement qui se fait sentir dans toutes les parties du service public. Et en effet, en 1835, les besoins de l'État ayant été pris en même considération, il fut jugé que la somme de 16,500,000 piastres était suffisante pour couvrir toutes les dépenses de l'année et nous laisser en même temps une réserve de 1,666,552. En 1839, l'augmentation offerte par le nouveau recensement, par la hausse de la ferme des salines et des douanes, fit remonter les revenus au delà de 17,000,000 de pias-

Digitized by Google

tres; cependant, les comptes de l'année dernière présentèrent un déficit, tandis que nous aurions dû avoir une réserve considérable, s'il y avait eu tant soit peu d'économie, et si les sages dispositions de l'article 132 et du dernier paragraphe de l'article 65 avaient été mieux observées.

» Nous osons citer ici, Prince, un fait de peu d'importance, il est vrai, mais qui pourra donner à Votre Altesse la mesure de l'incurie qui est apportée dans l'administration de nos finances. La somme de 1,400,000 piastres que nous payons chaque année à la Sublime Porte, offre sur le cours de la monnaie un bénéfice annuel de 150 à 200,000 piastres, dont la Vistiairie est frustrée depuis sept ans consécutifs.

» La même absence d'esprit d'ordre et d'économie se fait remarquer, Prince, dans l'administration des autres caisses publiques. Ainsi, la caisse de la milice, qui devrait être dans l'état le plus prospère et posséder de fortes épargnes, est aujourd'hui en état de souffrance et se trouve même menacée de perdre un capital de 300,000 piastres, prêté à la maison Mosko, en dehors de toutes les règles qui la régissent, et à une époque où la Vistiairie empruntait à 18 p. 100.

» Par ce même oubli de toute règle et de tout devoir, la caisse centrale, celle des dépôts et celle de la métropole, se trouvent compromises dans la faillite de cette maison : la première, pour la somme de 819,995 piastres ; la deuxième, pour celle de 925,066, et la troisième pour celle de 326,800.

» La caisse centrale éprouve, en outre, chaque an-

Digitized by Google

née ; des pertes considérables à cause des manœuvres employées à la vente de la ferme des biens des monastères, pour en éloigner les enchérisseurs, et des remises continuelles faites sous différents prétextes aux fermiers de ces terres.

» Quant à la caisse de la métropole, elle n'est pas dans un état plus prospère que les autres, malgré ses nombreux revenus et la vacance du siége métropolitain pendant six ans. On en est même encore à savoir l'emploi de ces revenus. On ignore également l'usage des sommes enlevées aux caisses communales, qui possédaient, à la fin de 1837, un capital de 2,357,483 piastres, dont elles ont été privées, en grande partie, contrairement aux dispositions de l'art. 106 du Règlement organique qui s'oppose expressément à ce que le gouvernement ou ses employés touchent jamais aux fonds communaux, sous quelque prétexte que ce soit.

» Cet esprit de désordre, Prince, a été porté dans la gestion de quelques monastères relevant des saints-lieux, dont les biens pendant sept ans ont été livrés à la discrétion de quelques particuliers ; ce qui n'a fait qu'augmenter les prétentions des saints-lieux, quelque exorbitantes qu'elles aient d'ailleurs été dans le principe.

» Nous croirions, Prince, manquer à notre devoir, si nous taisions à Votre Altesse l'opinion générale qui règne sur l'état de notre milice. On assure que ce corps a toujours été depuis six ans bien au-dessous du complet, que le nombre des soldats diminue chaque jour en rapport de l'augmentation du nombre des officiers ; que, sur 1,140 chevaux, dont se composent nos esca-

Digitized by Google

drons de cavalerie, chaque escadron ne compte plus que 50 à 60 chevaux, tandis que le paragraphe des dépenses affectées à l'entretien de la milice se trouve augmenté du quart par la somme de 651,738 piastres, ajoutée en 1839. On affirme, en outre, que le dépôt de 150 piastres que chaque recrue en arrivant est tenue de faire à la caisse militaire, n'est jamais restitué comme il devrait l'être aux soldats qui ont fini leur temps de service; que les sommes provenant de ces dépôts, et dont le total devrait offrir un capital constamment disponible de 600,000 piastres, ne se trouve jamais dans la caisse; que les économies provenant des décès et des désertions ne lui profitent que rarement. On dit aussi que les avancements dans l'ordre militaire sont souvent donnés sans aucun égard pour le mérite et les services rendus. Ce fait, Prince, s'il est vrai, comme on l'assure, et l'on est trop malheureusement fondé à le croire, à en juger par ce qui se passe dans les avancements civils, ne pourra que réveiller toute la sollicitude de Votre Altesse; car sa haute sagesse ne peut ignorer que rien ne démoralise une société comme les dictinctions et les récompenses accordées à des personnes qui en sont peu dignes.

» Les distinctions et les honneurs, seul moyen d'encouragement que le gouvernement eût entre les mains, ont été distribués avec tant de profusion pendant ces dernières années, que, dépréciés aux yeux de tous, ils ne sont plus recherchés que comme un moyen de parvenir à des emplois capables d'enrichir. Ainsi une foule d'individus qui n'avaient rendu aucun service au pays

Digitized by Google

ont été, contrairement aux dispositions de la loi, détournés de leur modeste condition pour être placés, quoique sans capacité aucune et sans fortune, dans une carrière d'ambition où ils ne peuvent trouver que misère, à moins que par leurs méfaits ils n'augmentent le nombre de ceux déjà commis dans le pays (1).

» Prince, dans cet exposé rapide, mais bien pénible pour nous, nous ne saurions passer sous silence une question qui, indépendamment de la haute importance qu'elle offre dans tous les temps par les nombreux et puissants intérêts qui s'y rattachent, en emprunte une bien plus grande encore de la préoccupation où se trouvent aujourd'hui les esprits. Oui, Prince, nous avouons que l'esprit de concussion qui a pénétré partout, s'est introduit aussi dans l'exercice du droit de propriété, et s'en est emparé comme d'un puissant moyen pour arriver à ses fins. Nous ne nierons pas non plus qu'il n'y ait des propriétaires qui abusent de ce droit; mais nous devons à la vérité d'affirmer que le nombre en est bien petit, et que la majeure partie des propriétaires sont entièrement étrangers aux abus qui se commettent sous leur nom, mais toujours contre leur gré et à leur détriment.

» Votre Altesse sait que toutes les terres en Vallaquie sont données à ferme, et que pour les conditions des contrats on s'en rapporte entièrement à la loi; si les fermiers en dévient, c'est qu'ils trouvent de l'assistance et souvent même des encouragements auprès des em-

(1) Ceci sent l'oligarque; mais que les Moldo-Vallaques y prennent garde ou l'oligarchie les tuera.

Digitized by Google

ployés de l'administration, qui ont la plus grande part aux profits abusifs provenant de ces déviations. Pour preuve de ce que nous avançons, nous pourrions citer les exactions commises d'une manière effrayante sur les terres des monastères et du domaine de l'État. Cependant, à leur égard, le gouvernement représente en quelque sorte la personne du propriétaire. Les villageois établis sur les propriétés particulières sont beaucoup moins molestés, car ils trouvent toujours quelque protection auprès des propriétaires, lorsque ceux-ci sont en état de la leur accorder.

» On a prétendu que la plupart des plaintes adressées par les paysans concernaient les droits des propriétaires, d'où l'on a voulu induire que là était tout le mal et la source de la misère publique. Mais en admettant la vérité du fait (1), Prince, les conséquences qu'on en veut tirer ne sont pas exactes; d'ailleurs ces plaintes sont les seules qui ne rencontrent aucun obstacle pour parvenir auprès du gouvernement (2), outre les encouragements qu'elles peuvent obtenir de la part des personnes intéressées à donner le change pour cacher leurs méfaits.

» On a aussi répandu, Prince, des graves accusations contre la noblesse; on a cherché à la présenter comme hostile aux intentions bienveillantes du gouvernement. Nous ne chercherons pas à défendre ici cette noblesse qui naguère a eu l'honneur de posséder

(1) Il faut l'admettre.

(2) Pardon! car le propriétaire qui les cause est un employé qui peut les réduire en soupirs.

Digitized by Google

Votre Altesse dans son sein : notre défense paraîtrait trop intéressée. Nous avouerons même qu'elle a en effet de grands torts à se reprocher, et que plusieurs des vertus qui devraient la distinguer des autres classes de la société lui sont étrangères; car les vertus, Prince, ainsi que Votre Altesse ne l'ignore pas, sont l'effet des institutions du gouvernement et des grands modèles qu'on a sous les yeux, et surtout d'une longue pratique soutenue par une surveillance bienveillante et des encouragements de tous les instants. Cependant, s'il lui était permis de se défendre, elle pourrait citer des époques qui prouveraient que si elle se laisse facilement entraîner à des penchants vicieux, elle est aussi facile à ramener dans la bonne voie, alors qu'on veut l'y conduire et qu'on sait gagner sa confiance. Elle citerait surtout cette époque encore toute récente où, à la voix d'un étranger qui avait su s'emparer de son esprit et de son affection par la bonne foi et le bien qu'il manifesta dans tous ses actes, elle vint sacrifier sans regret tous les priviléges dont elle avait hérité de ses pères (1), et qui ailleurs ont été pendant longtemps la cause de sanglants débats; elle se contenta, pour tout dédommagement, de la garantie du droit de propriété (2).

» Si l'assemblée générale témoigna l'année dernière quelque répugnance à adopter des projets de modification, qui altéreraient en partie l'esprit de la législa-

(1) Nous avons vu où remontent ces priviléges.

(2) Malheureusement pour un grand nombre, ce droit n'est que la violence.

Digitized by Google

tion sur laquelle repose cette garantie, ce n'est point, Prince, comme on a voulu le faire croire, pour disputer aux paysans quelques avantages de bien peu de valeur, et qui ne les auraient pas mis dans une position meilleure en laissant subsister les vraies causes de leur misère actuelle. Mais c'est que l'assemblée générale, loin de croire aux résultats qu'on paraissait se promettre de ces modifications, avait alors la conviction, comme elle l'a encore aujourd'hui, que ce n'est pas en des temps où le pays est en souffrance par suite de l'inobservance des lois, qu'il est prudent de venir attaquer une des lois fondamentales de notre Code politique, élaboré pendant trois ans avec tous les soins et toute la prudence qu'exigeait son importance, afin d'y substituer des dispositions rédigées à la hâte, pour servir de conditions de ferme qu'il aurait sans doute fallu refaire le lendemain, et jeter ainsi l'instabilité et la perturbation dans les fortunes (1). Comment, d'ailleurs, l'assemblée générale aurait-elle pu juger, au milieu de ce désordre universel, de ce que la loi sur la propriété pourrait avoir de trop onéreux pour y apporter le remède nécessaire?

» Ce n'est, Prince, que lorsque tout sera rentré dans la légalité, lorsque tous les abus auront cessé, lorsque la confiance, détruite par de cruelles déceptions, aura été rétablie, lorsque chacun commencera à comprendre que hors de la loi il n'est point de salut, et que le gouvernement, juste et impartial, veille sur tous, toujours prêt à récompenser et à punir légalement : ce n'est

(1) Si ceci n'est pas du jésuitisme, il est temps de s'y prendre.

Digitized by Google

seulement qu'alors qu'un jugement sûr pourra être porté aussi sur la loi qui régit la propriété, loi dont l'épreuve, pouvons-nous dire, n'a même pas encore été faite, car nulle part elle n'a été exécutée conformément à son esprit.

» Prince, nous venons de remplir un devoir douloureux; puisse ce témoignage de notre dévouement être utile au pays et au gouvernement de Votre Altesse; puissions-nous entendre bientôt s'élever vers elle, au lieu de plaintes, des expressions de reconnaissance! Les difficultés à surmonter sont grandes, sans doute, nous le reconnaissons, Prince; mais la sagesse de Votre Altesse saura s'élever au-dessus. L'assemblée générale, jalouse de mériter les bienfaits qu'une haute protection a répandus sur ce pays, sera heureuse de pouvoir coopérer sous les ordres de Votre Altesse, autant que ses faibles moyens le lui permettront, à tout ce qui pourra contribuer au bonheur public et à l'affermissement du gouvernement. »

A la réception de cette adresse, la Porte expédie à Chékib-Effendi l'ordre de faire enquête, et la Russie envoie dans le même but à Bucuresci le général Duhamel. Convaincu des actes arbitraires de l'hospodar, Chékib-Effendi, de retour à Constantinople, présente au divan un rapport exact de la situation du pays, et la destitution de A. G'ica est arrêtée. Saffet-Effendi, qui la lui apporte (octobre 1842), est en même temps chargé de veiller à ce que l'élection du nouvel hospodar se fasse d'une manière régulière et selon les for-

Alexandre G'ica IX est déposé.

Digitized by Google

mes établies par le règlement. Ces formes sont en effet respectées, mais elles n'empêchent pas l'influence russe d'agir. Les promesses, l'intimidation, la corruption, enfin, sont mises en jeu, et il en est alors à Bucuresci et dans toute la Vallaquie comme autrefois à Varsovie et en Pologne. C'est en vain que l'opinion publique proclame le colonel Câmpiniano, le consulat russe, aidé de ses partisans, parvient à le faire passer pour un *nonchalant*, et lui refuse les qualités requises pour la candidature. Il est cependant d'une antique famille, il a plus de quarante ans, et son grade de colonel lui donne au moins le rang civil de càmàra's. C'est en vain encore, qu'en vertu de la convention d'Akerman, qui exige l'ancienneté et la capacité, trois des plus vieux Boïers se présentent comme principaux candidats, la Russie trouve G. Philippesco trop humain et trop libéral, Alexandre Philippesco trop progressif, et Alexandre Villara trop habile et surtout trop éclairé sur ses intentions. Elle a fixé son choix sur l'un des deux frères Stirbeïu et Bibesco, et tout en préférant le premier, elle les met à couvert de toute inculpation d'intrigues en leur insinuant, et de refuser la caïmacanie, et de se retirer momentanément du théâtre des affaires.

Deux mois après (30 décembre) l'assemblée, composée de cent quatre-vingt-dix membres, procède à l'élection. S'tirbeïu et Bibesco sont présents. Le premier obtient quatre-vingt-dix voix, le second quarante, G. Philippesco soixante. Aucun des trois n'ayant la majorité absolue, et l'assemblée, redoutant par ce premier tour

Digitized by Google

de scrutin, l'élection de S'tirbeïu, Alexandre Villara se lève, presse Bibesco sur son cœur, et s'écrie : voilà notre prince ! Les patriotes ont saisi le sens de cette généreuse exclamation, et les soixante voix de Georges Philippesco s'étant reportées sur Georges Bibesco, celui-ci est proclamé à l'unanimité. Saffet-Effendi se hâte d'approuver et de sanctionner cette élection au nom de la Porte, et de remettre au nouvel hospodar son firman d'investiture.

Georges Bibesco I. 1842.

Comment il prélude à son règne.

Le premier acte du nouveau souverain est de casser le dernier acte d'iniquité de son prédécesseur, de gracier et de réhabiliter Telejesco, Marinŭ, Démétrius Philippesco, Sotir, Bàlcesco, et tous ceux, enfin, qui avaient été victimes dans l'affaire dite Vaillant-Philippesco. La mort de ce dernier devient, un mois après, l'objet d'un deuil public, et ce deuil est pour ses amis une si belle vengeance, qu'ils la regrettent. Déjà Murgu, jugé en sa qualité de noble hongrois, par le tribunal militaire de Karanssébes's, avait été déclaré innocent en tous points. Quant à moi, que la sentence des juges ne pouvait atteindre, vu que l'ex-hospodar s'était refusé à la confirmer faute de preuves, j'étais déjà rentré dans mes foyers ; mais je n'y étais pas depuis trente-six heures, que, tombé dans un infâme guet-apens, j'avais été jeté hors de la frontière, et recommandé au feld-maréchal baron Wernart, gouverneur général de l'Ardialie, comme un fougueux révolutionnaire, qui n'était rentré en Vallaquie que pour troubler les élections, comme un vagabond qui marchait sans passeport, et qu'il fallait reconduire à Vienne. Cepen-

Honteuse conduite du gouvernement provisoire à mon égard.

Digitized by Google

dant, douze heures ne s'étaient pas écoulées depuis mon arrivée à Hermanstadt, que le maréchal se reconnaissait dupe, traitait le révolutionnaire *en gentilhomme*, et le laissait libre ou de gagner Vienne sur parole, ou d'attendre à Hermanstadt la décision de cette affaire. Après quatre mois d'une vaine attente, j'embrassais le général Waller, commandant de la place, le colonel Denguetsch et l'officier Wakernel, j'arrivais à Vienne en société du docteur Stohandl et de la conseillère aulique Madame la baronne veuve de Fabi, qui m'avait été recommandée par le colonel aide-de-camp du maréchal; enfin, à la grande surprise de M. de Flahaut notre ambassadeur, je pus rester à Vienne tout un mois sans y être inquiété le moins du monde par le gouvernement autrichien. Je laisse à la Vallaquie le soin de prendre la part qui lui revient dans cette conduite à l'égard d'un homme qui depuis quinze ans travaille pour elle; au consul russe, la honte qu'il s'est méritée; au gouvernement provisoire, mes regrets de sa faiblesse; au nouvel hospodar, les remords d'avoir pris deux poids et deux mesures; mais je ne puis me dispenser de remercier de leurs bienveillants égards, de leurs témoignages d'estime, *de leurs vœux de me revoir parmi eux*, les fonctionnaires autrichiens de l'Ardialie, avec lesquels ma position me mit en rapport.

Le prince était à peine nommé, que la haine publique se réveille plus forte que jamais contre les phanariotes. Alors, soit pour plaire au nouvel hospodar, soit par haine pour le frère aîné de l'hospodar déchu,

Digitized by Google

quelques courtisans exaltés poussent la velléité jusqu'à vouloir envelopper dans cette proscription toute la famille G'ica. Mais les bons esprits s'opposent à cette mesure inique; et si la belle conduite de G'ica VIII ne leur vient pas à la mémoire, s'ils ont oublié que par G'ica VIII ils ont recouvré leurs princes indigènes, s'ils ne tiennent aucun compte de l'affranchissement des scindrômes, dû à G'ica IX, ils ne peuvent du moins ne pas se soumettre à la loi de leur pays, qui refuse à ce crime, comme à la vertu, l'hérédité qu'on leur accorde ailleurs. Grâce à eux, tout le monde finit par comprendre qu'une telle proscription atteindrait trop de gens de bien; les esprits se calment, la haine s'appaise et l'union renaît.

Propagande russe en Moldavie.

Dans le courant de cette année, le siége archiépiscopal de Moldavie étant vacant par la démission de Monseigneur Benjamin, le gouvernement russe profite de cette circonstance pour faire agir sa propagande, et promet le siége à celui qui consentira d'avance à l'union de l'église romane avec celle du czar. Pour légaliser cette union, les propagandistes parcourent les villages avec des listes de souscription, et moyennant quelques piastres, obtiennent l'adhésion et la signature de grand nombre de prêtres pauvres et ignorants. Mais le haut clergé s'émeut de cette prétention, et les évêques repoussent de toutes leurs forces l'adhésion du bas clergé. Ils prévoient sans doute que se séparer ainsi du patriarche de Constantinople, c'est livrer le pays au czar, et ils reculent devant cette affreuse pensée.

Digitized by Google

Au commencement de la session de 1843 à 1844, une forte opposition s'élève contre les hospodars à Iassi comme à Bucuresci. Les plus graves questions sont en jeu; ici, l'élection du métropolitain et l'affranchissement des scindrômes; là, l'exploitation des mines et le procès des Bulgares; des deux côtés le rachat de la suzeraineté. D'une part, le prince Sturd'a a tout à redouter des ambitieux, qui n'ont à lui reprocher que de s'enrichir, et des patriotes abusés, qui au lieu de s'entendre avec lui, se laissent aller aux perfides insinuations des partisans russes; de l'autre, le prince Bibesco a à lutter contre les anciennes créatures du prince G'ica, et la nombreuse famille de cet hospodar déchu. Pour mettre fin aux clabauderies de ses infatigables adversaires, S. A. le prince Sturd'a présente à la chambre (31 janvier 1844) le projet d'abolition de l'esclavage, ainsi conçu pour ce qui concerne le clergé : « Comme dans les dispositions relatives à la régularisation des biens du clergé, il est indispensable d'introduire une législation spéciale concernant les scindrômes de la métropole, des évêchés et des monastères indistinctement, on propose comme projet de loi les mesures suivantes :

Affranchissement des scindrômes de l'État et du clergé.

» 1° Les scindrômes domiciliés appartenant au clergé indistinctement, une fois affranchis, rentrent dans la classe des autres habitants libres; ils auront les mêmes droits et rempliront les obligations qui se rattachent à la propriété, d'après la loi y relative; ils seront aussi astreints aux redevances des autres contribuables.

» 2° Les scindrômes exerçant des métiers dans les

Digitized by Google

villes sont aussi affranchis à l'égal de ceux domiciliés, et ils entreront dans la classe des patentés en proportion de leurs moyens, conformément aux règles qui concernent les patentés des villes. En vertu de ces principes, les scindrômes appartenant au clergé, considérés désormais comme les autres hommes, auront le droit de se marier avec des Moldaves. En outre, la quotité des contributions prélevées sur les scindrômes sera encaissée par la trésorerie publique, sans pouvoir être confondue néanmoins avec les autres revenus de l'état, et elle servira exclusivement à l'affranchissement des scindrômes dont les propriétaires voudraient se défaire. Les comptes exacts de l'emploi de ces sommes seront présentés annuellement à l'assemblée générale ordinaire. »

Ce projet est accueilli avec enthousiasme, et voici comment Cogàlnicëno en remercie le prince, la chambre et le clergé, dans sa feuille du 6 février. « Merci, » trois fois merci au prince pour cette généreuse idée; » Merci, trois fois merci aux ministres qui l'ont pré- » sentée à l'assemblée législative. Merci, trois fois » merci aux députés qui en ont fait une loi ! ! ! Honneur « à tous ceux qui s'illustrent par leur haine pour l'es- » clavage et débarrassent leur pays de cette monstruo- » sité sociale! Honneur à notre Église qui d'aujour- » d'hui n'a plus d'esclaves, véritable Église du Christ » devant lequel tous les hommes sont libres, devant » lequel il n'est ni riches, ni pauvres, ni maîtres, ni » esclaves! »

Ce langage donne facilement à entendre que l'union

Digitized by Google

de cette Église avec celle du czar est chose impossible, et que, considérée comme monstrueuse, elle ne pourra jamais s'effectuer que par surprise ou par violence.

Élection du métropolitain.

Le 14 du même mois le prince Sturd'a emporte l'élection de l'évêque de Roman à la dignité d'archevêque métropolitain. Cette élection est de la part de quelques Boïers l'objet de vives récriminations. Ils se plaignent de ce qu'elle a eu lieu à l'aide de billets numérotés à l'avance, et A. G'ica et Ch. Conaki protestent contre ce manque de forme. Le consul général Daschkof auquel ils s'adressent ayant rejeté leur protestation comme intempestive, treize autres Boïers s'assemblent chez M. Cantacuzène à l'effet d'en signer une nouvelle. Mais c'est en vain qu'ils y menacent le consulat russe de ne plus s'adresser à lui; c'est en vain aussi que G. Couza, l'un d'eux, fait la motion d'y intercaller leur intention d'implorer à l'avenir l'intervention des autres États de l'Europe et de l'Autriche en particulier; sa motion ne passe pas, et cette seconde protestation n'a pas plus d'effet que la première. L'élection de l'évêque de Roman est bonne et valable, et nous estimons ce prélat trop ami de son pays pour ne pas s'en rendre digne.

Procès des Bulgares.

En Vallaquie, le procès des Bulgares dure toujours. Les Boïers y regardant à deux fois avant de se souiller, le grand logothète Démétrius Chrisoscoléo Buzoïano, membre du haut divan, prend la parole et dit : « Tout ceci, messieurs, est l'ouvrage de l'empe-
» reur Nicolas; laissez donc à celui qui a fait le nœud
» le soin de le défaire. » A la nouvelle de cet audacieux

Digitized by Google

langage empreint de tant de vérité, l'hospodar Bibesco pressé par le consul Daschkof se voit obligé de mettre le grand logothète en état d'accusation; mais les mauvaises dispositions des Boïers envers la puissance garante les forcent bientôt à reculer l'un et l'autre, et la fin du procès a lieu d'exciter au plus haut point le mécontentement général. La cour criminelle s'est réunie au divan suprême sous la présidence du ministre de la justice A. Villara. Déclarés coupables, vingt-six des accusés et le Boïer Desch, leur chef, sont condamnés à quinze ans de travaux forcés dans les salines de l'État! La rigueur de cette sentence ne permet pas de douter que la Russie ne l'ait elle-même provoquée. On l'avait accusée dans le principe de vouloir soustraire les coupables à leurs juges naturels; elle a donc dû par la tournure du procès faire donner un démenti à l'opinion publique. Elle y a réussi, et l'homme humain et impartial ne peut, en tout ceci, regretter qu'une chose, c'est de voir que les plus gens de bien se trouvent sans cesse dans ces provinces dans la cruelle alternative ou de participer à l'iniquité pour en affaiblir les effets, ou de se retirer devant ses empiétements. Il faut donc qu'ils restent pour neutraliser le mal (1).

Compagnies russes pour l'exploitation des mines.

Cependant l'effervescence de l'assemblée prend un caractère plus grave. On reproche au prince l'emploi de mesures arbitraires, et comme il a pris sur lui de contracter avec une compagnie russe pour l'exploitation des mines du pays, l'assemblée qui a reconnu que

(1) *Voy.* la chronique de la *Revue d'Orient*, par A. Denis, député.

Digitized by Google

cette compagnie n'offre aucun caractère de garantie, demande que le marché passé sans son agrément soit à l'instant résilié. La légèreté de l'hospodar en cette circonstance avait été, en effet, on ne peut plus inconcevable, car il s'était arrogé à lui seul des droits que la chambre partage avec lui. Cette conduite à laquelle il ne faut attribuer que les meilleures intentions, avait néanmoins fait planer sur lui de fâcheux soupçons, et cette maladroite sortie de son frère S'tirbeïu : « Croyez-vous donc, messieurs, que le prince soit ca- » pable de trahir son pays ? » au lieu de les effacer ne sert, au contraire, qu'à lui faire des ennemis de ceux qui n'étaient jusqu'alors que des opposants. Indignée de se voir ainsi scrutée dans sa conscience, l'assemblée s'oppose d'autant plus fortement au projet d'exploitation qui lui est présenté, que ce projet n'est soutenu que par S'tirbeïu, et que les autres ministres, A. Villara, J. Philippesco, M. Bàliano et M. Floresco, se gardent bien de le défendre. Ces derniers et la chambre ont d'autant plus raison que la compagnie russe est bientôt en désaccord et s'est divisée déjà en deux compagnies, dites *Triandaphilof* et *Zaparovsky*. D'ailleurs ni l'une, ni l'autre n'avoue son capital, n'en détermine la nature, n'en indique le dépôt, ne fait connaître ses véritables prétentions et ne tient enfin aucun compte, ni de la valeur des domaines, ni des indemnités en cas de dommages. D'ailleurs encore la concession pour douze années, comme elles le demandent, est un terme trop court pour ne pas faire craindre la répétition des ravages de 1810 à 1812. En somme, elles prouvent de deux choses

Digitized by Google

l'une, ou qu'elles sont venues dans l'arrière-pensée de préparer à leur gouvernement l'entière occupation du pays, ou qu'elles sont du nombre de ces sociétés d'industriels qui ne basent leurs spéculations que sur la naïveté de leurs actionnaires et la crédulité publique (1).

Ce qui résulterait de l'union des Romans.

Aussi grâce à la noble attitude de la chambre, grâce à la conduite habile des hospodars, d'une part la compagnie russe n'a réussi qu'à demi, et cette demi-réussite est sa perte; de l'autre, l'union tant désirée des deux Églises, du Christ et du czar, n'est plus qu'un projet avorté. Quant à la question du rachat de suzeraineté, la Russie en ayant fait la condition d'une occupation militaire, la Porte s'y est vivement opposée, et les Moldo-Vallaques l'ont rejetée avec mépris. Par ces succès éclatants contre les entreprises astucieuses de la puissance garante, les Moldo-Vallaques ont enfin senti l'avantage de l'union, et ils la sentiraient mieux encore si, sincèrement unis pour le bien, ils voulaient à l'avenir se serrer contre leurs princes comme un faisceau de verges autour de la hache du licteur. Alors, loin d'être trop reconnaissants envers la Russie de ce qu'elle a fait pour eux, ils y prendraient garde au contraire; ils se rappelleraient que c'est par les mêmes bienfaits qu'elle a conquis la Tartarie et la Crimée, qu'elle a asservi la Finlande et l'Ukraine, et qu'elle menace d'anéantir la Pologne. Alors ils lui refuseraient le titre de protectrice qu'elle s'arroge et que lui dé-

(1) On trouvera à la statistique un mémoire qui corrobore celui qui m'a été adressé sur ce sujet.

Digitized by Google

nient les traités ; ils lui feraient sentir qu'à ce titre même elle n'a pas plus de droit que la suzeraine de s'immiscer dans leur administration intérieure ; ils rejetteraient ces distinctions *honorifiques* qui les entraînent par le cou à la trahison ; ils renverraient de leur service les soldats qu'elle leur a imposés ; ils appelleraient à eux la civilisation de l'Occident. Alors, forts de leurs traités avec la Porte, et de ceux aussi avec la Hongrie et l'Empire, ils travailleraient à un meilleur ordre de chose ; ils déchireraient, pour le refaire et le faire mieux, ce règlement organique heureusement méconnu des autres puissances, et dont tout est mauvais, parce que l'esprit en est tel. Alors ils achèveraient la destruction du servage ; ils se garderaient de la bourgeoisie, corps essentiellement envieux et méprisant qui des mains se cramponne à la noblesse et foule sous ses pieds le peuple d'où il sort, corps neutre qui, suivant leur expression, ne sera jamais ni levrier, ni *chien* (*niquĭ o gar niquĭ câine*) ; heureux de n'en pas avoir, et au lieu d'en créer une, ils relèveraient leur noblesse, ils la multiplieraient pour la fortifier, ils réhabiliteraient les mazils et les nëmuri, ils feraient place aux mos'neni, ils couperaient en deux leur échelle féodale, et leur noblesse n'étant plus, comme jadis, qu'une distinction honorifique sans priviléges onéreux, il n'y aurait plus chez eux qu'un prince et qu'un peuple. Alors fidèles à la Porte, liés avec la Servie et la Grèce, appuyés sur la Hongrie, toujours confiants dans la vitalité de la nation polonaise, prince et peuple, ils travailleraient dans une même idée d'indépendance, et mettraient à ja-

Digitized by Google

mais leur pays à l'abri de toute invasion étrangère. Alors enfin quand les temps seraient venus où la Suède serait prête à tomber sur Saint-Pétersbourg, la Prusse sur Vilna, la Pologne sur Kief, la Porte sur Tangarok, alors du moins ils pourraient eux aussi tomber sur Kissenief et s'emparer de leur bien. Alors seulement les hospodars pourront reprendre le titre de ducs et les Romans le rang qui leur appartient parmi les nations. Ce temps n'est loin que pour les hommes vulgaires; pour les faibles diplomates qui ne savent qu'adorer la puissance du jour; pour les avares, qui ne connaissent d'autre Dieu que le veau d'or; pour les sceptiques, qui n'ont pas même foi en eux-mêmes; pour les aventuriers qui n'aiment pas à courir longtemps après une brillante fortune; mais pour ceux qui scrutent et qui sondent; pour ces habiles politiques qui travaillent au bonheur des peuples; pour ces princes et pour ces rois dont les yeux planent sur les nations, et qui préfèrent les presser sur leur cœur que de les étreindre sous leurs sceptres, pour ceux à qui Dieu parle par toutes ses voix, cet heureux temps approche: le sang français du successeur de Charles XII, aussi chaud que le sien, sera sans doute moins léger; la sagesse du petit-fils du Grand-Frédéric se fatiguera bientôt de nous tenir en échec sur le Rhin et de ne dominer que sur des provinces incohérentes; le jeune Abdul-Medjid ne croit déjà plus un mot de la prophétie d'Agathe Angel (il n'a eu qu'à retourner le chiffre 1379 en 1739, pour comprendre d'où elle lui vient): bientôt son peuple n'y croira plus; les sclaves de Tur-

Le temps approche où les hospodars redeviendront ducs et les Romans une nation.

Digitized by Google

quie se méfient déjà de l'orthodoxie russe; les hellènes s'en sont séparés; les Romans viennent de refuser l'union; les martyrs de l'orthodoxie latine appellent la vengeance du ciel; Jéhova, qui n'a abandonné les hébreux ni dans le désert, ni en Égypte, ne les abandonnera pas non plus dans les steppes du czar; les Circassiens se jettent sur ses armées comme des aigles sur leur proie; la Pologne est une lionne à laquelle il a enlevé ses petits et qui mesure sa vengeance au poids de sa douleur; la Courlande, la Finlande, la Livonie, l'Ukraine sont honteuses de s'être laissé séduire; déjà quelques esprits d'un ordre supérieur s'y sentent aptes à de plus hautes destinées; déjà même les mojiks commencent à lever la tête; déjà les phanariotes ont accompli en partie sur cet empire les vœux des Moldo-Vallaques; les peuples y sont toujours nomades, les soldats toujours serfs, les caisses du trésor toujours vides; enfin s'il faut en croire aux voix mystérieuses qui nous viennent du ciel, cette prière de la grande duchesse : « Vous mettrez le portrait de mon père dans ma tombe » est l'arrêt de mort du despotisme. Oui, pour la sûreté de l'Occident et l'harmonie de l'Orient, l'empire russe doit crouler et se refondre; oui, ce que la France et l'Angleterre ne veulent faire, la Prusse, la Suède et la Turquie le feront quand elles le voudront, et tout les pousse à le vouloir, car il est de leur plus cher intérêt de rétablir l'équilibre que l'esprit de conquête a brisé.

J'ai fini, et mon troisième volume ne sera qu'un complément; je m'arrête donc, car, autant qu'il était

Digitized by Google

en moi, j'ai montré l'origine des Romans de la Dacie trajane, leurs institutions, leur état de guerre et d'égalité aux premiers temps des principautés moldo-vallaques; j'ai rappelé leur gloire militaire et leur antique noblesse, compatible avec la liberté de tous; j'ai décrit leurs guerres civiles; j'en ai fait voir les effets dans l'apostasie et le servage; j'ai rétabli plus d'un fait dans sa vérité; j'ai laissé entrevoir notre ancienne influence sur les provinces romanes; celle aussi des Romans sur la civilisation russe; celle enfin du cabinet de Saint-Pétersbourg sur leurs destinées. J'ai révélé au monde le monstrueux résultat du jésuitisme accouplé à l'aristocratie; j'ai flétri le ciocoïsme, salué la renaissance de l'esprit de vie, applaudi au retour des princes indigènes; j'ai rattaché les Romans à la France, leur histoire à celle des peuples de l'Europe, leur patrie au droit public des nations; j'ai relevé leur nationalité et les ai arrachés au pansclavisme; j'ai loué plus d'un de mes ennemis; j'ai blâmé plus d'un de mes plus chers amis; je crois avoir été juste pour tout le monde; si j'ai pu en agissant de la sorte leur rendre service et servir mon pays, j'aurai trouvé ma récompense, et la haine des sots et des méchants me sera légère.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES VOÏVODES, DES HOSPODARS ET DES FERMIERS DE LA MOLDO-VALLAQUIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

VOÏVODES OU DUCS.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Vallaquie.

Nos	ANN.	NOMS.
1	1241	Radu Ier. Negru de Vàcàras'.
2	1265	Michel Ier. Bassaraba.
3	1284	Dan Ier.
4	1300	Alexandre Ier.
5	1312	Étienne Ier. B.
6	1324	Jean Ier. B.
7	1342	Vlad Ier. B.
8	1343	Alexandre II. V.
9	1353	Nicolas Ier. V.
10	1366	Radu II. B.
11	1376	Dan II. B.
12	1382	Mârcea Ier. B.

Moldavie.

Nos	ANN.	NOMS.
1	1290	Bogdan Ier.
2	1310	Dragos' Ier.
3	1332	Bogdan II, dit le Saxon.
4	1356	Latzco Ier.
5	1373	Bogdan III.
6	1379	Pierre Ier, dit Mucat.
7	1390	Élienne Ier.
8	1392	Roman Ier.
	1395	Étienne Ier (2e fois).
9	1398	Jugu Ier.
	1399	Roman Ier (2e fois).
	1401	Jugu Ier.
10	1401	Alexandre Ier, dit le Bon.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

13	1418	Mârcea II. B.
14	1419	Vlad II.
15	1422	Vlad III. B., dit Sturd'a et Pancrace le Blanc.
16	1424	Dan III. B.
17	1445	Radu III. V.
18	1446	Dan IV. B.
19	1452	Vlad IV. B.
20	1455	Radu III. V.
21	1456	Vlad V., l'empaleur.

11	1432	Élie Ier.
12	1433	Étienne II.
	1435	Élie Ier et Étienne II.
13	1447	Roman II.
14	1448	Pierre II.
15		Étienne III.
16	1449	Czuber Ier.
17		Alexandre II.
18	1450	Bogdan IV.
19	1456	Pierre Aaron Ier.

Digitized by Google

Vallaquie.

Nos	ANN.	NOMS.
22	1473	Vlad VI., le Moine.
	1476	Vlad V.
23	1479	Vlad VII. B.
24	1493	Radu IV. V., dit le Grand.

Moldavie.

Nos	ANN.	NOMS.
20	1456	Étienne IV le Grand.
21	1504	Bogdan V le Borgne.

TROISIÈME ÉPOQUE.

25	1508	Michel II, dit Mihna Ier.
26	1510	Vlad VIII, dit Vlàduça.
27	1513	Nagu Ier., B.
28	1518	Radu V, le Moine.
29	1522	Radu VI, d'Afumat'i V.
30	1529	Moïse Ier., V.
31	1530	Vlad IX.
32	1531	Vêntila Ier.
33	1532	Pierre Ier dit Païsie, Radu VII, ou le Moine.
34	1544	Radu VIII.
35	1544	Mârcea III, V.
	1546	Pierre Ier dit Païsie, etc.
36	1552	Radu IX Élie.
37	1854	Pierre II.
38	1558	Mârcea III.
39	1563	Pierre III le Boiteux.
40	1568	Alexandre III.
41	1568	Vêntila II (4 jours).
42	1577	Michel III, dit Mihna II.
43	1580	Radu X le Curé.
44	1583	Pierre IV. B., dit Boucle d'oreille.
45	1591	Étienne II. B., le Sourd..
46	1592	Michel IV le Vaillant.

22	1517	Étienne V.
23		Pierre IV.
24	1526	Étienne VI.
25	1527	Pierre Rares' Ier.
26	1538	Étienne VII.
27	1540	Alexandre III dit Cornu.
	id.	Pierre Rares' Ier.
28	1546	Élie II.
29	1552	Étienne VIII.
30	1552	Pierre dit Alexandre IV Lèpus'nano.
31	1562	Jean Basile dit Jacques le despote, ou Jacob Héraclide.
32	1564	Étienne IX-Toms'a Ier.
33	*id.*	Alexandre IV Lèpus'nano.
34	1569	Bogdan VI.
35	1570	Ivonia Ier le tyran.
36	*id.*	Jean Potcovar l'hérétique.
37	1584	Pierre V.
38	1586	Pierre VI le Boiteux.
39	1591	Aaron Ier le Mauvais.
40	1595	Étienne X Razvan.
41	1595	Jérémie Movila Ier.
42	1600	Michel le Vaillant.

DEUXIÈME PÉRIODE.

HOSPODARS OU SEIGNEURS.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

1	1601	S'erbanu Ier. Bassaraba.
2	1611	Radu XI.

1	1607	Siméon Movila II.
2	1609	Constantin Movila III.

Digitized by Google

Vallaquie.

Nos	ANN.	NOMS.
3	1616	Alexandre Élias Ier.
4	1617	Gabriel Movila Ier.
	1617	Radu XI.
5	1623	Alexandre IV.
	1628	Alexandre Élias Ier.
6	1630	Léon Ier.
7	1633	Radu XII-Élias II.
8	1633	Mathieu Ier, dit Bassaraba.
9	1654	S'erban II, dit le Camus.
10	1658	Iéni Ier le Grec, dit Mihna III.
12	1659	Georges G'ica Ier.
13	1660	Grégoire G'ica II.
14	1665	Léon Radu XIII le marchand d'huîtres.
15	1669	Antoine Popesci.
	1672	Grégoire G'ica II.
16	1674	Alexandre Duca.
17	1679	S'erban Cantacuzène Ier.
18	1688	Constantin Préda-Brancovano.
19	1714	Étienne Cantacuzène II.

Moldavie.

Nos	ANN.	NOMS.
3	1610	Étienne XI, Toms'a le Terrible.
4	1615	Bogdan VII.
5	1616	Radu Ier le Grand (de Vallaquie).
6	1618	Gabriel Movila IV.
7	1619	Gaspard Quatiani, l'Italien.
8	1621	Alexandre V.
	1622	Étienne XI Toms'a.
	1623	Radu Ier le Grand.
9	1626	Miron Movila V Vârnavski.
10	1630	Alexandre VI.
11	1630	Moïse Movila VI.
	1631	Alexandre Élias.
	1633	Miron et Moïse Movila.
12	1634	Basile l'Albanais, dit le Loup.
13	1654	Étienne Georges Ier.
14	1658	Georges G'ica Ier.
15	1660	Étienne XII l'Albanais.
16	1662	Eustache Dabija Ier.
17	1665	Alexandre Duca Ier l'Albanais, dit le Vieux.
18	1665	Élie III.
	1669	Alexandre Duca.
19	1672	Étienne Petriceïu Ier.
20	1674	Demetrius Cantacuzène Ier dit le Constantinopolitain.
21	1676	Antoine Rosetti Ier.
	1679	Alexandre Duca Ier.
	1684	Étienne Petriceïu.
22	1685	Constantin Cantimir Ier, le Vieux.
23	1693	Constantin Duca II.
24	1696	Antiochus Cantimir II.
	1701	Constantin Duca II.
25	1704	Michel Racoviça Ier.
	1705	Antiochus Cantimir II.
26	1708	Michel Racoviça Ier.
27	1710	Nicolas Mavrocordato Ier.
28	1711	Demetrius Cantimir III.
	1712	Nicolas Movrocordato Ier.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE.

FERMIERS PHANARIOTES.

Vallaquie.

Nos	ANN.	NOMS.
1	1716	Nicolas Mavrocordato Ier.
2	1717	Jean Mavrocordato II.
	1719	Nicolas Mavrocordato.
3	1731	Const. Mavrocordato III.
4	1731	Michel Racoviça Ier.
	1731	Const. Mavrocordato III.
5	1733	Grégoire G'ica III.
	1735	Const. Mavrocordato III.
	1741	Michel Racoviça Ier.
	1744	Const. Mavrocordato III.
	1748	Grégoire G'ica III.
6	1752	Mathieu G'ica IV.
7	1753	Constantin Racoviça II.
	1756	Const. Mavrocordato III.
8	1758	Charles G'ica IV.
	1761	Const. Mavrocordato III.
	1763	Constantin Racoviça II.
9	1764	Étienne Racoviça III.
	1765	Charles G'ica V.
10	1766	Alexandre G'ica VI.
11	1768	Grégoire G'ica VII.

Moldavie.

Nos	ANN.	NOMS.
	1716	Michel Racoviça Ier.
3	1727	Grégoire G'ica II, le Vieux.
4	1733	Constantin Mavrocordato II.
	1735	Grégoire G'ica II.
	1741	Constantin Mavrocordato II.
5	1743	Jean Mavrocordato III.
	1747	Grégoire G'ica II.
	1748	Constantin Mavrocordato II.
6	1749	Constantin Racoviça II.
7	1753	Mathieu G'ica III.
	1756	Constantin Racoviça II.
8	1757	Charles G'ica IV.
9	1758	Jean-Théodore Callimachi Ier.
10	1761	Grégoire Callimachi II.
11	1764	Grégoire G'ica IV.
	1766	Grégoire Callimachi II.
	1769	Constantin Mavrocordato II.

OCCUPATION MILITAIRE RUSSE.

DE 1770 A 1774.

12	1774	Alexandre Ypsilanti Ier.
13	1776	Nicolas Caradja Ier.
14	1783	Michel Soutzo Ier.
15	1786	Nicolas Mavrogeni Ier.

	1774	Grégoire G'ica IV.
12	1777	Constantin Mourouz Ier.
13	1782	Alexandre Mavrocordato IV.
14	1785	Alexandre Mavrocordato V.
15	1787	Alexandre Ypsilanti Ier.

OCCUPATION MILITAIRE AUSTRO-RUSSE.

1788-9.

	1791	Michel Soutzo Ier.
16	1793	Alexandre Mourouz Ier.
	1796	Alexandre Ypsilanti Ier.

16	1792	Alexandre Mourouz II.
17	1793	Michel Soutzo Ier.
18	1794	Alexandre Callimachi III.

Digitized by Google

Vallaquie.			*Moldavie.*		
Nos	ANN.	NOMS.	Nos	ANN.	NOMS.
17	1798	Constantin Hangerli.	19	1799	Constantin Ypsilanti II.
	1799	Alexandre Mourouz Ier.	20	1801	Alexandre Soutzo II.
	1801	Michel Soutzo Ier.	21	1802	Alexandre Mourouz II.
18	1802	Alexandre Soutzo II.	21	1804	Charles Callimachi IV.
19	1802	Constantin Ypsilanti II.		1806	Alexandre Mourouz II.
	1806	Alexandre Soutzo II.			
	1806	Constantin Ypsilanti II.			

OCCUPATION MILITAIRE RUSSE.

DE 1808 A 1812.

20	1812	Jean Caradja II.	23	1812	Charles Callimachi IV.
	1818	Alexandre Soutzo II.	24	1819	Michel Soutzo III.

INSURRECTION DE 1821 A 1822.

TROISIÈME ÉPOQUE.

HOSPODARS INDIGÈNES.

	1822	Grégoire G'ica VIII.		1822	Jean Sturd'a Ier.

OCCUPATION MILITAIRE RUSSE.

DE 1828 A 1834.

	1834	Alexandre G'ica IX.		1834	Michel Sturd'a II.
	1842	Georges Bibesco Ier.			

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

DEUXIÈME PÉRIODE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Aventuriers, Turcomanie, chute.

État du pays à la mort de Michel IV, page 1. — La Vallaquie imite la France, 3. — Victoire de S'erban sur Székéli, 6. — Conspiration de Prodic, 7. — Le Khan de Crimée concourt à la nomination de l'hospodar, 8. — S'erban renouvelle avec Bocskay le traité de Sigismond, 9. — Il défait Gabriel Bathory, 12. — Les principautés perdent leur droit d'élection, 13. — Anastase tué dans un festin par Toms'a, 14. — Les Grecs commencent à affluer dans les principautés, 16. — Conjuration de Berca de Màràcini, 17. — Conjuration de Paharnic Lupu Les Grecs sont massacrés, 18. — Révolte des Mos'negi, 21. — Gabriel Bethlen rêve un royaume de Dacie, 22. — Égoïsme de la noblesse; elle s'insurge, 23. — Anarchie. Mathieu bat les insurgés, 24. — Origine des Cantimir; Basile intrigue contre Mathieu, 26. — Mathieu traite avec Racocz, 27. — Fondation de Focçana, 28. — Nouvelles intrigues de Basile; occupations de Basile et de Mathieu, 29. — Législation définitive du servage, 30. — Quarante articles du code de Basile, 31. — Comment les Romans ont introduit leur langue dans l'Église, 37. — Embarras de Basile avec le hatman des Cosaques, 38. — Traité de paix, 39. — Croisade contre croisade, 40. — Défaite du hatman, mort du Coribut et de Sobiesky, 41. — Mathieu commence les hostilités contre Basile, 42. — Bataille de Màràcini, 43. — Mathieu est blessé au genou, 44. — Une trombe décide de la victoire, 45. — Mort de Timusch et de Basile, portrait de ce der-

Digitized by Google

nier, 46. — Chute de Mathieu, quelle en est la cause. G'ina et Radu, 47. — Insurrection, 49 — Mathieu devant Tûrguvici, sa mort, 50. — Influence de la Moldo-Vallaquie sur la civilisation russe, 52. — Insurrection et défaite des Seimeni, 55. — Première idée du dénombrement de la Pologne, 57. — Les Romans prennent le costume turc, 59. — Mihna se fait reconnaître archiduc, 60. — Lâcheté des Boïers, 61. — Mihna dévore l'affront, 63. — Préparatifs d'insurrection, 64. — Défaite de l'armée vlaquo-ardialienne, transfert de la résidence à Bucuresci, 66. — Famine et ses résultats, 68. — La France envoie des secours à la Hongrie, 70. — Échec du catholicisme en Orient, 71. — Retour des Grecs du Phanar, 72. — Pillage des églises, 74. — Persécutions contre les Cantacuzène, 76. — Défection des hospodars devant Hotin; stratagème de G'ica pour repasser en Orient, 78. — Sobiesky fait un auto-da-fé du traité de Pierre Rares', 80. — S'erban et Duca au siége de Vienne, 83.—S'erban meurt empoisonné, 88.—Origine des noms propres, 89. — Extinction de la famille de Bassaraba, 92.— Occupation de la Vallaquie par les Impériaux, 94. — Victoire de Cernètesci sur les Impériaux; Préda défait l'armée autrichienne, 95. Causes de la mésintelligence entre Préda et Cantimir, 96. — Préda reçoit le titre et les insignes de prince du saint empire, 98. — Progrès de l'imprimerie en Romanie, 100. — Union des orthodoxes de Carlsburg à l'église latine, 101. — Alexandre Mavrocordato au traité de Carlovitz, 102. Essais de réforme, 104. — Voyage de Préda à Andrinople. Ses inquiétudes et sa joie, 105. — Préda se maintient à prix d'or, 107. — Préda traite avec le Czar, 109. — Cantimir est envoyé en Moldavie pour s'emparer de Préda, 110. — Cantimir traite avec le Czar. Pierre proclame Cantimir son héritier, 111. — Proclamation de Cantimir, 112. — Préda rompt avec le Czar, 113. — Le hatman Boldure met le Czar en danger. Vains efforts de Charles XII, 115. — Le traité du Pruth est fatal à la Porte, 116. Cantimir en Russie, 117. — Entrevue de N. Mavrocordato et de Stanislas Lechzienski, 120. — Comment N. Mavrocordato se débarrasse d'un capidji baschi, 121. — Préda accusé par les Cantacuzène et les Racoviça, sa confiance aveugle, 122. — Il est déposé et conduit à Constantinople, 124. — Inventaire de son trésor, 125. — Sa sentence et sa mort, 126. — Générosité de Georges de Trébisonde, 128. — Préda et Cantimir jugés par

Digitized by Google

le temps, 129. — Vains efforts d'Étienne pour se maintenir, 130. — Sa mort, 131. — Chute de la Romanie, ses causes et ses résultats, 132. — Ce qu'en général j'entends par phanariotes, 135.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Phanariotes, démoralisation, ciocoïsme.

Plus les phanariotes seront connus, mieux les jésuites seront démasqués, 137. — Les Grecs stamboulins ne sont pas encore phanariotes, 140. — La Moldo-Vallaquie devient la proie des drogmans de la Porte, 141. — Cérémonie d'investiture des fermiers généraux, 142. — Cortège mêlé d'ak-ulaques et des cara-ulaques, 145. — Stupeur publique, entrée des fermiers dans leur capitale et leur installation, 146. — Tout le monde s'abuse, 147. — Avilissement de la noblesse, 148. — Persécution et confiscation des biens, 150. — La noblesse indigène se retire des affaires, 151. — Fausse alerte. Mavrocordato et l'archevêque Anthimius, 153. — Brâd'oiano est décapité; massacre de l'archevêque, 154. — Bâlâcêno est décapité, 155. Mavrocordato est enlevé par les Impériaux, 156. — Les Boïers moldaves appellent les Impériaux, 158. — Racoviça se sauve à Cetât'uie, 159. — Il demande des secours au khan de Crimée. Les Vallaques reprennent en vain leur droit d'élection, 160. — Le marquis de Stainville au service de l'Autriche, 161. — Les Boïers se font à l'insulte; famine et cupidité des moines, 162. — Le marquis de Stainville rétablti la voie trajane de l'Olto, 163. — Incursion de Racoviça en Ardialie, 166. — Jean Mavrocordato va se disculper à Andrinople, 167. — Traité de Passarovitz, 168. — Le banat est incorporé à l'Ardialie, 169. Ce qu'il — faut penser de l'apparente amitié de Jean pour son frère, 170. — La langue d'or est bannie de l'étiquette. Vaines remontrances de la Pologne, 171. — Tous les Boïers indigènes ne sacrifient pas la patrie et la famille, 172. — Asservissement des Cosaques, 173. — Histoire de Patrouna et de Ianaké, 174. — Mort de N. Mavrocordato, 177. — Formation du phanar et principes de la regénération des Grecs, 179. — Le peuple émigre, les fermiers s'alternent, 182. — L'empereur offre sa médiation entre la Czarine et la Porte. Conférences de Niemirov, 185. — Guerre entre la Porte

Digitized by Google

l'empire et la Russie, 186. — Trahison de C. G'ica et J. Ypsilanti, 187. — Serment des Moldaves à Cantimir, 189. — Traité de Belgrade, 190. — Réforme dite de Mavrocordato, ses résultats, 191. — Établissement des scutelnici et leur effet funeste, 193. — Les Romans se prêtent au vasselage, 194. — Urbarium, 195. — Réflexions du général de Bawr, 196. — Excuse en faveur des phanariotes, 198. — Répartition des scutelnici, 199. — Les fermiers devenus pièces de jonglerie, 201. — Établissement des *lude*, 202. Les deux frères Vàcàresco sont exilés, 205. — Les fermiers ont peur, 206. — Le peuple s'insurge, 210. — Coup d'œil sur l'Europe, 212. — Propagande russe; ses trois émissaires, 213. — Papas Oghlou et Stéphano, 214. — Orlof et Mavro-Michalis, 216. — Germano, 217. — Ce qui favorise la propagande en Vallaquie, 218. — La Pologne menacée, 220. — Guerre entre la Russie et la Porte. Campagne de Moldavie, 221. — Adresse de Moldaves à la Czarine, 223. — Deuxième occupation de la Moldavie par les Russes. Profanation de la tombe d'Étienne-le-Grand, 226. — Envahissement de la Vallaquie par les Russes. Inutile défense de Manuel Rosetti, 227. — Première occupation de la Vallaquie par les Russes. Médaille de Catherine II, 228. — Propositions de paix, 229. — Paroles énergiques de Marie-Thérèse, 230. — Traité de Kaïnardji. Clause concernant la Vallaquie, 232. — Ce qu'il faut conclure de cette clause, 234. — Hatti-schérif et fetvas de succession, 236. — Ypsilanti et G'ica s'occupent du bien-être du peuple, 238. — Vanité excessive du Boïer, 239. — Cession de la Bucovine, 242. — Belle conduite de G. G'ica IV, 243. — Il meurt assassiné, 244. — Les regrattiers assiégent Caradja, 245. — Convention explicative du traité de Kaïnardji, 247. — Établissement des consuls russes et droit de censure, 248. — La Moldavie perd sa belle race de chevaux, 249. — Les Soutzo, partisans de la France, 251. — L'Autriche envoie son consul à Bucuresci, 252. — Pétraki et Mavrogeni, 253. — Guerre de l'Autriche et de la Russie contre la Porte; Mavrogeni annoblit ses chevaux, 255. — Il bat les Autrichiens; défaites successives du capudan Pascha, 257. — Polydamas Turnavite, 258. — Occupation militaire austro-russe; traités de Belgrade et de Iassi, 259. — État de la Moldo-Vallaquie, 260. — Portrait du ciocoïsme, 262. — Fêtes données à Kutusof, 263. — Premier symp-

Digitized by Google

tôme de régénération ; Çichendela, 269. — La république française établit un consul à Bucuresci ; mort de Polydamas Turnavite, 266. — Sentiments des Moldo-Vallaques pour la France, 267. — Idée que se font les Moldo-Vallaques de l'empire russe, 269. — Les fermiers sont devenus des commis de maltôte, 270. — L'impôt du càzan, 271. — Les insolvables sont mis au piment, 272. — Dépouillement des héritiers, 273. — Les Moldo-Vallaques demandent l'assistance de la France ; ce qui résulte de cette démarche, 274. — Benjamin, métropolitain de Moldavie ; la censure russe pèse sur les partisans de la France, 276. — Guerre entre la Russie et la Porte ; le général comte Langeron, 278. — Le traité de Tilsitt maintient l'intégrité de la Turquie et partant celle des principautés, 279. — Entrée des Russes à Bucuresci, 280. — Les Ottomans sont partout battus, 282. — Reprise des hostilités, 283. — Projet de la Russie sur Constantinople : paix de Bucuresci, 284. — La Moldavie perd la moitié d'elle-même, 285. — Effet moral de cette troisième occupation, 289. — Abondance des produits et misère du peuple, 287. — L'empire russe est une seconde fois menacé dans son existence, 291. — Propagande et haine contre la France, 292. — Les Boïers font acte de résistance, 293. — La Russie est un gouvernement révolutionnaire ; Stur'da et Kotzebue, 294. — Codes Caradja et Callimachi, 295. — Manière de rendre la justice, 298. — Émeute à Iassi, 500. — Caradja se sauve avec l'argent du pays, 302. — Les Vallaques demandent à la Porte de la délivrer des phanariotes, 303. — Dépouillement des héritiers, 304. — Philippe Linche, 306. — L'hétairie, 308. — État de Bucuresci à la nouvelle de la marche d'Ypsilanti, 310. — Théodore Vlàdimiresco ; le bataillon sacré, 311. — Administration et assassinat de Théodore Vlàdimiresco, 312. — Batailles de Dràgàs'an et de Sculeni, 314. — Ce qui résulte de l'hétairie pour les Moldo-Vallaques, 315. — Reproches des Moldo-Vallaques aux phanariotes, 317.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Hospodars indigènes, union, régénération.

La Porte rend aux principautés leurs princes indigènes, 319. — Incendie de Iassi, 320. — Retour des princes indigènes, 321. —

Digitized by Google

Mort de Negri; exil de Villara, 323. — La Russie et l'Angleterre demandent en vain l'évacuation des principautés, 324. — Autres causes de la misère du pays, 326. — Nouvelles démarches du cabinet russe, 327. — Convention d'Akerman, 328. — Résumé des bienfaits de cette convention, 333. — Les hospodars se livrent à des améliorations, 334. — La rédaction d'un règlement est confiée à un comité, 335. — Otages abolis, 336. — L'esprit de vie renaît; guerre entre la Russie et la Porte, 338. — Proclamation du maréchal Wittgenstein, 339. — Adresse des Vallaques à l'empereur Nicolas, 341. — Ce qu'il faut penser de cette adresse, 342. — Le premier drapeau de la campagne est enlevé par un français, 343. — Réponse de M. de Nesselrode aux Vallaques, 344. — Prise de Bràila, 345. — Défaite du général Geismar, 346. — Résultats de cette campagne; misère des Moldo-Vallaques, 347. — Le métropolitain est exilé, 349. — Traité d'Andrinople, 350. — Reprise des travaux du règlement, 356. — Ce qu'il faut penser du fond et des détails de ce règlement, 357. — Le général Kisselef et son administration, 359. — Les étrangers trouvent des places, 362. — La Russie viole le règlement, 363. — Tout le monde prétend à l'hospodarat; la Russie rejette M. Sturd'a, 364. — Journée des dupes, 365. — La Russie ne paye pas ses dettes, 366. — Arrivée des hospodars, 368. — Société philharmonique, 369. — Établissement des bateaux à vapeurs de l'Autriche sur le Danube; Coup d'œil sur l'état des hommes et des choses, 370. — Du peuple, 371. — Des hospodars, 372. — Des trois classes de Boïers, 373. — La fusion des classes s'opère, 375. — Ce que veulent les patriotes; comment la Russie y met obstacle, 376. — Jusqu'où va l'intrigue, 377. — Du clergé; des étrangers, 380. — Plaintes de G'ica au cabinet russe, 382. — Comment G'ica veut escamoter le règlement, 383. — Révision du règlement organique, 385. — Protestation du baron de Ruckman, 387. — Conduite d'A. G'ica, 388. — Adresse de la chambre en réponse à l'office de l'hospodar, 389. — Noble conduite de Jean Câmpiniano et de Jean Philippesco; la haine contre les Phanariotes se réveille, 392. — Affaire Tavernier et Marsille, 393. — Lettre du baron de Rukman, 397. — Les Boïers cèdent à la violence et signent par ordre du sultan, 398. — Souvenirs et pressentiments, 399. — Chute du théâtre national, 400. — Mécontentement universel, 401. — Câmpi-

Digitized by Google

niano est exilé, 402. — Disposition des esprits lors du traité du 15 juillet, 404. — Arrestations, 405. — Iniquités, 407. — Condamnations, 408. — Portrait des deux frères Stirbeïu et Bibesco, 409. — L'indigénat est décerné au général Kisselef, 411. — Adresse de la chambre à l'hospodar, 412. — Alexandre G'ica IX est déposé, 428. — Comment Bibesco Ier prélude à son règne; honteuse conduite du gouvernement provisoire à mon égard, 430. — Propagande russe en Moldavie, 432. — Affranchissement des scindrômes de l'état et du clergé, 433. — Élection du métropolitain de Moldavie; procès des Bulgares, 435. — Compagnies russes pour l'exploitation des mines, 436. — Ce qui résulterait de l'union des Romans, 438. — Le temps approche où les hospodars redeviendront ducs et les romans une nation, 440. — Table chronologique des ducs, hospodars et fermiers, 443. — Table des matières, 449.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page,	*ligne*,	*au lieu de* :	*lisez*
2	9	le paix	la paix
151	10	agat'i	argat'i
256	7	commis	comis

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google